ROCK & FOLK

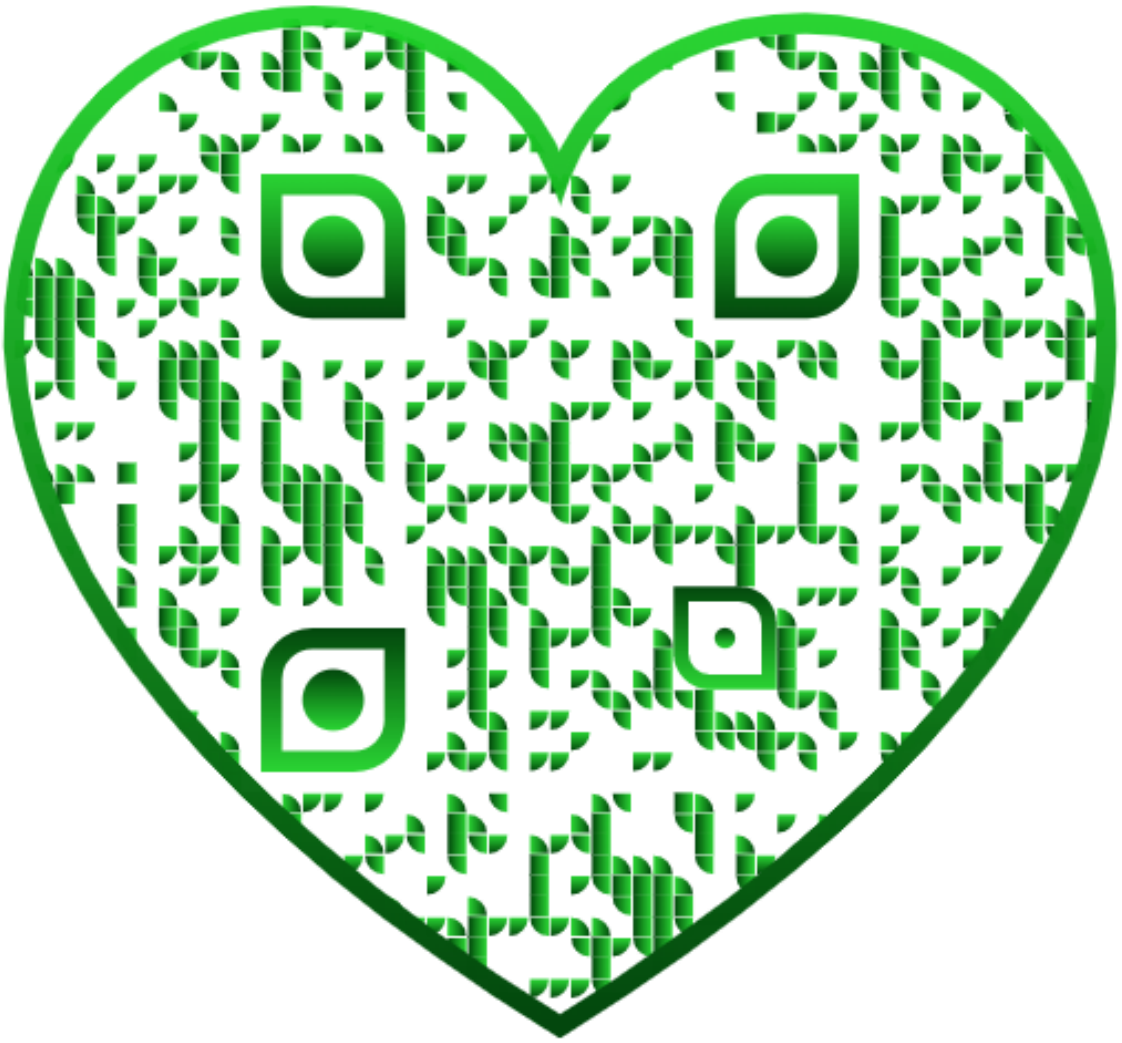
Dr FEELGOOD

Exclusif Wilko parle : du pub rock au cinéma !

MGMT
Croisade psyché
par Benoît Sabatier

Magazine offert

Malcolm McLaren ✹ Stooges ✹ Alex Chilton
Rock & moto ✹ Jeff Beck ✹ Bazbaz ✹ Pavement
Mes disques à moi Marc-Edouard Nabe



BNP PARIBAS | La banque et l'assurance d'un monde qui change

CHEZ **"LE MARCHAND DE SONS"** À **LYON**,
ON PARLE MUSIQUE, MAIS ON PEUT AUSSI PARLER PROJETS.

BNP Paribas, SA au capital de 2 370 563 528 € - Siège social : 16 bd des Italiens, 75009 Paris - 662 042 449 RCS Paris - Identifiant CE FR 76 662 042 449 - ORIAS n° 07022735. *Jusqu'à fin 2010 sous conditions.

Jérôme Duval-Fleury
LE MARCHAND DE SONS
PRÉSIDENT FONDATEUR
Vente en ligne et en boutiques d'instruments de musique pour passionnés

Nathalie Theveny
BNP PARIBAS - LYON
CHARGÉE D'AFFAIRES ENTREPRENEURS

Réussir à faire de sa passion son métier est l'objectif que Jérôme s'était fixé. **Avec Nathalie, sa Chargée d'Affaires BNP Paribas, et les crédits d'investissement réservés aux PME, artisans et commerçants,** il a facilement trouvé les bons accords pour démarrer son projet dans les meilleures conditions.

Et vous, quels sont vos projets ?

5 MILLIARDS D'EUROS POUR 40 000 PROJETS*

NE FAITES PLUS UN PROJET SANS NOUS EN PARLER

ANNO 1719

8·6

Bavaria

DÉMESURÉMENT BIÈRE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Thierry Guitard

eDito

A le recherche des rockers perdus

Les albums de Françoise Hardy c'est confort, exactement comme conduire une BMW. J'ai un copain qui disait : "*Tant que BMW en fabriquera, je les conduirai.*" Oui, et tant que Françoise Hardy en enregistrera, je les écouterai.

Marc Zermati a fait sa première apparition dans le courrier des lecteurs de Rock&Folk, numéro 46, novembre 1970, Mick Jagger à la une. Selon le futur patron de Skydog Records, *"le meilleur moment du concert des Rolling Stones au Palais des Sports restant celui où on a chargé les pigs au cri de 'Liberté !'…"*

Les *pigs* sont devenus la police citoyenne, Marc Zermati est resté lui-même et chaque mois il va nous raconter une fameuse anecdote personnelle glanée sur les routes du rock et du punk. On attaque avec Clash à New York City (page 130).

Comme Zermati, nous nous demandons souvent par quel mystère une génération qui célèbre aussi ouvertement les Ramones réussit à passer aussi complètement à côté de Dr Feelgood ?

Le très attendu nouveau film de Julian Temple raconte l'histoire de cet énorme diesel rock-blues que fut Dr Feelgood, annonçant le punk dès 1976. Tout Rock&Folk prend fait et cause. Jérôme Soligny interroge Wilko Johnson, Ian Dury entre dans la Discothèque Idéale et Cyril Deluermoz propose une remarquable discographie pub rock (page 64).

Entre deux reportages, on ouvre une enveloppe et en tombe un 45 tours vinyle des Rolling Stones. Le soir venu, on écoute "Plundered My Soul", titre de 1971 qui aurait pu figurer sur "Exile On Main St". La voix de Mick Jagger surgit du passé, avec ses intonations vénéneuses et sa rouerie candide. Tout à la recherche du temps perdu, Marcel Proust n'avait certainement pas prévu un truc pareil... ni le retour des Stooges avec James Williamson à la guitare (page 22). Résultat : encore un numéro qui empeste le stupre, la Motul et le speed. Pardon encore ?

PHILIPPE MANŒUVRE

Coup de cœur fnac

MGMT

Nouvel Album

"Congratulations"

En concert les 7&8 octobre au Bataclan, le 14 décembre au Transbordeur à Lyon

Egalement disponible en téléchargement sur fnac.com

COLUMBIA

fnac.com

“C’est à la lumière qu’une bière dévoile sa qualité.”*

*Jean-François Bour - Brasseur chez Kronenbourg

“L’engagement qualité de Kronenbourg passe par le contrôle de la bière (arôme, couleur, goût) à chaque étape de l’élaboration.”

BRASSEURS DEPUIS 1664

Kronenbourg®

Parole de Brasseur

L’ABUS D’ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

SOMMAIRE 513

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Philippe Manœuvre **MARC-EDOUARD NABE** 16

ABSOLUTELY LIVE

Philippe Manœuvre **THE STOOGES** 22

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **MALCOLM McLAREN** 26

PROSPECT

Thomas Vandenberg **GUSH** 30

TETE D'AFFICHE

Basile Farkas **PAVEMENT** 32

Géant Vert **BAZBAZ** 34

Briag Maruani **MELISSA AUF DER MAUR** 36

Eric Delsart **THE SOFT PACK** 38

Olivier Cachin **DISIZ** 40

NECROLOGIE

Florent Mazzoleni **ALEX CHILTON** 42

EN VEDETTE

Christian Casoni **JEFF BECK** 46

Portfolio **ROCK & MOTO** 50

Benoît Sabatier **MGMT** 66

EN COUVERTURE

Jérôme Soligny **Dr FEELGOOD** 56

STORY

Nicolas Ungemuth **BUDDY HOLLY** 74

Ce numéro contient un encart 8 pages broché central, diffusion Paris et la totalité de la diffusion.

Photo Bob Gruen

MALCOLM McLAREN

Dr FEELGOOD

Photo Edouard Plongeon

MGMT

PHOTO COUVERTURE : (DR) Graphisme couverture : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 05 COURRIER 08 TELEGRAMMES 10 DISQUE DU MOIS 79 DISQUES 80 REEDITIONS 88 HIGHWAY 666 REVISITED 92 IMPORTS 94
LA DISCOTHEQUE IDEALE 97 QUALITE FRANCE 98 BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110
CULTES DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 122 PETITES ANNONCES 126 CHARTS 129 DOCTOR Z 130

Editions Larivière **Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 35 15 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président-Directeur Général Patrick Casasnovas **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE 2006

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Mathieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur Commercial** Alain Figari (34 82) **Directeur de Publicité** Thierry Solal (33 00) **Assistante** Laetitia Lallemand (33 00) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Laetitia Lallemand (3300)–laetitia-lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Daniel Lesven, Nathalie Morales **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Laeticia Alzieu (56 95) **PROMOTION ABONNEMENTS :** Carole Ridereau (33 48) **ABONNEMENT** : France 1 an-12 numéros : 54,25 € – UE et Suisse 1 an-12 numéros : 72 € – Autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2010. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0510 K 86723 **ISSN** n° 0750-7852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com

Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD, compilation de titres sélectionnés par la rédaction, et ce chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Le flouze

Voici l'évolution des *Aero tarifs* en fosse depuis 21 ans. Cela concerne uniquement des concerts où j'étais ! Paris, Zénith 1989 : 120 FF = 18 € Paris, Hippodrome de Vincennes 1990 (Festival Monsters Of Rock) : 160 FF = 24,50 € Bruxelles, Forest National 1993 : 880 FB = 144 FF = 22 € Paris, Bercy 1993 : 170 FF = 26 € Metz, Galaxie 1993 : 160 FF = 24,50 € Paris, Bercy 1994 : 175 FF = 26,50 € Rotterdam, Ahoy 1997 : 42,50 florins = 187 FF = 28,50 € Paris, Bercy 1997 : 180 FF = 27,50 euros, Gent, Flanders Expo 1997 : 1100 FB = 178 FF = 27 € Paris, Olympia 1998 (concert annulé) : 210 FF = 32 € Bruxelles, Forest National 1999 : 1300 FB = 211 FF = 32 € Paris, Bercy 2007 : 311 FF = 47,50 € Paris, Bercy 2009 : 425 FF = 65 € Depuis l'arrivée de l'euro (01.01.2002) les tarifs explosent. Mais qui prend toute cette monnaie ? Cela mérite débat. Moralité, voilà qui n'est pas très rock'n'roll !

BRUNO *(courriel)*

Oasis/ Blur Forever

Ma fille a 5 ans. Verdict en écoutant le premier album d'Oasis : *"Mais papa, c'est pas du rock'n'roll, ça."* J'éjecte le CD fissa et passe "Song 2" de Blur. Réaction de ma rockeuse en herbe : *"Yes ! Ça c'est du rock'n'roll !"* Elle vient, sans le savoir, de faire le meilleur résumé du match Blur/ Oasis : en une seule chanson, Blur est plus rock'n'roll qu'Oasis sur tous ses albums. Inutile d'argumenter avec elle, elle vous dira qu'elle a raison. Je devrais lui lire les articles de Nicolas Ungemuth... Dans 15 ans, elle postulera sûrement à Rock&Folk ou formera un groupe. Ou les deux. Son rêve est de posséder une guitare électrique et d'être rockeuse. La relève est assurée, je vous le dis. Etre rock en 2010 ? Chez nous, on ne se pose pas cette question, on est rock... on naît rock !

NICK STONE *(courriel)*

Bob

Etant un fidèle lecteur de Rock&Folk depuis 1966, non abonné car j'ai un réel plaisir à me rendre à la presse le vingt du mois pour scruter sa parution et découvrir son sommaire. Je réside en Normandie, où j'ai connu Philippe Garnier, disquaire avant qu'il rejoigne le magazine. Cette revue nous plonge dans l'émergence de nouveaux groupes, dans la période revival et les sujets proposés collent à l'actualité. L'arrivée de Philippe Manœuvre a été très rock'n'roll et très bénéfique, ce magazine historique est rythmé, coloré musicalement. Etant un peu collectionneur, je parcours en premier la rubrique Mes Disques A Moi. C'est très intéressant de découvrir l'invité et son itinéraire musical. J'ai une suggestion à vous faire pour une prochaine publication de cette rubrique. Je suis un fidèle de Little Bob depuis 40 ans, l'ayant connu musicien non professionnel, suivi en tournée. Ce petit rocker a tutoyé ses idoles et à chaque fois la magie a opérée. Il serait très intéressant d'aller fouiller dans la caverne d'Ali Baba de ce personnage attachant et passionné. Je vous signale qu'un livre paraîtra chez Denoël fin mai. Dans tous les cas, ne changez rien à votre revue, c'est un rocker de 64 ans qui vous le dit : rester rock en 2010, c'est possible.

GUY LAMBERT – 76400 Fécamp

J'assume

Bravo ! Si mes derniers courriers vous étant destinés — et jamais publiés... trop gênants ? — étaient du genre à vous critiquer, celui-ci tend à vous applaudir. Il y a bien longtemps que je n'avais pas dévoré Rock&Folk comme ça. Pour une fois le contenu était à la hauteur de la une : Airbourne, Lou Reed, White Stripes, Brel...? ... Oui j'ai bien dit Brel. Bravo donc à Monsieur Eudeline d'avoir sorti sa plus belle plume pour dresser le portrait du plus grand des artistes du XX^{e} siècle. Car quand on parle de musique, il ne faut pas se leurrer, Jacques Brel est le plus grand. Plus grand que les Stones, Led Zeppelin ou les Beatles, j'assume. Véritable contre-culture, sa musique immortelle car trop belle traverse les générations sans jamais fléchir. Le rock n'est-il pas mort le 9 octobre 1978 ? C'est une question qui mérite réflexion... La mort du rock, reparlons-en. S'il n'est pas mort, il s'éteint à petit feu... Les lutins bondissant d'Airbourne ont la lourde tâche de succéder (?) aux White Stripes comme seul vrai groupe de rock'n'roll au monde. Bonne nouvelle, ces gars assurent. Enfin finie l'intellectualisation du rock, la musique se réécoute enfin avec une bière à la main. Avec plaisir messieurs... En feuilletant les pages de ce bon Rock&Folk, on peut même tomber sur une référence à Eli *Paperboy* Reed dans la chronique de Bertrand Bouard. C'est vous dire si ce numéro est bon. En revanche, avec tout le respect que j'ai pour Nono, véritable rebelle musical, il y a toujours un laisser-aller dans la rubrique Courrier. Mais bon, personne n'est parfait. N'est-ce pas ?

ROMAIN *(courriel)*

Brûlons des Strat'

Admettons que le rock n'existe plus. Pourquoi, vous qui défendez cette cause, ne cherchez-vous pas la cause de sa disparition ? Pourquoi n'est-il plus possible de fumer un joint avec des potes dans la rue sous prétexte que les hippies sont plus nombreux que les flics ? Pourquoi les conditions qui ont rendu Woodstock célèbre ne sont plus admises en concert ? Pourquoi des lois apparaissent chaque jour alors qu'aucune ne disparaît ? Sommes-nous condamnés à attendre un niveau de sévérité intolérable pour nous rebeller ? Arrêtons de regretter et imposons-nous ! Descendons dans les rues ! Brûlons des Strat' et balançons-les sur les voitures ! Hurlons nos chansons préférées au rythme des boots claquant sur les pavés ! Ou restons chez nous avec nos substances illicites et nos vinyles des 13th Floor Elevators, à fond, en boucle.

ADRIEN G – 94120 Fontenay-sous-Bois

Pourtant...

Etre rock en 2010, c'est aussi reconnaître qu'on vient de verser une larme en apprenant le décès de Jean Ferrat. Bon vent l'artiste.

RHM *(courriel)*

T'as voulu voir Brel

Etre rock en 2010, c'est, comme Monsieur Eudeline, ne pas relire son papier mensuel afin de pouvoir prêter le flanc à la critique. En effet, c'est François Rauber qui était l'orchestrateur de Brel et Gérard Jouannest son pianiste (et non l'inverse). Quant à la chanson "Vesoul", elle est postérieure à 1966 (1968 plus exactement). L'érudition rock est une chose beaucoup trop sérieuse pour être confiée à des rockers.

RON JONES *(courriel)*

Fromage et dessert

Euh, les gars, je pense bien que votre liste des albums de reprises (R&F n° 512) n'est pas exhaustive, mais quand vous nommez The Mike Flowers Pop et ses reprises *"bacharachiennes"* des classiques des Doors et d'Oasis, vous auriez dû avoir une pensée pour Richard Cheese, parce que ce dernier a plus de mérite à reprendre Nine Inch Nails, Slipknot, Snoop Dogg, Nirvana, Mötley Crüe et Beastie Boys, non ? Et cette liste n'est pas exhaustive non plus.

ROBYO *(courriel)*

Airbourne

Le *nouveau AC/DC* est (enfin) sorti. Géant ! Splendide ! Fabuleux ! Même Bon Scott est de la partie. Son nom : "No Guts, No Glory" à acheter les yeux fermés et pousser le volume à fond...

ALAIN GILET *(courriel)*

Fils de tribute

Intéressant, votre article sur les albums de reprises mais, naturellement, on peut y ajouter entre autres : Die Toten Hosen : "Learning English Vol 1". Ramones : "Acid Eaters". Richard Cheese : "Lounge Against The Machine". The Byrds : "Play The Songs Of Bob Dylan". Webb Wilder & The Nashvegans : "Town And Country". Poison Idea : "Pajama Party". Ratos De Porao : "¿ Feijoada Acidente ?". Naz Nomads & The Nightmares : "Give Daddy The Knife Cindy". The Misfits : "Project 1950". The Inmates : "Meet The Beatles". Jeff Healey : "Cover To Cover". Eric Clapton : "From The Cradle" et "Me And Mr Johnson". The Pretty Things 'N Mates : "A Whiter Shade Of Dirty Water". Goldfinger : "Darrin's Coconut Ass". Good Riddance : "Cover Up". La Clinique du Dr Schultz, Probot, Nouvelle Vague, Me First And The Gimme Gimme's, The Vanilla Fudge...

CYRIL BORDE – 35000 Rennes

Réponse : Notre sélection, évidemment non exhaustive, se bornait aux albums de reprises, donc uniquement axés sur les chansons. En étaient exclus en revanche les albums tribute à un groupe ou artiste.

De la balle !

Eh les rockers de la rue Mozart, votre numéro 512 c'est de la balle ! Pas de nécro (sauf pour croque-mort Eudeline) et un jeune groupe en couv' Airbourne ! C'est con, c'est brutal, c'est rock ! Tellement rock que je comprends mieux pourquoi ces Australiens ont foutu les Prostitutes en première partie ! Sacré bordel en perspective... Sinon, délivrez-moi d'un doute : les Stooges vont aussi jouer "Raw Power" au Zénith de Lille ? Parce que, depuis votre article, je croise les doigts. Voilà, continuez sur la mauvaise pente !

ANONYME

Chichis

A la lecture du Rock&Folk, au titre, dangereux pour la braguette de tout bon rocker *("Airbourne Le Retour des Bad Boys")*, je ne pouvais imaginer l'effet que celui-ci aurait sur mon subconscient durant la nuit s'ensuivant. Au petit matin, la prose de Joseph Achoury Klejman résonnait encore dans ma tête... Durant la journée, je ne pus m'empêcher de repenser à la connerie aussi géniale qu'incommensurable, de ces quatre putain d'Australiens à guitare. La façon dont leurs deux valseuses hypertrophiées influent sur leur vie et leur musique renforça même encore un peu plus ma sympathie pour ce groupe. Mais bien au-delà, ce que ce numéro m'a apporté est bien plus important. En effet, j'ai désormais l'intime conviction que le couillu, le viril, le brutal reprend du poil de la bête.

Comme si la pop psyché, le rock expérimental et toute autre tentative d'intellectualisation de cette boule d'énergie qu'est le rock'n'roll devaient en ce moment même subir les assauts, à grands coups de santiags en croco, du rock, épuré de tout effet futuriste, de chichis ou de réflexion sur le monde. Le rush des vautours, roupettes raclant la scène à chacun de leurs envols, avec le musclé Josh Homme dans le rôle de chef d'escadrille, ne contredira pas ma thèse. En 2010, on ne monte plus sur scène pour enfiler des perles ou enculer des mouches et c'est tant mieux. Ce retour aux fondamentaux que sont le rock'n'roll, le cul, la bière et accessoirement les potes peut aisément s'expliquer à la vue de la coulée de merde dans laquelle le monde patauge depuis quelques mois. Que vous le vouliez ou non, la crise économique a étendu son influence jusque dans le rock. Comme si les gens, lassés de voir le cochon en porcelaine crier famine, sur la commode en chaîne massif dans l'entrée de leur baraque, avaient décidé de faire la peau à ce putain de goret anorexique. Comme si le rocker, maillon de base essentiel à l'équilibre du paysage rock'n'roll, avait choisi de faire de ces fondamentaux, précédemment énoncés, son nouveau nerf de la guerre, délaissant grandes causes et grands hommes d'ici-bas. J'ai vraiment l'impression que The Edge grattant pour la faim dans le monde et Bono braillant pour dénoncer la diminution de l'épaisseur de la banquise ne ressemblent plus vraiment à ce que les gens attendent d'eux. Egoïsme ? Certainement, quand notre survie est mise en danger, quoi de plus légitime que de se sauver soi-même avant de sauver les autres ? On assiste donc à un repli sur des valeurs sûres, primaires dont le rock'n'roll pur et dur sait, depuis toujours, être le garant. Un groupe comme Airbourne apporte énergie, fun, rage, pour oublier la morosité ambiante, continuer d'avancer et surtout de le faire en se marrant. Oublier, ouais clairement c'est de ça qu'il s'agit, il y a un refus, une négation des affaires des grands de ce monde et le costard double XL que les Français viennent de tailler à leurs politiques de par leur silence radio électoral en atteste. Assez réfléchi, assez théorisé, fini de parler, de rêvasser : place aux durs qui agissent et réfléchissent après. Amis rockers, quand le Studio 54 brûle, quand le jack joue du faux contact, quand vous vous retrouvez livré à vous-même, avec vos fidèles compagnons, que sont bite et couteau, vous pouvez toujours vous en remettre à chi fou mi pour dicter votre vie, mais les coups de parpaings dans la gueule sont tellement plus à la mode, ces temps-ci...

ETIENNE D. *(courriel)*

Foire du Drone

Lou Reed père de la musique drone ?! Pour votre information, avant de tomber dans l'electro new age easy listening, Tangerine Dream a sorti un putain de double album du nom de "Zeit" avec quatre morceaux de 20 minutes sans aucun rythme, avec un bel usage du bourdon, trois ans avant "Metal Machine Music"... En plus, celui-ci est écoutable.

WILLIAM WILSON *(courriel)*

Noirs Héros

Pas moyen d'envoyer un mail à la Rédaction... au sujet des Stranglers au Bataclan... Ouais, c'est le début d'une nouvelle ère : peut-être était-ce dû à l'anniversaire de Baz ou à la surexcitation du public mais il y avait un putain de bordel... Pas le temps d'esquisser un geste, une parole : dès la première note, le public surchauffé répond à coups de pogos et de cris... Public mitigé d'ailleurs où quelques jeunes excités de service se mêlent aux fans british et rodés à coups de bière... Beaucoup, donc, de coups à boire et (gentiment) dans la gueule, du côté de la fosse... Ambiance plus posée dans les gradins où les VIP et les vieux étaient tranquillement assis, bercés par des centaines de milliers de kilowatts jaillissant des enceintes en feu comme des bougies sur un gâteau d'anniversaire... "Somethin' Better Change", "Hangin' Around" et l'énorme "No More Heroes" pour finir, un set d'enfer dans une chaleur pleine de relents de sueur et d'on ne sait quoi... peut-être de l'électricité statique... au contraire de la foule déjantée... Après diverses sorties par les videurs, tout cela finit dans la bonne humeur et trop vite... Dur retour à la réalité... Métro, dodo, banjo car, de toute façon, "Here Comes The Sun" ! A plus, bande de moules.

KIM *(courriel)*

Gloire à Shaka Ponk

L'arrivée (en bon état) du 30e sampler Rock&Folk me donne envie de tous les réécouter, histoire d'entendre si certaines pépites n'auraient pas échappé par hasard au tamis pourtant aguerri de mes oreilles. Et là bien sûr, surprise ! J'avais de la ouate dans les oreilles (ou mes mômes) en octobre 2005 et juillet 2007 pour louper Githead. Idem pour Psychic Ills en avril 2006. Et moi qui adore les Warlocks et Mogwai, je passe à côté de The Besnard Lakes plusieurs fois ! Moralité : l'effet sampler nivelle les valeurs ! Gloire à Shaka Ponk et aux Naive New Beaters.

JEAN-LOUIS DES BOIS L'ARDECHOIS *(courriel)*

Télégrammes

PAR BUSTY

France

BB Brunes

Photo Mathieu Zazzo-DR

BB BRUNES
Les BBB, toujours une valeur sûre pour les festivals : après le Printemps de Bourges, le quatuor sera à l'affiche des Eurockéennes, des Francofolies, de Musilac...

BUS PALLADIUM
Le club mythique qui a récemment rouvert ses portes propose désormais des soirées rock plusieurs fois par semaine : My French Is Rock le jeudi, Rock You le vendredi...

CHARLOTTE GAINSBOURG
Après quelques concerts de chauffe en Amérique du Nord, la demi-sœur de Lou Doillon, part défendre son "IRM" sur les scènes hexagonales. Début des festivités le 14 juin au Cargo de Caen.

Charlotte Gainsbourg

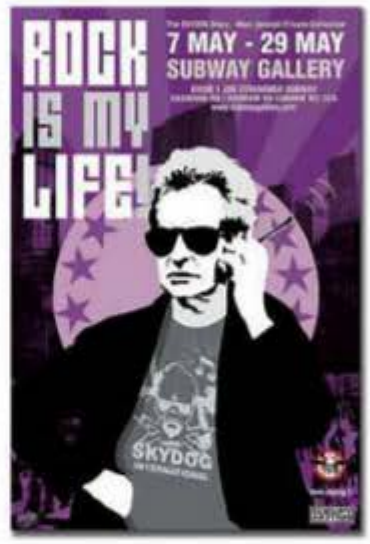
Photo DR

THE HUB
Le bluesman Hubert #06 termine un album sous la houlette de Yarol Poupaud.

MGMT
Nouvelles dates françaises pour le duo electro-pop : il se produira les 7 et 8 octobre à Paris (Bataclan) et le 14 décembre à Lyon (Transbordeur).

OH LA LA
Le nouveau groupe de Natasha ex-AS Dragon a commencé à enregistrer des titres en vue d'un premier album.

OPIUM DU PEUPLE
Monté par certains punks furieux de Dirty Fonzy, Condkoi et Skunk, ce collectif reprend uniquement sur son premier recueil avec fougue et délectation des perles comme "L'Amérique" de Joe Dassin, "Que Je T'Aime" de Johnny Hallyday, "Les Corons" de Pierre Bachelet, "L'Aigle Noir" de Barbara, "San Francisco" de Maxime Le Forestier ou "Le Téléphone Pleure" de Claude François avec Didier Wampas.



ROCK IS MY LIFE
L'exposition de Marc Zermati déménage à la Subway Gallery de Londres du 7 au 29 mai.

ROCK EN NORD
En attente de subventions, le festival Rock En Nord ne pourra finalement pas se tenir cette année. Pour sa seconde édition, le festival aurait dû accueillir Izia, Revolver, Stereophonics...

INTELLIGENTSIA "Nos valeurs ne sont pas celles qui poussent le conseil régional à financer un festival sataniste"
PHILIPPE DE VILLIERS (Au sujet du Hellfest)

THE CHICKTIES
Le premier album des Parisiens, "From Start To Beginning", sera bientôt disponible sur toutes les plateformes de téléchargement. On peut, en attendant, l'acheter à la sortie des concerts du groupe (le prochain aura lieu à l'OPA le 21 avril).

DAYS OFF
La Cité de la Musique lance son propre festival musical : pour la première édition (du 2 au 10 juillet 2010) : Emilie Simon, The Divine Comedy, Peter Doherty (+ invités), Alela Diane, Cocoon...

HIPBONE SLIM AND THE KNEETREMBLERS
Monté par une bande de joyeux rockeurs et garagistes anglais qui ont joué avec les Milkshakes, les Masonics, les Kaisers et Link Wray, ce trio sort un EP 4-titres ("Hold On, It's...") sur l'excellent label nantais Kizmiaz Records.

HOLE
La nouvelle formation du groupe de Courtney Love se produira à Paris le 17 mai au Bataclan.

PANIK ANGELIK
Le premier EP des Nîmois, "Les Garçons Sages", est disponible depuis début avril.

Photo DR

LES POLACKS
Le jeune quartette découvert au cours des Rock'n'Roll Fridays sort un premier EP 4-titres autoproduit intitulé "Météo Blues".

TAGA
Bassiste de La Bonne, La Brute Et Le Truand, la pin-up et illustratrice présente du 5 avril au 2 mai aux Furieux (74 rue de la Roquette - 75011 Paris) toutes ses œuvres réalisées dans le domaine rock telles que pochettes de disques, affiches ou flyers.

THE TATIANAS
Le premier album du jeune groupe parisien est dans les bacs le 19 avril.

THOMAS DARMON
L'ex-chanteur des Rolls prépare son premier album solo : un titre est déjà en écoute sur myspace (myspace.com/thomasdarmon).

Condoléances

ALEX CHILTON, **MALCOLM McLAREN**, la chanteuse de blues **MARVA WRIGHT**, le chanteur de doo wop **JOHNNY MAESTRO** (ex-The Crests et The Brooklyn Bridge), **LOLLY VEGAS** (guitariste-chanteur de Redbone), **JEAN FERRAT**, l'acteur **PETER GRAVES** (la série "Mission Impossible"), le photographe **JIM MARSHALL**, le chanteur et compositeur folk **LESLEY DUNCAN**, le comédien **ROBERT CULP**

Bilbao

bbk

LastTourInternational

bilbao bbk live

8/9/10
JUILLET 2010

BILBAO
KOBETAMENDI

JEUDI 8

RAMMSTEIN

SLAYER / SKUNK ANANSIE / RISE AGAINST

BULLET FOR MY VALENTINE / COHEED AND CAMBRIA / VOLBEAT

RISE TO FALL...

VENDREDI 9

PEARL JAM

ALICE IN CHAINS / PAUL WELLER

GOGOL BORDELLO / DROPKICK MURPHYS / CAPSULA...

SAMEDI 10

FAITH NO MORE

MANIC STREET PREACHERS / JET...

+ D'AUTRES GROUPES À CONFIRMER

www.bilbaobbklive.com
www.myspace.com/bilbaobbklivefrance

ABONNEMENT: 115€ ENTRÉE JOUR: 53€

VENTE:
RÉSEAU FNAC: FNAC - CARREFOUR - GEANT - INTERMARCHE - MAGASINS U - INFOCONCERT - WWW.FNAC.COM
RÉSEAU TICKETNET: VIRGIN MEGASTORE - LECLERC - AUCHAN - CORA - CULTURA

DES BUS DEPUIS LA FRANCE TOUS LES JOURS POUR BILBAO BBK LIVE AVEC VOYAGENBUS.COM
FORMULES BUS+PASS 1 OU 3 JOURS À PARTIR DE 89€ FORMULE BUS SEUL À PARTIR DE 39€
RÉSERVEZ SUR VOYAGENBUS.COM

BUS DÉPART FRANCE voyagenbus.com

medias partenaires

NRJ HIT MUSIC ONLY! · ROCK&FOLK · GUITARIST · GUITAR PART · HARD ROCK · INFOCONCERT.COM · MTV PULSE

Télégrammes

PAR CYRIL DELUERMOZ

Royaume-Uni

THE ARCTIC MONKEYS
Une fois bouclée sa tournée américaine le mois prochain, le quatuor de Sheffield va s'atteler à mitonner le successeur de "Humbug". Il aimerait en confier la production à Josh Homme si son emploi du temps le permet.

THE BLUETONES
Le quatuor de britpop de Hounslow effectue son retour cet été avec "New Athens", sixième album dont le producteur est Gordon Mills (Razorlight).

CAROLINE ANDERSEN
Accompagnée par les Treats du guitariste Morten Henriksen (Yum Yums), cette actrice et réalisatrice de films porno livre un premier simple, "Birthday Suit", qui voisine sur la BO du film X "Caroline's Birthday Party" avec des titres d'artistes féminins comme Nikki Corvette, The Friggs ou les Candypants.

LOS CHICOS
Quatrième album ("We Sound Amazing But We Look Like Shit") pour ce sextette madrilène qui mélange avec bonheur R&B, gospel, garage et pub punk.

THE CURE
Datant de 1989, "Disintegration" sera réédité le 24 mai sous la forme d'un triple CD : le premier sera le disque remasterisé, le deuxième un mélange de chutes de studio et de raretés et le troisième une version en public de l'album.

THE EIGHTIES MATCHBOX B-LINE DISASTER
L'orchestre de Brighton se fendra le 10 mai de "Blood And Fire", troisième album précédé du simple "Love Turns To Hate" dont la version vinyle sera orange.

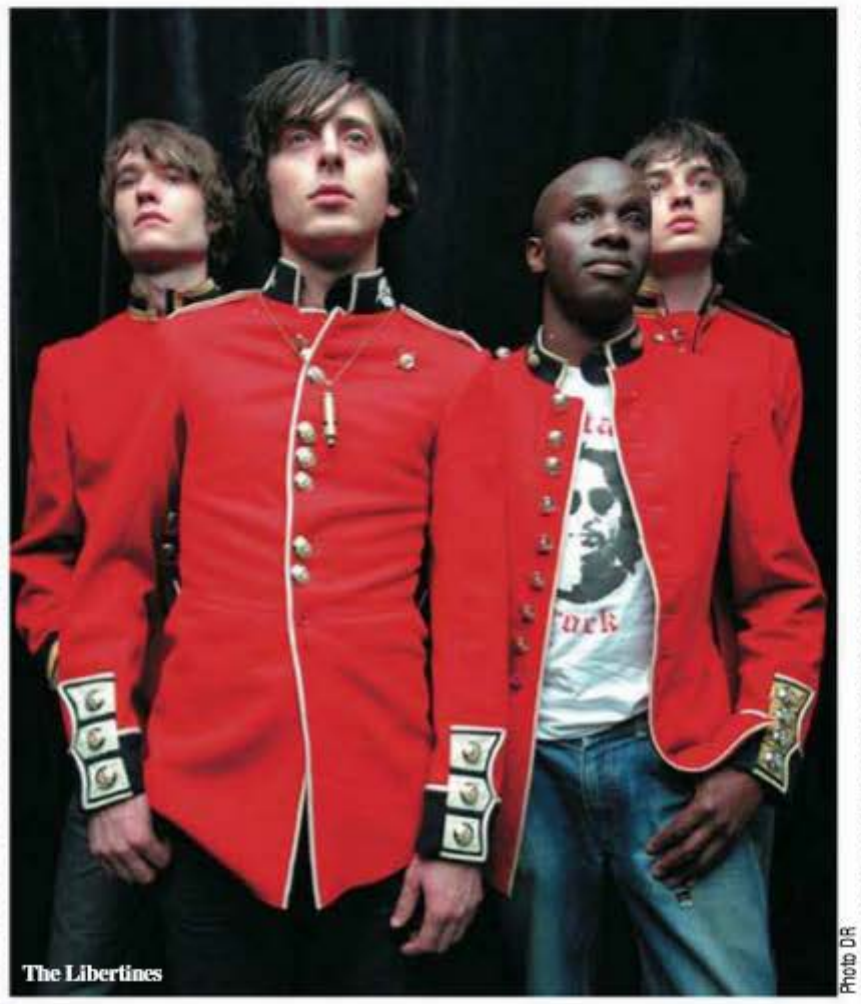

The Libertines

Photo DR

PiL
Pour financer son prochain ouvrage studio — le premier depuis "That What Is Not" — Johnny Rotten n'a d'autre solution en l'absence de maison de disques et de sponsor que de se lancer dans une grosse tournée américaine.

ROBERT PLANT
Se refusant toujours à reformer Led Zeppelin, le chanteur de West Bromwich a remis sur pied Band Of Joy, l'une de ses premières formations, avec de nouveaux musiciens dont Patty Griffin, Buddy Miller ou Darrell Scott. Nouvel album et tournée américaine sont prévus cet été.

TEENAGE FANCLUB
A la faveur d'une dizaine de shows outre-Manche, les vétérans pop de Glasgow dévoileront "Shadows", leur neuvième album studio qui paraîtra fin mai sur PeMa Records, leur propre label.

INTELLIGENTSIA "La reformation des Libertines peut potentiellement s'avérer un putain de désastre"
PETER DOHERTY

GANG OF FOUR
A l'occasion cet été de la sortie de "Pledge", leur dernier-né, les avant-gardistes du Yorkshire proposent diverses manières d'acquérir l'enregistrement à des prix spéciaux destinés à des œuvres de charité. Pour 200 euros, on pourra obtenir une cassette audio avec, en face A, le tout premier concert du gang à Leeds, et "Pledge" sur l'autre face. Le tout dans un walkman décoré par les membres de Gang Of Four.

IRON MAIDEN
Pour promouvoir "The Final Frontier", leur quinzième ouvrage produit par Kevin Shirley (Black Crowes), Steve Harris et ses camarades entameront un marathon de shows aux USA cet été avant de revenir en Europe pour une poignée de festivals.

KILLING JOKE
Youth annonce que la livraison du nouvel LP ("XIII : Feast Of Fools") de son combo est repoussée au 6 septembre.

THE LIBERTINES
C'est au cours d'une conférence de presse dans un pub londonien que le groupe de Peter Doherty et Carl Barât a confirmé sa reformation pour deux dates aux festivals de Leeds et Reading cet été avec, à la clé, un cachet d'un million deux cent mille livres. Les journalistes présents ont ensuite eu droit à un impromptu set acoustique de huit morceaux.

OASIS
"Time Flies", compilation de tous les simples publiés (26) par la formation des frères Gallagher à l'exception de "Sunday Morning Call", sera commercialisée le 14 juin. Une version Deluxe proposera un DVD bonus avec tous les clips afférents et des extraits de leur concert du 21 juin dernier à la Roundhouse de Londres.

U2
Tourné à l'aide de 27 caméras HD en octobre 2009, "U2 360° At The Rose Bowl" sera dans les bacs à compter du 3 juin sous plusieurs formats dont une Super Deluxe Edition comprenant un coffret de 2 DVD, un 45 tours, un poster, des répliques du programme de la tournée et de la setlist.

THE WHO
Il y avait du beau monde au Royal Albert Hall au côté de Pete Townshend et Roger Daltrey pour une interprétation exceptionnelle de "Quadrophenia" : Eddie Vedder de Pearl Jam, Tom Meighan de Kasabian ainsi que Zak Starkey.

Photo DR

MOTÖRHEAD
Le légendaire trio fête ses 35 ans de carrière avec une tournée automnale qui devrait lui permettre de présenter son vingt-et-unième album qui est en cours d'enregistrement. Sobrement intitulé "Lemmy", un documentaire sur son leader devrait voir le jour sous peu.

Télégrammes

PAR CYRIL DELUERMOZ

Etats-Unis

The Black Lips

Photo Dalle

JACK WHITE
Jamais couché, le meneur des Raconteurs vient d'enregistrer un morceau avec Jay-Z, lui se chargeant de la musique et le rappeur des paroles.

JANE'S ADDICTION
Les Californiens ont fait leur premier concert avec Duff McKagan à la basse lors d'une fête chez Perry Farrell avant de reprendre le chemin des studios pour plancher sur un nouveau disque.

KAREN ELSON
Epaulée par des membres de Dead Weather, My Morning Jacket et Jackson Smith (fils de Patti et Fred *Sonic* Smith), l'épouse de Jack White entame sa carrière discographique avec "The Ghost Who Walks" sur lequel son mari s'illustre à la batterie et se charge de la production.

THE KINGS OF LEON
Tout juste rentrés en studio pour commencer à plancher sur le successeur de "Only By The Night", les Followill savent qu'ils jouent gros après le succès phénoménal de cet album.

SCOTT MORGAN
Le fabuleux meneur des Rationals, membre du Sonic's Rendezvous Band, des Hydromatics, de Powertrane et de The Solution, a enfin livré un premier ouvrage solo avec quelques pointures de Detroit sur lequel figurent des versions de "I Move You" de Nina Simone, "Mississippi Delta" de Bobbie Gentry et "Soothe Me" de Sam And Dave.

STONE TEMPLE PILOTS
Dépourvu de titre, le premier CD des Californiens depuis une pause de six ans verra le jour le 24 mai. Il a été produit par Robert et Dean DeLeo.

THE STROKES
Les New-Yorkais s'accorderont une pause dans la mise en boîte du successeur de "First Impressions Of Earth" pour prendre part aux festivals en Angleterre (Île de Wight), aux USA (Lollapalooza) et en Australie (Melbourne).

TAYLOR HAWKINS
C'est entouré d'une belle bande de musiciens (Brian May, Roger Taylor, Dave Grohl) que le batteur des Foo Fighters a réalisé "Red Light Fever", son deuxième essai avec ses Coattail Riders attendu le 10 mai.

Photo DR

A PLACE TO BURY STRANGERS
Les bruitistes new-yorkais partent à l'assaut du vieux continent avec des crochets à Lyon, Paris, Toulouse et Clermont-Ferrand en mai, histoire de présenter les cinq titres de "Ego Death", EP qui sera disponible pour l'occasion en maxi vinyle.

BETTYE LAVETTE
La grande dame de la soul de Detroit revient sur le devant de la scène avec "Interpretations : The British Rock Songbook" qui reprend entre autres les Stones ("Salt Of The Earth"), Beatles ("The Word"), Who, Pink Floyd, Led Zeppelin, Traffic, George Harrison, Animals, Paul McCartney ("Maybe I'm Amazed"), Ringo Starr, etc. Parution annoncée le 24 mai.

THE BLACK LIPS
Bradford Cox et Lockett Pundt de Deerhunter ont peaufiné le son du cinquième LP du gang d'Atlanta qui souhaiterait en inonder le marché dès la rentrée de septembre.

THE BOULEVARD BEAT
Perpétuant l'esprit et le son des Plimsouls, 20/20, Romantics ou des Boys mais aussi de David Bowie et Elvis Costello, ce quatuor d'Orange County (Californie) vient de livrer "Late Nights, Dim Lights & Love Songs", premier EP de pure power pop.

CRUSADERS OF LOVE
Le quatuor lillois s'envole pour une tournée US d'une vingtaine de dates pour défendre "Never Grow Up", son premier album paru chez Douchemaster Records, label d'Atlanta.

GREEN DAY
Après avoir été adapté en pièce de théâtre, "American Idiot" pourrait désormais devenir un long-métrage que Tom Hanks aimerait réaliser avec Julia Roberts dans l'un des rôles principaux.

HOLEY 750
Versé dans le *truck punk*, redoutable mélange d'influences allant des Supersuckers à Zeke via Motörhead dont il reprend "RAMONES", fourgue un LP explosif délicatement intitulé "Prison Rules".

INTELLIGENTSIA "Impossible d'être à la fois Mick et Keith. Personne ne peut être en même temps celui qui gère et celui qui se défonce"
COURTNEY LOVE

ROKY ERICKSON
"The Psychedelic Sounds Of The Sonic Cathedral" est un disque hommage sur lequel Dead Meadow, A Place To Bury Strangers, Kevin Shields, les Black Angels et Sonic Boom reprennent des chansons du fondateur des 13th Floor Elevators, qui est de la partie avec une version en public de "Roller Coaster".

THE RUNAWAYS
Réalisé par Floria Sigismondi, le long-métrage consacré à la saga du groupe féminin de Detroit vient de sortir sur les écrans US avec Kristen Stewart ("Twilight") dans le rôle de Joan Jett et Dakota Fanning ("La Guerre Des Mondes") dans celui de Cherie Currie.

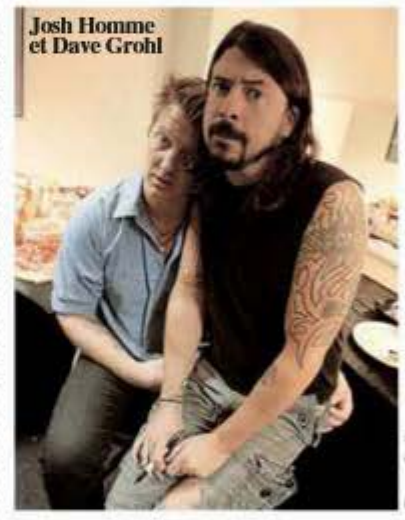


Photo Dalle

THEM CROOKED VULTURES
Dave Grohl a dû être conduit chez le médecin en raison d'une surconsommation de caféine durant l'enregistrement du deuxième album des TCV. Le trio entamera une tournée mondiale mi-avril aux USA avant de traverser l'Atlantique pour jouer, entre autres, au Zénith de Paris le 8 juin.

Photo Floria Sigismondi-DR

DEAD WEATHER
Le single "Die By The Drop" servira d'amuse-bouche en attendant "Sea Of Cowards", deuxième opus de *l'autre* groupe de Jack White dont il est extrait.

BASIE
AT NEWPORT
SOMETHING
ELSE

"Je désespère de la racaille"

MARC-EDOUARD NABE

Amateur de Céline et de Prince, cet écrivain frondeur met en pratique ses principes avec un nouveau pavé publié sans éditeur et vendu hors des librairies. Interview d'un hussard free jazz.

La chasse au Nabe est ouverte... Enfin la chasse à son vingt-huitième livre, un fort volume intitulé "L'Homme Qui Arrêta d'Ecrire", fruit de quatre longues années de labeur. Ce livre, inutile de le chercher en librairie, au Megastore, à la Fnac ni même sur *amazon.couille*. Si le livre existe, il n'est en vente que sur le site de Marc-Edouard Nabe, son auteur. *"Mais que fait Marc-Edouard Nabe dans Rock&Folk ?"* se demandera sans doute ici le lecteur pointilleux, se souvenant peut-être que l'auteur, à une pas si lointaine époque, demandait qu'on *"interdise le rock en France"*. Effectivement, on peut dire que nombre de radios et toutes les télés entendirent son appel. Voilà pourquoi c'est non sans respect qu'on pénètre chez ce client pas comme les autres. Gourou ? auteur maudit ? écrivassier pinailleur ? sachem ? anarchiste ? Résistant en tout cas... Nabe en 2010, c'est Radiohead, Prince et les Bérus à lui seul. Après 27 livres publiés, le gars décide de prendre le maquis, s'éditer soi-même, et surtout il vend son bouquin uniquement via internet. Suffit de le commander et Nabe l'envoie. Aucune autre distribution, aucun libraire, aucun service de presse, rien. Quelques dépôts dans Paris chez un boucher sympa, un bistrot rigolo, un fleuriste réserviste. *Do it yourself*, les mecs. En plus, le Nabe se pique de jazz. Se targue de swing. Grattouille même un chouille. D'ores et déjà, les réactions du landernau médiatique sont fluides et glaciales. Nibe de Nabe dans les médias. Heureusement Rock&Folk est là, Rock&Folk veille. Car, dans ce monde de vieux gamins Disney, Nabe, quasi seul et droit dans ses mocassins, refuse tous les diktats culturels habituels et rigole sévère. En gros, Nabe se les prend tous.

Photo Fabrice Demessence

ROCK&FOLK : Vous êtes écrivain, vous voilà éditeur-imprimeur et en plus, vous assurez votre promotion. Que se passe-t-il ?

Marc-Edouard Nabe : Au fur et à mesure de mes réflexions, je me suis aperçu que dans le livre, il y avait plein de métiers inutiles pour l'écrivain, qui ne servent qu'à ceux qui veulent gagner de l'argent sur son dos. On a cet exemple dans la musique avec Prince. Lui a tout compris. On a le même âge. Ceux qui s'occupent de son site internet font des comparaisons entre nous.

R&F : Vous êtes tous les deux prolixes, vous avez commencé très jeune...

Marc-Edouard Nabe : Petit, nerveux, chiant, gonflant tout le monde, aimant les femmes, etc. Je ne fais que répéter ce qu'on dit. A un moment, il a été un modèle pour moi.

R&F : Il a quitté les majors, demandé à récupérer ses bandes, vous avez récupéré vos titres...

Marc-Edouard Nabe : Exactement. C'est très parallèle avec quelques différences. Prince a voulu casser cette suprématie des majors et s'est posé la même question que moi, c'est-à-dire à quoi servent les marchands, à part à diffuser l'œuvre ? Je me sers d'Internet comme d'un outil de diffusion. Prince n'a plus besoin d'une maison de disques, je me passe d'un éditeur. J'ai été dans le système comme lui mais, à un moment, on a envie d'en sortir et c'est tout à notre honneur, à 50 ans, de tout remettre en question. Ça va peut-être en influencer d'autres. Ensuite il y a la production. A quoi sert un producteur de disques ? Il va venir emmerder l'artiste, lui dire : *"Ne faites pas ce morceau, mettez plus de guitares."* Donc, pour moi, ça suffit. L'éditeur, ça n'existait pas au 18e ou au 19e siècle. Un éditeur, ça ne sert que si l'on débute, qu'on n'est pas sûr de soi, mais après 27 livres, j'estime ne plus en avoir besoin. J'ai supprimé l'éditeur et, comble du scandale, le libraire. Tous les jours, je reçois des appels furieux de libraires qui réclament le livre. Ils me disent : *"Dommage, vous ne travaillez pas avec nous."* Dommage pour qui ? Je ne vois pas pourquoi je leur ferais ce cadeau.

R&F : Vous déposez vos livres partout, chez le boucher, le fleuriste...

Marc-Edouard Nabe : C'est un peu une provocation. Eux, ce sont des amis qui le font par symbolisme. Et puis c'est si beau de voir "L'Homme Qui Arrêta d'Ecrire" en vitrine au milieu des fleurs ou des viandes...

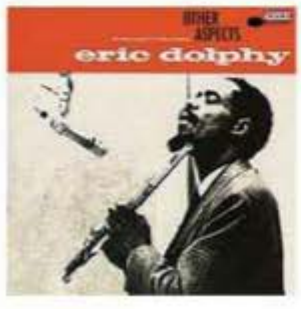
R&F : Mais ça ne marche que pour le premier qui le fait, comme lorsque Radiohead a mis son album en ligne. Quinze jours après, Nine Inch Nails a mis un double album en téléchargement gratuit et personne n'en a parlé. Vous avez 27 livres et un grand nom pour vous...
Marc-Edouard Nabe : Ce n'est pas parce que les autres ne pourront pas le faire que je dois m'en priver. C'est un peu égoïste, mais c'était aussi un moyen de sauver mon travail, un sauvetage de mes livres anciens et des futurs que j'ai envie d'écrire. Le système a tout fait pour les écraser.

Fausse rébellion

R&F : Venons-en au roman, l'histoire d'un auteur qui reçoit une lettre de refus de son prochain livre de son éditeur et qui décide de ne plus écrire et de sortir, ce qu'il n'a pas fait depuis vingt ans. C'est un écrivain de droite, modèle déposé et bien connu depuis Morand, mais quand il sort, on lui dit que ses idées sont plutôt de gauche maintenant...
Marc-Edouard Nabe : J'étais considéré comme de droite, même si mes racines étaient à l'extrême gauche. Je viens d'Hara-Kiri, vous savez. Et à partir du 11 septembre, comme j'ai pris parti contre l'Empire et en faveur des Arabes, arrivant même à comprendre les terroristes dans leurs actions — je ne suis pas complotiste et je pourrais prouver que le 11 septembre est bien l'œuvre d'Al-Qaida — je passe désormais pour une sorte d'extrémiste de gauche pro-palestinien. Cette ambivalence, on la sent dans les réactions des gens que mon personnage rencontre dans son périple parisien.
R&F : Comme cet écrivain sort, il va s'attaquer à toute l'époque. Tout y passe : internet, les people, "24 Heures Chrono", Canal +, les défilés de mode, le Baron, la pub, Zeitoun et Nègre, les partouzes avec Ardisson, etc. Ça pourrait devenir un film à la Scorsese. Ce n'était pas votre ambition ?
Marc-Edouard Nabe : C'est exactement ça. On m'a même parlé de série télé. Je pense même que "L'Homme..." est mon roman le plus adaptable visuellement, bien qu'il soit entièrement dans la tête du narrateur.

"Le rock c'est le non swing et comme par hasard, c'est blanc"

R&F : Et ce mec est admiratif...
Marc-Edouard Nabe : Mon héros n'est absolument pas un borné réac' qui refuse tout le progrès, surtout depuis qu'il a arrêté d'écrire. Il n'a plus la tentation de faire des pamphlets. Il est simplement observateur, guidé par un jeune bloggeur qui le fait circuler dans des milieux qu'il ne connaît pas. Je me suis fait un peu plus naïf que je le suis, tout en me documentant énormément. C'est ce qui a été le plus difficile en tant que personne, d'explorer pendant quatre ans ces univers qui me dégoûtent. Le nouveau Baron, ça me fait gerber. Colette, pour moi, c'est un magasin de nazes. Je vomis aussi les œuvres contemporaines du Palais de Tokyo, le rap. Et la Star Ac', je trouve ça marrant mais pas autant que le mec qui passe des nuits à regarder les candidats dormir. Il a fallu que je me mette dedans. Pour les jeux vidéo, je suis entré dans un club de jeux en ligne et j'ai passé du temps avec les jeunes joueurs comme si j'avais fait ça toute ma vie.
R&F : On est vraiment dans le ventre de la bête dans cette scène...
Marc-Edouard Nabe : Il y a eu des livres dans lesquels on trouvait des portables, des ordinateurs, mais c'est toujours vu rapidement. Il ne suffit pas d'égrener des listes de prix ou de marques comme Bret Easton Ellis, copié ensuite par tous les écrivains minables d'aujourd'hui, Beigbeder et compagnie, trop facile. Céline en parlait déjà à son époque. Il disait que les romans des années 50 étaient les mêmes qu'au 19e siècle mais on y ajoutait un train, un avion. Là, c'est pareil. Ils écrivent des romans très naturalistes, y compris Houellebecq, et rajoutent des gadgets. Moi, je suis plus moderne que ça, j'ai eu la curiosité et fait l'effort de me documenter sur les nouvelles technologies, mais pour en tirer les conséquences sur l'être humain et comprendre la nouvelle perception que ça lui donne de la réalité.
R&F : Vous êtes rentré dans les problèmes au fur et à mesure. Par exemple, vous voulez créer une Rap Academy...
Marc-Edouard Nabe : J'invente, oui. Même des applications d'iPhone qui n'existent pas encore...
R&F : Vous dites que le rap, ce sont des faux méchants, des rebelles show-biz, en fait, c'est de la triche, c'est la culture des signes extérieurs de richesse...
Marc-Edouard Nabe : La fausse rébellion aujourd'hui est partout, il n'y a que ça. Joeystarr est tout sauf un rebelle.
R&F : Non, on allait dire à part lui, justement. Il a passé l'an dernier à Fleury...
Marc-Edouard Nabe : Très bien, c'est son côté le plus sympathique, mais son positionnement artistico-médiatique est celui d'un faux rebelle. Comme tous les rappeurs.
R&F : Pourquoi voulez-vous que des collectionneurs de disques descendent dans la rue faire la révolution ? On a déduit que les fans de musique allaient passer à l'acte alors que ce sont les gens les plus méticuleux du monde. On ne voit pas exactement des collectionneurs déterrer les pavés et attaquer les CRS...
Marc-Edouard Nabe : C'est bien pour ça que je désespère de la racaille. J'ai fait quelques vidéos là-dessus. En plus, il y a un énorme problème musical. Pour moi la vraie révolution, elle doit être d'abord artistique et esthétique. Il faut qu'il y ait une profonde remise en cause de son propre art, que ce soit la musique ou la littérature, pour pouvoir ensuite être cohérent dans son comportement réel et dans la réalité. Là, ce n'est pas le cas, c'est une indigence. Donc je me moque gentiment du rap.
R&F : On pourrait dire la même chose sur le rock...
Marc-Edouard Nabe : Oui, pareil. Pour moi, ce sont des sous-musiques.
R&F : Dans les années 80, vous avez demandé à la télévision qu'on interdise le rock...
Marc-Edouard Nabe : Oui, j'étais énervé, mais il y avait de quoi. J'ai été élevé dans la vraie musique, le jazz notamment. Quand vous avez des Africains qui jouent du tam-tam, ce n'est pas primaire, ils ont 150, 200 ans d'avance rythmique sur n'importe quel batteur de rock. Ce que vous appelez le rock, il faudrait le définir. Disons, que le rock, c'est le non swing incarné. Et comme par hasard c'est blanc. Pour moi, il faut que ce soit vraiment noir pour que ça apporte quelque chose de profond. Bon, il y a des exceptions... Techniquement, le jazz est très sophistiqué. En quoi c'est mieux que le rock ? C'est une question de richesse, d'inventivité, d'audace. Chaque solo de grand jazzman est une caverne d'Ali Baba qui ruisselle de trésors. Un passage de guitare de rocker ressemblent à un obscur grenier croulant de vieilles brocantes rouillées.
R&F : On pourrait dire que les solos de Jimmy Page pour Led Zeppelin, c'est la même chose qu'Eric Dolphy...



Marc-Edouard Nabe : Sauf que Dolphy ne fait pas n'importe quoi. Les harmonies sur lesquelles les musiciens de jazz improvisent sont beaucoup plus riches et difficiles. Le rock et toute la musique blanche yankee ont essayé de rendre plus facile quelque chose qui était extrêmement audacieux, qui tenait de la grâce. Est-ce que vous pouvez comparer sérieusement Led Zeppelin à Mozart ou à Beethoven au

point de vue musical ? Non, alors que Monk ou Duke peuvent être rapprochés des géants du classique sans problème.

R&F : Vous dites, enfin mademoiselle Zoé nous dit : *"Aucune révolte, c'est le mot d'ordre de tout citoyen français du début du siècle."* Les gamins ne veulent donc pas se révolter...

Marc-Edouard Nabe : Voilà, ils sont très conventionnels. La peur de l'avenir est le début de la résignation.

R&F : Et c'est incroyable que ce soit vous, du haut de vos 50 ans, un mec de droite qui n'aime que le jazz, qui leur délivrez cette conclusion : *Que de la gueule…*

Marc-Edouard Nabe : Ce n'est pas nouveau, je n'ai pas attendu 50 ans pour pousser à la révolte, je l'ai toujours fait. C'est navrant de voir ce qui s'est passé lorsqu'il y a eu des révoltes en banlieue très justifiées à cause d'une bavure policière. Comment ça se fait qu'une armée de jeunes types révoltés ont brûlé leurs voitures ou leurs magasins chez eux, ce qui est un acte de désespoir et de masochisme, plutôt que de le faire ici, à Paris ? Ils auraient dû débarquer sur les Champs-Elysées et tout casser ! C'est ici qu'elles doivent être brûlées, les voitures. C'est contre les flics des Champs-Elysées qu'il faut se battre. Si on veut vraiment prendre la Bastille, on ne le fait pas en banlieue.

R&F : Vous pensez qu'il y a une Bastille à prendre ? Que nous verrons le grand soir ?

Marc-Edouard Nabe : Sans doute pas, mais je suis pour la destruction de la matière. Ça fait partie de mon projet, ce livre qui ressemble à un pavé, le pavé de Mai 2010. Je rêverais qu'il y ait des bagarres et que de jeunes types prennent mon livre et le jettent à la gueule des flics. Malheureusement, ils n'ont aucun intérêt à se révolter, sinon à être enrôlés dans cette espèce d'uniforme, le jogging, la capuche, les baskets et les disques de ce que j'appelle la sous-musique. Tout ce qui s'est passé dans les années 50, le rock et le reste, c'est de l'attendrissement puéril sur un genre franchement mineur...

Photo Fabrice Demessence

R&F : ... qui n'a pas été bridé par les mecs des maisons de disques croyant que ça aller durer trois mois...

Marc-Edouard Nabe : Boris Vian et Henri Salvador ont importé le rock en France pour se foutre de sa gueule. Ils le faisaient avec un swing qui imitait la raideur des rockers, mais ça n'a pas été compris. Le message de Jean Yanne a été plus clair, dans sa chanson "J'Aime Pas Le Rock". *"J'abhorre le rock, j'abomine le rock, j'exècre le rock…"* Je pourrais signer, je suis d'accord, j'adore ce disque. Il se fout des rockers et il compatit avec l'ouvrier puisque, dans le clip, c'est un ouvrier qui râle. On a l'air de rejeter la modernité de la jeunesse si on attaque le rock, mais moi, c'est au nom des plus grands artistes noirs américains comme James Brown que je m'en prends au rock blanc et à ses adeptes débiles.

Rigoler devant la médiocrité

R&F : Votre premier disque acheté ?

Marc-Edouard Nabe : Je n'en ai jamais acheté, je suis né là-dedans. Billie Holiday, je l'écoutais dans le ventre de ma mère, je n'ai pas eu besoin d'accéder à la vraie grande musique.

R&F : Donc pas de disque, d'électrophone ?

Marc-Edouard Nabe : Non, j'avais tout ça à disposition par mon père *(Marcel Zanini — NdA)*. Il avait 3000 disques. Quand il a vécu quatre ans à New York, il achetait avec ses petits moyens un disque qui venait de sortir par semaine. Un jour, c'était un Duke Ellington, après Charlie Parker, etc. J'ai baigné là-dedans toute ma vie. J'ai un héritage spirituel

et une oreille musicale formée avec une telle exigence qui est naturelle pour moi, qu'évidemment, mes parents et moi, on riait en entendant des choses que vous prenez au sérieux. Des trucs comme les Rolling Stones, les Beatles, etc. Il n'y a aucun snobisme chez moi. Le seul que je sauve, c'est Jimi Hendrix, parce qu'il a une mise en place particulière, un son de guitare, c'est indubitable. Ce qui compte, surtout, c'est la mise en place, quelle que soit la musique. Quand on l'entend reprendre l'hymne américain... C'est comme "La Marseillaise" reprise par Django Reinhardt. On ne la reconnaît pas. La mise en place, tout est là. Ceux qui veulent faire du jazz sont parfois nuls, je préfère encore un rocker mauvais qui assume qu'il ne swingue pas, comme le batteur des Stones qui n'en met pas une en place et qui adore Max Roach. Il fait des complexes, et il y a de quoi ! Dany Brillant, il est à se tordre de rire quand il veut faire du swing. Il ne sait pas. Sa position de chanteur dans l'espace temps donné de sa chanson qui dure 32 mesures, l'inflexion des notes sur la mélodie est nulle, à côté de la plaque. Je me souviens d'une émission où il apprenait comment swinguer à Stéphane Bern. L'autre était super raide et n'y comprenait rien, mais Brillant n'en savait pas plus alors qu'il est présenté comme un professeur. Je m'élève contre cette falsification.

R&F : Pourquoi voudriez-vous que les rockers sortent de bons albums alors que le monde entier s'est écroulé, cinéma, mode, littérature, arts plastiques...? On est en plein épate-gogo. Vous refusez de vous laisser enliser là-dedans ?

Marc-Edouard Nabe : Prenons Basquiat, ce n'est pas si vieux, ça date des années 80. Ça commençait déjà à aller mal et pourtant, il y avait encore un Basquiat possible. Et depuis, on a des installateurs qui font n'importe quoi et qui le revendiquent au nom de Duchamp. C'est facile, ils ne peuvent

"Michael Houellebecq et Prince Nabe"

pas être jugés en tant que peintres. Basquiat osait se confronter à toute l'histoire de la peinture, même s'il est hyper moderne, taggueur, graffeur avec ce background vaudou. Dans tout cet univers merdique d'écroulement de l'art, il y a toujours la possibilité qu'un type arrive. Un gamin magique. Basquiat a réussi ce miracle dans la peinture.

R&F : Vous pensez que Lady Gaga peut sauver la musique ?

Marc-Edouard Nabe : Non, pas du tout *(rires)*. Mais il peut y avoir un jour un nouveau gamin, pourquoi pas. C'est bien arrivé, ça se reproduira, je ne veux pas désespérer de l'avenir, je désespère du présent.

R&F : Il n'y a pas de Hendrix, en ce moment. S'il y en avait un, la presse musicale le dirait...

Marc-Edouard Nabe : En attendant le messie, on peut déjà prendre les exemples du passé. Vous prenez un morceau de Hendrix et à côté, vous placez un groupe d'aujourd'hui avec sa musique, qui est médiocre. Il faut réussir à faire comprendre la différence à l'auditeur. Quand il la comprend, il ne peut que rigoler devant la médiocrité, ça ne l'atteint plus. J'ai connu des ouvriers de 70 ans à Marseille qui adoraient Prince parce qu'ils savaient bien qu'il appartenait à une lignée de musiciens noirs remontant à Duke Ellington. Pour eux, il n'était pas incongru. Ils ne se faisaient pas avoir par n'importe quel groupe de funk minable.

Le jazz n'est pas ma drogue

R&F : Un grand sujet vous a échappé : Michael Jackson...

Marc-Edouard Nabe : Trop tard. Le livre était fini quand il est mort. Sur les blogs, comme certains me comparent à Prince, d'autres comparent Houellebecq à Michael Jackson. Nous sommes du même âge tous les quatre. Il y a Michael Houellebecq et Prince Nabe ! Je vous répercute ce qu'on dit sur le net. D'un côté, il y aurait Michael qui fait une musique plutôt commerciale, un personnage trafiqué, assez louche, capable de devenir la bonniche de ses fans. Et de l'autre, un Prince joyeux, non refait, plus exigeant, hargneux, qui cherche. Je me retrouve plus chez lui à essayer de bouleverser le système de la production, tandis que Michael restait bien pépère du côté du pouvoir.

R&F : Que pensiez-vous de l'artiste ?

Marc-Edouard Nabe : Le danseur, très bien. La musique, bof... Sa musique sert de fond sonore au Loto, par exemple. On ne peut pas faire ça avec Prince. Quand Michael est sorti de la patte Quincy Jones, il est tombé dans la soupe... J'ai une anecdote sur Quincy. J'étais un jour sur les Champs Elysées et je vois Quincy Jones assis sur un banc. C'était il y a un an. Je l'aborde, je parle très mal anglais, mais je me fais comprendre avec ma culture de slang de jazzman et je lui dis deux mots, mais jazz. Et ces mecs-là le sentent tout de suite, ça m'était arrivé avec Miles Davis. Ces mecs sentent qu'on a la couleur jazz. Je dis à Quincy que je joue de la guitare le lendemain au Petit Journal avec mon père et je l'invite à venir. Le lendemain, je joue. L'heure passe, il n'est pas là. Je ne dis rien aux autres, pour ne pas les décevoir. On range nos instruments. Tout à coup, arrive une limousine devant le bar, c'est Quincy Jones qui débarque à minuit et demi dans un lieu inconnu parce qu'un type blanc lui a dit la veille qu'il serait là avec sa guitare. Il me saute au cou comme s'il me connaissait depuis toujours. Il reconnaît mon père qu'il avait vu à New York. On a pris des photos qui sont sur mon site, on a chanté des solos de Lester Young et de Charlie Parker datant de 1946. Tout de suite il était dans le coup, à 80 ans. Voilà la différence, voilà la classe, le panache, la générosité. Quincy Jones s'est déplacé, juste comme ça, alors qu'un jeune con de 25 ans du grunge ou du post-funk punko-disco ne serait pas venu.

R&F : Quels sont les disques que vous recommandez aux lecteurs de Rock&Folk ?

Marc-Edouard Nabe : Il y en a un milliard. Là, je réécoute depuis hier, et pour des raisons personnelles, un disque de Milt Jackson. Mais j'écoute tout, depuis les premiers disques de Jelly Roll Morton jusqu'à Anthony Braxton.

R&F : Vous allez jusqu'à Sun Ra ?

Marc-Edouard Nabe : Je dépasse Sun Ra *(rires)*. Anthony Braxton est encore en activité. Ça brasse toute l'histoire du jazz et de la musique. Il n'y a pas de passé dans le jazz. Je découvre encore des trucs en écoutant en boucle un coffret de Clifford Brown. J'ai trouvé ce disque où il joue du piano dans sa chambre, il répète en 1955, cherche des harmonies. Rien qu'en faisant ses recherches, il joue mieux que n'importe qui aujourd'hui, y compris dans le jazz. Je ne suis pas dans le sectarisme, ce n'est pas parce que c'est jazz que c'est bien. il y a plein de mecs qui ne savent pas jouer, ne sont pas en place. Je ne vais pas dans tous les clubs écouter n'importe quoi. Le jazz n'est pas ma drogue. Il se trouve que la musique qui est la perfection du 20e siècle, c'est le jazz.

R&F : Aujourd'hui, y a-t-il des choses qui vous plaisent ? Vous en parlez de moins en moins méchamment au fur et à mesure que vous rencontrez les gamins, les blogueurs...

Marc-Edouard Nabe : Les gens de ma génération me dégoûtent tellement, ils ont démissionné. Par contre il y a encore de la fraîcheur, surtout chez les jeunes filles qui ne connaissent rien et se disent complètement paumées. Elles ne savent rien. Je comprends la jeunesse qui a été écœurée de la culture, je suis plus proche du geek et du type qui joue aux jeux vidéo parce qu'on ne lui a pas fait comprendre pourquoi le grand cinéma, c'était Kurosawa, Fellini, Orson Welles, etc. Ces vieux machins, le jeune mec n'en a rien à foutre. S'il va à la Fnac ou chez Virgin, il y a un milliard de DVD : comment peut-il choisir ? Si personne ne lui montre les chefs-d'œuvre, il va prendre la dernière série...

Sinatra ne swingue pas

R&F : Dans votre livre, détail merveilleux, vous ne citez Sarkozy qu'une seule fois en 690 pages. Vous avez résisté...?

Marc-Edouard Nabe : C'est un *no Sarkozy book*.

R&F : Que devient Jean-Phi, à la fin ? Il disparaît...

Marc-Edouard Nabe : C'est un mystère.

R&F : Un romancier doit tout dénouer...

Marc-Edouard Nabe : Non, justement, il y a plein d'œuvres avec des fins ouvertes, voire béantes sur l'avenir. Je voulais cette notion d'inachevé parce qu'il a arrêté d'écrire, que tout reste en suspens. Il y a plein de choses qui ne sont pas résolues et c'est fait exprès. A la fin des "Oiseaux" de Hitchcock, les personnages s'en vont en voiture, mais on ne sait pas s'ils ne vont pas être attaqués ou non... une fin ouverte.

R&F : Vous parlez de João Gilberto...

Marc-Edouard Nabe : Merveilleux.

R&F : Vous citez l'album de Sinatra avec Basie...

Marc-Edouard Nabe : Oui.

R&F : Vous allez jusqu'à Sinatra et Jobim...

Marc-Edouard Nabe : Oui, à cause de Jobim. Sinatra ne swingue pas, c'est un excellent chanteur avec une très bonne mise en place, mais ce n'est pas Billie Holiday, Jimmy Rushing ou même Hendrix. Car pour moi Hendrix

Photo Fabrice Demessence

chante mieux que Sinatra. Il manque le swing à Sinatra mais, comme il est intelligent, il s'est entouré de pointures. Jobim, qui n'a rien à voir avec le jazz, swingue plus que Sinatra.

R&F : Et Gilberto ?

Marc-Edouard Nabe : C'est le contraire de l'*air guitar*, comme je dis. Ce n'est pas Henri Salvador qui a inventé la bossa nova, c'est Gilberto. Le voir seul avec sa guitare à l'Olympia, c'est écrasant. La mise en place, les harmonies, la richesse, le tempo, la poésie, la voix, tout y est. On ne peut pas aller plus haut que ça, ça fait partie des sommets de la musique. A trois ou quatre mecs, ils ont inventé une musique qui, excusez-moi d'insister, est autre chose que le rock. C'est aussi universel, mais ce n'est pas facile à jouer.

R&F : Vous trouvez le rock tellement faiblard que vous ne lui tirez même plus dessus. Une ambulance passe...

Marc-Edouard Nabe : Exactement. Le combat n'est plus là. Tout ça vient de la country, du mélange avec le folk, ce que vous appelez le rock & folk, mes deux abominations. J'abhorre le folk, j'exècre le folk, je vomis le folk... Vous connaissez le mot de Buddy Rich, un batteur blanc qui n'a pas le swing de Sam Woodyard mais, techniquement, c'est un génie. Personne ne peut faire ce qu'il fait, même les Noirs. Il a été opéré à la fin de sa vie et avant l'anesthésie, le médecin lui demande s'il était allergique à quelque chose et il a répondu : "*Oui, à la musique country.*" Et il est mort sur cette magnifique parole...

Une bouteille d'encre à la mer

R&F : Votre projet, en fait, était pratiquement de faire un bouquin pour les gamins et vous avez caché les clés de tout ce que vous adorez dedans : Morand, Céline, le cinéma, le jazz, les putes, Marcel Duchamp, etc. En fait vous avez mis dans ce livre tout ce qu'il faudrait garder de notre monde, à l'attention des gamins...

Marc-Edouard Nabe : Exactement.

R&F : En fait, vous continuez de croire en l'humanité. Ce livre est votre bouteille à la mer...

Marc-Edouard Nabe : Oui, une bouteille d'encre. C'est l'époque, vue par un type qui n'était pas censé la raconter, prétendu ringard parce qu'il est de droite. Les autres, qui soi-disant aiment ce monde, n'en ont rien fait. Les autres écrivains n'ont pas fait le boulot. Pourquoi cette glauquitude ? Ce désarroi ? Chez les jeunes et les moins jeunes ? Cette génération-là ne comprend pas pourquoi elle est mal à l'aise. Personne ne lui a expliqué. Je l'ai fait. Ça m'a pris quatre ans de boulot, nuit et jour. Il a fallu se coltiner tous ces mondes et trouver les connexions entre eux.

R&F : Votre disque d'île déserte ?

Marc-Edouard Nabe : Tous les jours je change de disque et aussi d'île déserte. Aujourd'hui, c'est Wes Montgomery avec Milt Jackson "Bags Meets Wes !". Ecoutez "SKJ". Je connais tous les solos de chaque musicien par cœur. Et la batterie de Phyllie Joe Jones... Les coups faussement à côté qu'il plaque sur sa caisse claire...

R&F : Et votre préféré de Miles Davis ?

Marc-Edouard Nabe : En ce moment, j'écoute beaucoup celui de 1954 avec Sonny Rollins et Kenny Clarke à la batterie. Sinon, j'aime tout Miles.

R&F : Et Tony Williams, son batteur ?

Marc-Edouard Nabe : Ah oui, c'était un gamin de 17 ans quand Miles l'a fait jouer, vous voyez que c'était faisable. Et sans a priori bourgeois... Il ne fallait pas être bourgeois pour accepter dans son orchestre un mec comme Tony Williams. C'est ça, le vrai rebelle : un gamin de 17 ans en cravate, l'air bien propret, et que Miles a engagé après l'avoir entendu deux minutes. Il n'avait pas l'air *rock and roll* mais il faut voir ce qu'il balançait. Personne n'avait eu l'idée de faire les quatre temps à la charleston. Même Kenny Clarke en était bluffé... L'invention de ces mecs ! Roland Kirk, qui soufflait dans trois saxos à la fois, Wes Montgomery qui jouait avec le pouce sans médiator, ils inventaient des trucs.

R&F : Et pour terminer, votre bluesman préféré ?

Marc-Edouard Nabe : Snooks Eaglin, le guitariste aveugle de la New Orleans. Fabuleux. Le blues n'est pas un genre, c'est une forme musicale. Il n'y a pas le blues d'un côté, le jazz de l'autre. C'est comme un sucre qu'on met dans le café et qui a sucré le jazz. Les bluesmen sont en fait des jazzmen.

R&F : Quelle est la musique qui vous énerve le plus ? Le metal, le rap, le punk ?

Marc-Edouard Nabe : Ce qui m'énerve le plus, c'est la prétention. Déjà il est très rare que j'entende une musique que je trouve pas mal. Les textes sont lamentables. Abd Al-Malik, c'est consternant, c'est presque aussi mauvais que Grand Corps Malade. Ou Diam's. Cette prétention à vouloir faire le coup de gueule, ce côté indigné contre la société sans agir, c'est insupportable. Il y a une double escroquerie : sur le fond, en faisant croire qu'ils vont faire bouger les choses et sur la forme parce qu'ils se prennent pour des poètes. Encore une fois, si on montrait ce qu'est la vraie poésie à tous les niveaux, on pourrait voir la différence entre Grand Corps Malade et Verlaine.

R&F : Si quelqu'un mettait votre livre sur internet ?

Marc-Edouard Nabe : J'ai pris position pour le téléchargement gratuit et pirate. Sur ma plateforme, on peut déjà feuilleter les 25 premières pages et c'est encourageant pour la suite. Mon objectif que j'aurai atteint dans quinze jours, était de réussir à faire 3000 ventes, ce que j'ai toujours fait dans le système normal, en trois ans à chaque fois. J'ai ramé pendant 25 ans. Et là, j'ai fait 3000 en trois mois, sans même une attachée de presse. La preuve est faite. On peut être libre et heureux. ★

RECUEILLI PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Livre "L'Homme Qui Arrêta d'Ecrire" (www.marcedouardnabe.com)

Absolutely live

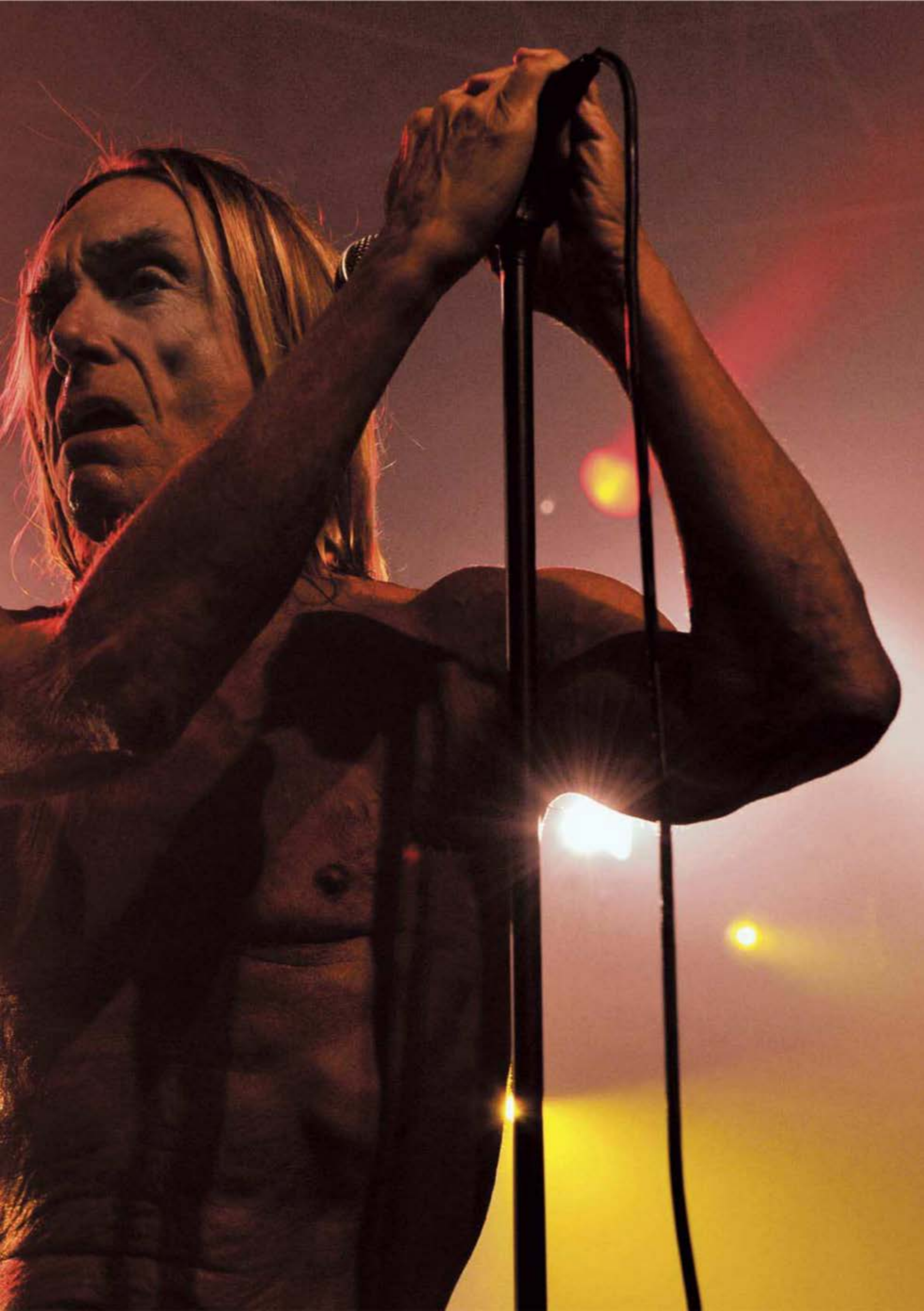
THE STOOGES

Le groupe de Scott Asheton jouait pour la première fois en France avec James Williamson, son historique deuxième guitariste. La *puissance crue* version 2010, c'est ici.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

PHOTOS TIGER

Quimper : envoyé spécial. Le contexte, tout est dans le contexte. Ainsi, ce soir du 9 avril 2010, Iggy And The Stooges s'apprête à donner son premier concert français avec James Williamson. Ça se passe au fond de la Bretagne, au festival Yakayalé, à Quimper. Rock&Folk est là, pour cette grosse affaire qui voit la saga des fils de Detroit rebondir sur leur tragédie pour devenir une fois encore l'événement musical rock de l'été. Il est 21 heures. L'équipe du journal débarque dans la banlieue de Quimper où un festival local rassemble plusieurs milliers de spectateurs enragés. Ils sont environ 5000 et ont patienté avec Gaétan Roussel et Eiffel quand soudain l'organisation stoogienne prend la scène et installe minutieusement le matériel des Américains.



"Are you ready motherfuckers ?"

23 h 20 : **"Raw Power"**. Voilà, comme ça, tout de suite, en introduction. Le concert des Stooges avec James *The Skull* Williamson à la guitare commence par un décollage vrombissant. La batterie et la basse sont impeccablement en place et le moteur stoogien, Rolls du rock, tourne à plein régime. Iggy surgit en gilet de cuir (vite arraché), hurlant : *"J'ai un fils qu'on appelle rock'n'roll."* Crinière neigeuse, James Williamson, Américain mastoc, guitare Les Paul, donne l'impression de superviser la Blitzkrieg à lui seul. Très concentré, il sarcle ses riffs. Son premier solo lève tous les doutes. 36 ans après, James Williamson est très en forme. Son style, totalement différent de celui de son prédécesseur, semble proche... des Sex Pistols. Même façon de bazarder riff sur riff, déluge d'implacables soli, karcherisant l'assistance. Deuxième titre du jour : **"Kill City"**, extrait de l'album perdu des Stooges à Los Angeles (...). Appuyé sur son pied de micro, Iggy enchaîne. Il ressemble vraiment à la pochette de son troisième album et annonce **"Search And Destroy"**. Qu'il frappe un piano, saccage des percus ou s'époumone dans son saxophone, Steve McKay est désormais sur scène tout le concert durant. Scott Asheton donne une définitive leçon de groove à la terre des druides. Iggy salue la foule : *"Ça va bien ?"* hasarde-t-il en français. Les Bretons s'époumonent. James Williamson branche sa Gibson noire et les accords de **"Gimme Danger"** semblent annoncer un moment plus calme, jusqu'à ce qu'Iggy plonge dans la foule. Remonté non sans mal sur les planches, Iggy jette un micro fracassé, en saisit un autre, s'asperge d'eau et tonne : *"Are you ready motherfuckers ?"* Torse nu, il arpente la scène tel un matamore, chantant **"Cock In My Pocket"**. Iggy fait bien comprendre de quoi il parle aux filles de l'assistance. Le morceau suivant s'intitule **"Shake Appeal"** et déboule à cent à la seconde. C'est l'instant où les Stooges organisent eux-mêmes l'invasion de leur scène. Soudain, n'importe qui peut monter sur les planches pour s'éclater avec l'orchestre de Detroit, et ce type en T-shirt *Radio Birdman* se retrouve au cœur du tourbillon sonique. Certains s'embrassent, dansent, prennent des clichés. Surpris sans doute par ces effusions, Williamson se réfugie derrière ses Marshall. *"Are you ready for 'I'm Loose' ?"* Reprenant la main, Iggy ordonne à ses troupes de déferler sur Quimper et de ne faire aucun prisonnier. Sanglant une Stratocaster, James Williamson fait miauler un roboratif déluge de wah-wah. **"Loose"**. Les Stooges enfoncent ensuite la jam **"1970"**, énorme prise de risque dans ce contexte. Steve McKay nous régale d'un violent coup de saxophone. Ici le groove change. Serrés comme des fesses de négresses, les Stooges partent dans un long délire *free form* autour de **"FunHouse"**. Mike Watt fait réellement claquer ses cordes à coups de dents.

Essorés, laminés, exsangues, les Bretons en redemandent. Panique *on stage* : un court instrumental glam avorté, quelques riffs venus de "Skull Ring", une vague hésitation sur la suite du programme ? Mais Iggy veille ! Grimpé sur les amplis, arpentant la scène, déchirant tout de ses voix formidables, aguerries et très puissantes, Iggy décide de naviguer à vue et ordonne **"I Got A Right"**, signal d'une cavalcade à 200 à l'heure.

A quatre pattes, micro dans la gueule, Iggy aboie... puis se roule sur scène sur le matelas électrique de **"I Wanna Be Your Dog"**. 5000 gosiers se déplient et entonnent le mantra séculaire. Agréablement surpris, Iggy fait son Sinatra des cavernes. Et c'est l'exit du gang.

Maintenir le cap

Il est minuit quinze quand ils reviennent, plébiscités par une foule en délire. Iggy fait rallumer la salle, regarde les derniers rangs droit dans les yeux et décrète froidement : **"Your Pretty Face Is Going To Hell."** Les Stooges balancent ce qui leur reste en stock : attitude, folie, cohésion rythmique et tous ces solos mitraillés, à l'arrache, à la violente, sans jamais desserrer la mâchoire... **"Death Trip"**, exige encore le petit César. Pour cette folie ultime de chanson, Iggy redescend dans l'arène et accomplit l'exploit de maintenir le cap en serrant des mains, tout en bas, dans la foule. Finale triomphale, salut : *"This is our last fucking song !"* Et les Stooges, enragés et furieux, très énervés en tout cas, s'autorisent une reprise de **"Open Up And Bleed"** ("Metallic KO").

Voilà c'est joué. Les Stooges vont donner entre avril et la fin de l'été une dizaine de concerts en France. On les verra partout, de Monaco à Fourvière, en festival, en salle, en plein air, et même à l'Olympia le 7 juillet.

Les Stooges sont de retour. Avec un nouveau guitariste, un nouveau spectacle et presque un nouveau son, plus anglais, plus moderne, plus punk et certainement moins psychédélique.

Dormez braves gens, Iggy And The Stooges défendent le fort du rock. ★

CD "Raw Power" édition Deluxe, édition Legacy (Sony Music)

De gauche à droite : Mike Watt (basse), Scott Asheton (batterie) Iggy (Pop) et James Williamson (guitare).

Le dernier des grands excentriques

MALCOLM McLAREN

1946-2010

Tour à tour créateur, penseur, producteur, situationniste, rappeur et manager légendaire des Sex Pistols, le rusé Britannique s'est éteint le 8 avril dernier.

PAR PATRICK EUDELINE

C'est si loin désormais... Ces images de McLaren qui remontent évidemment. La première fois où j'ai foutu les pieds chez Sex qui s'appelait alors An Old Raincoat Won't Ever Let You Down... La boutique changeait de nom chaque semaine. C'était à deux pas de chez Granny's. Je rêvais de leurs vestes de velours mais je me suis rabattu sur un T-shirt de chez... appelons ça comme on voudra. *Too Young To Die, Too Fast Too Live*, par exemple. Sur le T-shirt, un marin à la Jean Lorrain, déculotté, faisait face à un Hell's dans la même posture. Leurs énormes appendices se touchant... Plus tard, j'entendis parler de Malcolm plus souvent qu'à mon tour. Je traînais avec Sid à Paris. Il était là pour enregistrer "My Way". Et Malcolm lui donnait chaque jour de quoi tenir (en clair de quoi payer deux doses d'héro... une pour Sid, une autre pour Nancy). Sid allait chercher les sous en liquide, tous les après-midi. Je n'ai jamais su où ! Et puis le jour où "My Way" fut dans la boîte, Malcolm ferma le robinet. Sid, bien sûr, grogna. Malcolm lui répondit : *"Mais Nancy sait comment gagner de l'argent !"* Et il lui donna dix livres pour que Nancy Spungen puisse aller jusqu'à la rue Saint-Denis. Où elle alla, d'ailleurs. Avec ses résilles déchirées et le reste. Elle se battit avec les autres filles. Il fallut empêcher Sid de sortir son cran d'arrêt et... bref !

C'est peu de dire que l'homme était contesté.

Et à juste titre. La dernière vision que j'emporterai de lui, c'est cette image : je passais devant le Flore, en taxi. Malcolm était en terrasse avec Jean-Charles de Castelbajac. Au même endroit, même table où... tant d'années auparavant, Rotten, Siouxsie, Billy Idol et les autres s'étaient assis, l'après-midi du Chalet du Lac. Une anecdote qui ne signifie rien, probablement. Mais c'est ainsi.

Il y a eu tant de bêtises dites et écrites depuis ce funeste vendredi où on apprit la mort de McLaren qu'on ne sait par où commencer. Rappeler aux gens des télévisions que non, ce n'était pas *"le chanteur des Sex Pistols"* ? Oui, voilà un minimum.

McLaren était le dernier de son espèce. Le dernier des grands managers excentriques. Un témoin du vieux monde qui n'aura pas eu à se coltiner la nouvelle économie née d'Internet. Lui, c'était un *monsieur cinquante pour cent*, à l'ancienne, un héritier du Colonel Parker, de Andrew Loog Oldham (à qui il ressemble par bien des points...), de Peter Grant, Albert Grossman ou Brian Epstein. Maintenant, il y a des jeunes gens de maisons de disques, stagiaires, qui vous accompagnent en train, mais des managers ? La race est défunte, le moule brisé.

Comme eux tous finalement, il se rêvait en artiste. On le sait, il a caressé l'idée d'être chanteur avec les Pistols. A part le fait qu'il ne savait absolument pas chanter — ce qui, dans le contexte punk, n'était pas forcement un drame absolu — il s'est compris trop vieux déjà. Même en se rajeunissant de cinq ans... Ce grand excentrique anglais — ô combien ! — fumait plus de cigarettes que moi encore. Mais n'achetait jamais un paquet. Et il parlait avec un accent si oxfordien qu'il en semblait presque caricatural. Un bourgeois dévoyé qui rêvait de situationnisme (comme on le sait) mais aussi de rockabilly et de mode. Le premier nom de sa boutique, c'était Let It Rock. Le fameux juke-box y jouait Cochran et l'immortel "Ubangi Stomp" de Warren Smith. Et Malcolm apprenait à madame, Vivienne Westwood évidemment, à confectionner *drape jackets* et chaussettes de Lurex.

McLaren fut étudiant aux beaux-arts.

En fait, il écuma toutes les universités anglaises mais en sortit sans diplôme. En 1963, il était mod, buvait des capuccinos et écoutait du jazz, Horace Silver, Jack McDuff, rhythm and soul, traînait à Paris, comme tous ceux qui savaient et s'obsédaient alors de Saint-Germain-des-Prés... En 1968, il a l'âge d'être fasciné par les révoltes étudiantes, même s'il a déjà plus de la vingtaine. C'est un lecteur de OZ, de IT, un hippie politisé. C'est ainsi qu'il faut l'imaginer.

Photo Bob Gruen

**De gauche à droite :
Johnny Rotten,
Paul Cook,
Malcolm McLaren,
Glen Matlock
et Steve Jones.**

L'échauffourée française le marque. Jagger en écrit "Street Fighting Man", McLaren, lui, lit Guy Debord et Raoul Vaneigem, l'illustrissime "Traité de Savoir-Vivre à l'Usage des Jeunes Générations". Les bibles situationnistes. Une idée qui n'est pas loin de Warhol et du pop art. D'un film comme le "Mr Freedom" de William Klein, non plus. Pas loin non plus de ce que font les Who dans le méconnu "The Who Sell Out". Au fond, à la fin des années soixante, l'idée est dans l'air. Pop art comme situationnisme sont obsédés par les manifestations de la culture populaire et cherchent à les détourner. La différence ? La Marilyn de Warhol ne dit rien. Elle nous regarde, lithographiée à des centaines d'exemplaires, différents mais toujours semblables. Une Marilyn situationniste, elle, aurait remplacé le fameux *"Happy birthday Mr President"* par un slogan politique ou par un bien senti *"la beauté sera convulsive ou ne sera pas"*. Mais au fond... Les deux mouvements entretiennent une relation d'amour-haine avec le monde moderne. Et la beauté de ses manifestations. Et McLaren fut un jeune homme moderne... un mod ! Debord et Warhol seront les gourous de McLaren et par extension du punk rock. On l'a beaucoup dit, ce n'est pas faux.

Comme nombre, quand les seventies arrivent, Malcolm, qui a déjà rencontré Vivienne, lâche le rock progressif pour le rockabilly ou le rock sauvage en général. Entre redécouvrir Gene Vincent et l'esthétique qui va avec ou aller aux concerts de Van Der Graaf Generator, le choix est vite fait. A cette époque-là, malgré un revival qui traîne depuis 1969 (concerts à Wembley, groupes comme les Wild Angels, Crazy Cavan...), les Teddy Boys sont un sous-groupe condamné, vieillissant, jaloux de ses prérogatives, dangereux. Ils fascinent Malcolm. Leur rébellion, leurs cuirs et leurs dents cassées sont plus vraies que ce qu'on trouve dans les livres. Même ceux de Debord et des autres. Mais McLaren sait bien qu'il ne peut se fondre dans ce mouvement-là, qu'au fond, il n'a rien à dire à ces gens... Il est seulement fasciné. Par leur look, leur dévotion religieuse à la musique. Dès 1972, il ouvre au 430 King's Road, King's Road sa boutique. Les Teds y traîneront, parfois. Mais les accessoires de sex-shop que Malcolm vend également les inquiéteront plus qu'autre chose. Ce sont, au fond, des puritains.

Scandales, insultes, recettes de manager

Et puis tout explose. Avec Bowie, Roxy Music, les Dolls.

Le glam rock pose toutes les bases de ce qui va devenir le punk. McLaren est dans la salle quand les Dolls jouent à Biba, le plafond ouvert. Moi aussi... mais je ne le connais pas encore. Les Dolls resteront pour lui l'image du groupe de rock parfait, radical, provocateur.

Mais si américains ! C'est la seule chose que McLaren ne comprend pas quand, fin 1974, il veut s'occuper de leur carrière. Après tout, les Dolls, finis, éreintés par une tournée au Japon, bientôt privés de Thunders, n'ont plus rien à perdre. Ils accepteront d'être affublés d'un uniforme de vinyle rouge agrémenté de faucilles et de marteaux (ce sera bientôt les fameuses chemises Karl Marx) et de suivre McLaren. Cela ne va nulle part... mais McLaren apprend son métier... Quand les gamins Young Lords, ou Swankers selon les moments, répètent dans la cave de Sex, il comprend qu'il a trouvé ses Who ou ses Small Faces. De nombreux chanteurs et apprentis stars vont défiler. Nick Kent, Walt, le futur Costello. McLaren s'essaye à brailler "Johnny B Goode" avec eux. Jusqu'à ce que John Lydon débarque et se plante devant le juke-box. Le reste appartient à l'Histoire.

McLaren n'a pas fait les Pistols, ni écrit leurs chansons. Il les a habillés.

Et encore ! puisque Sid (qui était alors vendeur) et Steve Jones avouaient que ces fameux vêtements... ils les volaient ! Et puis, certes, il fut leur manager. A la Andrew Loog Oldham. Sans oublier de se faire de la pub au passage — il a quand même donné aux Sex Pistols le nom de sa boutique ! — il les poussera, façon Stones, sur les chemins de la provocation et de la rébellion. Le look ? Il souffle à Vivienne l'idée de mélanger l'allure de Richard Hell, qu'il a vu sur scène avec les Neon Boys à New York, avec les symboles habituels du rock'n'roll ou du sado-masochisme. Mythologies, comme dirait Barthes. Avec son vieil ami Jamie Reid, Malcolm mélange pop art et BD situationnistes. Les graphismes punk viennent au fond des sixties, mais personne ne le remarque. Depuis Nik Cohn et Guy Peellaert, tout le monde a compris, en ces seventies, que le rock'n'roll est aussi et avant tout une mythologie. Déjà le punk n'est plus un mouvement innocent. C'est le dernier bal, la fin des haricots, même si le rock va lui survivre (enfin... ni Cobain, ni Doherty n'en sont si persuadés...). Le rock est bel et bien mort avec le punk rock, qui restera comme le dernier mouvement authentiquement romantique.

Oui, manager. Avec des recettes de base qui marchent toujours.

Scandales dans les aéroports, insultes à la télévision. Les Pistols sont misérablement salariés, ne voient rien des grosses avances consenties par les maisons de disques successives. EMI, A&M, Virgin. Bientôt, McLaren prend Lydon/ Rotten en grippe. Qui le lui rend bien. Il rêve de Sid comme chanteur et essaie de virer Nancy qui, selon lui, pousse Sid vers la catastrophe.

Les Pistols sont inquiets. Milieu 1977, ils ne peuvent jouer nulle part, sortir dans la rue est devenu une épreuve. En fait, ils ne savent que penser. Ils voulaient simplement être un groupe de rock !

Après le show au Winterland et l'éviction de Rotten — on ne sait finalement s'il est parti ou si on l'a forcé à le faire — c'est l'épisode ridicule du disque brésilien avec Ronnie Biggs et Martin Bormann. Steve Jones et Paul Cook suivent. Sans trop réfléchir. Eux, à part les groupies...

On ne glosera pas plus sur "The Great Rock And Roll Swindle", pièce montée qui se veut cynique et n'est que triste, une sorte de best of de tous les moments ratés de la courte carrière des Pistols, le film avec Russ Meyer en tête. McLaren veut faire croire que les Pistols n'étaient qu'une escroquerie savamment agencée, alors qu'ils étaient avant tout... un groupe de rock. Avec une attitude. Ce qui n'était déjà pas si mal.

McLaren, depuis, a fait de son mieux, on ira presque jusqu'à dire qu'il s'est occupé.

En produisant, manageant Bow Wow Wow ou Adam & The Ants, avec le hip hop naissant par exemple. Sa discographie est riche d'une dizaine d'albums. Parce que, bien sûr, McLaren, dès la mort des Pistols, s'est bombardé chanteur. Une fois que le complexe punk n'avait plus lieu d'être. "Duck Rock" contient des hits et était en avance sur une forme qui, certes, ne nous intéresse guère (world music !), "Paris", avec la Hardy et madame Deneuve, a son charme et paye ses dettes d'ancien mod fasciné par la France. En fait, rap ou techno, pour lui, le combat continue. Il cherche dans toutes ces mouvances à se raccrocher à l'arbre qui a soutenu sa vie. La musique qui, comme disait Platon, *"fait trembler les murs de la ville quand son rythme change"*. Dans les années 90, au moment de son "Paris", il sera même rédacteur en chef de Rock&Folk le temps d'un numéro. Il rêve de faire un film sur la vie du manager de Led Zeppelin, Peter Grant, qui ne verra jamais le jour. Malcolm est très souvent en France. Quand on lui dit que de jeunes groupes français chantent en anglais, il pleure de rire. Lui, l'ancien mod, connaît la fierté et l'influence de la France, il sait d'ou vient la coupe de cheveux des Beatles et où les jeunes Clapton, Beatles ou Beck passaient leurs week-ends...

Et puis ce grand fumeur est mort. D'un cancer. Evidemment. ★

Photo Bob Gruen

Jubilatoire

Gush : vive la frange !

Photo Romain Chassaing-DR

GUSH

pop QUELQUE PART ENTRE BEACH BOYS ET JACKSONS, CE QUARTETTE FAMILIAL HARMONISE ET BAT LE GROOVE COMME PEU DE FORMATIONS HEXAGONALES. PRESENTATIONS.

Choisis par M pour assurer certaines premières parties de sa tournée, les Gush viennent tout juste de sortir leur premier disque et peuvent déjà se targuer d'être un groupe à fans. Ils n'auraient d'ailleurs qu'à lever le petit doigt pour devenir un groupe à groupies tant l'enthousiasme soulevé par leur premier album "Everybody's God" séduit filles et garçons, mais surtout les filles quand même. Aussi frais et jubilatoire qu'il part dans plusieurs directions à la fois, le premier album de Gush sonne comme un précis de pop seventies, assimilant le meilleur de The Band, McCartney et Stevie Wonder. Ils ne viennent cependant pas du Michigan ou de Liverpool, mais des Yvelines.

Le haut du panier

Le groupe est d'abord une histoire de famille : Xavier est le frère de Vincent. Ils sont tous deux les cousins éloignés de Mathieu, qui est lui-même cousin de Yann, mais de l'autre côté. Un peu comme les Kings Of Leon, Gush est donc un groupe consanguin, un groupe de frères et de cousins. Ils écoutent de la musique ensemble depuis bien longtemps (ils citent beaucoup les Beatles et Bob Marley, même si l'influence des premiers transparaît plus dans l'album que celle du second), mais jouent aussi ensemble depuis longtemps, et ont déjà multiplié les expériences à côté. *"Trois d'entre nous étaient déjà dans le même groupe au lycée. Ensuite on a été backing-band pour Adanowsky, ce qui nous a permis de jouer en Argentine, en Espagne, au Mexique et au Chili… une expérience assez démente. A côté de ça, Xavier a joué avec Pierre Guimard, Mathieu avec les Housse de Racket, et Vincent a accompagné Izia."* Récemment, ils sont aussi les musiciens qui ont enregistré les musiques du film "Bus Palladium", sous la proverbiale houlette de leur pote Yarol Poupaud. Bref, les Gush n'ont pas commencé la musique la semaine dernière et, outre leur talent pour accoucher d'une chanson accrocheuse — l'album n'en manque clairement pas... essayer au hasard "Vondelpark" ou "Killing My Mind" — c'est surtout leur capacité à chanter tous les quatre, ensemble ou séparément, qui ferait ranger leur disque sur le haut du panier des albums pop-rock sortis en France ces dernières années.

Leur disque s'ouvre sur "The Big Wheel", titre assez dément qui pourrait évoquer "We Will Rock You" chanté (fort) par Crosby Stills Nash & Young. *"Au début on faisait surtout des reprises. On avait un son plus funky. Le travail autour des voix, c'est vraiment ce qui est resté de cette époque. C'est vraiment le fil conducteur de notre musique depuis le début. On a enregistré des premières démos en 2004. Epoque à laquelle on s'appelait Guts. Mais il a fallu changer de nom à cause du journal de Canet qui portait le même nom, car il a déposé le mot guts à l'INPI dans plus de 300 catégories."* Car Gush chante en anglais et le fait bien. Yann (le cousin du milieu) est né à Nottingham de mère anglaise et a grandi dans une maison dans laquelle il y avait 7000 vinyles. "90 % *des choses qu'on écoute sont anglo-saxonnes, c'était donc logique pour nous d'écrire en anglais. La priorité, c'est évidemment de se faire connaître en France mais, derrière ça, on a vraiment envie de jouer dans le maximum de pays possible. C'est vrai qu'une carrière à la Phœnix, ça nous fait un peu rêver."* ★

THOMAS VANDENBERGHE

CD *"Everybody's God" (Wagram)*

MUSILAC SARL (L 2-142117) présente

Le Crédit Mutuel donne le LA

MUSILAC

FESTIVAL AIX-LES-BAINS

16★17★18 JUILLET 2010

ESPLANADE DU LAC

9E EDITION

CURE DE ROCK

ZZ TOP

MIKA

INDOCHINE

RENAN LUCE

CŒUR DE PIRATE

PETER DOHERTY

PAUL WELLER

PHOENIX

GOGOL BORDELLO

Florence + the Machine

EIFFEL

DEVENDRA BANHART

SEASICK STEVE

WAX TAILOR

BB

rodrigo y gabriela

WHITE LIES

PONY PONY RUN RUN ★ NEWTON FAULKNER ★ GUSH ★ PMs BETTER
JOSEPH LEON ★ ZAK LAUGHED ★ FELOCHE ★ SETTLED IN MOTION
LUKE ★ LA PATERE ROSE ★ MACCABEES ★ STOLEN SWEETHEARTS

MUSILAC.COM

LOCATIONS :

FNAC 0892 68 36 22 (0,34 €/min) ★ www.fnac.com ★ Carrefour ★ Géant ★ U ★ BILLETTERIE DES SPECTACLES : 04 79 88 09 99

Virgin 17 · le dauphiné · fnac Agitateur de curiosité · ROCK&FOLK · SAVOIE CONSEIL GENERAL · Crédit Mutuel LA banque à qui parler · Virgin RADIO

"A la main"

PAVEMENT

Aussi culte qu'étrange, le groupe américain cède à la reformation. Retrouvailles avec un quintette qui a zappé les années 2000.

rock

Pixies, Dinosaur Jr, Sebadoh, Throwing Muses, Jane's Addiction, Hole, Kyuss, Rage Against The Machine... Qu'ils soient lo-fi, indie, stoner ou simplement très endettés, les groupes américains des nineties ont eux aussi décidé de se reformer. Plus de dix ans après avoir subitement trucidé son quintette, Stephen Malkmus a convié ses vieux acolytes pour une grande tournée mondiale. Bon signe, ce dernier n'a jamais cessé d'enregistrer de l'excellente musique, en solo ou avec les Jicks.

Sur la route depuis mars, Pavement sonne toujours comme l'anti-Smashing Pumpkins par excellence : sincère, expérimental, fragile, aventureux, brouillon, génial. Le 7 mai sur la scène du Zénith de Paris, la vieille bande d'ados en T-shirt jouera son inimitable rock dégingandé. Le label Domino en profite pour publier "Quarantine The Past", un presque best of de 23 titres qui synthétise les 5 albums sortis par le groupe entre 1992 et 1999. Personne ne sera surpris, Pavement a opté pour un tracklisting des plus tortueux. Certains titres grandioses ont été oubliés — où est "Grave Architecture", son mini-"Marquee Moon" ? — d'autres beaucoup moins écoutables ont bien sûr été inclus. Typique pour un groupe toujours taquin face aux règles du métier. Petite concession, le guitariste Scott *Spiral Stairs* Kannberg, fondateur du combo avec Malkmus, a tout de même accepté de commenter ce retour, au téléphone depuis sa maison de Seattle.

Assez bordéliques

ROCK&FOLK : Comment s'est amorcé cette reformation ?

Scott Kannberg : Les dix dernières années nous ont permis de faire ce qu'on avait à faire : enfants, projets solo, mais la reformation était dans l'air. Nous avons discuté avec notre management, et tous décidé de s'y consacrer pleinement cette année. La bonne nouvelle est que pendant tout ce temps-là, nous n'avons pas vu les gens du métier. Résultat, aujourd'hui nous faisons tout exactement tel que nous le voulons. C'est tant mieux.

R&F : Pavement aurait-il été une bande de musiciens chevronnés qui faisaient semblant de mal jouer ?

Scott Kannberg : Tu plaisantes ? Nous savions à peine jouer à nos débuts. Nous nous contentions de bricoler les chansons comme nous pouvions. Nos influences musicales étaient d'ailleurs assez bordéliques, Sonic Youth, The Fall. Nous n'étions pas brillants, je t'assure. Amateurs, plutôt.

R&F : Quelle est votre période préférée ?

Scott Kannberg : Je préfère "Slanted And Enchanted", le premier album. Il faut distinguer deux périodes dans l'histoire du groupe, car nous avons joué avec deux batteurs différents, je préfère la période des débuts avec Gary Young. Pavement était alors un bon petit groupe post-punk aventureux, on jouait dru, immédiat. Tout était artisanal, fait à la main, si une erreur était commise, eh bien elle était commise... Quand Gary est parti, ça n'a plus été aussi bon. Les disques sont devenus un peu plus paresseux. Nos influences sont devenues plus larges. J'aime bien "Brighten The Corners" et les gens ne jurent que par "Wowee Zowee". Je comprends, mais...

Le cirque

R&F : Comment vivait Pavement ?

Scott Kannberg : Au début nous n'étions qu'une bande de vendeurs de disques, on avait tous des petits boulots de ce genre chez des petits disquaires ou dans des stations de radio étudiante. Nous avons d'abord voulu enregistrer un petit 45 tours. Puis un second, puis un album. Les gens se sont mis à vouloir nous entendre en concert. Nous avions 22 ans, nous glandions et à ce moment-là on nous propose de jouer avec Sonic Youth. La particularité de Pavement est que ses membres habitaient chacun dans une ville différente. On se voyait pendant une semaine pour faire un disque, puis chacun repartait chez soi. On se voyait pour une tournée, puis chacun repartait dans sa ville. On n'a jamais vraiment répété, tu sais. Pour cette nouvelle tournée, quinze jours de répète ont été calés, c'est probablement un record dans notre carrière.

R&F : Pourquoi Pavement s'est-il séparé ?

Scott Kannberg : Ce cirque nous a lassés : sortir un disque, partir en tournée. Ce n'était pas la façon de vivre la plus saine. Nous n'avancions plus, nous ne progressions plus, nous avions même presque honte de jouer. Il faut bien comprendre qu'au départ nous n'étions qu'une petite bande de geeks. ★

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

CD *"Quarantine The Past" (Domino/ Pias)*

Bonus Malkmus

Une compilation au tracklisting imparfait ne saurait suffire ? Ça tombe bien, la discographie de Pavement est aussi dûment rééditée. En vinyle et même en CD, ces derniers agrémentés d'un nombre de bonus déraisonnable. Deux options : préférer, comme Scott Kannberg, le roboratif "Slanted And Enchanted"(1992) ou son successeur "Crooked Rain..." (1994). Choix plus évident : le parfait "Wowee Zowee" (1995) et ses guitares aigrelettes pour consoler les fans de Big Star. "Brighten The Corners" (1997), réputé raté, contient trois chefs-d'œuvre au moins. En revanche, "Terror Twilight" (1999), avec Nigel Godrich à la production, manque de relief.

Photo DR

De gauche à droite : Stephen Malkmus, Spiral Stairs, Robert Nastanovich, Steve West et Mark Ibold

On retrouve Camille Bazbaz dans un pileux état

"Cérébral"

CAMILLE BAZBAZ

funky Homme de studio, l'ancien Cri De La Mouche revient dans la lumière en chanteur de charme à la fois élégant et salement lubrique.

Alors que l'industrie du disque pète fusible sur fusible à tenter de trouver une solution de génie qui ne la sauvera pas, il existe encore des allumés de première qui continuent de faire ce pour quoi ils sont faits : c'est-à-dire de la musique comme ils ont envie de la faire. Parmi eux, le choucroutesque Camille Bazbaz possède l'art et la manière de se rappeler aux foules grâce à des albums, certes rares, mais ô combien bien faits. Entre enregistrement avec JoeyStarr, collaborations avec Sly Dunbar, Robbie Shakespeare, Winston McAnuff et autres, Bazbaz est certainement la personne la plus proche de Gainsbourg pour ce qui est de l'être humain. Plus que le musicien qu'il prétend ne pas être, cet ancien clavier du Cri De La Mouche (groupe des années 80 bien allumé à défaut d'être phare) n'en est pas moins un sacré personnage qui mérite le moindre des spectateurs présents à ses concerts. A peine débarqué de l'avion qui le ramène du Mexique où il vient de prêcher la bonne parole, Camille Bazbaz livre ici quelques-unes de ses réflexions les plus psychédéliques sur sa carrière passée, présente et à venir.

Sueur à l'appui

ROCK&FOLK : Entre la Jamaïque, le Mexique et une tournée française plutôt intéressante, ça a l'air de marcher, la musique...

Camille Bazbaz : Oui, mais je reste un cérébral qui tripe dans sa tête. Même si je suis en studio à Kingston avec les musiciens de Gainsbourg, un studio reste un studio. C'est la musique qui me fait voyager. En ce moment, je suis sur un label réunionnais et nous n'avons même pas signé de contrat. Juste une poignée de mains et j'en suis heureux. Peut-être que dans un an, mon discours sera différent *(rires)*.

Photo Dimitri Costa/ DR

Quel Munch les a piqués ?

Le Cri De La Mouche était un groupe parisien qui mêla rock lourd et groove noir entre 1987 et 1992. Deux albums au compteur, avec des tubes improbables comme "Les Seins De Ma Femme" (*"sont plus gros que ceux de ma voisine"*...) ou "J'Aime Les Escalators" (*"et je les adore"*...).

Pourquoi cet étrange nom de groupe ? *"Un pote nous avait parlé de ce tableau, 'Le Cri', de Munch. Thomas Kuhn, le chanteur, avait fumé et il a donné ce nom à la maison de disques. Dans sa tête, c'était devenu le Cri de la Mouche."* Le même Thomas devait disparaître en tombant d'un toit, un soir d'ecstasy. *RIP*.

Sur ce label, il y a un chanteur exceptionnel, Daniel Waro. Il passe son temps à jouer au poker et baiser des putes. Sinon sur scène, il joue avec sueur à l'appui. C'est un autre monde que l'industrie du disque dont j'ai fait partie à une époque et dont... je ne veux plus faire partie. Je n'ai plus besoin de ces personnes depuis que j'ai un ordinateur qui me permet de faire ce que je veux quand je le veux. Pas de contrainte sur les heures de studio, j'ai tout mon temps pour faire ce que je veux faire. Pour moi, le son est aussi important que la chanson. J'ai beaucoup de respect pour les ingénieurs du son comme Chris Thomas ou Bill Price. Un bon ingé-son est aussi important que les chansons pour un groupe qui entre en studio. Ça me rappelle un truc marrant : en 1979, ma cousine Mylène était chanteuse dans un groupe qui s'appelait Edith Nylon. Un jour, ils partent à Londres enregistrer un disque dans le petit studio du Wessex. Juste à côté, dans le grand, les Clash sont en train d'enregistrer "London Calling" en compagnie de Guy Stevens et de Bill Price. Le son qui passe à travers le mur est tellement énorme que Edith Nylon a pu sonner comme les Clash l'espace d'un instant.

Musique politique

R&F : Que faut-il conseiller aux jeunes attirés par le rock ?

Camille Bazbaz : Le rock'n'roll est un métier à haut risque qui nécessite un investissement physique au-delà de la moyenne. Si on veut être un vrai musicien comme ceux qu'on aime, il faut y aller au maximum. Pas moyen de faire autrement. Si les gens ne veulent pas souffrir, eh bien il leur reste la variété pour faire carrière. Le rock et la soul ont créé les meilleures chansons mais aussi les pires. Il suffit d'écouter "Stairway To Heaven" de Led Zeppelin pour s'en convaincre. Je hais cette chanson, elle est dangereuse. Un jour, j'étais en voiture avec un pote, il la fout dans son autoradio. Je lui demande de mettre autre chose, "Whole Lotta Love", s'il veut écouter Led Zep à tout pris, mais il insiste. Au bout d'un moment, je me jette sur l'autoradio pour arrêter cette abomination et il essaye de m'en empêcher. En face de nous, il y avait un camion et on est rentré dedans. "Stairway...", c'est un peu comme le "Angie" des Stones : une horreur. Pour tout dire, depuis que j'ai vu Bruel à la télé jouer "Stairway To Heaven" à Saint-Jean-Cap-Ferrat, je sais ce qu'est le pire de la musique... Ce que j'écoute en ce moment ? Curtis Mayfield... même si je suis une merde à côté de lui. Les soulmen comme lui restent définitivement au-dessus de la moyenne pour ce qui est de la musique politique. Ses chansons ne sont pas seulement revendicatives mais sont aussi du pur plaisir.

R&F : Faut-il être un virtuose pour tenter l'expérience de la musique ?

Camille Bazbaz : En trente ans de musique, je connais sept accords *(réflexion intense)*... Non, cinq ! En fait, les musiciens m'emmerdent. ★

RECUEILLI PAR GEANT VERT

CD *"La Chose" (Bonus Tracks)*

"Une époque formidable"

MELISSA AUF DER MAUR

Passée par Hole et les Smashing Pumpkins, la bassiste auburn est tout aussi énigmatique depuis qu'elle mène carrière en solitaire. Rencontre avec une Canadienne elfique.

rock

Six années se sont écoulées depuis la sortie de son premier album homonyme. La jolie rousse canadienne revient avec un deuxième disque et un moyen métrage qu'elle a écrit et coréalisé avec le cinéaste Tony Stone. "Out Of Our Minds" englobe différents arts autour d'une même vision.

Dimension spirituelle

"Quand on a une histoire à raconter, on le fait dans chaque format possible. Les arts visuels sont mes racines et ont toujours fait partie de ma vie. J'ai commencé à les étudier dès l'âge de huit ans jusqu'à mes vingt-deux ans. Quand j'ai commencé à jouer avec Hole, j'étais encore étudiante. En 2007, je finissais la première version de cet album quand tous les gens de ma maison de disques se sont fait virer en une journée. Pour des raisons juridiques, je ne savais pas si je pourrais un jour sortir mon disque, mais mon instinct de survie artistique me poussait à rester créative. C'est à ce moment que j'ai commencé à écrire ce film et à collaborer avec d'autres artistes pour expérimenter d'autres médias et développer une autre vision du projet", nous explique Melissa. Désormais cela devient plus commun de proposer un ensemble aussi bien visuel que sonore, pour exister en tant qu'artiste, à l'heure où les disques se dématérialisent et se vendent moins. *"Le climat actuel dans l'industrie musicale, surtout aux Etats-Unis et au Canada, ne facilite pas la production de musique à prétention plus artistique et expérimentale. Mais il y a dix ans, il n'y avait pas les moyens techniques qui nous permettent aujourd'hui de tourner un film et d'enregistrer de la musique aussi facilement. Aux Etats-Unis, je sors le disque sur mon propre label et je diffuse le film avant mes concerts. Avec une maison de disques payant les factures, le projet aurait été impossible"*, précise la bassiste. Elle aura connu la dernière grande période d'opulence des majors, à une époque où la musique rock alternative avait vraiment pris le pouvoir dans les hits parades du monde entier. *"Quand je pense à tous les groupes des années 90 que j'aimais, comme Mudhoney, The Jesus Lizard, Hole ou les Smashing Pumpkins… Aucun ne sonnait pareil et chacun avait son propre truc. C'était une époque formidable. Je suis fière d'avoir joué dans Hole, aussi parce que Courtney a changé la façon de percevoir la femme dans le rock. On est très différentes et pourtant on réussissait à jouer dans le même groupe"*, raconte Melissa. C'est d'ailleurs grâce à Billy Corgan qu'elle s'est retrouvée bassiste du groupe de la veuve Cobain. *"J'ai toujours su que Billy était un frère spirituel et qu'il changerait ma vie, je l'ai vu dans sa musique et en lui parlant. C'est lui qui m'a présenté Courtney. Au départ je ne voulais pas intégrer Hole car sa musique ne m'intéressait pas complètement, et les drogues et la mort étaient très présentes. Mais après avoir rejoint Courtney et Patty* (Schemel, batteuse — NdA) *à Seattle, je me suis rendu compte que tout cela allait bien au-delà la musique. Le rôle que j'avais à jouer pour les aider à guérir leurs blessures, la perte de deux êtres chers, prenait une dimension spirituelle. Cela m'a aidée de les aider"*, se rappelle Auf Der Maur.

Melissa bath

Reprendre Black Sabbath épisodiquement, beaucoup l'ont fait, Cardigans, Hellsongs ou Megadeth. Fonder un groupe uniquement pour rendre hommage au répertoire des impies de Birmingham, peu peuvent s'en targuer. En 2002, Melissa a fondé Hand Of Doom avec quatre amis sidérurgistes et fait revivre les riffs de Tony Iommi sur scène. Auf Der Maur est au chant, sa petite voix remplace parfaitement celle d'Ozzy. Un sympathique 8-titres "Live In Los Angeles" a même été publié. Il demeure très trouvable sur internet.

L'effet chorale

Les titres de son premier album, composés pour la plupart pendant qu'elle jouait dans Hole ou les Smashing Pumpkins, avaient une identité musicale assez proche de celle de ces groupes. Melissa : *"J'ai voulu créer des atmosphères psychédéliques ou planantes et retourner à mes premières amours, mes héros de jeunesse, pour ce nouvel album, des groupes comme The Psychedelic Furs, The Cure ou The Smiths. J'aime beaucoup de cinéastes mais aussi la peinture de la Renaissance. J'ai expérimenté cela dans le film et je voulais que cela se ressente sur le disque."* Ça habille chaque chanson avec beaucoup de personnalité. Déjà sur "Celebrity Skin" et en live, on pouvait entendre sa maîtrise des chœurs. *"Ça donnait un effet, comme du velours autour de la voix de Courtney. J'ai chanté dans des chorales de dix à dix-huit ans. J'ai pris conscience du pouvoir de la musique quand on a fait le requiem de Mozart avec un orchestre symphonique de Montréal. Entendre s'assembler ces différentes couches de voix très complexes a influencé pour toujours ma façon de percevoir la musique"*, se rappelle Melissa. "Out Of Our Minds" est aussi un film tourné par Tony Stone en étroite collaboration avec la chanteuse, est un bien curieux film de 28 minutes. Il est, selon ses auteurs, un hommage à "Twin Peaks", à la "Quatrième Dimension" et aux films de vikings.★

BRIAG MARUANI

CD *"Out Of Our Minds" (Replica)*

Photo Carole Epinette

En train de faire sa lascive

Ils préparent leur
"Metallic K-Way"

"Débile"

THE SOFT PACK

rock Avec ses rythmiques surf-rock, ses textes subversifs et son attitude *no bullshit*, The Soft Pack est la dernière sensation garage de Californie.

Très courtisé à l'occasion de son passage à Paris, le groupe se scinde en deux pour se prêter aux nombreuses interviews. Rencontre avec la section rythmique de The Soft Pack, soit David Lantzman, bassiste, et Brian Hill, batteur volubile qui nous a narré l'histoire du groupe avec un sens aigu de l'anecdote.

Tir sur cible

L'histoire de The Soft Pack débute à San Diego en 2006. Matt Lamkin (guitare, chant, textes) et Matty McLoughlin (guitare) traînent alors à la fac et décident de monter un groupe après un concert. *"Matt et Matty ont vu Art Brut à San Diego*, explique Hill. *A la fin du concert, Eddie Argos exhorte toujours : 'La prochaine fois qu'on revient ici, je veux que vous soyez tous dans un groupe'* (dans la chanson 'Formed A Band' — NdA). *C'est ce qu'ils ont fait."* Sous le nom très finaud de The Muslims, les deux compères se rodent pendant un an avec divers musiciens de passage avant de sortir quelques singles puis un mini-album de 7 titres sur un label local. Ce disque, enregistré dans un garage avec les moyens du bord, a beaucoup fait causer en raison de sa pochette vinyle originale. Hill explique : *"On n'avait pas de quoi se payer une illustration, donc on a trouvé cette idée pour se distinguer de l'Album Blanc des Beatles. C'est parti d'une blague de Matt qui a proposé qu'on tire sur la pochette. Un de nos amis a publié l'album sur son label 1928 Recordings, et son père connaissait un officier de police. Ces mecs-là doivent s'entraîner au tir sur cible de toute façon, donc le premier pressage de ce disque a été shooté par un flic avec des balles de calibre 22. Sur certains, la poudre autour de l'impact fait un halo assez cool. Maintenant c'est un pote qui le fait dans son garage en banlieue, c'est bizarre mais personne ne s'est plaint de coups de feu."* Les séances d'enregistrement permettent au groupe de trouver ses membres définitifs, mais les choses s'enveniment très tôt : *"On a reçu de très violents messages sur MySpace alors même qu'on n'était qu'un petit groupe de San Diego*, explique Hill. *On n'a jamais cherché à faire de politique, ce n'était qu'un nom, comme Frank Black & The Catholics ou Silver Jews. Tout le monde s'est emballé sur The Muslins, c'est devenu débile. On n'a rien contre les musulmans, mais des gens se sont sentis offensés et des journalistes ont écrit certains articles… Ça a donné aux gens une fausse idée de qui nous étions, on a voulu s'éloigner de ça."* Bonne ou mauvaise, cette publicité aura fait parler du groupe qui se rebaptise alors The Soft Pack et signe avec Kemado. En août 2009 le quatuor enregistre ainsi son premier véritable album à Brooklyn, en trois semaines. Un choix guidé par les influences new-yorkaises du groupe ?

Skeud sur Saddam

En janvier 1995, du côté d'Austin (Texas), un autre groupe américain, garage et punk comme il faut, Pocket FishRmen, subit les foudres des médias et des autorités, en publiant un album intitulé "Future Gods Of Rock", sur le label Sector 2. Pourquoi ? A cause du titre "Go Go Saddam Hussein", hymne au sémillant dictateur irakien, encore en activité à l'époque. Pas du goût du gouvernement yankee, qui menace le groupe de poursuites judiciaires. L'affaire sera finalement oubliée...

Moins de 20 minutes

Hill, qui joue debout à la façon de Moe Tucker, reconnaît les faits : *"Les Modern Lovers sont une inspiration majeure, Matt et David en particulier sont de grands fans de Jonathan Richman, ces pop songs courtes et accrocheuses. Le premier album des Feelies est comme ça aussi, mais c'est un peu plus tordu que ce qu'on fait."* David Lantzman nous surprend lorsqu'on lui parle des textes cinglants de Lamkin, qu'on apprécie beaucoup : *"Matt écrit les paroles au moment de la composition, très rapidement. Sur 'Pull Out' il a mis moins de 20 minutes pour tout écrire. C'est sans doute mon morceau préféré de l'album. Cette chanson préfigure sans doute notre prochaine direction, avec plus de claviers, un côté un peu expérimental."* Derrière leur dégaine de gentils garçons, les Soft Pack ont du caractère. Leur rock sans fioritures et leur apparence sobre, ils l'expliquent par un dédain prononcé de toute forme de pose. Hill : *"Quand on se rend à des festivals, qu'on traîne backstage avec certains groupes, la plupart se la jouent super cool. On apprécie assez peu. Nous, on reste nous-mêmes, y compris sur scène. No bullshit."* Lantzman enchaîne : *"J'aime le jeu de scène élaboré et les performances démentes de Prince, il est bien plus talentueux que tous les mecs qui tentent de l'imiter. Beaucoup trop de groupes ont de super fringues avant d'avoir les chansons. Faut s'appeler Prince pour faire ce qu'il fait."* On comprend mieux dès lors le choix d'Eli Janney comme réalisateur. *"Il a produit l'album des Obits, on adore ces mecs, ils représentent tout ce qu'on aime*, explique Hill qui arbore un T-shirt à l'effigie du groupe de Rick Froberg. *Quand on leur parle, ils sont très humbles. C'est rafraîchissant de se rendre compte qu'on n'a pas besoin d'être un connard pour faire un bon disque."* A méditer. ★

ERIC DELSART

CD *"The Soft Pack" (Heavenly/ Coop)*

Photo DR

"Des flics dans le rap"

DISIZ

Protégé de Joeystarr et féru de Talking Heads, le rappeur d'Evry tente d'extirper le hip hop de son pré carré hardcore. Sans poncifs et en finesse.

rap

Il était La Peste qui pète les plombs, il met désormais la théorie en pratique : rappeur confirmé et respecté, Disiz devient le renégat du hip hop, celui qui ose aller voir ailleurs que dans le ghetto rapologique si l'herbe est plus verte. Un rappeur aux soirées rock du Gibus ? Un hip hopien qui se frotte aux guitares et à l'electro ? Qui ose parler de sentiments ? Et qui lit Rock&Folk ? C'est possible, preuve ci-dessous.

Trop mégalo

ROCK&FOLK : Avec ce nouvel album "Peter Punk...", vous n'êtes plus *La Peste*, vous n'êtes même plus officiellement rappeur. Comment est-ce arrivé ?

Disiz : Ça a pris du temps. Petit j'écoutais plein de musiques différentes et, m'embarquant dans le rap suite à l'émission Rapline d'une personne qui s'appelle Olivier Cachin, petit à petit, je suis devenu tellement pointu en rap que je n'écoutais rien d'autre. Il y a cinq ans, ça m'a saoulé, ça tournait vraiment en rond, donc je me suis intéressé à différentes musiques, ça a influencé ce que je faisais. Plutôt que de faire un truc entre deux, j'ai décidé d'arrêter le rap pour faire autre chose, ce que j'aime, sans définir pour autant ce que c'est.

R&F : Souvent, les rappeurs qui écoutent du rock ont plutôt mauvais goût...

Disiz : C'est ce qu'on dit, mais je pense avoir très bon goût. Je suis très Talking Heads, j'aime l'expérimentation. Je ne veux pas mélanger rap et rock comme Rage Against The Machine. Je ne suis pas Lil Wayne qui fait un album comme "Rebirth" avec de gros riffs de guitare, j'essaie de ne pas être dans les poncifs. J'ai conscience que mon disque est un peu maladroit, mais j'ai fait ce que j'avais envie de faire.

R&F : Vous êtes un Blanc qui écoutez de la musique noire, en fait...

Disiz : Bah, c'est un peu ça. Cette histoire de noir et blanc, avec le rap pour les Noirs et le rock pour les Blancs... Moi je suis métis, je vois Chuck Berry qui a inspiré Elvis et Eminem qui est le meilleur rappeur actuel, donc ce sont de faux semblants, des trucs qu'on se met dans la tête mais qui ne sont pas pour autant vrais.

R&F : C'est une interview pour Rock&Folk et Philippe Manœuvre adore l'idée que vous soyez passé au Gibus...

Disiz : Le fait de demander à Julien Jourvil de faire une date incognito au Gibus, scène mythique, c'était pour me confronter à un public jeune, 16-17 ans, branché. Moi j'ai 32 ans aujourd'hui, je voulais me mettre en difficulté. J'étais annoncé comme Peter Punk & The Criminals. J'ai demandé à Jourvil de ne dire à personne qui j'étais. C'était comme un baptême. Il y avait plein de petits groupes de rock super lookés, qui reprenaient untel et untel, comme dans le rap : des mecs trop dans le cliché, d'autres qui essayaient des trucs. Je suis monté sur scène et ça s'est bien passé. J'ai dit : *"Je vais faire la reprise d'un mec que j'aime bien"*, trop mégalo, et j'ai fait une version ska de "J'Pète Les Plombs".

R&F : Donc le public rock serait plus ouvert que le public rap ?

Disiz : Il y a des flics dans le rap. Si un Américain n'a pas pété du rose, du vert ou du bleu, on ne saura pas le faire ici. Le rap français, ça me fait rire. Être fermé, c'est aussi lié au manque de culture, dans le rock il y a peut-être un statut social différent. Orelsan est un mec super fort, il met à l'amende beaucoup de rappeurs mais il n'a pas été accepté, uniquement pour sa couleur de peau.

Je suis verni

R&F : Vous épluchez Rock&Folk avec la même assiduité que vous épluchiez L'Affiche ?

Disiz : Je l'achète de temps en temps. Il n'y a plus de presse rap. De toute façon, il y avait peu de vraies critiques, les journalistes avaient tellement peur de se prendre des tartes dans la gueule qu'ils n'osaient rien dire, sauf avec des artistes comme moi parce qu'on sait que je ne suis pas comme ça. Dans le rock, les critiques, ce sont des vraies. C'est ça qui fait avancer le truc.

R&F : Votre conversion rock va-t-elle vous ouvrir de nouvelles portes ?

Disiz : J'ai un casier judiciaire rap : je ne peux pas passer sur une radio rock. Je suis trop connoté hip hop. Alors je vais faire des concerts. J'ai un tourneur, Astérios, qui fait un boulot de dingue. Je ne jouerai que "J'Pète Les Plombs" de mon ancien répertoire. Et quelques reprises : "The Magnificent Seven" des Clash, "Andy" des Rita Mitsouko, "Machistador" de M. Je fais une scène à Tours avec Peter Doherty et Izia, le festival Garorock... Je suis verni. On verra si les radios suivent après ça. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

CD "Peter Punk Dans Le Ventre Du Crocodile" et CD-single "Rien Comme Les Autres" (Naïve)

Rimes riches

Peter Punk *alias* Disiz, dans le civil Sérigne M Gueye, né en 1978, a envahi les charts hexagonaux dès son premier effort solo — il avait auparavant appartenu aux collectifs Rimeurs A Gages et One Shot — intitulé "Le Poisson Rouge", sorti en octobre 2000. Grâce plus précisément à son single "J'Pète Les Plombs". Résultat : 200 000 albums et 500 000 singles écoulés (à l'époque, les disques se vendaient). "J'Pète les Plombs" s'inspirait librement du film de Joël Schumacher, "Chute Libre". Et dans le clip, Disiz s'amusait à imiter Michael Douglas. Acteur ? Il a en tout cas joué dans diverses fictions télé et ciné.

Photo DR

Disiz et cool chaîne

Alex Chilton, New York 1968

ALEX CHILTON

1950-2010

Victime d'une crise cardiaque, l'âme des Box Tops et de Big Star est partie rejoindre Chris Bell dans le cosmos. Hommage au plus bouleversant des chanteurs sudistes.

Sur le toit solitaire d'un parking de Memphis, l'impétueux Mississippi face à nous, Beale Street à quelques rues derrière, Alex Chilton discourt sur Haendel, Bach et Mendelssohn avec une verve sans pareil alors que la légendaire station locale WDIA diffuse son programme nocturne de musique classique. Selon lui, le rock'n'roll a pris forme avec les compositeurs baroques du 17e siècle dont la musique reflétait un réel ancrage populaire. Ses propos paraissent logiques, ici à New Orleans, capitale de la nostalgie infinie, berceau de la musique populaire moderne après cette collision électrique entre musiques blanches et noires agrestes. Sur scène, Alex prenait un plaisir évident à jouer des gavottes de Bach à la guitare devant un public souvent décontenancé, donnant une juste mesure de son talent de musicien, immense et généreux. Amoureux fou de La Nouvelle-Orléans, ville cousine de Memphis pour la dilapidation de son patrimoine culturel, Alex s'y était établi en 1984, au cœur de l'historique faubourg Trémé, qui le rapprochait de son amour pour les racines culturelles noires. Ancré dans son quartier, proche de son Steinway, il coulait des jours de félicité, bercés par le rythme de séduction naturel de la Nouvelle-Orléans. Il ne souhaitait que devenir un pianiste suffisamment habile pour intégrer un ensemble de jazz noir, seule ambition d'un homme à l'effacement maladif face à toute forme de reconnaissance et totalement rétif aux médias.

Charisme canaille

Enfant prodigue de Memphis où il naît le 28 décembre 1950, le chemin d'Alex Chilton croise celui d'employés de maison noirs, chauffeur ou jardinier, qui lui font découvrir Elmore James, Howlin' Wolf ou Little Willie John. Rejeton de la classe moyenne, il grandit à l'ombre des magnolias centenaires des demeures patriciennes de Midtown. Dans la maison familiale, son père Sidney joue du piano alors que sa mère Mary tient une galerie d'art pour le moins avant-gardiste dans une ville aussi conservatrice que Memphis.

Adolescent, Alex rencontre Chris Bell autour d'une passion commune pour la British Invasion, le sens de la mélodie et les pop songs concises comme on en écrit au milieu des années 60. Tous deux sont littéralement traumatisés par les Kinks ou ces fameux Beatles qu'ils voient sur scène au Mid-South Coliseum le 19 août 1966. Alex chante déjà au sein de Ronnie & The DeVilles, qui deviennent les Box Tops lorsque le producteur Dan Penn lui demande de chanter avec la voix *"d'un noir de trente ans"*. Du haut de ses dix-sept ans, Chilton et ses acolytes partent à la conquête du monde avec "The Letter", tube universel à l'été 1967.

Au gré des tournées, l'adolescent tisse de solides liens avec les Beach Boys, rencontre Charles Manson et fraternise avec Wilson Pickett. Deux ans plus tard, il enregistre un premier album jamais publié à l'époque, "Free Again", prise de distance vis-à-vis de l'industrie musicale, et chant de délivrance d'un jeune homme déjà las du cirque musical. Toute la défiance qui caractérise les quarante années suivantes se retrouve dans ces chansons. L'encouragement de John Fry, jeune propriétaire du studio Ardent, ainsi que les sollicitations de Chris Bell poussent Chilton à revenir à Memphis en 1971, après une année sabbatique new-yorkaise d'inspiration folk. Bell recherche un chanteur pour son nouveau groupe baptisé Rock City, dans lequel on retrouve un habitué d'Ardent, le batteur Jody Stephens ainsi que le bassiste Andy Hummel. Le charisme canaille de Chilton et sa célébrité juvénile pèsent sans doute sur l'invitation de Bell. *"Chris avait déjà écrit quelques bons titres. Alors nous essayions différentes choses que je lui proposais. Et je faisais pareil avec lui. Nous savions où nous voulions aller. A cette époque, la moindre trace de mélodie, de passage musical qui fasse sens nous sidérait. Nous n'y croyions pas lorsque nous trouvions l'idée pour une chanson. Il était tellement facile de s'exciter à partir d'une petite idée musicale. Et je pense qu'à cette époque nous étions plutôt ambitieux."*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

The Box Tops : Alex Chilton est en sandales

Ils adoptent sans coup férir le nom génial et prosaïque de Big Star, chaîne de supermarché sudiste située en face du studio Ardent, au cœur de Midtown. C'est là où va désormais battre le pouls du Memphis artistique des années 70. Perfectionniste, Fry fait d'Ardent un studio à la pointe du progrès, utilisant des moyens techniques qui rivalisent avec ceux de New York ou de Los Angeles. Il supervise lui-même les séances d'enregistrement et se montre peu regardant sur le nombre d'heures que ses protégés passent en studio.

Ce voyage au cœur des nuits de Memphis commence par une boutade, avec un premier album, ironiquement intitulé "# 1 Record", qui paraît sur Ardent en septembre 1972. Album anachronique de pop anglophile au cœur du Memphis Sound noir, ces douze compositions évoquent l'ennui suburbain indicible, ainsi que le charme et la naïveté propres à l'adolescence. L'âge de l'innocence s'envole sur le nabokovien "Thirteen" qui réduit à néant cent ans de poésie romantique américaine. Ses *"I'll take/ make/ shake youuuuuuuu"* illustrent le pouvoir diaboliquement évocateur de la grande perversité de l'imagination sexuelle américaine. De la jeunesse, le groupe puise toute l'énergie tendue de ses harmonies vocales, afin d'inventer des émotions encore inédites dans la musique rock. La production admirable de Fry contribue très certainement à faire de "# 1 Record" un recueil totalement intemporel. Quoi de plus anachronique en effet que de réveiller les fantômes des Beatles et des Kinks au cœur de la capitale de la soul ?

Très lié à John Fry, Chilton est toujours resté à la fois reconnaissant et irrité par l'attitude d'Ardent : *"Ardent était le seul studio de Memphis qui regardait de l'avant et au-delà de la scène soul. Ce à quoi nous avions répondu de manière très positive en étant fans des Beatles. Mais Ardent n'a jamais été capable de vendre quoi que ce soit sur le marché pop. Je suis sûr que si les Beatles s'étaient reformés, même avec John Lennon, Ardent n'aurait pas pu vendre leurs disques. Nos chansons passaient à la radio mais n'étaient pas en magasin."*

Ayant misé gros sur le groupe qu'il avait fondé, Chris Bell jette l'éponge en premier, découragé par ses efforts vains et l'insuccès en dépit de critiques dithyrambiques. C'est pour ces laudateurs que Big Star se reforme quelques mois plus tard, en mai 1973, sous l'égide de John King, attaché de presse d'Ardent. L'homme organise la première convention de rock-critics à Memphis, faisant venir les meilleures plumes de la presse musicale américaine. Lester Bangs, Richard Meltzer et bien d'autres réservent un accueil extraordinaire à Big Star, lors d'un flamboyant concert à l'issue duquel le groupe quitte la scène en laissant hurler ses amplis, avant que quelques scribes rock enthousiastes n'aillent pisser sur le portail de Graceland.

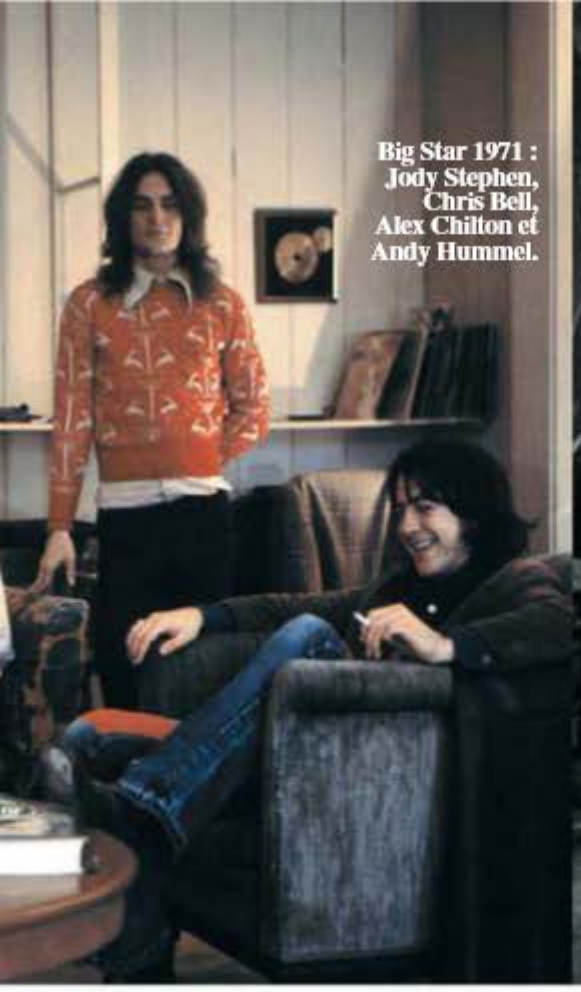
Dernier sursaut de folie

Fort d'une fierté retrouvée, le groupe retourne en studio afin d'y enregistrer un deuxième album qui sort en janvier 1974. Toujours épris d'attente romantique, "Radio City" concentre tout le génie du groupe en douze compositions éternelles. Chris Bell a alors officiellement quitté Big Star, même s'il contribue tout de même à certaines harmonies vocales et parties de guitare. Diaboliquement mélodique et tourmenté sont les qualificatifs qui viennent à l'esprit à l'écoute de "Radio City". Ces chansons sont empreintes d'un fatalisme amoureux insondable. *"Je t'aimais, mais on s'en fout"*, chante Chilton sur "September Gurls", chanson pop parfaite, ode aux Beach Boys et à l'astrologie, mais aussi tranche de vie idoine de la jeunesse sudiste des années 1970 avec son *"gurls"* guttural. Les douze titres de "Radio City" possèdent une densité et une profondeur rares, comme si Big Star connaissait à l'avance son destin de perdant magnifique de la musique populaire américaine.

Le génial photographe couleur William Eggleston réalise la pochette, une ampoule nue sur le plafond rouge carmin du TGI's Friday. Rien n'est plus explicite que le sourire d'Alex, au dos de cette pochette. Du haut de ses vingt-trois ans, il sait qu'il vient d'enregistrer un album sidérant, même si le succès l'élude.

"Radio City" laisse déjà entrevoir l'abysse d'un troisième album crépusculaire qui compte parmi les plus beaux disques jamais enregistrés, quasiment en solo. Alex Chilton n'a plus rien à perdre. Enregistré fin 1974, "Third" est un véritable drame musical joué avec l'intensité d'une partie de roulette russe, lyrisme à couper le souffle mais aussi noirceur prophétique.

Photos de gauche à droite : Getty Images, DR, Michael Ochs Archives/ Getty Images



Big Star 1971 : Jody Stephen, Chris Bell, Alex Chilton et Andy Hummel.

Il préférait la radio... Alex Chilton en 1988.

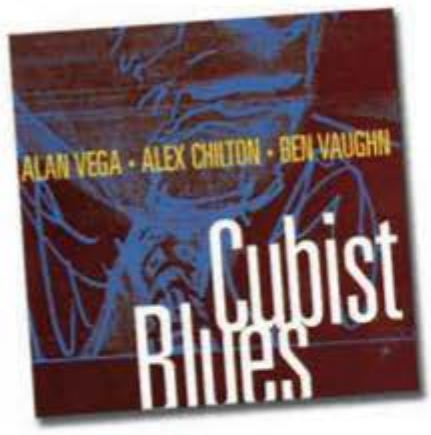
Adulé ou détesté

Vétéran des scènes rockabilly et garage, Jim Dickinson est appelé à la rescousse par Chilton pour la production de cet album. Jusqu'au-boutiste, Dickinson le pousse dans ses derniers retranchements. L'ambiance est chaotique : *"Je buvais et prenais beaucoup de drogues. Je ne faisais que jeter des idées en l'air, sans décider de celles qui étaient bonnes, afin de pouvoir avoir le choix. Personne ne savait vraiment ce qu'il se passait, cela avait l'air fou et sauvage."*

Testament intransigeant

A peine âgé de vingt-cinq ans, Chilton exprime, avec intensité et sincérité, les sentiments d'un jeune adulte à la dérive. "Third" marque assurément la fin d'un âge d'or musical : le Memphis Sound, noir et blanc, la fin du rock'n'roll des années Sun et la disparition de la soul avec la faillite de Stax qui distribue en vain les albums de Big Star. Chilton, étoile filante et désespérée, que de graver ces tourments de l'âme. Ces enregistrements illustrent la frustration de ne pas connaître une quelconque forme de succès et l'inspiration que cet échec entraîne.

Pour échapper à ses démons, à une aliénation et à un fatalisme devenu trop lourds pour lui, il retourne errer dans le New York de la fin des années 70, où il enregistre tout seul "Bangkok", single rock parfait, et rencontre les Cramps dont il produit les débuts exhibitionnistes à Memphis. Chilton assemble en parallèle les chansons de "Like Flies On Sherbert", avec encore plus de soin que son travail avec les Cramps. Il y reprend en vrac Roy Orbison, le cow-boy cajun Jimmy C Newman, Robert Johnson, Ernest Tubb ou Lonnie Mack. Cet opus représente un dernier sursaut de folie, un dernier bras d'honneur à l'industrie du disque qui a ruiné Memphis. Au Sam Phillips Studio, les accidents sont encouragés et les erreurs magnifiées par l'inévitable Dickinson.



Les musiciens n'ont plus rien à perdre et repoussent les frontières musicales bien au-delà de leurs limites. Guitariste surdoué, Alex Chilton joue ici de la guitare comme s'il n'en avait jamais joué. Il prospère dans ce genre d'environnement, avec cette propension incroyable tout au long de sa carrière, d'être un artiste à la classe innée même dans les plus étranges des situations. Véritable pièce de cubisme musical, où rock'n'roll, blues, country et soul se livrent à d'ultimes agapes, adulé ou détesté, "Like Flies On Sherbert" est le dernier grand album de Chilton jusqu'au lapidaire "No Sex" en 1985, qui augure d'une nouvelle partie de carrière en solo et à rebours. L'un de ses sommets demeure le saisissant "Cubist Blues" enregistré en compagnie de ses comparses Ben Vaughn et Alan Vega, à New York, en 1994.

L'année précédente, Big Star se reformait lors d'un concert à l'Université du Missouri, autour de Chilton, de Jody Stephens et des deux Posies, Ken Stringfellow et Jonathan Auer, ravivant l'éclat de cette Grande Ourse du rock au cours des deux décennies à venir. Magnifiquement coffrée l'an dernier, cette œuvre de Big Star demeure le testament intransigeant et digne d'un homme à l'élégance cultivée auprès du fleuve, de Memphis à La Nouvelle-Orléans.

Homme du Mississippi et artiste unique, de son chant délicieusement traînant à ses aquarelles intimistes, Alex Chilton est demeuré magnifiquement fidèle au flegme de ses lointaines origines écossaises. Héros baroque, il incarne à jamais une certaine idée de la classe sudiste.★

FLORENT MAZZOLENI
Florent Mazzoleni avait interviewé Alex Chilton pour R&F (N°389)

"Laisser la mélodie flotter"

JEFF BECK

Depuis 1966, le créateur de "Truth" a balayé tous les styles.
Pour le meilleur comme pour le jazz-rock.
Qu'en est-il, à l'heure de l'album aux 64 violons ?

Sept ans passèrent. Et puis Beck le marginal signa un nouveau rébus peuplé de brillantes jeunes filles. Une chanteuse un peu soul, Joss Stone. Une autre un peu ballade jazz, Imelda May. Une diva en orbite géostationnaire, Olivia Safe. Une basse voluptueuse nommée Tal Wilkenfeld. Plus 64 rats de conservatoire derrière leur pupitre. Plus une Strato maniérée comme un violoncelle. Plus un répertoire éclaté où Screamin' Jay Hawkins bousculait Puccini. "Emotion & Commotion".

PAR CHRISTIAN CASONI

Presque précieux

"J'étais désorienté, j'avais changé de management. Avec mes nouveaux producteurs, Steve Lipson et Trevor Horn, on devait vite engager un projet d'album, pour qu'ils aient quelque chose sur quoi s'appuyer. Le CD et le DVD du concert au Ronnie Scott's avaient cartonné, mais j'en avais ras le bol. On hésitait entre des titres mélodieux et des titres plus rock. Le coup du grand orchestre, Steve et Trevor se demandaient où je voulais en venir, ils regrettaient déjà de s'être compromis avec moi. On est entré en studio. Un synthé simulait les futures parties orchestrées. Le résultat était nickel, homogène, bien rond. Plus tard ils m'ont fait entendre 'Over The Rainbow', la version retravaillée par l'orchestre. Oh non, c'était naze ! Tout était en vrac. Mais une fois le titre mixé, j'ai eu le premier déclic. Un synthé n'aurait jamais pu faire aussi bien." Beck a le crin beaucoup trop noir pour ses 66 ans. Un drôle de polo noir lacé sur trois œillets, passé sur une chemise blanche qui flotte par-dessus la ceinture. Ses jeans noirs, très ajustés, godronnent à mi-mollet dans une paire de boots. Jeff Beck est posé sur un fauteuil, entre la télé de sa chambre d'hôtel et le grand plumard dont il a l'air de sortir. Journalistes et photographes ont défilé devant lui tout le temps qu'il digérait, et sa journée n'est pas terminée. Il attend la suite, résigné mais toujours bien disposé, parlant bas, le geste doux, presque précieux. Il est là pour faire la promo d'un album qui sort ces jours-ci.

D'abord étaient les Yardbirds, un groupe dont les historiens ne cessent de mesurer l'incidence sur la rotation de la planète, la musique pop, le réchauffement climatique et la crise des subprimes. Beck fut le deuxième guitariste de cette couveuse héroïque, entre Eric Clapton et Jimmy Page. Peu après l'homme-canon se fit d'autres amis. Avec eux, il fixa les terminaisons nerveuses du metal. Puis il s'échappa vers une fanfreluche expérimentale qu'on appellerait peut-être bien *jazz-rock* un jour. A l'en croire, c'est une attitude inspirée de l'esprit du free-jazz qui portait déjà les Yardbirds. Notre homme Jeff s'est toujours méfié de ces chansonnettes rock, lyriques pour pas grand-chose. Il leur préférait les histoires sans paroles du jazz, pleines d'épanchements subversifs, abstraites comme ces scories d'ampli qu'il était en train d'apprivoiser, drones, feedback et fuzz. Ces parasites dont le commun des guitaristes aurait cherché à se débarrasser, lui les recyclait en espérant tendre vers Coltrane. Les vrais rebelles, c'étaient ces jazzmen qui se faisaient dégarnir les gencives au sortir des clubs par les puristes de l'idiome. Avec le temps, Beck est devenu une marque. Il labellise des projets qui rassemblent une somme donnée de musiciens autour d'une idée centripète. Au cœur du concept, un fabuleux styliste qui libère des sons d'ampli inhumains, palpe les organes de sa Stratocaster avec le soin d'un ostéopathe, sans médiator, et tient la mélodie sur la tige vibrato avec un feeling sans égal. *"J'ai appris en essayant de copier le style de Chet Atkins. Jusque dans les années 70, je me sentais handicapé par cette manie de jouer sans médiator. Je ne faisais pas le poids face à ceux qui l'utilisaient depuis longtemps. A priori, c'est une façon de jouer plutôt country, je l'ai appliquée au blues et au rock, je n'avais trouvé que ce moyen pour me faire remarquer. Ainsi, j'ai pu placer plein de plans originaux qu'on ne joue pas au médiator."*

Photo Ross Halfin-DR

Van Bekhoven

"Mon truc c'est le rockabilly"

Beck a le manche bien trop transversal pour prétendre édifier une œuvre visible de loin. Sauf à constituer un purgatoire de la musique pop. Sa discographie hétéroclite est l'emphase de tout ce qu'on peut chercher chez un disquaire, blues, rock'n'roll, rockabilly, metal, progressif, jazz-rock, fusion, electro... presque toute l'histoire de l'adolescence en un raccourci sonore. Bill Hurley, la voix des Inmates, le cite comme son guitariste préféré et "Truth", son disque de chevet. *"Bill Hurley ? Non, connais pas. On m'a dit par contre que Jimi Hendrix passait 'Truth' et 'Beck-Ola' à ses musiciens avant de monter sur scène."* Soyons justes, le catalogue Beck condense aussi tout ce dont on n'a pas envie.

Et cette incroyable charade phonographique traverse les saisons comme un touriste, connaissant la pérennité aléatoire des sympathies qu'il noue, des notes qu'il joue... des bolides qu'il conduit. Jamais obnubilé par les convulsions technologiques de son métier. Soluble dans l'air du temps sans être putassier. On pourrait croire qu'il est juste un petit peu là, butineur, frappant un album de temps en temps lorsqu'une lubie s'y prête. En vrai, l'homme au pouce corné est toujours partout, derrière Malcolm McLaren, Seal, Philip Bailey (Earth Wind & Fire), Pavarotti, Scotty Moore, Toots & The Maytals, BB King, Zucchero... Il fait briller dans tous les styles cette patte unique, jaillie du fin fond des années 50, avec ses bends inouïs, avant, arrière et cet incomparable vibrato main gauche. Il joue en bend permanent et, avec une précision chirurgicale, il passe son temps à rattraper l'équilibre de la phrase qu'il dérègle. *"Je travaille encore la guitare. Je m'oblige à la toucher tous les jours, ne serait-ce que dix minutes. On perd vite en précision."*

Touche surréelle

Beck change encore de paradigme. "Emotion & Commotion" rompt avec les transes electro-metal de "Who Else" et de "You Had It Coming", amélodiques et brutales, rompt avec l'épiphanie noire d'une guitare sacrificielle qu'il faisait tourner comme une meule, et le bourdon lugubre du Delta blues gonflé par les loops. Jeff rêve de calme et de beauté maintenant. Cette fois encore, la fragmentation du programme décroche les mâchoires : il passe de Puccini à Darianelli, un compositeur de musiques de film, et du Magicien d'Oz à Screamin' Jay Hawkins. C'est un angle vraiment très ouvert... *"Bah, ce n'est que de la musique. Une base. J'ai 40 ans de carrière derrière moi et je ne me retourne jamais, je risquerais de faire une dépression !"* La part du rock reste bien mince parmi tous ces mouvements de cordes et l'inflexion sentimentale de la plupart des titres, glissements exquis qu'on dirait servis sans une once d'humour. La puissance de l'orchestre n'est vraiment déployée qu'une fois, sur "Nessun Dorma". Beck court-il le hit maintenant que la chansonnette ne lui fait plus peur ? Pour une fois, ses vocalistes chantent au centre. Sauf celle d'Olivia Safe, il n'exploite plus leur voix comme un instrument d'appoint, ce qu'il faisait naguère sur des titres comme "Rolling And Tumbling". "Nessun Dorma" pourrait être son "Con Te Partiro".

Et puis "I Put A Spell On You", chanté par Joss Stone... *"Joss figurait déjà sur la vidéo du Ronnie Scott's et j'en redemandais. Elle a tout de suite accepté. Je ne voulais pas l'entendre sur une chanson d'amour intime. 'I Put A Spell On You'... Screamin' Jay Hawkins l'avait écrite en 1957, ce qui rendait le défi encore plus intéressant. Joss l'a bouclée en deux prises. Quant à 'Nessun Dorma', c'était l'hymne de la Coupe du monde de foot* (Italie, 1990 — NdlR). *Il a fait un tabac en Angleterre. Les supporters vont peut-être populariser ma version..."* Imelda May ? *"Elle a cette voix irlandaise, parfaite pour 'Lilac Wine'. Un chanteur essaiera de sonner comme un instrument, moi j'essaie de sonner comme une voix. Sur 'Elegy For Dunkirk', j'ai laissé la mélodie flotter. Je n'aurais jamais obtenu cette touche surréelle avec des paroles. Elles auraient rendu le titre beaucoup trop humain. J'ai joué la partie de violoncelle à la guitare, elle est devenue sur-expressive, je lui ai donné une sorte de spiritualité."* Sans transition : *"Tiens, Eric et moi, on avait un gig l'année dernière. On se demandait quoi jouer. Il me fait :* 'Pourquoi pas 'Moon River' ?' *Moi :* 'Ça y est, il perd la boule !' *Le résultat m'a scié. Sur scène, je cassais la baraque rien qu'en jouant l'intro ! Je n'en revenais pas de me faire applaudir sur du Mancini. Mine de rien, je suis un chanteur moi aussi. Eric fera peut-être figurer 'Moon River' sur son prochain album s'il a besoin d'une guimauve."*

Symphonie country

A force de pousser devant lui une carrière en escaliers d'Escher, Beck débarquera un jour dans un monde non-euclidien qui admet tous les paradoxes. Ce jour-là, il gravera un titre avec Annie Cordy et nul ne s'en offusquera. Personne ne se risque à dire qui est ce geek mis en abyme par ses nombreux avatars, qui se réincarne à chaque nouvel album. A peine ose-t-on lui demander où il en est. A l'évidence, en ce moment, plus dans le rock ni dans le jazz, ni aucun des genres qui ont bercé sa jeunesse. Et pas davantage chez Deutsche Grammophon malgré les 64 lecteurs de partition qui mettent l'ambiance derrière l'ampli et dont la collaboration restera sans doute anecdotique. Ces lignes de guitare chromées, paysagères et bourgeoises ne dessinent-elles pas quelque chose comme une symphonie country ? La bande originale d'un western ? "Serene" par exemple. *"Ce sont les bends qui vous font dire ça, non ? Je tire quasiment toutes mes notes, même sur les parties de 'Nessun Dorma'. Quoi que je fasse, de toute façon, c'est toujours avec le blues. Il est en moi, j'ai passé tellement de temps à le décortiquer. Mais je vais vous dire, mon truc c'est le rockabilly."* Brian Setzer est une sorte d'illuminé, lui aussi. *"On est ami depuis les Stray Cats. Il joue le meilleur rockabilly que je connaisse. En février, Brian et moi étions nommés au Rock'n'Roll Hall Of Fame, dans la catégorie du meilleur instrumentiste. C'est moi qui l'ai décroché ! Mais Brian, je l'envie de jouer ça, et j'envie son style."* Qu'attend-il alors pour s'y remettre ? *"C'est prévu. En juin, je donnerai deux sets de rockabilly pour le concert-hommage à Les Paul."* ★

CD *"Emotion & Commotion" (Atco/ Warner)*

Photo Robert Essel-DR

Monsieur bon goût

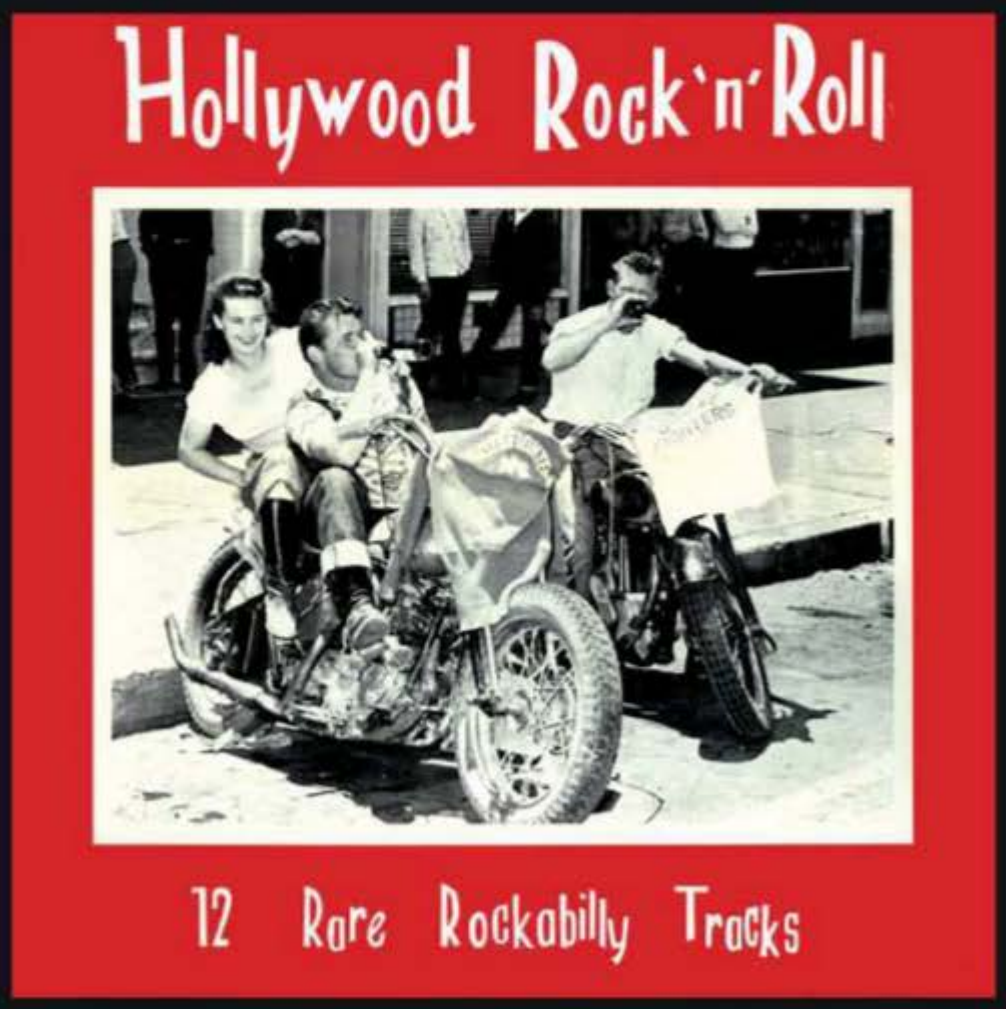
"Emotion & Commotion". Lors d'une sortie astrale, Beck a vu André Rieu qui s'accouplait à Jean-Michel Jarre. En contemplant cette chimère dantesque, il lui est venue l'idée d'une épopée grandiloquente avec orchestre symphonique, chanteuse d'opéra, grands espaces, et deux minettes pop pour se souvenir du rock'n'roll. *"Avec le grand orchestre, le plus difficile fut de jouer live. Les artifices de studio c'est une chose, ensuite il faut pouvoir reproduire ces arrangements sur scène. C'est en répétant pour le gig d'Eric Clapton que j'ai réalisé combien c'était difficile de suivre un chef d'orchestre. Pas de batterie, pas de basse. Je les attendais, ils m'attendaient, on était toujours en décalage. C'est comme avoir des plumes dans le dos, c'est tout léger mais, quand ça commence à voler partout, ça fout vraiment le bordel !"* Pendant sa sortie astrale, Beck a vu aussi l'aigle de la pochette, prédateur psychopompe qui fendait le gros nuage noir dans un puits de lumière, une Strato crème dans les serres. Voici comment cette vision lui advint. *"Une amie m'avait envoyé la photo étonnante d'une perruche qui s'envole avec une cuillère à thé dans les pattes. J'ai immédiatement vu un aigle à la place de la perruche, et une Strato à la place de la cuillère !"*

Barbara Stanwyck et Elvis Presley dans "L'Homme A Tout Faire", 1964.
Photo Bettmann/ Corbis

Portfolio

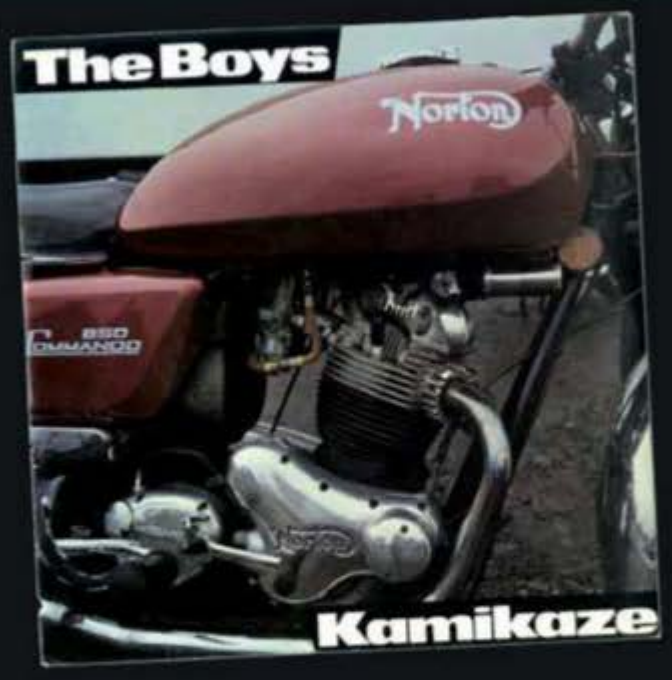
ROCK & MOTO

Plus sexy que le réfrigérateur, plus véloce que le juke-box, la motocyclette accompagne l'histoire de la musique depuis l'avènement d'Elvis Presley. Démonstration en images avant la fin du pétrole.

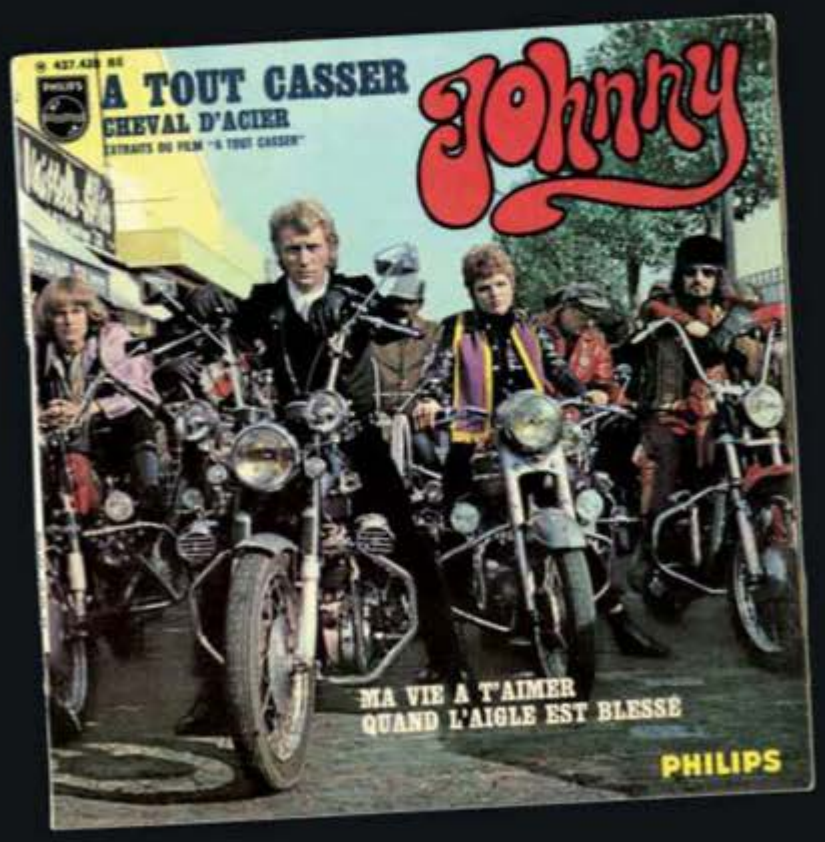


Octobre 1969, les Rolling Stones et une amie sur la terrasse de la maison de Stephen Stills

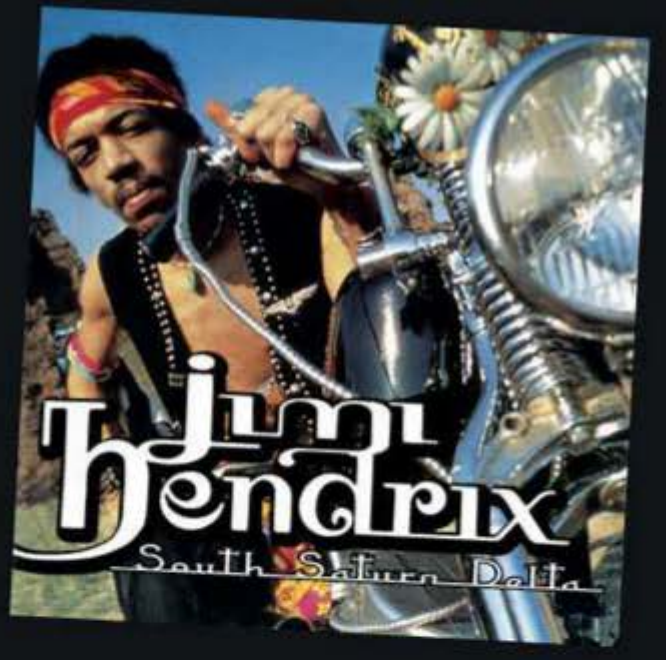
Photo Terry O'Neil/ Getty Images

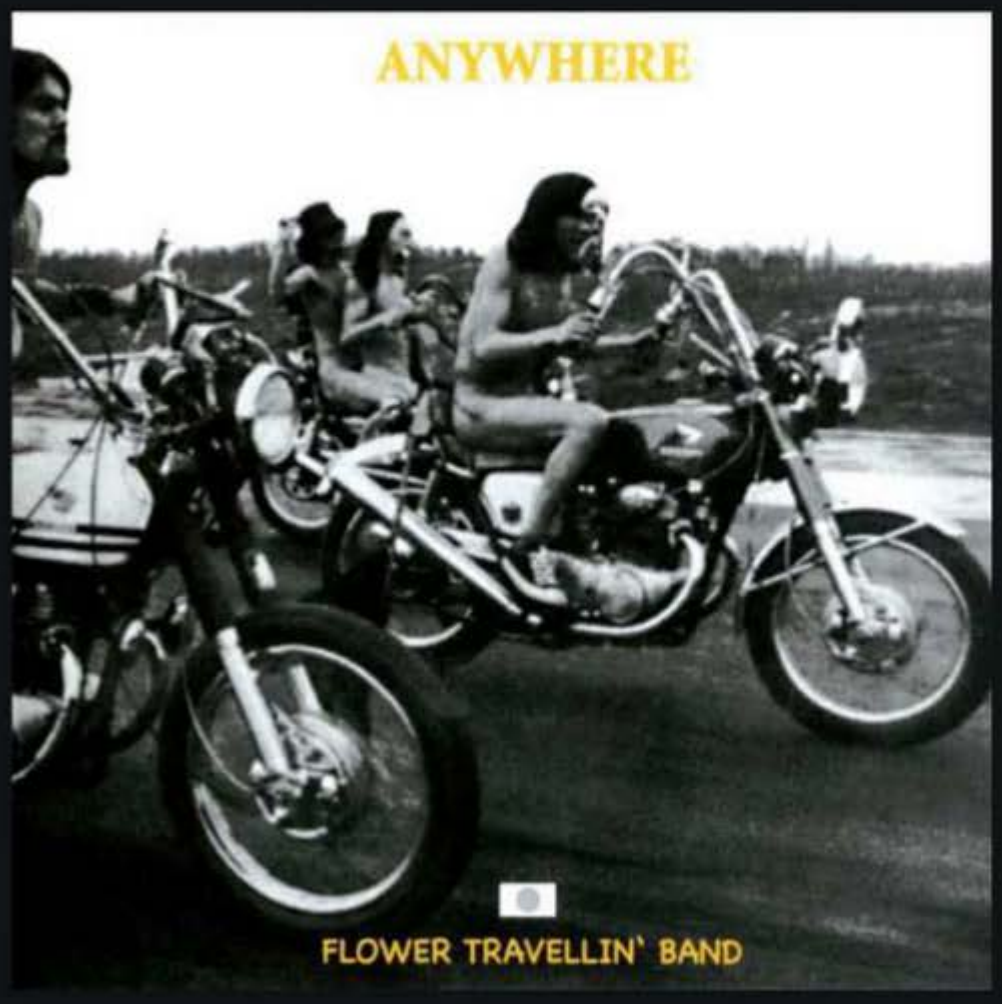


Joe Strummer, creepers et Moto Guzzi



Janis Joplin





Gros tubes
TOP 10 MOTO

"HARLEY DAVIDSON" Brigitte Bardot
"LITTLE HONDA" Beach Boys
"BLACK DENIM TROUSERS AND MOTORCYCLE BOOTS" The Cheers (version originale de "L'Homme A La Moto")
"KAWAZAKI Z11 750 ROCK'N'ROLL" Guitar Wolf
"KICKSTART MY HEART" Mötley Crüe
"NEW SENSATIONS" Lou Reed
"LEADER OF THE PACK" The Shangri-Las
"BORN TO BE WILD" Steppenwolf
"GHOST RIDER" Suicide
"MOTORCYCLES" The Warlocks

De gauche à droite : Wilko Johnson, Lee Brilleaux, John *The Big Figure* Martin et John B Sparkes

c'était autre chose

Dr FEELGOOD

Au milieu des seventies, la formation britannique choisit de défoncer la porte avec des chansons aussi brutales que tendues. Les punks profiteront de cette brèche, pas le groupe de Wilko Johnson. Ce dernier relate l'histoire, ici-même.

PAR JEROME SOLIGNY

Wilko Johnson et Lee Brilleaux
au Festival d'Orange 1975.

Le restaurant est privé et c'est déjà le troisième café qu'on avale. Soho, Londres. Tout a changé, mais tout est pareil. Moins d'une heure auparavant, l'Eurostar a catapulté Rock&Folk dans le centre historique du rock anglais. Et de la pop mondiale. Tous les groupes et chanteurs mythiques des sixties et des seventies ont un rapport plus ou moins direct avec ce quartier qui respire l'art, le cinéma bien fait et la musique qu'on aime par toutes ses ruelles. La plupart y ont été photographiés pour une pochette, y ont enregistré dans des studios dont certains ont disparu, y ont eu des bureaux. Rien n'est comme avant, mais rien n'est vraiment différent. Au bar, l'acteur Ray Winston reprend l'apéro interrompu à l'étage inférieur par une bouffinette qui ne l'a certainement pas rassasié. Lorsque **Wilko Johnson** s'assoit devant l'iPhone enregistreur pour une conversation à bâtons très rompus, il précise au garçon que ce whisky, qu'il aimerait qu'on lui serve dans la seconde, sera suivi d'un ou plusieurs autres. Autant que le personnel soit prévenu et prêt à intervenir. A servir dru. Sans glace. Le guitariste de Dr Feelgood première période, la décisive, est dans la place et ça va donner. "Oil City Confidential", le documentaire sur les premières années du groupe à qui les punks doivent presque tout, vient de sortir en Angleterre et l'équipe de Cadiz Films négocie âprement pour le faire exister ailleurs. En France, où Feelgood a tourné dès 1975, on connaît le Doc et ses prescriptions. On a toujours estimé que ce rock-là aurait dû être remboursé par la sécurité sociale. "Ouais mec, je me souviens très bien de ce concert au Havre. On y a même joué avant Paris si je ne me trompe pas. Ce boulevard avec les putes et les raffineries qui crépitaient au loin. Comme à Canvey Island finalement." Il se rappelle. Nous aussi. Tous les Français qui ont croisé la route de Dr Feelgood entre mars et août 1975 ne s'en sont jamais tout à fait remis. Des gamins se sont mis à la guitare, ont monté des groupes, piqué des vestes noires à leurs pères, acheté des blanches chez le fripier. Faut savoir qu'on n'avait jamais vu, ni entendu ça. Cette année-là, sur les platines vinyle, de chaque côté de la Manche et de l'Atlantique, tournaient également "Physical Graffiti" de Led Zeppelin, "Toys In The Attic" d'Aerosmith, "Slow Dazzle" de John Cale, "Born To Run" de Bruce Springsteen ou "Young Americans" de David Bowie. Des trucs, somme toute, assez sophistiqués. Mais "Down By The Jetty", c'était autre chose.

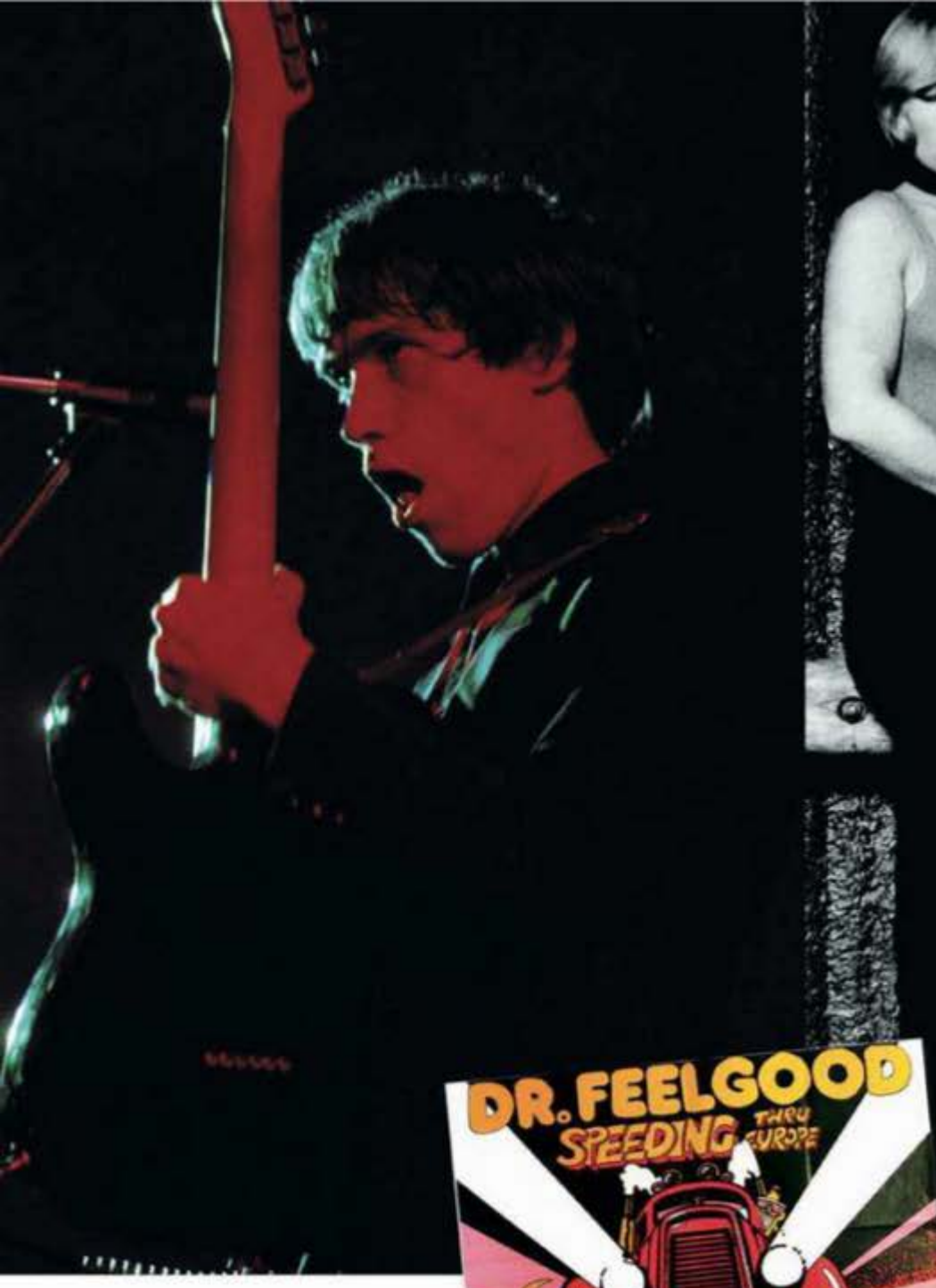
Tout avait commencé quelques années plus tôt, sans qu'on n'en sache rien, lorsque quatre types de Canvey Island, une ville sans éclat à l'embouchure de la Tamise — l'inondation meurtrière de 1953 hante encore la mémoire des survivants — décidèrent, après avoir fait leurs premières armes dans diverses formations, de fonder un groupe de rock'n'roll mâtiné de rhythm'n'blues. Ni plus, ni moins. Ils allaient choisir de s'appeler Dr Feelgood en référence à une chanson des Pirates, groupe dans lequel sévissait Mick Green, un des héros de Wilko Johnson (de son vrai nom John Wilkinson), également fan de Muddy Waters et Chuck Berry. Ex-baba rentré d'Inde plus tôt que prévu, il avait fini par rejoindre Lee Brilleaux (né Collinson), son cadet de cinq ans, déjà réputé, sur la microscopique scène de Canvey, pour sa grande gueule et la puissance de sa voix. La suite allait être historique. Avec un très grand H, et presque malgré eux. Avec John B Sparkes à la basse et John *The Big Figure* Martin aux fûts, le quatuor va vite s'imposer sur le circuit des petits clubs anglais et devenir le fleuron du genre en vigueur, le fameux pub rock. La recette était si simple que personne n'y avait pensé avant : revenir à l'essentiel. Servir bouillant un répertoire rock'n'blues (rhythm'n'roll marche également...) essentiellement écrit par Wilko ("She Does It Right", "The More I Give", "Roxette", "Keep It Out Of Sight"...), mais également transpercé de reprises de classiques ("Boom Boom" de John Lee Hooker, "I'm A Hog For You" de Leiber-Stoller ou "Route 66" de Bobby Troup). Et puis, sans calcul et sans simulacre, jouer l'attitude. La morgue. Veston de mac pour le hurleur en sueur dès le deuxième titre, chemise, cravate et costard noirs pour le guitariste-sauteur qui lui vrombissait dans les jambes comme un forcené épileptique : *"Lors de la projection du film à Londres, la relation que j'avais sur scène avec Lee m'a troublé*, balance Wilko, très tôt dans la conversation. *Ma façon de le regarder, de lui tourner autour, comme si je voulais le protéger, tout ce cirque m'est revenu en une pluie de flashs, c'était vraiment dingue… Lee était une star, je l'ai su au premier coup d'œil, et toute ma routine n'était qu'une réaction à son attitude. Il était au centre de l'attention, je me contentais de le mettre en valeur."* Avec superbe, alors que le glam n'en finit plus de mourir, que le prog menace sérieusement les charts et que la plupart des rockers publient des albums alambiqués, Dr Feelgood va jouer la carte de l'ascétisme bandant et faire vibrer, à partir de 1974, un public bluffé par son punch et la qualité de ses chansons. Qui parlaient de Canvey Island et de l'Angleterre des années 70. *"J'ai enfin compris ce que les gens voulaient dire lorsqu'ils faisaient allusion à l'intensité du groupe. C'est flagrant dans le film. C'était du sérieux… Par la suite, j'ai continué dans le même trip mais, à cette époque, ça ne rigolait vraiment pas"*, souligne Wilko. Paul Weller, John Lydon, Bob Geldof et Joe Strummer, mais également Blondie, les Ramones et Richard Hell, tous vont voir Feelgood sur scène en 1975 et retenir la leçon. C'est sur ce besoin viscéral de se débarrasser de tous les oripeaux, cette soif d'énergie brute assouvie pied au plancher en tendant le majeur à l'amphigouri, qu'ils articuleront le punk quelques mois plus tard. Dr Feelgood est le chaînon vital entre deux époques, un groupe redoutablement efficace et crucial.

Entre le marteau et l'enclume

Du genre pressés, et même si "Malpractice", leur deuxième album, est du même tonneau, les Feelgood vont enregistrer leur "Sgt Pepper..." en tout début de carrière. Sur United Artists avec Vic Maile aux potards : *"Au départ, je ne me suis pas rendu compte à quel point on tenait là quelque chose de spécial,* se souvient Wilko. *J'en ai été convaincu lorsque j'ai vu quel genre de bâtons la maison de disques voulait nous mettre dans les roues. J'ai compris alors qu'on était en train de faire un truc énorme. Je tenais à ce qu'on enregistre tous ensemble, en effectuant le moins de prises possible, ce qui allait à l'opposé des usages. Et tu sais, je ne suis pas très diplomate, et il peut même m'arriver de sortir de mes gonds* (sourires très entendus de part et d'autre)... *Bref, je leur ai dit à tous : 'Vos* putain de prises supplémentaires, vous pouvez vous les mettre au cul', *ce qui était une façon un peu cavalière de faire passer le message* (rires). *C'est vrai qu'on n'avait pas encore beaucoup d'expérience, et tenir tête à ces gens n'était pas évident, mais c'est ce qu'on a fait. Notre relation avec Vic Maile, qui avait travaillé sur 'Who's Next' et dont c'était le premier boulot en tant que producteur, n'a pas exactement été facile en ce sens que c'était un type vraiment charmant.*

Sans calcul et sans simulacre

Photo Claude Gassian



Mais il agissait comme un tampon entre le label et nous : pas vraiment une situation très enviable." "Down By The Jetty" (réédité en version double et remasterisée en 2006 par EMI), le *bébé* de Wilko Johnson qui ira jusqu'à imposer le noir et blanc (tendance bleuté) pour la photo de pochette, est mis en boîte aux studios Rockfield : *"Le choix de la monophonie n'était pas de l'intégrisme, mais du bon sens. Le disque sonne mieux comme ça et on ne peut rien y faire. Il n'y a que trois instruments et les arrangements sont très simples. Autant tout balancer au centre, que ça sonne consistant, et ne pas chercher midi à quatorze heures. Le truc, c'est que je ne voulais pas qu'on l'indique sur la pochette pour ne pas que la presse nous fasse passer pour un groupe rétro.*" Copain de Brilleaux devenu manager, Chris Fenwick estime alors que le meilleur endroit pour promouvoir "Down By The Jetty" est la scène, où le groupe excelle, et il trace donc son destin en montant plusieurs tournées consécutives en Europe et aux USA. Dr Feelgood s'y fait remarquer dès la publication de "Malpractice" en octobre 1975, mais c'est en Angleterre et sur le vieux continent qu'il va construire sa réputation de *hardest working band* du circuit rock. *"Je pense que c'est sur les planches que Dr Feelgood était le meilleur*, concède Wilko. *Aujourd'hui, je suis un vieil homme et je suis enfin à l'aise en studio. Mais à l'époque, le sol me brûlait les pieds et je n'avais qu'une envie, c'était de me retrouver devant un public. A nos débuts, j'étais incapable de tout donner quand des types nous reluquaient par la fenêtre de la cabine avec des airs complices. Je me sentais frustré. Pendant l'enregistrement du deuxième album, les trois autres ont voulu virer Vic, décision à laquelle je me suis opposé, mais ils n'ont rien voulu entendre. Finalement, il n'a produit que la moitié des titres, mais j'ai insisté pour qu'il fasse 'Stupidity', le disque live qu'on a enregistré dans la foulée. Là encore, il s'est retrouvé entre le marteau et l'enclume : la maison de disques qui réclamait des overdubs et moi qui ne voulais rien savoir. Heureusement, Vic a toujours été conscient que je n'étais pas responsable de son éviction. Entre autres idées farfelues, les gens du label voulaient qu'on remplace tous les coups de caisse claire ! Je leur ai fait comprendre qu'ils allaient devoir me passer sur le corps d'abord* (rires)."

Bas les marteaux

Comme souvent lorsque la température monte, le thermomètre n'allait pas tarder à exploser. Toujours sur la route, souvent plus alcoolisés que de raison et speedés par des drogues aux effets dévastateurs sur le long terme, les Feelgood vont péter les plombs durant l'enregistrement de leur troisième album, "Sneakin' Suspicion". Wilko est viré en mars 1977. *"On me demande souvent, dans le film notamment, d'expliquer pourquoi et comment on s'est séparés mais, franchement et honnêtement, je n'en sais rien. Certes, donner plus de trois cents concerts par an, l'alcool et le reste n'ont pas arrangé la situation, mais ça n'explique pas tout. Ce que je sais, c'est que la relation entre Lee et moi a commencé à devenir compliquée en 1976, durant et après nos deux tournées américaines. Celle en première partie de Kiss, notamment, a fait des ravages… Le plus souvent, quand l'un entrait dans la pièce, l'autre en sortait, mais je ne sais pas pourquoi… On se gueulait dessus, parfois, mais Lee ne m'a jamais causé de tort, ni fait de mal, et je sais qu'il pourrait en dire autant de moi. Le plus dingue, c'est que rien de tout ça ne transparaissait sur scène."* De manière assez ironique, c'est avec la chanson-titre de l'album, signée Johnson, que Dr Feelgood décroche son premier tube dans les charts anglais. Entre son départ et le décès de Lee Brilleaux en avril 1994 — il avait un peu plus de quarante ans...— plusieurs guitaristes se succéderont ensuite au poste de Wilko (John Gypie Mayo, Johnny Guitar...) et Fenwick trouvera même des remplaçants à Sparko et The Big Figure lorsque ceux-là mettront bas les marteaux en 1982. Jusqu'au bout, Lee Brilleaux va se démener sur scène comme le beau diable qu'il était et, en partant bien trop tôt, laissera un vide que ses fans trouveront vite intolérable. Au point que, depuis 1996, Dr Feelgood,

Photos, de gauche à droite : Dalle, DR, Claude Gassian

sans aucun membre de la formation originale, mais avec Fenwick, garant de la filiation, à la barre, tourne toujours ! Les puristes considèrent que ce n'est plus la même chose, mais le plaisir que cette formation continue de donner aux gens est palpable à chaque concert. Quant à Wilko Johnson, il a monté les Solid Senders, fait un passage assez discutable chez les Blockheads de Ian Dury, puis continué d'exister en tant que musicien solo, publiant et produisant des disques au gré des opportunités, et s'illustrant en trio, en ce moment avec Norman Watt-Roy à la basse et Dylan Howe (le fils de Steve !) à la batterie. Il n'a jamais voulu incarner Dr Feelgood à lui tout seul, mais joue des titres du groupe sur scène, surtout au Japon où il est une sorte de star. Bon gars, Wilko se produit avec les membres de la section rythmique originale dès qu'il s'agit de rendre hommage à son chanteur disparu.

Resserrer les boulons

C'est à Richard England, originaire de la même région que les Feelgood, qu'on doit à "Oil City Confidential" d'exister. Celui-ci a produit le film avec sa société, Cadiz, et surtout convaincu Julian Temple de le réaliser. Passionné de musique et du cinéma de la Nouvelle Vague, Temple est célèbre pour ses documentaires les plus réussis : "The Filth And The Fury" sur les Sex Pistols et "Joe Strummer : The Future Is Unwritten". Avec "Oil City Confidential", de son propre aveu, il a voulu compléter sa trilogie sur les musiciens qu'il a aimés. Par la même occasion, il relègue définitivement au rang de pécadille l'échec retentissant d' "Absolute Beginners", adaptation onéreuse et controversée du roman de Colin MacInnes qui causera la faillite de ses financiers et l'obligera à s'exiler aux Etats-Unis vers la fin des années 80. Dans un studio de montage de Soho, celui-là même où Stanley Kubrick a agencé ses films mythiques, Julian Temple lève le voile sur les raisons qui l'ont poussé à accepter ce projet :

La recette était si simple

"En comparaison avec 'The Future Is Unwritten', sur Joe Strummer qui était un ami proche, j'ai ressenti moins de pression en commençant à travailler sur 'Oil City Confidential'. Mais au fur et à mesure que je me penchais dessus, je me suis rendu compte à quel point c'était une histoire riche et intense, qui, finalement, me rattrapait. Car paradoxalement, faire des films sur la musique ne m'intéresse pas particulièrement. L'aspect musicologie de certains rockumentaires, le côté recherche, savoir dans quel studio a été enregistré tel ou tel album ne me passionne pas. Ce qui me branche, c'est de comprendre pourquoi des types ont fait telle ou telle musique et d'où elle vient. En vérité, dans mes films, je considère le rock comme une fenêtre pour accéder à l'humain. L'aspect social prend le dessus… Faire un film sur des robots m'intéresserait beaucoup moins. Quoique sur Kraftwerk, pourquoi pas. Ou Gorillaz… Qui sont les Clash déguisés, je les ai reconnus (rires)…" Naturellement, "Oil City Confidential" se focalise sur la genèse du groupe et la période charnière avec Wilko Johnson. *"Lorsque Chris Fenwick m'a appelé pour me dire que Julian Temple voulait faire ce film, j'ai été très étonné car c'est plutôt un gros poisson,* explique Wilko. *Et je me suis demandé comment il allait faire sachant qu'il y avait très peu d'images d'archives des débuts de Feelgood, et que le chanteur était mort il y a plusieurs années. La première chose que Julian a voulu faire a été de nous emmener sur la raffinerie, à proximité des bacs de pétrole, la nuit… Je n'y étais jamais allé. C'est dingue. On est de Canvey Island, on sait que le terminal pétrolier est là, mais on n'y fout jamais les pieds. Et tout à coup, je me suis retrouvé là, avec ces images de Lee et moi projetées sur les bacs, un pur délire. Au début, ça m'a carrément foutu les jetons et finalement j'aurais pu rester là toute la nuit, à nous contempler."* Comme l'équipe de Cadiz et tous ceux qui ont déjà eu la chance de voir le film, Julian Temple a été frappé par la personnalité de Wilko Johnson qu'il savait excentrique, à sa façon, mais pas à ce point : *"Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si bon à l'écran. Personne n'aurait pu prévoir ce degré de complexité, cette dimension intellectuelle.*

Il est un des facteurs qui rendent 'Oil City Confidential' si excitant. Il bouge tellement, que j'ai dû utiliser un objectif grand-angle spécial pour qu'il reste toujours dans le plan. C'est un intervenant très cinétique au même titre qu'il est un guitariste très remuant. Il dégage une énergie incroyable… Je suis sûr que j'aurais pu faire le film autour de sa seule personnalité. Il ferait certainement un excellent acteur. Vous savez qu'il est un des six seuls Anglais capables de lire et de comprendre le vieil islandais…? Et il est passionné d'astronomie, chose que j'ignorais. On mène campagne en Angleterre pour qu'il remplace Patrick Moore, à la présentation de l'émission de la BBC 'The Sky At Night', lorsque ce dernier passera la main." Pour éviter de montrer *"trop de vieux à l'écran, ce qui est déprimant"*, Julian Temple a une idée de génie : utiliser des extraits de films noirs anglais méconnus : *"Lorsque j'ai commencé à pénétrer la culture de Canvey Island, il m'est vite apparu que les Feelgood avaient un côté escrocs à la petite semaine. Ceux qui les ont vus à l'époque, avaient l'impression qu'ils allaient filer avant le set en emportant la caisse. Ils avaient ce côté brut et violent, comme s'ils voulaient refermer le couvercle sur les années hippie à Londres. Et j'ai donc cherché comment donner une autre dimension à leur histoire au lieu de filmer des types assis dans des fauteuils qui parlent des mêmes types, plus jeunes, qui jouent sur scène. Et puis, j'estime que les films de série B anglais sont un genre un peu oublié, comme l'était justement le groupe. Cette similitude m'a frappé. Je me suis aperçu que ces films de gangsters pouvaient servir l'histoire du groupe, sur le plan esthétique, mais également de la narration. Dans 'The Filth And The Fury', j'ai privilégié l'utilisation de silhouettes pour ne pas montrer trop de visages ravagés par le temps* (rires)." Selon Wilko Johnson, "Oil City Confidential" lui a permis d'effectuer une sorte de travail sur lui-même et de resserrer les boulons avec ses deux ex-partenaires : *"Le deuxième jour de tournage, Julian nous a interviewés sur le bord de mer. Et pendant une pause, je me suis retrouvé dans ce pub avec mon fils qui partait travailler à Dubaï le lendemain. J'avais envie de pleurer, mais ce n'est pas un truc qu'on fait chez nous. Par la fenêtre, au-dessus de son épaule, je voyais l'endroit exact où nous avons fait les premières photos avec le groupe il y a si longtemps, et c'est alors que j'ai compris que cette histoire valait la peine d'être racontée. Tant mieux si le film marche, et je le souhaite sincèrement, mais le simple fait de l'avoir fait aura été une formidable expérience. Au point que je n'ai pas voulu voir les rushes pour ne pas rompre cette sorte de magie. Idem, depuis qu'il est sorti, je ne lis pas les critiques. Il paraît qu'elles sont bonnes, mais cela ne m'intéresse pas. Finalement, la veille de la première, je l'ai vu et trouvé formidable, je n'en revenais pas. L'ambiance de l'époque, les endroits, les gens, tout y est. Et tu sais, c'est aussi la première fois que je voyais Dr Feelgood en concert aussi bien. Avant, j'étais là-haut, sur scène, je ne voyais rien* (rires)."

Du rouge partout

Julian Temple ne peut ignorer qu' "Oil City Confidential" est son meilleur film à ce jour. Pour l'heure, il refuse de l'admettre et préfère vanter inlassablement les mérites de Dr Feelgood, ce groupe d'irréductibles rockers que son talent et sa vision ont permis de remettre en lumière : *"Oui, j'éprouve une certaine fascination pour les années 70, car c'est la décennie durant laquelle j'ai grandi et trouvé ma voie. En fait, si j'ai le sentiment d'avoir accompli ma mission ici, je pense également avoir enfin bouclé la boucle. Il est temps pour moi de me tourner vers autre chose. J'ai envie de faire des films sur ce qui se passe aujourd'hui ou pourquoi pas, de me pencher sur d'autres époques antérieures, mais plus sur les seventies. Il y a beaucoup à apprendre de ce film et j'espère qu'il sera utile aux générations futures : l'engagement de Dr Feelgood et sa férocité sont les deux choses que les jeunes groupes doivent à tout prix prendre en exemple. J'en ai vu très peu qui arrivaient à la cheville de Lee Brilleaux et Wilko Johnson sur ce point depuis… La dynamique de Dr Feelgood était tout simplement prodigieuse !"* En fin d'interview, Wilko Johnson ne s'arrête pas. Il est bien. Nous aussi. *"Tu sais que Sparko et The Big Figure habitent en France ? Ouais, en Normandie… Tu ne les as jamais vus ? Putain, ça ne vous dérange pas, tous ces Anglais qui vivent chez vous et ne font pas l'effort de dire trois mots dans votre langue ? Moi, je serais furax de savoir ces deux-là tout près de chez moi, je les dénoncerais…"* La soixantaine passée, Wilko est plus drôle que jamais. Surtout lorsque le whisky l'emmène fouiller au plus profond de lui-même, d'où il rapporte des perles insensées, les trophées d'une incroyable pêche aux souvenirs : *"Je suis monté sur scène, il n'y a pas si longtemps, avec les nouveaux Feelgood. J'ai fait un titre ou deux avec eux, cool. A un moment, j'ai cogné le chanteur, rien de bien méchant, surtout comparé à ce que je faisais subir à Lee. Il n'a pas apprécié, dis-donc ! Dans les loges, après être descendu de scène, il est venu me gueuler dessus. Me hurler à trois centimètres du visage, que personne ne l'avait jamais bousculé sur scène, tout ça. Il me postillonnait dans le nez et les yeux.*

"Pisser le sang"

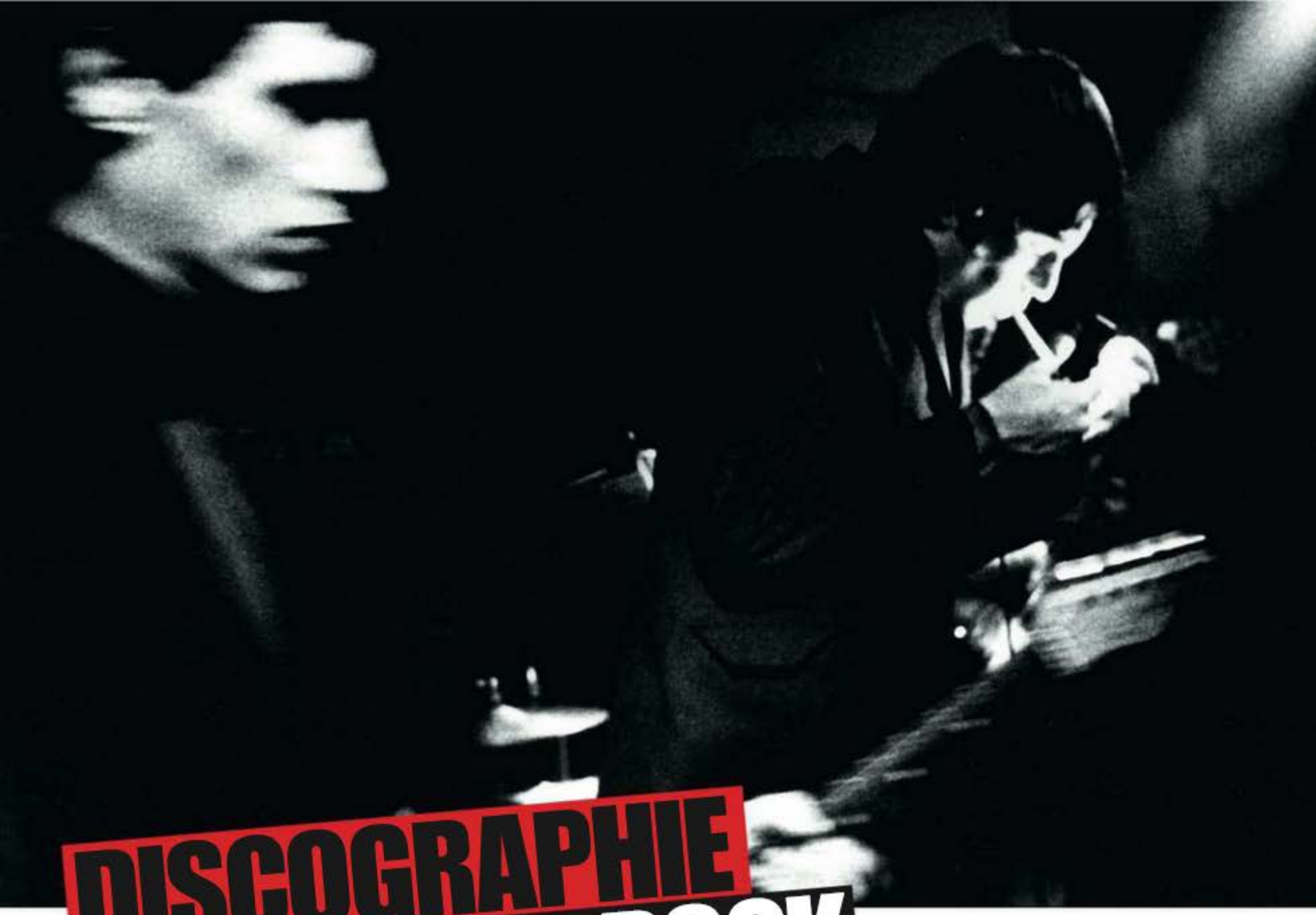
Alors forcément, je n'ai pas pu m'empêcher de lui coller un bourre-pif. En pleine tronche (il mime la scène, Ray Winston éclate de rire). *Et il s'est mis à pisser le sang, tu aurais vu ça, il y avait du rouge partout. Mais bon, j'étais obligé. Tout de même, ça coulait drôlement, merde alors."* Plus sérieusement, en fin d'après-midi, Wilko Johnson — *"A qui il faudra s'adresser s'il m'arrive quelque chose"*, avait précisé Lee Brilleaux à quelques semaines de sa mort — finit par évoquer l'héritage de Dr Feelgood. *"Ah, c'est vraiment cool de dire que 'Down By The Jetty' n'a pas pris une ride. Je pense comme toi en fait, que notre son n'a pas vieilli. Pour être honnête, je n'écoute que rarement mes disques, mais la pureté qui se dégage des premiers albums de Dr Feelgood m'impressionne à chaque fois que je les passe. Dans cent ans, ils seront toujours là, j'en suis certain, et le film m'a permis de constater que je n'étais pas le seul à le penser. Franchement, je ne sais pas à quoi c'est dû, mais voilà, on ne va pas se voiler la face* (rires)."

N'importe quel père

Wilko Johnson s'apprête à lever le camp. Et l'ancre aussi. Pas question de rester le soir à Londres. Le train pour Canvey Island est à 18 h 30 et il n'attend pas. Le guitariste veut être rentré avant la nuit. Avec un peu de bol, si le temps s'éclaircit, il pourra regarder les étoiles filer de l'observatoire qu'il s'est fait construire sur le toit de sa maison et où il passe davantage de temps depuis que sa femme est morte. Les anneaux de Saturne sont ses amis. Jusqu'au bout de la vie. Le 4 mai, il redescendra sur Terre et foulera la scène de la Cigale de Paris pour un set aux petits oignons après une projection du film. Des images de lui avant et de Lee Brilleaux en grand. Il ne demande pas si on y sera, ce type n'a plus de temps pour les questions cons. *"Un truc encore,* mugit-il après avoir agrippé le bras d'une main gigantesque. *L'autre jour, je suis allé à un concert de mon fils. Forcément, il a un groupe de rock, tu imagines. Il m'avait demandé de rester au fond, de ne pas me faire remarquer. Pas de bol, il n'y avait que moi ou presque. Alors on me voyait. A un moment je me suis approché, comme ça, l'air de rien, pour le prendre en photo avec mon téléphone portable, logique, n'importe quel père ferait ça, non ? Mais il tournait le dos. Au peu de public présent. Il m'a aperçu et je lui ai fait signe de se tourner, de faire face. Là, comme ça. Faut être fier, affronter la vie, les choses et les gens. J'ai eu raison, non ?"* ★

Film "Oil City Confidential" (Cadiz) réalisé par Julian Temple
CD "Down By The Jetty (Collector's Edition)" (EMI)

Photo Claude Gassian - Affiches collection Marc Zermati



DISCOGRAPHIE PUB ROCK

PAR CYRIL DELUERMOZ

A défaut de sonner le glas du rock, l'entame des années 70 cherche à avoir sa peau à coups d'antalgiques aussi redoutables que le progressif, le planant, la pop ou l'AOR calibré pour les FM américaines. Parallèlement à quelques illuminés qui entretiennent la flamme à Detroit ou New York, des irréductibles — expatriés (Australiens, Canadiens, Yankees, Irlandais...) locaux et banlieusards — secouent l'apathie londonienne dans une poignée de pubs où la fumée âcre des Player's N°6 se mêle à l'arôme des pintes de Watneys Red Barrel. C'est au Tally Ho, à la Cock Tavern, au Kensington, au Nashville ou au Hope & Anchor que se jouera la destinée du pub rock qui, en cinq ans d'existence, aura pavé la voie au punk. Voici en quinze albums et un livre, l'héritage incontournable de ce courant atypique.

Legend

"Legend" *1970*

Et si Legend de Mickey Jupp était finalement le véritable initiateur du pub rock ? A contre-courant, le gang de l'auteur/ créateur de "Cheque Book" signe un véritable ovni pour l'époque, une ode au rock'n'roll de Chuck Berry, au doo-wop et au R&B. Produit par Tony Visconti, ce LP connu sous le titre de *Red Boot* en raison de sa pochette montrait la marche à suivre pour une résurrection du rock. Pilier de la scène de Southend, Mickey Jupp influencera sans aucun doute Dr Feelgood pour qui il signera plus tard le hit "Down At The Doctors".

Brinsley Schwarz

"Nervous On The Road" *1972*

Publié quelques mois après "Silver", considéré comme le meilleur disque de Brinsley Schwarz, ce quatrième album parvient pourtant à surpasser son prédécesseur. Sans totalement rompre avec les influences country des débuts, le combo livre un disque plus homogène grâce à un son carré et un songwriting à son zénith. Nick Lowe

débute son ascension vers les sommets du rock avec "Surrender To The Rhythm", "Nervous On The Road" ou "Happy What We're Doing", co-signé par Bob Andrews, futur clavier de Graham Parker.

Bees Make Honey

"Music Every Night" *1972*

Tout comme les Eggs Over Easy et Brinsley Schwarz, ces quatre Irlandais flanqués d'un Américain (Bob *Cee* Siebenberg, futur Supertramp...) ont déblayé le terrain à l'aube des seventies. Un brin moins country et un tantinet plus blues-rock que les deux groupes suscités, les Bees Make Honey n'ont sorti que cet album dont le titre résume l'état d'esprit qui transparaît sur la chanson éponyme ou le grinçant "Kneetrembler".

Eggs Over Easy

"Good'n'Cheap" *1972*

Précurseurs du pub rock avec Brinsley Schwarz, ces Américains furent les premiers à bouter le jazz hors des pubs londoniens. Cultivant sans vergogne une country laid-back mélangée à un rock plus percutant, les Eggs Over Easy bénéficient sur ce "Good'n' Cheap" de la présence de Link Wray en tant que producteur. D'où cet unique album étonnant, proche des racines de la musique américaine et, surtout, du rock'n'roll.

Ducks Deluxe

"Ducks Deluxe" *1974*

Restituant enfin le rock à l'essentiel, les Ducks Deluxe frappent un grand coup au milieu des albums concepts avec ce 33 tours destiné à faire la fête et à s'exploser la tête plutôt que de se plonger dans son analyse critique. L'album s'ouvre

Ces graisseux ne faisaient pas dans la dentelle

merveilleusement avec un "Coast To Coast" de Sean Tyla et Nick Garvey, mélange de R&B et de rock'n'roll outrageusement vibrant. Le reste est au diapason, captant parfaitement les côtés excitants et enflammés des Ducks.

Chilli Willi & The Red Hot Peppers

"Bongos Over Balham" *1974*

Après un premier LP ("Kings Of The Robots Rhythm") vite devenu culte en raison d'une diffusion confidentielle, le noyau dur — Martin Stone (ex-The Action) et Phil Litman, futur Snakefinger et proche des Residents — de Chilli Willi recrute trois carrures du circuit pour enregistrer "Bongos Over Balham". La confrontation entre le jeu très R&B de Stone et les influences beaucoup plus versatiles de Litman, chanteur et multi-instrumentiste, fait merveille.

Dr Feelgood

"Down By The Jetty" *1975*

Une claque magistrale. Son mono, pochette noir et blanc, gueules patibulaires et menaçantes. Au déferlement de staccatos de la Fender Telecaster de l'épileptique Wilko Johnson se greffent l'harmonica déchirant et le timbre alcoolisé de Lee Brilleaux et la rythmique imperturbable de Sparko et The Big Figure. Wilko fait son entrée chez les grands compositeurs avec "She Does It Right", "Roxette" ou "Keep It Out Of Sight". La production minimaliste de Vic Maile et le choix des reprises ("Boom, Boom" et un medley "Bonie Moronic/ Tequila") propulsent "Down By The Jetty" parmi les meilleurs disques de rock des années 70.

Killburn & The High Roads

"Handsome" *1975*

Futur chantre du *sex & drugs & rock'n'roll*, Ian Dury commence par se faire la main avec cette formation fondée avec certains de ses élèves du Canterbury College Of Art. La première (et seule) livraison de Killburn & The High Roads est un étrange mélange d'humour cockney, de burlesque, de jazz, de rock, de comédie musicale, le tout nappé de R&B. Si le disque a été une référence, ses ventes se sont néanmoins limitées à 3000 exemplaires et le groupe s'est séparé dès sa sortie.

Eddie And The Hot Rods

"Teenage Depression" *1976*

Le véritable chaînon manquant entre pub et punk rock. Reprenant avec furie les préceptes énoncés par les Who ou les Stones, ces sauvages venus, comme Dr Feelgood, de Southend balançaient avec "Teenage Depression" un des premiers hymnes punk. Si Barry Masters et son gang n'oubliaient pas de rendre hommage aux aînés (Joe Tex, Sam Cooke) en les dynamitant, leurs propres cocktails Molotov, concoctés par le guitariste Dave Higgs, faisaient mouche avec leur caractère urgent et leurs textes plus en relation avec le blues de la jeunesse anglaise.

Graham Parker & The Rumour

"Howlin' Wind" *1976*

Entouré de The Rumour composé d'ex-Brinsley Schwarz et Ducks Deluxe, Graham Parker mise sur le bon cheval en faisant produire son premier album par Nick Lowe. Mêlant allègrement rock, soul et ballade, Parker tire son épingle du jeu avec un timbre proche de Van Morrison. Compositeur subtil, il sait jouer avec les codes du rock et du R&B pour se les approprier, parfaitement soutenu par The Rumour, idéal groupe de pub rock.

Kursaal Flyers

"Golden Mile" *1976*

Originaire, comme les Hot Rods et Dr Feelgood, de Southend et empruntant son nom à un parc d'attractions local, ce quintette se révéla assez vite comme le chaînon manquant entre pub rock et power pop. Particulièrement sur ce troisième album produit par Mike Blatt (David Essex) qui se prit pour Phil Spector pour doper le son de "Little Does She Know", single qui finit dans le Top 20. Le reste de "Golden Mile" est basé sur un rock plus classique et solide dont le maître mot est d'être aussi ludique que mélodique.

The Count Bishops

"The Count Bishops" *1977*

Dans la lignée de Dr Feelgood et de Ducks Deluxe, ces graisseux ne faisaient pas dans la dentelle. Influencés par les Yardbirds et Pretty Things, ils ont opté pour un R&B crade, dépourvu de fioritures mais pas d'énergie. Les Bishops n'oublient pourtant pas de rendre hommage avec ferveur aux Kinks ("I Need You") et aux pépites du garage US ("Sometimes Good Guys Don't Wear White"). La jonction avec le punk n'est plus très loin.

Little Bob Story

"Living In The Fast Lane" *1977*

A l'époque où l'évocation de rock français déclenche une franche hilarité outre-Manche, Little Bob Story est la seule formation hexagonale à s'attirer les louanges des acteurs du pub rock puis de ceux du punk. Emmenés par un battant aux accents proches de Rod Stewart, les Havrais forcent l'admiration avec des shows incendiaires qui reprennent les fondamentaux du rock. Idem sur "Living In The Fast Lane", produit par Sean Tyla de Ducks Deluxe, sur lequel la voix rauque de Bob est portée au pinacle par sa garde rapprochée.

Rockpile

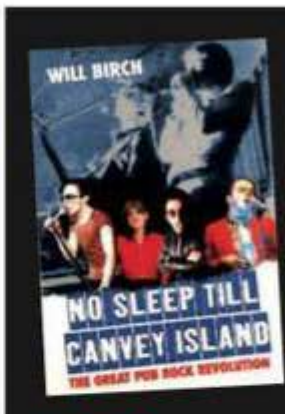
"Seconds Of Pleasure" *1980*

Si l'explosion du punk sonne le glas du pub rock, on ne peut omettre le seul et fabuleux album de Rockpile, paru en 1980. Cette dream team du pub rock (Nick Lowe, Dave Edmunds, Billy Bremner, Terry Williams) livre un disque sans temps morts, aussi riche mélodiquement que rythmiquement. Le son concocté par Nick Lowe sert brillamment le registre du groupe, entre reprises illuminées ("Teacher, Teacher"), versions vitaminées de titres de Brinsley Schwarz ("Play That Fast Thing...") et compositions ("When I Write The Book") haut de gamme. Une superbe manière de tourner la page pub rock.

"Naughty Rhythms"

"The Best Of Pub Rock" *1996*

Excellente introduction au genre pour le profane, cette compilation permet également un survol assez complet du pub rock via les trente titres de ce double CD choisis par Will Birch, natif de Southend et ex-Kursaal Flyers. Toutes les tendances sont représentées, les grosses pointures (Dr Feelgood, Brinsley Schwarz, Ducks Deluxe...) ont la part belle, mais certains obscurs (Winkies, Roogalator, Charlie & The Wide Boys") méritent le détour. Au même titres que les pionniers (Eggs Over Easy, Help Yourself, Bees Make Honey) et les futurs grands (Graham Parker, Ian Dury avec Killburn & The High Road). Seconds et troisièmes couteaux sont également à l'honneur avec des morceaux de Kokomo, Ace, Ernie Graham ou Starry Eyed & Laughing. ❑



Will Birch

"No Sleep Till Canvey Island : The Great Pub Rock Revolution" *2000*

Un livre témoignage indispensable sur le pub rock, raconté par Will Birch des Kursaal Flyers qui, pour l'avoir vécue, connaît cette période sur le bout des doigts. De l'escapade calamiteuse de Brinsley Schwarz à New York via les premiers pas de Dr Feelgood, Ian Dury ou la naissance des premiers labels indépendants anglais comme Stiff et Chiswick, Birch n'occulte rien et donne la parole à quasiment tous les acteurs de cette époque de résistance et de lutte pour la survie du rock.

“Nous voulons changer le monde”

MGMT

Promis à une renommée mondiale, le duo new-yorkais a bazardé ses machines pour tenter de percer les arcanes du psychédélisme d’antan. Serait-ce la saison des champignons ?

PAR BENOIT SABATIER - PHOTOS EDOUARD PLONGEON

Deux lutins pop

Ils ont vendu deux millions de leur premier album, comptent parmi leurs fans Paul McCartney et Iggy Pop, mais il y a maldonne : les fans, ce sont les MGMT. Obsédés de pop psychédélique, les charts, ils s'en tamponnent, comme le prouve "Congratulations". Andrew VanWyngarden et Ben Goldwasser nous embarquent à New York City dans leur grand trip.

Avec les étoiles

ROCK&FOLK : Quand on vous a connu en 2008, vous vouliez faire du fric, trouver des mannequins, vous shooter à l'héro et...
Andrew VanWyngarden : Et baiser avec des stars.

R&F : Voilà, c'était au menu de votre premier single, "Time To Pretend" : suite à votre succès mondial, mission accomplie ?
Ben Goldwasser : Baiser le star-system, oui. Notre nouvel album, c'est : *fuck* la célébrité. Il y a des choses plus importantes, comme composer de bonnes chansons : grâce à elles, on baise avec les gens, notre musique crée un lien physique avec le public. Quand on enregistre une grande mélodie, c'est comme faire l'amour avec les étoiles.

R&F : Ce n'était donc pas une revendication générationnelle ?
Andrew VanWyngarden : Un cahier des charges, devenir des rock stars, vivre dans un monde Hennessy, cognac toute l'année ? Oh non. Il n'y a pas de jugement moral, ni d'ironie, façon *regardez comment je critique en rigolant pour ne pas être pris au pied de la lettre*... "Time To Pretend" énonce juste à plat un fantasme inepte : devenir des rock stars pour vivre comme des clichés ambulants de rock stars. C'est critique parce que ce n'est pas notre but.

Erreur sur la personne

Nous sommes à Manhattan, Milk Studio, au coin 9e avenue/ 15e rue, et les MGMT reviennent avec un message clair comme de l'eau de rock : place à la musique. Le reste, succès, rigolade, qui couche avec qui, coupe de cheveux : accessoire. Nous les avions quittés en surfeurs fluo, nous pensions les retrouver débarquant d'une Rolls psychédélique, drapés dans des tuniques à motifs Paisley — remplies de buvards, les poches de la tunique. Mais non, là, en face de nous, ils ne payent pas de mine. Andrew VanWyngarden, mix improbable de Bob Dylan et Julien Doré, porte un slim noir et de grosses Doc, alors que Ben Goldwasser, tête (pensante) à la Jerry Harrison, arbore le look d'un adepte de Todd Solondz. Deux lutins pop pas obligatoirement dépassés par leur hype. Le duo a poliment refusé de tourner en première partie de U2, Coldplay, Lady Gaga et des Foo Fighters pour se concentrer tout au long de 2009 sur la confection de "Congratulations", nouvel album qui n'enfonce pas le clou electro-pop du précédent. "Oracular Spectacular", débarqué sans crier gare au gorille, avec une formule potion magique — certains y ont vu 20 % de Justice et 80% d'Oasis, d'autres 50 % de Stones Roses et 50 % de Stones "Some Girls" — s'est vendu à presque 2 millions d'exemplaires, boosté par plusieurs hits générationnels ("Kids", "Electric Feel", "Time To Pretend"). Andrew et Ben se sont retrouvés propulsés chefs de file d'une jeunesse qui aime la pop et la fête, les fringues colorées et les substances non déclarées. Ce 6 mars à New York, MGMT nous dit *stop*. C'est comme "Kids" utilisé comme jingle UMP (condamnation judiciaire) : il y a erreur sur la personne. Après s'être payé la poire des rock stars, les deux garçons dans le vent se retrouvent emblèmes d'une génération qui fantasme sur le triptyque *sex & drugs & rock'n'electro*. Andrew, posé : *"Notre mode de vie est en relation avec notre musique. Ce qui ne veut pas dire avec notre statut. Plutôt que de s'engouffrer dans les clichés, on a expérimenté le bon côté du succès : enregistrer plus confortablement l'album dont nous rêvions, avec du meilleur matériel, sur une période de notre choix, en travaillant avec des musiciens en accord avec notre univers."* Nous les prenions pour deux pétasses pop surdouées. En fait et surtout : des artistes sacrément inspirés et légèrement suicidaires ?

La coke rend con

R&F : Ce qui surprend immédiatement avec "Congratulations", c'est que par rapport à votre image de groupe mode, l'album sonne finalement *old fashion*...

Ben Goldwasser : Que nous soyons listés *groupe fashion* est indépendant de notre volonté : je ne traîne pas dans les défilés, je n'appartiens pas à cet univers, il ne me passionne pas.
Andrew VanWyngarden : On écoute peu de nouveautés, plutôt des groupes des années 60 et 80...

R&F : Lesquels ?
Ben Goldwasser : Tu as une semaine devant toi ? Les plus évidents : j'aime particulièrement "Their Satanic Majesties Request" des Stones, et tous leurs singles de l'époque ; les Beatles, mon favori c'est "Revolver" ; The Zombies, "Odessey & Oracle", les Pretty Things, et plein d'obscurités. Pour les années 80, il y a Julian Cope, "World Shut Your Mouth", et le deuxième Suicide. Ces albums prennent l'essence du vrai psychédélisme pour en faire quelque chose de complètement nouveau, alors que d'autres groupes, comme Rain Parade ou Dukes Of Stratosphear, étaient plus dans la reproduction.

R&F : "Flash Delirium" sonne Pink Floyd 1967...
Andrew VanWyngarden : Grande référence. Je voyais plutôt une tentative de Wall of Sound, du Phil Spector psychédélique...

R&F : Par rapport à "Oracular Spectacular", "Congratulations" sonne beaucoup moins électronique. Il aurait pu être enregistré en 1967...
Andrew VanWyngarden : Faut pas exagérer. Déjà, on peut y entendre nos influences eighties...
Ben Goldwasser : Nous avons utilisé plus de matériel digital pour sonner moins digital. C'est un disque qui ne cache pas ses références, mais nous y incluons nos idées nouvelles, les technologies d'aujourd'hui.

R&F : Sur la pochette d' "Oracular Spectacular", vous posiez sur une plage, et là vous êtes vraiment allés enregistrer en Californie, le lieu où "Pet Sounds" et "Da Capo" ont été conçus...
Andrew VanWyngarden : Ces albums font définitivement partie de mon panthéon. La tournée qui a suivi "Oracular Spectacular" a été crevante. Quand il a été question de se mettre sur notre nouvel album, on a décidé de choisir un lieu où on serait totalement relax. La Californie correspondait à ça, on a aménagé à Malibu dans un lieu sublime. J'en ai profité pour surfer. Ça s'est fait en deux parties, on a également enregistré chez nous, à Brooklyn.

Le grand Boom

Le citoyen britannique Sonic Boom, alias Pete Kember, après avoir chanté et gratté au sein de son groupe culte, Spacemen 3, durant les années 80, a enregistré son premier album solo en 1990, "Spectrum". Spectrum deviendra alors le nom de sa nouvelle formation, avec laquelle il publiera plusieurs albums dont "Soul Kiss" en 1992. Suivra le projet Experimental Audio Research, regroupant divers musiciens dont Kevin Shields, de My Bloody Valentine. Ces dernières années, Sonic Boom privilégie, à sa propre création, la réalisation de disques pour les autres.

R&F : La Californie, son soleil et sa *sunshine pop*, The Turtles, Curt Boettcher, Michael Lloyd, The Mamas & The Papas... Leur innocence et leur joie de vivre, c'est ce que vous vouliez capter ?
Andrew VanWyngarden : C'est un genre musical que j'adore. Où que nous enregistrions, il doit de toute façon transparaître. Alors que pour le premier album, nous étions plus focalisés sur le glam rock seventies.

R&F : Vous n'avez pas composé un nouveau "Kids", un hymne catchy...
Andrew VanWyngarden : Bah non. La première version de "Kids", comme celle de "Time To Pretend", j'avais 19 ans, on était dans un état d'esprit très différent. Il est exclu de revenir à ça. Parce qu'on n'est plus pareil, et parce qu'on ne possède pas ce cynisme. Au niveau du son, c'était carrément dance, très électronique, avec une structure basique. Je ne la renie pas, bonne chanson efficace, mais il est hors de question qu'on la décline ad vitam. J'ai une vision moins chiante de la vie que de capitaliser en faisant du surplace.

R&F : On imagine la tête des gens de Columbia quand vous leur avez dit que vous vouliez être produits par Sonic Boom, ex-Spacemen 3...
Ben Goldwasser : Ils ont réagi de façon positive. Sachant que Dave Fridmann, présent sur "Oracular Spectacular", est de nouveau de la partie.
Andrew VanWyngarden : La production, c'est quand même nous qui l'avons surtout prise en main. Avec Sonic Boom, c'étaient des échanges d'idées, basées sur notre passion commune pour la musique : il connaît beaucoup de choses, la pop psychédélique barrée, mais aussi des groupes comme Devo.

R&F : La contribution de Sonic Boom, c'est sur l'atmosphère ? Dès le premier morceau, "It's Working", il est question d'ecstasy...
Andrew VanWyngarden : De dérèglement. Ne plus être dans la réalité. Tu te sens bien, mais est-ce factice ? Qu'est-ce que c'est, se sentir bien, si la réalité t'apparaît comme lamentable ?
Ben Goldwasser : Si on a un job de merde et qu'on s'évade dans un plaisir artificiel, on a toujours son job de merde. Reste quand même cette évasion. Est-elle nécessaire ? Je n'en suis pas sûr.

R&F : Vous avez également recruté Jennifer Herrema, ex-Royal Trux, consommatrice avouée d'héroïne, pour faire des chœurs...
Andrew VanWyngarden : Nous ne cherchons pas à être catalogué comme drug-band. Il se trouve qu'en tant que fans de musique, nous adorons beaucoup d'albums qui ont été enregistrés par des drogués notoires. Ce n'est pas une fascination, seulement un constat.

R&F : C'est un hasard si la musique qui vous touche est liée à ce mode de vie ?
Ben Goldwasser : Peut être pas... En tout cas je n'ai jamais essayé l'héroïne. Si, pour eux, ça influe sur leur musique, ce n'est pourtant pas ça que j'ai envie de prendre dans leur univers.

R&F : "Forever Changes" et "Pet Sounds" sont des albums créés sous LSD...
Andrew VanWyngarden : Ça correspond à l'époque. Il s'agissait d'expérimenter, d'ouvrir sa conscience pour inventer une nouvelle musique. Le but était artistique, et le résultat, musicalement, a souvent été prodigieux. L'époque a changé.
Ben Goldwasser : Pas besoin de prendre du LSD pour apprécier la beauté de ces disques.

R&F : Il y a un retour en force des drogues psychédéliques. Les champignons, ça vous connaît, Andrew parlait d'un *bad trip* au festival de Bonnaroo...
Andrew VanWyngarden : Mhm mhm...

Ben Goldwasser : Ce n'est pas ma nourriture préférée. C'est pour le côté expérience et pour tester une autre écoute de la musique. Mais ça ne fait pas partie du processus créatif. Quand je compose, je suis sobre. J'ai déjà enregistré dans un état pas clean, le lendemain quand j'écoutais le résultat, c'était complètement naze. Si la drogue ouvre de nouveaux horizons, on sait aussi qu'elles vous en ferment d'autres. On connaît tellement d'exemples d'artistes qui ont foutu en l'air leur vie à cause de ça...

R&F : Vous avez composé "The Youth", vous êtes devenus les représentants d'une génération hédoniste et cool. Vous connaissez des jeunes de 27 ans straight ?
Ben Goldwasser : Bien sûr. Des amis très ouverts, branchés psychédélisme. Les drogues ne sont pas un sésame, c'est l'intelligence qui compte. C'est elle, comme notre musique, qui favorise l'accession à une dimension spirituelle supérieure. Pas la coke : elle rend juste plus con.

Lutins hallucinés

Comment ces mecs de 27 piges peuvent-ils avoir développé une telle obsession pour le psychédélisme, musique dont l'âge d'or remonte à des années (1966-1967) où leurs parents étaient encore travaillés par leur propre dépucelage ? Quinze jours après notre rencontre à New York, nous revoyons le duo lors de son passage à Paris. Rendez-vous est pris à la Grande Galerie de L'Evolution : au milieu de buffles, gnous, hyènes, tapirs et paresseux parfaitement conservés, nous reparlons avec Ben Goldwasser du boulot pas paresseux mais assez archiviste de MGMT. Ben reprend le fil de son évolution. Ses parents, futurs hippies, sont nés *"autour de 1950"*. Ken Kesey : *"Les sixties, sans les drogues ? Oui, il y a eu : ça s'appelait les fifties."* Les baby-boomers, devenus teenagers, contestent les valeurs bourgeoises et consuméristes, rêvent d'un monde fait d'amour et d'harmonie. Un monde psychédélique — contractés, les mots *psyche* et *delos* signifient *révéler l'âme*.

"Les drogues ne sont pas un sésame"

L'été 1966, les Beatles sortent un album que ses parents adorent, "Revolver", avec "Tomorrow Never Knows", chanson directement inspirée d'un livre de Timothy Leary, "The Psychedelic Experience" — *"Ecoute les couleurs de tes rêves"*, conseille John Lennon — pendant que le nouveau gouverneur de Californie, Ronald Reagan, fait interdire l'usage du LSD. La mère de Ben n'en file pas moins à San Francisco, en plein été de l'amour. Son père, lui, va faire Woodstock. La société explose, le monde change, puis rentre dans le rang. Ses parents doivent travailler, Reagan passe président des Etats-Unis et Ben naît, en décembre 1982, alors que chez lui tournent en boucle du *"Incredible String Band, Grateful Dead, Traffic"*. 1985 : le gouvernement Reagan déclare illégal une nouvelle drogue, le MDMA, et le psychédélisme continue d'engendrer de nouveaux disques ("Around The World In A Day" de Prince, Spacemen 3, *Madchester*...). On demande à Ben si, teenager, alors que l'Irak remplace le Vietnam, il écoute Nirvana. Bonne réponse monothématique : *"Le Nirvana originel, le groupe sixties ?"* Spiritualized, Primal Scream, Olivia Tremor Control, le psyché traverse les années 90, et Ben se retrouve étudiant dans le Connecticut au début des années 2000, à la Wesleyan University, au moment où Air sort l'electro-pop intoxiquée de "10 000 Hz Legend". Goldwasser forme, avec Andrew, autre collectionneur de disques, The Management dont les happenings (concerts à poil, il faut bien commencer par là) secouent gentiment le campus. Tom Wolfe, 36 ans après "Acid Test", décrit dans "Moi, Charlotte Simmons" un monde universitaire où la culture du savoir a été troquée contre celle de la baise et des beuveries. Ben rajuste ses lunettes : *"A Wesleyan, c'était un bon équilibre entre ceux qui réfléchissent, critiquent, échanges des points de vue, et les gars qui sont surtout là pour s'éclater. On a bossé dur et joué de la musique… Les fiestas avaient un but créatif. On a donné de sacrés concerts, si on peut appeler ça des concerts. C'était fun, expérimental."* Le duo enregistre dix morceaux sonnants

Psychédélices

MGMT ne cesse de clamer son amour des excentricités pop psychédéliques ou baroques ? Début de pistes à suivre, entre chefs-d'œuvre allumés et bizarreries authentiques.

PAR BASILE FARKAS

The Beach Boys

"PET SOUNDS" *1966*

Brian Wilson vient de l'ancien monde, des harmonies doo-wop et du rock'n'roll pionnier. Le bassiste des Beach Boys, pourtant, a le génie à 23 ans d'inventer une nouvelle musique, complexe, mélancolique, rêveuse. Les meilleurs musiciens de Los Angeles participent à l'élaboration de ce joyau où les instruments conventionnels s'imbriquent dans un ensemble à la beauté irréelle. Sans même parler des chœurs...

The Byrds

"YOUNGER THAN YESTERDAY" *1967*

Tout comme "Forever Changes" de Love, le quatrième album des Californiens procure l'envie immédiate de se télétransporter à Hollywood en 1967. Le groupe dévie de son axe folk-rock original, mais ses morceaux lysergiques sont toujours remarquablement écrits. Curieusement, c'est le bassiste qui prend le pouvoir, Chris Hillman signe ici toutes les splendeurs.

The United States Of America

"THE UNITED STATES OF AMERICA" *1968*

Moins compliqué à aborder que l'œuvre de Frank Zappa, moins strident que Silver Apples, l'unique album de cette formation californienne est un trip définitif. Ces audaces de production, ces arrangements électroniques azimutés, on les retrouve aujourd'hui chez Broadcast, Of Montreal ou The Fiery Furnaces.

Pink Floyd

"THE PIPER AT THE GATES OF DAWN" *1967*

Les lignes de guitare de cet album, jouées sur une Fender Esquire tranchante par Syd Barrett, sont en soi un voyage mélodique. "Lucifer Sam", "Bike" ou "Interstellar Overdrive" continuent de tournoyer, rarement égalées par les nombreux groupes d'étudiants formés à la suite de ce premier album.

The Zombies

"ODESSEY AND ORACLE" *1968*

En dépit de sa pochette en collage multicolore, "Odessey..." n'est pas vraiment un disque psychédélique. Les britanniques Zombies ignoraient l'existence de la drogue, mais connaissaient les suites d'accords qui rendent fou. Celles-ci arrangées dans un enchantement inégalé de chœurs, de piano, de Mellotron.

The Dukes Of Stratosphear

"25 O'CLOCK" *1985*

Tenter le test sur n'importe quel ami qui ignore l'existence de ce projet monté par les membres de XTC : il croira à une *time capsule* sixties tout juste exhumée. Sonner comme un mélange de Kinks et d'Electric Prunes avec le matériel des eighties ? L'exploit méritait d'être signalé.

The Rolling Stones

"THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST" *1967*

En 1967, la une du magazine Les Rockers s'inquiétait : *"Les Rolling Stones sont-ils en perte de vitesse ?"*... La réponse stonienne au "Sgt Peppers..." était-elle tant que cela à côté de la plaque ? En fait, comme chez les Beatles, les pochades hippie neuneu ("Sing This All Together") sont moins nombreuses que les coups de génie ("She's A Rainbow", "2000 Light Years From Home" ou l'affolant "Citadel").

Sagittarius

"PRESENT TENSE" *1968*

Manifestement, le monde des studios californiens entraînait une certaine émulation : Sagittarius résulte de la rencontre de Gary Usher et Curt Boettcher, deux génies de la pop solaire qui ont la malchance de vivre dans l'ombre des Beach Boys et des Byrds. "Another Time" ou l'incroyable "My World Fell Down" auraient mérité leur place dans "Smile" que Brian Wilson ratait au même moment.

Flaming Lips

"OH MY GAWD !!!..." *1987*

Wayne Coyne semble en 2010 un être gentiment allumé ? Ceux qui l'affirment ne l'ont pas connu à ses débuts. L'homme de l'Oklahoma mélange alors Pink Floyd, arrangements acides et production lo-fi. *"Le plafond penche"*, est-il affirmé un moment et on sent que le groupe ne plaisante pas. Avec Mercury Rev, un mouvement est né.

comme du World Party sous acid house (dont "Kids"), contracte son nom en MGMT, et sort en 2005 le EP six-titres "Time To Pretend" (incluant "Kids"). Installation à Brooklyn, signature chez Columbia, sortie d' "Oracular Spectacular" (avec "Kids"). Pluie d'awards. Clips baroques. Concerts foireux. Sur la scène du Trabendo, Paris, en mars dernier, le groupe mélangeait nouvelles et anciennes chansons, et ça collait. Manque de charisme ? Transcendé par une enfilade de grandes chansons, interprétées avec application et une certaine grâce : une musique de lutins hallucinés pas vraiment taillée pour écumer les stades. MGMT part en croisade contre Goliath, fusse-t-il blonde platine.

Le postmodernisme a dégénéré

R&F : Votre morceau "Lady Dada's Nightmare" fait référence à Lady Gaga dont le but est de fabriquer des hits...
Andrew VanWyngarden : Avoir un hit, c'est génial. Mais que ce soit le but...
Ben Goldwasser : Nous sommes respectueux de la tradition pop, nous vénérons beaucoup d'artistes à succès, mais on dirait que la valeur suprême d'un hit, aujourd'hui, c'est d'atteindre le degré zéro de créativité, de subversion.
Andrew VanWyngarden : On veut être créatifs, donc subversifs.

R&F : Votre ambition, c'est flanquer un coup de tatane dans le mainstream ?
Ben Goldwasser : En 2005, avec "Time To Pretend", nous étions underground. Trois ans plus tard, nous sommes associés au mainstream. Alors que ce sont les mêmes chansons ! Le mainstream a besoin de créativité, il en manque cruellement, il est devenu très conservateur et craignos.

"Ne plus être dans la réalité"

R&F : Pourquoi ?
Ben Goldwasser : C'est fou, avec l'explosion d'internet, l'ouverture des frontières, tous ces groupes qui proposent toutes ces musiques sur tous ces sites. Il devrait y avoir une explosion de créativité, eh bien non, car l'industrie, qui flippe complètement quand on lui parle de nouvelles idées, tente de canaliser le plus possible tout ce qui sort de l'ornière. Le but de la majorité est de ne surtout pas tenter de nouvelles choses. Notre succès nous pousse à faire le contraire.

R&F : Kurt Cobain vénérait les Television Personalities, groupe auquel vous rendez hommage avec "Song For Dan Treacy"...
Andrew VanWyngarden : Dan Treacy adore la pop music, la grande pop mainstream. Dans sa tête, c'est ce qu'il croit composer. C'est trop touchant, parce que son groupe a une image opposée, celle d'un groupe complètement obscur, qui ne restera que culte.
Ben Goldwasser : On a fait deux concerts avec lui il y a un an et demi, en Angleterre, Oxford et Norwich, c'était génial. C'est vrai qu'il est un peu dérangé, mais si gentil... Il observe. On dirait qu'il écrit toute la journée des chansons dans sa tête.

R&F : Votre chanson "Brian Eno" : sous l'hommage, un petit coup de griffe ?
Andrew VanWyngarden : On lui a demandé de produire le morceau. Sans doute a-t-il cru qu'on se moquait : il a refusé. Il y a manifestement eu un problème de communication entre nous. La chanson parle de la dimension mystique qu'a pris son nom. On peut l'interpréter comme on veut, nous en tout cas sommes évidemment très fans de son travail sur ses premiers albums ou avec Roxy Music et Talking Heads.

R&F : Pourquoi avoir propagé l'idée qu'il n'y a pas de single sur cet album ?
Andrew VanWyngarden : "Congratulations" a un début, un milieu, une fin. En extraire, trois mois avant, un premier single, suivi d'un deuxième, avant de lancer le disque, ç'eut été tronçonner l'album. Nous préférons le sortir simultanément avec le premier single, "Flash Delirium", qui n'est qu'une pierre à l'édifice.
Ben Goldwasser : Beaucoup de gens n'avaient retenu que "Kids", alors que nous sommes attachés au format album.

R&F : Au milieu du nouveau, il y a "Siberian Breaks", plus de douze minutes, un long surf...
Andrew VanWyngarden : Pas une vague, ni un cut-up, plutôt le mouvement de la marée. On a tellement été taxés de petits malins pour notre premier album, qu'on veut prouver que notre musique est composée de chansons ambitieuses. L'ironie est un rempart de sûreté. Avec "Congratulations", nous nous produisons sans filet.

R&F : Comment votre public peut-il recevoir ça ? Votre génération est souvent ironique, comme le monde de la mode et des blogs...
Ben Goldwasser : Justement. Ras-le-bol. Je suis triste de constater que la contribution de ma génération à l'art est d'infuser de l'ironie un peu partout. Le postmodernisme a dégénéré. Il était censé faire avancer la musique. Cette direction n'était pas obligatoirement la mauvaise mais, en tout cas, elle a abouti à une impasse où la notion d'honnêteté artistique disparaît. Nous avons pris une autre route.

R&F : Le psychédélisme sixties était une révolution : grâce au rock, le monde changeait. Comment voyez-vous MGMT par rapport à la société d'aujourd'hui ?
Andrew VanWyngarden : Pareil, nous voulons changer le monde.
Ben Goldwasser : La nouvelle révolution, c'est celle contre le cynisme. Ça sonne benêt, mais je crois au pouvoir de la foi, je pense que notre musique peut faire du bien aux oreilles et à la tête. Je préfère être inspiré par des choses vieilles mais révolutionnaires que par des choses neuves mais bidon. Je ne vois pas la musique comme un divertissement, ni une forme d'évasion. Nous ne sommes pas un groupe politiquement engagé, mais nous voulons créer une musique qui pousse à un engagement esthétique, l'engagement dans un monde plus harmonieux, plus honnête.

Frissons technicolor

C'est vrai que ça sonne benêt mais, dans une industrie gavée de comiques à la Helmut Fritz, le discours hippie des deux farfadets cosmiques, appuyé par un album en parfaite adéquation, tombe pile poilu pour couper le sifflet à tous les *décalés* officiels. Dans "Congratulations", MGMT nous dit "I Found A Whistle", le groupe a trouvé un sifflet, et ce n'est pas du pipeau : comme le joueur de flûte de Syd Barrett, évacuant aux portes de l'aube épouvantail, diable et gnome, comme celui de Donovan. Noyant les rats de la cité, le duo s'impose comme guide illuminé. Par ici la sortie. Une flûte, please.
Reste le problème de la nouvelle pochette. Une œuvre néo-psychédélique d'Anthony Ausgang, manitou du surréalisme pop, représentant une vague-chat qui s'en va bouffer un surfeur flippé. Il nous fallait percer le mystère d'une telle abomination, commandée par deux mectons accros à la beauté. On est allés faire le dessous des bouses de vache de Central Park, avant de tranquillement nous mijoter, dans notre sordide hôtel new-yorkais, une sacrée plâtrée de champis. Digestion. Observation. Flash Delirium. Sifflets. LSD MDMA 4-FMA MDPV MGMT, le groupe, les surfeurs, broyés par l'industrie, le ressac, et puis la photo en négatif, le cliché en positif, le matou c'est MGMT, le duo aspire à lui les charts. Frissons, technicolor, Andrew et Ben à poil et polis, Brian Wilson enfilant le slip de bain de Pamela Anderson : alerte sur la plage. Un Malibu, s'il vous plaît.
Il fallait gérer la descente (de vague). On avait ce qu'il fallait : on a remis "Congratulations". ★

CD "Congratulations" (Columbia/ Sony Music)

Buddy Holly And The Crickets sur le plateau du Ed Sullivan Show, 1957.
Photo CBS photo Archive/ Getty Images

Alors que sort pour la première fois
l'intégralité de son œuvre,
retour sur la trajectoire
du plus tendre des chanteurs fifties.

BUDDY HOLLY

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Holly invente la pop sublime

Voici le vieux lieu commun : tout aurait commencé avec les Beatles, authentiques pionniers ayant enfin développé et enrichi un rock and roll jusque-là ultra primitif... Les sixties auraient été l'ultime big bang, la grande décennie créatrice, l'âge d'or. Ce qui n'est pas faux, d'ailleurs... Qui, aujourd'hui, hormis quelques sexagénaires nostalgiques ou une trop petite bande de jeunes, écoute encore le rock and roll fifties ? Trop vieux, trop simple, trop désuet sans doute. Et de toute évidence, musicalement, il y a plus de quoi s'émerveiller et être impressionné par les multiples inventions des Beatles ou les constructions audacieuses des Kinks de la grande période, que par "Mona" de Bo Diddley... Mais c'est oublier un peu vite la richesse des années précédentes. Elvis avait tout fait exploser. Les enregistrements Sun, qui allaient attirer toute une écurie, sont éternels. Mais Elvis n'était qu'un interprète. Chuck Berry était une machine à danser, comme Bo Diddley, mais ils faisaient un peu toujours la même chanson. Jerry Lee était un chanteur exceptionnel et a gravé quelques tubes déments. Gene Vincent avait une voix d'ange mais n'a laissé que peu de très grands morceaux derrière lui. Il n'en reste donc que deux : Eddie Cochran et Buddy Holly. Le premier bénéficiait de compositions extraordinaires et de productions d'une rare modernité. Le second avait également tout cela mais, en plus, il composait dans un style totalement novateur, et beaucoup plus souvent.

Rayon de soleil

On sait que Buddy Holly vénérait le rock and roll assez noir d'Elvis, Berry et Diddley, mais c'est pourtant lui, malgré les reprises de "Rip It Up", "Bo Diddley", etc, qui s'est le plus éloigné du blues. Et qui, en fait, inventa tout simplement la power pop. Dans "Crying, Waiting, Hoping" ou "Words Of Love", il y a déjà les Who de "The Kids Are Alright". Dans "Peggy Sue", il y a déjà les Plimsouls... D'ailleurs, de la même manière que c'est lorsqu'il chante des ballades que Gene Vincent est le plus bouleversant, c'est quand Buddy Holly s'éloigne du rock and roll pur qu'il devient le plus passionnant. On a souvent parlé de son style tex-mex. L'homme venait du Texas, région fortement métissée où la musique mariachi et chicano avait son importance et bénéficiait d'une immense popularité. Et on sent dans sa prédilection pour les accords et gammes majeures une sorte d'exception très rare dans cette génération : Buddy Holly avait certainement écouté beaucoup de blues et de country, mais il s'en éloigne inconsciemment. Son rock and roll est plus blanc que blanc. Rien de pentatonique dans ces chansons joyeuses et d'une simplicité rassurante. Et puis, malgré ses gentils et multiples petits hoquets, la musique de Buddy est également celle qui contient le plus faible potentiel érotique du répertoire rock and roll fifties. On n'y entend nulle part la charge sensuelle d'un Elvis ou d'un Cochran, l'obscénité sous-jacente d'un Little Richard. Buddy, ce sont des comptines pour adolescents, et même, parfois, d'authentiques berceuses... Le son lui-même est à part. Aucun solo supersonique à la Cliff Gallup, pas de distorsion à la Cochran. La voix est claire, limpide, quasi enfantine. Le rock and roll de Buddy Holly est un rayon de soleil, un rêve en technicolor dans une Amérique où les jeunes filles ont des queues de cheval et des socquettes blanches, les garçons de gros revers en bas de leurs 501, et où tout ce beau monde se gave de milk-shakes et de Coca-Cola. C'est une Amérique kitsch et innocente, entièrement centrée sur elle-même...

Frénésie de reprises

Dès l'âge de 13 ans, Holly monte un duo à tendance très country avec un ami nommé Bob Montgomery. Quelques enregistrements sont réalisés, à usage strictement privé. En 1955, Buddy et Bob assurent la première partie d'Elvis sur scène dans leur ville de Lubbock et en ressortent tétanisés (une photo poignante montre Elvis rencontrant ses fans, Buddy tout au fond le regardant avec admiration derrière ses lunettes). Buddy apprend à jouer tous ses morceaux, se sépare de Bob, et ouvre pour Bill Haley, où des agents repèrent son talent et réclament quelques démos dans l'espoir de le signer à Nashville. Les titres sont très rock and roll. Et les gens de Decca décident de lui faire signer un contrat. Buddy et son groupe débarquent à Nashville en 1956. Un single sort ("Blue Days, Black Nights"/ "Love Me") mais Holly a tant de musique en tête qu'il décide de ne pas attendre sa prochaine séance pour Decca et file enregistrer de nouveaux morceaux à Clovis, au Nouveau Mexique, dans les studios d'un certain Norman Petty. Petty avait joué dans un trio instrumental et s'était construit un studio produisant un son exceptionnellement propre. La rencontre de Holly et Petty sera aussi déterminante que celle de Elvis et Sam Phillips.

Petty semblait exactement comprendre le talent de Buddy, ce qu'il avait en tête et comment le retranscrire sur vinyle. Avec lui, le chanteur met en boîte plusieurs titres, puis retourne à Nashville pour sa nouvelle séance Decca. Là, il enregistre ce qui lui paraît être sa meilleure chanson, le mythique "That'll Be The Day". Chez Decca, les réactions sont unanimes : *"C'est le pire truc que nous ayons jamais entendu."* Les relations entre l'artiste et ses employeurs sont tendues : personne ne semble se rendre compte de l'incroyable talent et du potentiel énorme, de la récente recrue. Holly, sans doute déstabilisé par les réactions négatives de Decca se lance alors dans une frénésie de reprises : Chuck Berry, Little Richard, Fats Domino, Carl Perkins, Bo Diddley, tout y passe. Les versions sont amusantes, sur des tempos accélérés, mais ce n'est pas là qu'il brille le plus. C'est à Clovis, avec Norman Petty, qu'il donnera le meilleur de lui-même... D'ailleurs, il y retourne rapidement pour réenregistrer "That'll Be The Day" (dans une autre tonalité) et y ajoute les chœurs qui en feront son succès. L'enregistrement coûte 15 dollars... Certain d'avoir signé un pur chef-d'œuvre, Holly souhaite le sortir sur un autre label que Decca, ce qui nécessite un autre nom. Inspiré par un groupe de New Orleans baptisé les Spiders, Holly et sa troupe cherchent un nom d'insecte et optent pour les Crickets, qui sont signés sur Brunswick. En quelques mois, "That'll Be The Day" est numéro un du top national. Enchanté par son soudain succès, Holly retourne à Clovis et continue d'y enregistrer des pépites. "Words Of Love", par exemple. On sait que les Beatles s'en empareront et on comprend pourquoi. En doublant sa voix et les guitares, Holly invente la pop sublime des Beatles et des Byrds. C'est la création de la ligne claire, en direct.

Buddy Holly et Joe B Mauldin sur le show télé d'Alan Freed, décembre 1957.

Photo Corbis

Norman Petty, malgré tout son talent, n'est pas un ange pour autant : il s'impose comme manager, producteur et, ce qui sera une source de considérables imbroglios juridiques, co-compositeur, alors qu'il n'a jamais rien écrit pour Buddy Holly et les Crickets. Désormais, Buddy enregistre sous le nom des Crickets pour Brunswick et signe de son unique nom pour Coral. Les deux contrats lui permettent d'enregistrer en moins de deux ans une somme impressionnante de morceaux.

Dans les mois qui suivent, c'est un torrent de morceaux déments : "Heartbeat" et son solo tout en vibrato, "Love's Made A Fool Of You" (très Everly Brothers), "Peggy Sue Got Married", etc. Des idées de production fabuleuses (les passages graves/ aigus et la batterie en carton de "Peggy Sue"), "Words Of Love", "Reminiscing", "Oh Boy", "Rave On", "Crying, Waiting, Hoping" (superbe version, des siècles plus tard, par Marshall Creenshaw), "Maybe Baby", "Everyday" "Not Fade Away" (du Bo Diddley blanchi et plus tard re-charbonné par les Stones), "Slippin' And Slidin' ", "It Doesn't Matter Anymore" ou le sublime "Listen To Me". Dont beaucoup ne sortiront — c'est un comble — que post mortem en versions overdubbées plus ou moins respectueuses.

En matière de pure production, Buddy Holly a fait beaucoup plus qu'Eddie Cochran dont on peut résumer le meilleur en quinze titres. Une musique radieuse semblait sortir de ses Wayfarer pour myope. Et toujours, cette voix réjouissante, déferlant de ce corps de gringalet ancien premier de la classe. Et ces productions fabuleuses, grain Fender typique et saxophone discret. Rapidement, bien avant les Beatles, voire les Everly Brothers, son influence rayonne : que sont-ce "Sheila" de Tommy Roe ou "I Fought The Law" de Bobby Fuller sinon de l'excellent Buddy ? Aux Etats-Unis puis en Europe, ses mélodies graciles, son rock and roll tendre et fondant se répandent à la vitesse du son. Buddy Holly tourne en Angleterre — ce qui ne sera pas le cas d'Elvis — et influence fortement les foules dont les jeunes John Lennon et Paul McCartney qui, des années plus tard, achètera les éditions de la quasi-totalité de son répertoire. La Stratocaster serait une guitare horrible réservée aux fans de Ritchie Blackmore, Hendrix et Clapton ? Pour beaucoup, dont Hank Marvin des Shadows, c'est aussi et surtout le son de Buddy Holly, cette machine à tubes qui défonce perpétuellement le cœur à coups d'enchantements.

Séparé des Crickets, Buddy s'installe à New York et souhaite se lancer dans des projets musicaux plus ambitieux. Il recrute le jeune Waylon Jennings à la basse, continue de tourner, accumule les succès, jusqu'à ce jour fatidique du 3 février 1959 où il monte, en compagnie de Ritchie Valens et The Big Bopper, dans un avion qui s'écrasera dans un labour. Waylon Jennings, qui devait en être, ne s'en remettra jamais. Les fans du plus délicat des rock and roller fifties non plus. ★

Coffret 6-CD *"Not Fade Away, The Complete Studio Recordings And More"*
(Hip-O Select/ import Virgin Megastore)

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS
PRÉSENTE

Virgin 17

Virgin RADIO

ARRAS 2010

MAIN SQUARE FESTIVAL

2 JUILLET

THE BLACK EYED PEAS
JAMIROQUAI ◆ DAVID GUETTA
VITALIC ◆ BLOODY BEETROOTS DEATH CREW 77
LA ROUX ◆ PONY PONY RUN RUN ◆ AND MORE...

3 JUILLET

PEARL JAM
BEN HARPER AND RELENTLESS7
- M - ◆ JULIAN CASABLANCAS
PHOENIX ◆ WOLFMOTHER
COHEED & CAMBRIA ◆ AND MORE...

4 JUILLET

RAMMSTEIN ✕ PINK
GOSSIP ✕ STEREOPHONICS
FLORENCE + THE MACHINE ✕ YEASAYER
AND MORE...

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

Locations : Fnac – Carrefour – Géant – Magasins U – 0 892 68 36 22 (0.34eur/min) - www.fnac.com

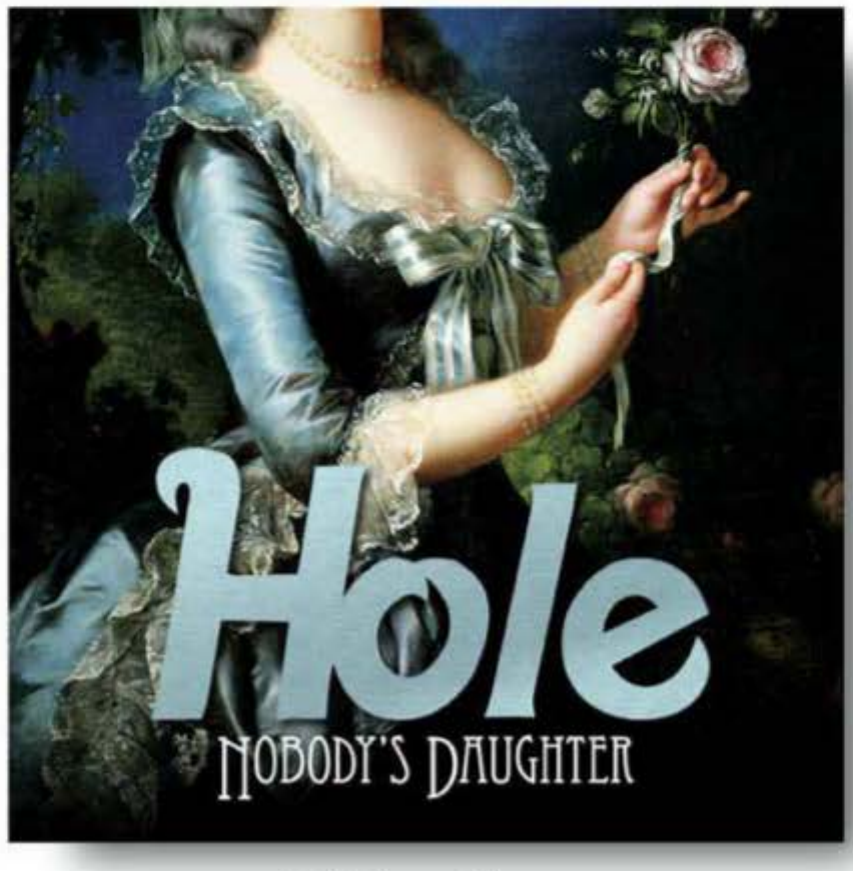
Auchan, E.Leclerc, Cora, Furet du Nord, Office du Tourisme d'Arras et points de vente habituels

www.digitick.com / www.ticketnet.fr / www.sfrbilletterie.com

Ville d'ARRAS · Pas-de-Calais Conseil Général · Arras · des idées d'avance SNCF · ter Nord Pas de Calais · sacem · Heineken Entreprise S.A.S. · Crédit Mutuel banque à qui parler · Coca-Cola · chronodrive.com · ROCK FOLK · metro · fnac.com

Live Nation France Festivals Licences 2 1062643 1062644 1062645 SIRET 43318849100036 APE 9311Z SAS

Anne Boleyn



Hole

"Nobody's Daughter"

MERCURY/ UNIVERSAL

On laissera les détracteurs de Courtney Love s'étendre à loisir sur les diverses raisons commerciales qui l'ont poussée à s'approprier le nom de Hole alors qu'aucun membre originel du groupe ne joue plus avec elle... Courtney a faim, Courtney veut faire oublier l'échec de son album solo sorti en 2004, Courtney veut récupérer ses fans, nous sommes d'accord.
La soif de reconnaissance de Madame Love Cobain n'a rien d'une nouveauté, et elle ne s'en cache pas sur ce disque. Ressusciter Hole, c'est bien entendu aussi une déclaration d'intention musicale : il s'agit de reprendre les choses là où le best-seller "Celebrity Skin" les avait laissées en 1998.
On ne sera donc guère surpris de découvrir, sous une pochette qui reprend crânement l'artwork de la compilation de Hole "My Body The Hand Grenade", un disque au son éminemment nineties, avec des contributions de Billy Corgan — qui avait déjà travaillé sur "Celebrity Skin" — ou de la faiseuse de tubes Linda Perry (Christina Aguilera, etc).
Le contributeur le plus important reste le nouveau guitariste et meilleur ami de Courtney, Micko Larkin, ex-Larrikin Love, avec lequel elle a écrit (et parfois produit) la plupart des titres. Larkin n'aura pas cherché à leur donner une quelconque patte Londres années 2000 : trop loin de l'univers de Courtney. Le résultat, à la hauteur de ses ambitions, est donc du Hole époque "Celebrity Skin" en plus rock, aussi étincelant dans la production, nettement plus nerveux. Les tentatives grunge (par exemple "Skinny Little Bitch" — décidément pas le "Babydoll" du 21e siècle) ne sont pas forcément très originales. Ce qui reste dans la veine pop-rock à la "Celebrity Skin", en revanche, est redoutablement efficace, à part peut-être le très sucré "For Once In Your Life" : le titre "Nobody's Daughter" (allusion à sa fille Francis Bean ? à Courtney elle-même ?) rivalise sans aucun doute avec ce que Hole a fait de mieux sur "Celebrity Skin", idem pour "Pacific Coast Highway", l'excellent "Someone Else's Bed", le virulent "Loser Dust" ou encore "Samantha" (coécrit par Billy Corgan) et son refrain ritournelle où le plaisir de l'allitération en *"fuck"* prime manifestement sur le sens (*"people like you fuck people like me fuck people like you"*)... L'autocollant *Explicit Lyrics* est un minimum pour Courtney Love qui fait toujours preuve d'une saine rancœur contre le monde entier et s'épanche ici plus que jamais dans des paroles volontiers autocentrées qui oscillent entre haine de soi (*"I will dig my own grave"* d'entrée de jeu, ailleurs un atroce *"I'm so sorry I've turned into a freak"*...), dépression, agressivité et volonté de montrer de quel bois elle se chauffe : l'exemple le plus frappant reste peut-être le terrible "Pacific Coast Highway" qui évoque douloureusement la mort de Kurt Cobain. Le ton était donné dès la pochette : des reines (comme elle, des *femmes de*) décapitées, Marie-Antoinette et Ann Boleyn, toute une symbolique pas très compliquée à décoder quand on voit les coups qu'a pris la veuve de Cobain et son désir de revanche.
Ce disque, Courtney Love a mis cinq ans à le faire, c'est au final une belle tentative de marquer à nouveau le rock et reprendre la couronne qu'elle a abandonnée aux Lily Allen, Lady Gaga et autres. Elle gratifie de quelques hurlements peu harmonieux ? Et alors ? C'est Courtney Love : ne manquerait plus qu'elle minaude. ✪✪✪✪

BUSTY

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

MGMT

"Congratulations"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Ils sont jeunes. Ils sont beaux. Ils viennent de Brooklyn. Ils ont des rubans dans les cheveux. Ils ont composé, sur leur premier album paru en 2008, certaines des plus grandes chansons pop de ces dix dernières années. Tout le monde se lève pour MGMT, le groupe le plus hype à en faire trembler les gambettes de Tania Bruno-Rosso et d'autres grandes Didjettess comme Emma de Caunes... Ces salauds ont quand même sorti, d'un coup d'un seul, un pur chef-d'œuvre. Il faut faire des efforts pour se souvenir de l'époque virginale où, les oreilles pures, nous entendions pour la première fois "Time To Pretend", avant qu'il ne devienne un tube pour hooligans gonflés à la Stella. Comment suivre ce machin quasi parfait ? Les MGMT,

gentils garçons timides, ont mal vécu la gloire et ses excès. Précisément tout ce dont ils se moquaient dans les paroles de "Time To Pretend" leur est arrivé. Des mannequins à Paris, des drogues... Une reconnaissance instantanée. Le monde à leurs pieds. Du coup, pour leur deuxième album, ils ont choisi de faire tout le contraire. Aucun tube. Pas de gros son, ni de production éléphantesque. Aucun refrain à chanter ivre. Les artistes se lancent dans un néo-psychédélisme fortement influencé par, au choix, le premier Floyd d'un côté, les groupes british psyché des années 80 de l'autre. Du coup, des changements d'accords partout, un hommage aux TV Personalities, des basses aigrelettes comme en 1983, et des chansonnettes alambiquées rarement efficaces. Le résultat n'est pas désagréable mais, en fin de compte, sonne comme un très petit album de Supergrass (qu'on aime beaucoup)... C'est un peu juste tout de même. ✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

Willie Nelson

"Country Music"

ROUNDER/ UNIVERSAL

L'outlaw pochait dans la pop et le reggae. Il renoue avec les valses à franges, rattrapé par les foies jaunes de Nashville où il a encore enregistré une belle enfilade de pantoufles. Autre vache sacrée : le producteur T-Bone Burnett, celui de Robert Plant et d'Alison Krauss. Comme Willie changeait de crèmerie, qu'il passait maintenant chez Rounder, il devait sortir un disque pour fêter ça. Burnett s'est pointé avec un sac de vieilles romances que chantaient, dans le temps, quelques *américanosaures* à *ten gallon*, tous nés dans les petites années du vingtième, Bob Willis, Billy Mack, Al Dexter, Ernest Tubb, Red Foley, les Louvin Brothers... "Country Music". Déjà, le titre de l'album frise la provocation par une probité trop vertueuse. Ce baloche placide a sûrement plus d'orgueil qu'il n'en a l'air, une sorte d'élégance ésotérique pour initiés. Dans ces contemplations languides, il y a peut-être même une transe qui sublime l'ennui. Willie Nelson est probablement si vénérable que, quoi qu'il fasse, il donne un contour passionnel aux ectoplasmes les plus prosaïques. On peut trouver beaucoup de classe à ces histoires simples, exécutées sans minauderie. Mais, bon sang, ces varices de *fiddle* et de steel-guitar à stress zéro, sans menace ni tension, et ce tic-tac perpétuel de

mandoline qui s'installe comme un début de migraine ! Bon, quelques moments plus sombres ("Dark As A Dungeon", "Pistol Packin' Mama"), un gospel presque flippant ("Satan Your Kingdom Must Come Down"), un quasi-rockabilly ("Freight Train Boogie") et, malgré une discrétion de violette, la guitare électrique a un son et une présence redoutables. ✪✪

CHRISTIAN CASONI

Rufus Wainwright

"All Days Are Night : Songs For Lulu"

DECCA/ UNIVERSAL

Bonne surprise d'analyser un tel disque dans un journal de rock, il s'agit presque ici de musique classique ! De nouveaux titres de Rufus Wainwright se mêlent à quelques extraits de son premier opéra "Prima Donna" mais aussi à des sonnets de Shakespeare mis en musique pour "Sonette", pièce de théâtre du metteur en scène Robert Wilson. Après un accompagnement sur scène par près de soixante-dix musiciens, le dépouillement ici opéré est un moyen pour le compositeur de revenir à l'essentiel et se mettre à nouveau en danger. Tous les titres sont exécutés au seul piano. Le récent décès de sa mère, l'artiste folk Kate McGarrigle qui était atteinte d'un cancer, donne à ces chansons une résonance

particulière. Dès l'ouverture "Who Are You New York ?", on est happé par la beauté de cette musique qui mêle la virtuosité à l'émotion. Il ne faut pas se laisser rebuter par l'austérité apparente. Le fils de Loudon, pianiste et chanteur formidable, semble souvent touché par la grâce. "Sonnet 20" de Shakespeare, que certains avancent comme la preuve de l'homosexualité de celui-ci, n'a jamais semblé aussi moderne. Chef-d'œuvre de ce nouvel opus, il parle de l'amour platonique d'un homme pour un autre : *"La Nature t'a doté d'une chose en trop qui m'empêche de t'avoir pleinement."* Les harmonies toujours complexes de ces morceaux ne tournent jamais à la démonstration. Le seul faux pas serait peut-être l'autobiographie familiale, "Martha", pas vraiment naïf et jamais vraiment touchant. On frôle le romantisme exacerbé. On sent que Ravel et Bizet ont occupé les oreilles de Rufus mais, par un miracle nommé chagrin, ces titres évitent d'être prétentieux ou peu accessibles. ✪✪✪

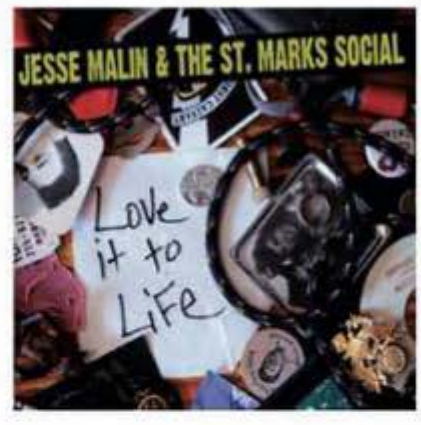
BRIAG MARUANI

Jesse Malin

"Love It To Life"

SIDE ONE DUMMY/

Il y a quelques années nous aurions présenté la chose de la façon suivante : *Excitation maximale, les gars, pour Jesse Malin. Voilà un vrai punk de New York. Il aime Johnny Thunders et, sans doute, aussi Neil Young, les Replacements. Il porte une chemise, une cravate et les cheveux ébouriffés cachant légèrement un regard cerné qui trahit les nuits sans sommeil !* Il y a quelques années (renouveau garage punk oblige) toute la jeunesse en Converse aurait été immédiatement séduite par le CV du gusse. Hier l'excitation de la presse spécialisée pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à un punk new-yorkais. Aujourd'hui le retour à la *lose* assumée offre une échappatoire à tous les prétendus rockers se pavanant dans les pages des magazines de mode. Dans le "Love It To Life" de Jesse Malin, il y a ce décalage, ce côté un peu rustaud et fragile, cette marginalité. Jesse Malin a compris que le rock est un langage fait par et pour les déclassés ordinaires. Pas original pour un sou, ce sixième album signé par le New-Yorkais Jesse Malin, 42 ans, charme avec ce truc vieillot qu'on appelle l'authenticité. La voix ? Vaguement cassée accusant les séquelles de la vie nocturne. L'électricité ? Elle refuse de s'extraire des paysages urbains. La saleté ?



Partout, mais magnifiée. Il faut entendre des titres à vif comme "Revelations" ou "St Marks Sunset" pour trouver à ce disque une réelle beauté gauche. Jesse Malin incarne une aristocratie de la défaite en mode binaire. A l'arrivée, cet album est à prendre comme un pont jeté entre les biceps de Bruce Springsteen et les veines pourries de Johnny Thunders. Ne serait-ce que pour cette vision de l'Amérique qui s'élève et s'effondre, on adhère. ✪✪✪✪

JEAN-VIC CHAPUS

David Byrne & Fatboy Slim

"Here Lies Love"

NONESUCH/ WARNER

Généralement, lorsqu'il est fait allusion à Imelda Marcos, ex-Première Dame des Philippines dans un canard de rock, c'est pour rappeler la fois où les Beatles l'ont snobée, refusant, à l'occasion d'un concert sur ses terres entourées d'eau (le 4 juillet 1966), d'aller gueuletonner avec elle. On a tout entendu sur cet événement mais, une chose est sûre, les Fabs ont alors bel et bien réveillé le démon tapi en cette dingue qui menait grand train. Quarante-quatre ans plus tard, c'est à un autre allumé, David Byrne, qu'on doit de retrouver Imelda Marcos dans les pages de Rock&Folk. Jamais le dernier lorsqu'il s'agit de donner corps à une lubie, l'ex-Talking Head s'est cette fois mis en tête de rendre hommage à la veuve de

Ferdinand au prétexte que *"sa vie a été formidable"*. On pourra douter du bien-fondé de ce projet (insufflé par un bouquin et la relation qu'Imelda entretenait avec Estrella Cumpas, la femme qui l'a élevée) mais pas de sa teneur musicale. Rarement mauvais, Byrne élève parfois son propre niveau et l'a fait ici en compagnie de Norman *Fatboy Slim* Cook, qui cosigne et bidouille la plupart de ces titres auxquels des intervenantes du calibre de Tori Amos, Martha Wainwright, Cyndi Lauper, Joss Stone ou Natalie Merchant prêtent leur voix. Véritable ovni, ce double CD déborde de pop charnelle un peu surannée (les cordes...), mais enjouée puisque Cook ne cuisine ses arrangements qu'à partir de rythmes dansants. Tout "Here Lies Love" n'est pas vital et encore moins à prendre au premier degré, mais le simple fait que ce drôle de rêve soit devenu réalité devrait rassurer ceux qui craignent que la musique devienne atone lorsque le support CD aura tout à fait disparu. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Meshell Ndegeocello

"Devil's Halo"

MERCER STREET

Quand Prince déçoit — et en l'occurrence il déçoit beaucoup (et trop souvent) — vers qui nous tournons-nous ? Vers Meshell Ndegeocello. Et pourquoi donc ? Parce qu'elle n'a jamais trahi. De l'acid-jazz de "Plantation Lullabies" au funk *countrysant* de "Bitter", du *(contemporary)* R&B avant-gardiste de "Cookie : The Anthropological Mixtape" à la pop ambient de "Confort Woman", c'est un parcours sans faute — et éminemment artistique (puisque ô combien évolutif) — que Meshell Ndegeocello a déroulé avec la grâce de ceux qui se savent appartenir aux cieux étoilés. "Devil's Halo" confirme d'imparable façon l'immense talent de la dame. Par on ne sait quel miracle, nous voilà conviés à naviguer — dériver ? — entre deux univers (faussement ?) antinomiques : celui, étourdiment vaporeux et élégiaque, du "Confort Woman" susmentionné, et celui plus rugueux et rageur qui caractérisait le dernier album en date de Meshell ("The World Has Made Me The Man Of My Dreams"). L'expérience est pour le moins déstabilisante, mais jouissive assurément. Alternent plages ambient aux vertus hypnotisantes — sur lesquelles vient s'apposer, avec la légèreté volatile d'un elfe, la voix

plaintive (mais jamais démonstrative) de Meshell — et giclées hardcore fleurant bon l'allant décomplexé d'une néo-punk rebelle en proie aux affres de ses premiers émois amoureux. Parfois, survient une grosse basse électronisante comme celles que l'on entendait vrombir sur "Cookie...", et l'on se dit alors que si "Devil's Halo" peut se percevoir comme une œuvre synthétique, il n'en reste pas moins un déroutant chef-d'œuvre. ✪✪✪✪

ALAIN ORLANDINI

Corinne Bailey Rae

"The Sea"

EMI

Elle avait tout pour plaire. Tout pour être heureuse. Ça faisait beaucoup. Propulsée dans les charts de chaque côté de l'Atlantique grâce à "Put Your Records On", extrait un brin racoleur de son premier album paru en 2006, Corinne Bailey Rae s'apprêtait à enfiler les tubes, à jouer partout, à publier un nouveau disque tous les deux ans. Puisque Norah Jones avait déçu en condensant le meilleur d'elle-même dans un premier album accidentel, on s'était rabattu, en tout bien tout honneur, sur cette jolie Anglaise de Leeds. Et puis son mari, un musicien aussi, est mort d'overdose. Ça casse. En deux. Mais plutôt que tout plaquer, et même si on imagine qu'elle y a songé, Corinne s'est remise au boulot,

plus lentement que prévu, et fait enfin couler "The Sea", son premier album majeur, qui devrait rabattre le caquet des durs d'oreille qui ne voyaient en elle qu'une princesse R&B de plus. A des années-lumière des *divasses* qui saturent le genre, elle partage toutefois avec elles de belles racines soul. Mais au lieu de n'en conserver que le clinquant, c'est aux origines organiques de la musique jouée par des Noirs chez les Blancs que Corinne remonte dans cette dizaine de titres qui brillent par leur intégrité chargée d'émotion. En clair, elle est plus Stax que Motown, et on ne saurait s'en plaindre. Dans un registre le plus souvent médium — le thème principal du disque est son compagnon disparu — utilisant sa voix pour serpenter entre les mots et les notes et, entourée d'une équipe qui savait l'heure grave et l'a soutenue jusqu'au bout, elle s'impose comme une chanteuse plus consistante que jamais, meurtrie certes, mais qui a su renaître de ses larmes. Encore chaudes. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Hawksley Workman

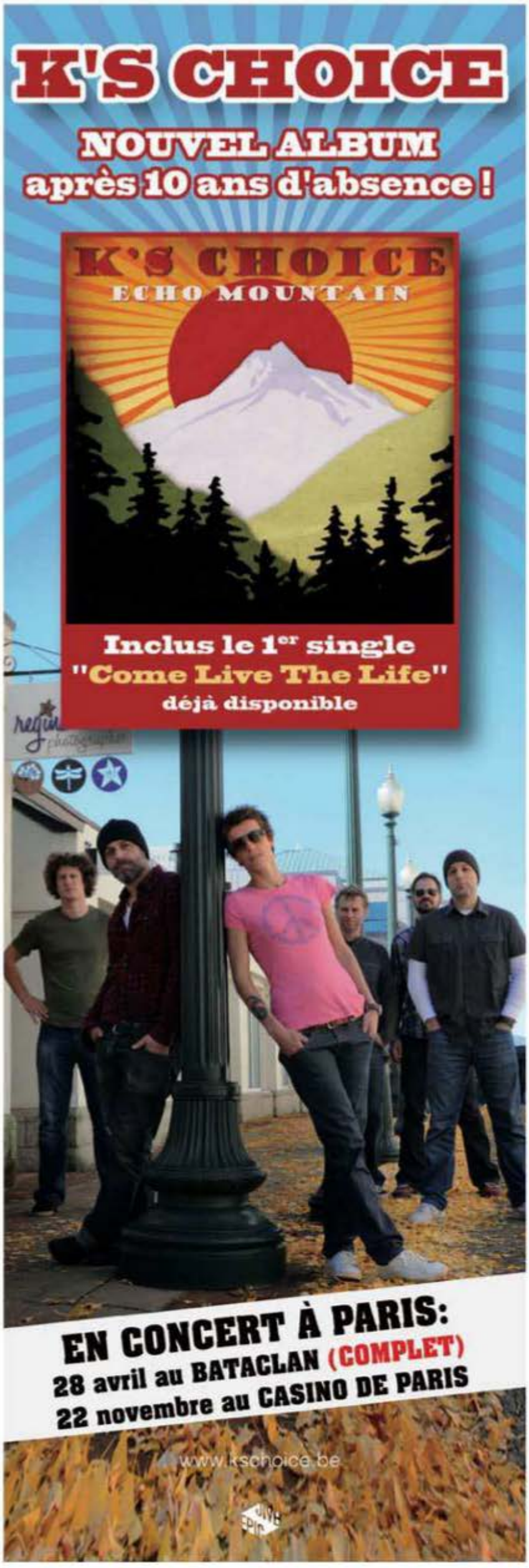
"Meat/ Milk"

NAIVE

Il est toujours très ambitieux de sortir un double album mais c'est encore plus surprenant et rare à notre époque. Vingt-trois titres constituent cet opus d'une grande diversité. "Meat", enregistré avec Stew Crookes, semble plus charnel avec davantage de batteries jouées que de programmations. "Milk", produit par le Suédois Marten Tromm, est sans doute plus homogène. Le prolifique artiste canadien n'a peur de rien et part dans toutes les directions, habité par la douleur d'une séparation. Sa voix et la façon de traiter les batteries permettent de toujours garder des repères et d'unifier le tout. Sur "Meat", on passe d'un piano/ voix très brut ("Song For Sarah Jane") à des titres rock très produits ("French Girl In LA", "Chocolate Mouth"), parfois jouissifs comme du Weezer ("Tokyo Bicycle", "We'll Make Time"). On croit par moments être face à une production de Timbaland, puis la tension monte et le titre semble chanté par Jack White ("You Don't Want To Break Me You Want To Tear Me Apart"). Les textes parfois très politiques restent simples et d'une grande justesse ("And The Government Will Protect The Mighty", "We Ain't No Vampire Bats"). "Milk", plus électronique et dansant, respire un peu moins et ressemble

davantage à un album de home studio. La guitare branchée dans l'ordinateur, traitée avec des simulations d'amplis, reste froide et la caisse claire tombe toujours à plat. Certains titres semblent être des parodies de titres qu'on déteste ("Who Do They Kiss", "Some People") avec des textes volontairement stupides et de mauvais goût ("Animal Behaviour"), d'autres sont très touchants avec des textes très beaux et directs ("Devastating", "Robot Heart", "Warhol's Portrait Of Gretzky"). ✪✪✪

BRIAG MARUANI



Disques pop rock

Son Of Dave

"Shake A Bone"

KARTEL/ NAIVE

On nous a déjà fait le coup, non ? Ce blues néanderthalien, poncé au papier abrasif, à l'os, comme gémi par un mort de faim... Dans ce domaine, les gens de chez Fat Possum touchent à la perfection. Tom Waits, quand il oublie de se prendre pour Tom Waits, aussi. Nu comme un ver, Jon Spencer est capable également d'un boucan similaire... Mais là, il s'agit du *Fils de Dave*. Pas le pote de Vanina qui traîne du côté de chez Swann, mais un certain Benjamin Darvill dont le fait d'armes ultime était jusqu'ici d'avoir ferraillé aux débuts des années 90 pour les oubliés Crash Test Dummies... Heureusement, depuis dix ans, ce Canadien basé à Londres fait un tout autre numéro de saltimbanque. Ce fameux machin blues destroy donc. Sans chichis.

Bricolé à coups d'harmonicas salaces et de beats lourds mais lo-fi, mi-techno, mi-hip hop... Arborant Borsalino et costard de rigueur, ce vrai-faux bluesman quadragénaire possède pourtant une indéniable originalité. Car au fin fond de son intense dénuement, Son Of Dave construit une Babel bien solide, dans la transe répétitive, dans ce beat stakhanoviste (*human beatbox* ?) presque abrutissant autour duquel il enroule les salves de son ruine-babines rouillé et de sa voix rocailleuse. Il chante comme il respire. Et comme il respire comme un tubard, comme son *chant* semble filtré par un antique Astatic, on se laisse embarquer dans cette valse ivre qui fait au blues ce que Suicide infligeait au rockabilly. Sans se forcer, on frappe du pied avec lui tout au long de cette aventure mise en boîte par Steve Albini. Et on se *shake* les *bones*. La démangeaison du mois, haut la main. ✪✪✪

MARC ZISMAN

The Soft Pack

"The Soft Pack"

HEAVENLY/ COOPERATIVE

Après avoir (à notre grand regret) abandonné en 2009 le patronyme provocateur de The Muslims, le quatuor de San Diego qu'il convient désormais d'appeler The Soft Pack sort enfin son premier album officiel (après un excellent EP inaugural sorti en 2008 et réédité il y a peu). Si on met de côté les rythmiques surf-rock qui donnent une fragrance iodée à quelques morceaux ("Pull Out", "Parasites"), les musiciens de The Soft Pack n'ont pas grand-chose dans leur attitude qui évoque la Californie et ses clichés ensoleillés. Avec leur dégaine sobre d'employés de bureau anonymes, ils apparaissent ainsi comme des anti-rock stars — une image qui détonne avec la concision et la morgue punk de certains de leurs morceaux — qui jouent une musique tendue et précise sur laquelle le chanteur Matt Lamkin vient distiller quelques conseils de vie ("Answer To Yourself", "Move Along"), jouer sur son image de loser ("Down On Loving") et lancer quelques subtiles diatribes anti-ordre établi ("More Or Less"). En dix morceaux enlevés, le groupe déploie un rock indé qui tire son inspiration des meilleurs groupes new-yorkais du siècle dernier. On pense aux Strokes pour le son garage, aux Modern Lovers pour les textes ironiques, aux Feelies pour les rythmes fous de

certains morceaux. Doué pour les gimmicks pop (le refrain facile de "C'Mon", l'imparable mélodie de "Answer To Yourself"), doté d'une guitariste efficace au jeu épuré et d'un chanteur à la plume acérée, The Soft Pack possède tous les atouts pour devenir un groupe culte, à défaut d'être populaire. Son album est une vraie bouffée d'oxygène. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

John Butler Trio

"April Uprising"

JARRAH/ BECAUSE

Sur le papier, John Butler a tout pour lui. Une belle histoire d'abord, celle d'un musicien de rue de l'Ouest australien devenu en dix ans l'un des plus gros vendeurs de disques de son pays, sans y sacrifier sa liberté artistique puisque l'homme a fondé son propre label indépendant. Un engagement tous azimuts ensuite, pour subventionner d'autres artistes, défendre la forêt tasmanienne et autres causes dénotant une conscience politique aiguë.
Bien. Vient l'écoute du disque. Et là, tout s'écroule ? Déjà les influences respectables affichées sur le dossier de presse (de Bob Marley à Noam Chomsky en passant par les Meters), laissent place à une plus évidente : on entend surtout là l'œuvre d'un émule de Ben Harper, quoique moins doué.

La palette est sensiblement identique : rock nerveux ou reggae cool. Même formule en trio également avec, au centre, une guitare slide dont Butler joue à plat... Le problème essentiel du disque, c'est que Butler compose une chanson à partir de vraiment pas grand-chose : riffs et progressions d'accords sont trop simplistes pour être mémorables. Les mélodies ne peuvent donc l'être non plus, et sont même assez embarrassantes lorsque John se met en tête de scander façon hip hop ("One Way Road"). Le chant est assez limité aussi, et l'effet constant sur la voix lui confère un côté rock FM californien nineties dispensable ("To Look Like You"). On sauvera le jeu de guitare, plus convaincant que le reste, et l'avant-dernière chanson ("Gonna Be A Long Time") qui donne — enfin — à entendre un bon groove et une mélodie accrocheuse. Une question demeure : à quoi bon se battre pour son indépendance artistique si c'est pour accoucher d'une musique d'un tel conformisme ? ✪✪

BERTRAND BOUARD

Steve Hill & The Majestiks

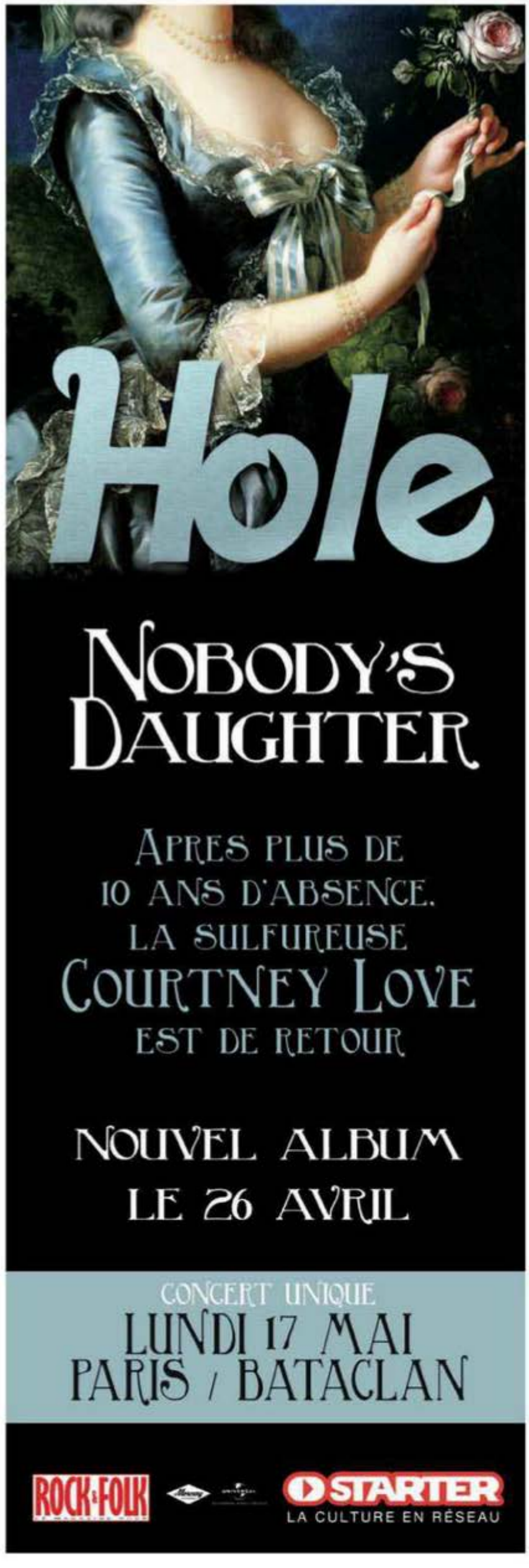
"The Damage Done"

POP LAW/ SONY MUSIC

Après une décennie à jouer du blues puriste, le Québécois Steve Hill s'est laissé tenter par le diable. L'envie de monter un groupe le taraudait depuis sa première tentative rock en 2007 ("Devil At My Heels"). Sous prétexte d'une tournée des festivals, le guitariste s'est attaché les services d'anciens compagnons de route (son vieux pote Rock Laroche, le redoutable batteur Sam Harrison et un guitariste au nom improbable de Johnny Flash) avant de s'enfermer en studio pour répéter. Devant l'évidente alchimie du groupe, Hill décida alors d'enregistrer les séances. En cinq jours "The Damage Done" était dans la boîte. Qu'y entend-on ?
Un groupe de blues-rock à l'ancienne, du genre à empiler les amplis Marshall et à se lancer dans de fulgurants solos au bottleneck, avec un son de Les Paul chaleureux et un chanteur à la voix rauque de buveur de whisky. Du gros rock imprégné de l'état d'esprit seventies, de la glorieuse époque des guitar heroes — les vrais, pas ceux qui jouent devant leur télé. Steve Hill & The Majestiks sonnent comme un authentique groupe sudiste avec leur southern-fried rock à la Allman Brothers, pour le meilleur (les superbes "The One", "Who Do You Think You Are", "Too Much Pressure"), comme pour

le pire (quelques ballades pesantes inhérentes au genre émoussent parfois le propos). Au milieu des excellents originaux de Hill, l'album contient de nombreuses reprises de classiques de Taj Mahal, Howlin' Wolf, Robert Johnson (une version musclée de "Up Jumped The Devil...") et même des Yardbirds, avec un "Lost Woman" qui dévoile toute la finesse dont le groupe est capable derrière son allure mastoc. ✪✪✪✪

ERIC DELSART



Réclame

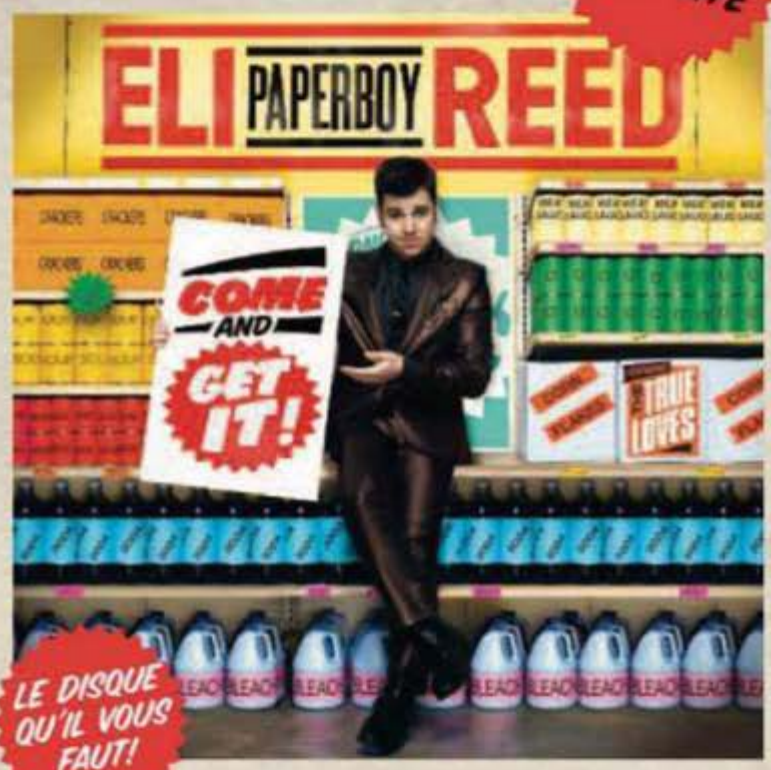
ELI PAPERBOY REED

Come and Get it!

NOUVEL ALBUM

COCKTAIL 100% SOUL/POP

AGIT CONTRE LA MOROSITÉ



DISPONIBLE LE 27 AVRIL EN DIGITAL
LE 3 MAI CHEZ TOUS LES BONS DISQUAIRES

INCLUS COME AND GET IT!

SHOW TIME !

LE 29 AVRIL AU NOUVEAU CASINO PARIS

LE 30 AVRIL À L'AÉRONEF LILLE

INFOS/VIDEOS/CONTENU A TELECHARGER VITE SUR PAPERBOY.FR!

Virgin Records EMI RADICAL ROCK&FOLK Europe1 France 4

Disques classic rock

Drive By Truckers

"The Big To-Do"

ATO RECORDS/ PIAS

Les Drive By Truckers sont régulièrement encensés, depuis une dizaine d'années, par la presse rock anglo-saxonne. Emmené par le guitariste-chanteur-compositeur Patterson Hood, fils du bassiste David Hood (les meilleurs Aretha Franklin, entre autres), le groupe a en effet aligné une suite d'albums d'une remarquable consistance, combinant écriture littéraire et guitares droites et rugueuses. S'ils n'ont jamais hésité à puiser la source de leurs chansons dans leur Sud natal, allant jusqu'à ériger l'histoire de Lynyrd Skynyrd en épopée sur "The Southern Rock Opera" en 2001, les Drive By Truckers ne sont toutefois pas des héritiers directs du gang de Ronnie Van Zant :

musicalement, le groupe a davantage à voir avec une version musclée des Heartbreakers de Tom Petty, ou millimétrique de Crazy Horse. Huitième album studio, "The Big To-Do" s'ouvre par une série de chansons pour le moins intenses : "Daddy Learned To Fly", raconté du point de vue d'un gosse dont le père vient de mourir, "The Fourth Night Of My Drinking", virée alcoolisée tournant au vinaigre, "Birthday Boy", plongée dans la tête d'une prostituée, et "The Wig He Made Her Wear", inspirée par l'histoire vraie d'une femme ayant abattu son pasteur de mari. Le reste est à l'avenant. Cette écriture sombre et minutieuse, dépeignant des personnages de l'Amérique profonde, semblant sortis de livres de Raymond Carver, Russell Banks ou des chansons du Springsteen de la fin seventies, est portée par l'attaque frontale, mais non dénuée de finesse, des trois guitares. La maîtrise de l'anglais est donc requise pour apprécier les morceaux à leur juste valeur, faute sinon de les trouver quelque peu monolithiques. ★★★★

BERTRAND BOUARD

Roky Erickson & Okkervil River

"True Love Cast Out All Evil"

ANTI/ PIAS

Depuis plusieurs années, la communauté rock d'Austin s'affaire à cajoler son fou du village, Roky Erickson. Sorti des griffes de son horrible daronne et des institutions psychiatriques par son jeune frère, l'ancien leader des 13th Floor Elevators désormais âgé de 62 ans a passé la fin de la décennie à se produire sporadiquement dans de prestigieux théâtres (Royal Albert Hall) et festivals (Coachella, South By South West). Les médecins ayant trouvé le bon dosage des M&M's ingurgités quotidiennement par le Texan n'ayant plus la lumière dans toutes les pièces, chaque nouvelle prestation rassurait un peu plus, on se prenait même à rêver de le voir un jour revenir au disque... C'est chose faite, le barbu barge ayant été embarqué en studio par un backing band cinq étoiles : Okkervil River. Chaperonné par Will Sheff et ses hommes, le vieux Roky n'a jamais été aussi mis à nu. Souvent poignant, émouvant même, "True Love Cast Out All Evil" offre d'incroyables instants (trous d'air ?) quasi surnaturels, comme des mini-trips au centre du cerveau d'un alien du rock'n'roll. Et comme tout cela respire joliment le kaléidoscope, les paysages défilent avec la belle incohérence de l'artiste : psychédélique évidemment, mais aussi country,

garage... D'ambiances climatiques en déluges électriques — le boulot de Sheff est colossal d'un bout à l'autre du disque — Roky trouve ici la garde-robe qu'il n'a jamais eu la chance de se payer. Et sa prose décalée colle à la perfection à quelques cordes par-ci, un orgue fantomatique un peu plus loin, des cuivres ou des percussions dosés là-bas encore. Un superbe album testament ? Pas vraiment. Un superbe disque de résurrection, oui. ★★★★

MARC ZISMAN

Jeff Beck

"Emotion & Commotion"

WARNER

On se morfond si souvent de la disparition précoce de talents d'exception qu'on en oublie parfois que d'autres sont encore de ce monde, et continuent de chercher. A 66 ans, Jeff Beck livre un album déconcertant, nouvelle étape d'une carrière guidée par l'obsession de ne jamais se répéter. "Emotion & Commotion" est à l'image de cette dernière : une prise de risque, sans souci de cohérence ni de plaire (voir la pochette d'un goût douteux et le titre bâclé), avec quelques moments d'embarras compensés par de plus nombreux assez stupéfiants. C'est donc à la musique classique que Jeff Beck a ici décidé de se frotter. Quatre morceaux relèvent véritablement de cette démarche, et sont autant de réussites : usant d'un toucher d'une

subtilité diabolique, modulant le son jusqu'à émuler une voix ou un violon, Beck fait flotter sa guitare par dessus l'orchestre de 64 musiciens avec une musicalité exquise, tout particulièrement sur la reprise liquide de "Somewhere Over The Rainbow". Avec un éclectisme assumé, trois instrumentaux plutôt jazz-rock s'ajoutent à l'ensemble, l'un emmené par un riff alerte et culminant dans un solo invraisemblable ("Hammerhead"), les autres atmosphériques avec mélodies gracieuses mais arrangements un tantinet chargés ("Never Alone" et "Serene"). Le bât blesse avec les morceaux chantés : la reprise d'"I Put A Spell On You" avec Joss Stone passe encore, mais cette dernière emporte "There's No Other Me" dans le fossé, faute à des limites vocales flagrantes. Mais qui d'autre pouvait faire succéder ce morceau heavy rock outrancier à une aérienne aria de Puccini ? Faisant fi du *musicalement correct*, El Becko poursuit sa quête. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

The Chieftains featuring Ry Cooder

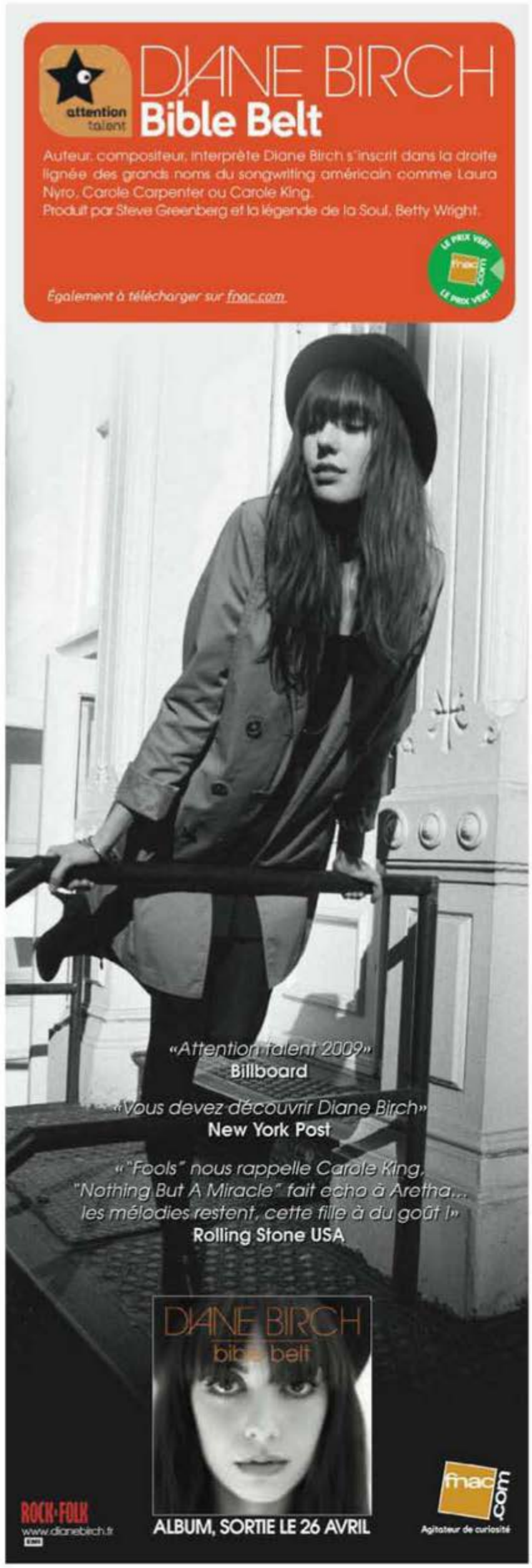
"San Patricio"

CONCORD/ UNIVERSAL JAZZ

En 1846, des milliers d'Irlandais débarqués aux Etats-Unis pour fuir la famine se retrouvèrent embrigadés, souvent de force, dans la guerre contre le Mexique. Guère enthousiastes à l'idée de combattre d'autres catholiques, un grand nombre d'entre eux passèrent de l'autre côté du Rio Grande et se rangèrent aux côtés des Mexicains. Le nom de leur régiment : la légion de Saint-Patrick, ou San Patricio. C'est cette histoire oubliée, au dénouement tragique puisque de nombreux déserteurs irlandais finirent pendus par l'armée américaine, que Paddy Moloney, le leader des Chieftains, et Ry Cooder ont décidé de ressusciter. Tous deux ont convoqué à cette fin des dizaines de musiciens, irlandais, mexicains et américains, lors de séances étalées sur deux ans.
Le résultat est à la mesure de l'ambition. L'histoire est découpée en 19 morceaux, chantés en espagnol à quelques exceptions près (le joli "The Sands Of Mexico" de Cooder), entre lesquelles s'intercalent des instrumentaux vifs et évocateurs. D'un strict point de vue musical, le grand mérite du disque est d'établir la connexion entre les musiques traditionnelles mexicaines et irlandaises,

à l'image de "La Iguana", "Danza de Concheros", "El Relámpago" ou du grandiose "Finale" dont les mélodies circulent d'un groupe à l'autre avec la plus grande fluidité. On notera les présences de l'acteur Liam Neesson transportant l'auditeur sur le champ de la bataille décisive ("March To Battle"), de Linda Ronstadt susurrant une vieille chanson mexicaine ("A la Orilla de Un Palmar"), ou de la grande chanteuse mexicaine Chavela Vargas (bouleversant "Luz De luna"). Un tour de force, un vrai. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD



Disques français

Françoise Hardy

"La Pluie Sans Parapluie"

VIRGIN/ EMI

Après un détour du côté de la littérature via une autobiographie best-seller ("Le Désespoir Des Singes Et Autres Bagatelles"), Françoise Hardy revient à ses premières amours avec une constance et une élégance qui forcent admiration et respect. Comme nombre de ses collègues en quête de renouvellement, elle a fait appel à plusieurs intervenants contemporains pour lui concocter des mélodies, voire des chansons clefs en main (Jean-Louis Murat, La Grande Sophie, Arthur H). Mais au lieu de se disperser en un kaléidoscope rutilant et démonstratif, la chanteuse intègre ces multiples influences à un univers dont elle garde de toute évidence le contrôle en lui apposant sa marque personnelle : des textes entre deux eaux et cette voix

toute en douceur, si reconnaissable. La ballade demeure son moyen d'expression privilégié, avec des réussites moelleuses comme "La Pluie Sans Parapluie" (complainte atmosphérique) ou "Mister" (chanson d'amour douce-amère de La Grande Sophie) et une atmosphère générale entre spleen et confidence, mais l'égérie des sixties ne se limite pas à ce domaine où elle fait preuve d'un indéniable savoir-faire. Poussée par une exigence musicale qui transparaît à travers la qualité de l'enregistrement et de la production, Françoise Hardy emprunte des voies plus pop et enlevées où elle retrouve un peu de cette fièvre électrique qu'elle avait expérimentée avec Rodolphe Burger sur son album le plus risqué ("Le Danger") : "Champ D'Honneur" porté par un gimmick vocal entêtant, "Les Pas", obsédant et nostalgique, ou "Memory Divine", parenthèse anglophone aux accents antifolk, composée, produite et jouée par un Murat particulièrement inspiré. ✪✪✪✪

H.M.

Camélia Jordana

"Camélia Jordana"

JIVE EPIC/ SONY MUSIC

Il est probable qu'à la lecture du nom de l'auteur de ce premier album, certains de nos respectables lectrices et lecteurs manquent de s'étouffer : *"Camélia Jordana ? L'ado à lunettes montée en épingle pendant Nouvelle Star. Un peu de sérieux ! C'est quoi, la suite ? Une chronique positive de l'album tribute à Motörhead interprété par Cyril Lignac ?"* Mettons de côté tout a priori stupide : cet album portant le blase *Camélia Jordana* est un disque réussi. Aucune menace de la part de l'état-major de ce magazine ne nous oblige à écrire cela. Architecturés par BabX, Mustang, Mathieu Boogaerts ou encore l'inconnu Abel K1, ces 15 titres jouent à fond le grand écart stylistique. Il y a donc ici une complainte folk des grands espaces à la Bashung ("Calamity Jane"), un chant crépusculaire façon Barbara ("Lettera"), du rockabilly synthétique empruntant aux convulsions d'Alan Vega ("Ou Pas", titre bonus), des comptines de nostalgie pop ("La Vie En Solitaire"). Tout cela, transformé par une voix impossible à dater, forme une bande-son idéale de l'indécision adolescente. A 17 ans, tout drame intime devient une grande tragédie. Le premier album de Camélia Jordana est une petite victoire à l'échelle de la pop française. Il dit que l'interprète peut primer en sensibilité sur l'auteur compositeur. Il dit qu'on

peut tracer un pont entre la candeur britpop de Kate Nash et la profondeur de la soul à vif à la Melody Gardot, sans perdre sa spontanéité. Il dit qu'une nouvelle génération incluant BB Brunes, Julien Doré, Arnaud Fleurent-Didier, Orelsan, Shades, Phoenix, Turzi, Zak Laughed, Mustang et Camélia Jordana piaffe d'impatience de prendre sa place. Il est temps. ✪✪✪✪

JEAN-VIC CHAPUS

Xavier Pillac

"Trio Live"

BARYTON MUSIC

L'optimiste Poitevin entre pour la troisième fois dans l'arène phonographique, avec une folle envie de voir voler des molaires. Gageure : il pratique un blues-rock en trio live, farci de solos de Strato. Mais, miracle : porté par cette candeur d'un autre âge, Pillac sort un album splendide. Un jour le trio embarque pour une tournée de quinze dates. Pillac vend son dernier rein, s'achète des cartes son, des micros, des câbles, un ordinateur portable, et saisit l'intégralité des concerts. Ensuite il scrute ce vrac au compte-fil et retient ces douze poches d'énergie, tendues à craquer, moitié compos, moitié reprises (Pillac connaît des auteurs que le lépidoptériste le plus allumé ne soupçonne même pas : Colin James, Jeff Magidson, Brendan

Strath)... Un mixage soigneux donne à cette capture live l'éclat d'un album studio, et n'en dégrade jamais la spontanéité. Il fut un temps où notre homme se produisait avec une section de cuivres. Ça s'entend. Swing athlétique, mise en place impeccable, ce ring sonne comme un énorme big band sans la tuyauterie. Jumps confortables, scalpels funky, le "Ramblin' On My Mind" de Robert Johnson en galop rock'n'roll... l'album camphre du feu de Dieu à chaque round ! Pillac chante avec un zézaiement jazzy, comme s'il avait des pinceaux de batterie sur la langue. Les cordes jubilent en lignes claires et fluides, deviennent orageuses et se mettent à zigzaguer en éclairs de rock. Avec Antoine Escalier et Hervé Herry, bassiste et batteur au jeu de jambes particulièrement sexy, voici encore trois seigneurs qui hantent le grand ghetto lumineux, méconnu (et intermittent) du blues français. ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Les Shades

"5/5"

TRICATEL/ SONY MUSIC

Le premier album des Shades avait laissé froid. Cette jeunesse arrogante, aux yeux plein d'étoiles narquoises, aux tronches faites pour l'amour, non ! Nouvel album. On écoute tout de même. Conscience professionnelle qui serre déjà les poings. En guise d'introduction, une déclaration de guerre, guitares anglaises hooligan, voix sensuelle, au sourire en coin. Et ces premiers mots jetés : *"J'additionne les échecs..."* On tique. "Ton Rendez-Vous Manqué", qui suit, dévoile une nonchalance de combat, encore servi par un texte audacieux où il est, entre autres, question de New York et de ses tours. Et puis, le viol de la certitude, la fin des préjugés : "A L'Horizon", troisième chanson, car ici on écrit indéniablement des chansons, qui s'impose comme un cancer. Mélancolie au refrain tumeur, qui emmène loin, là où les souvenirs réchauffent un présent déjà mort. Formidable ! "Dictateur" ouvre sur des ondes que l'on brouillerait pour mieux imposer sa volonté. La guitare mord, la voix susurre avant de s'élever. On flirte ici avec la variété, la vraie, celle qui rassemble mère et fils, néant et universel. Ici, des *"navires percent l'océan"*. Beau. "Chaque Foulée" et son minimalisme qui pousse à la confidence touchent l'âme sans jamais racoler : *"J'ai le sentiment que le futur n'existe*

pas", chante Benjamin Kerber, pour lui, pour les autres. "Une Ile Déserte", avec ses cordes voyageuses immobiles, lorgne vers le Sud et apaise les corps. "Autoroute" file tout droit vers un passé où les hommes dansaient plutôt que de prendre un crédit. "La Foi" indique que Dieu n'est pas mort. Les Shades livrent un disque flamboyant, où Sun Tzu percute une vision d'une électricité débarrassée de ses derniers gimmicks, de ses ultimes complexes. ✪✪✪✪

JEROME REIJASSE

Lafayette

"Rock You"
LAUREL

Agrégation de musiciens chevronnés venus d'horizons divers (stoner, soul, grunge), Lafayette tire son nom du célèbre marquis, trait d'union entre la France et les Etats-Unis.
Originalité : l'habituel *frontman* est ici une *frontwoman*, Nathalie Loriot, dont la voix soul donne une coloration particulière à des morceaux de facture classique et place le groupe dans la lignée d'antiques précurseurs tels que Zephyr ou Mama Lion. Ce "Rock You", premier album de la formation, démarre sur des bases impressionnantes : "Suck Or Lose" et la chanson-titre sont des classiques instantanés d'une fusion stoner-soul-funk qui évoque un croisement entre les Queens Of The Stone Age, Skunk Anansie et Lenny Kravitz. Passé le quatrième morceau,

l'emballant "Ida", le rythme du disque se voit ralenti par une ballade obligée (la trop longue "People Like Me") qui jure en comparaison des fougueux premiers titres. L'écriture se fait ensuite moins efficace, malgré quelques éclairs comme les excellentes "Jim Jones" et "The Beast In Me", et le disque se conclut, hélas, sur une autre ballade dispensable ("If I"). On regrette surtout, tout au long de ce premier opus, que le groupe ne prenne pas davantage de risques — aucun solo n'est vraiment mémorable, malgré le talent des deux guitaristes — et qu'il se cantonne à une sorte de *formule* ne dépassant pas la barre des quatre minutes.
Du talent, de la technique, une bonne production (assurée par les membres eux-mêmes, habitués des studios), certes, mais un manque d'audace qui diminue l'impact de ce disque globalement inspiré et sexy. ✪✪✪
JONATHAN WITT

Disiz

"Peter Punk Dans Le Ventre Du Crocodile"
NAÏVE

A l'heure des rappeurs hardcore irréels (voir l'étonnant Al K Pote, l'homme qui tourne ses clips déguisé en boucher-équarisseur et dit *"reniffe mon calfouette"* dans ses refrains), l'ancien protégé de JoeyStarr tente d'emprunter la fameuse passerelle entre hip-hop et musique pop. Au pays des duos Passi/ Calogero, on sait que l'exercice peut s'avérer périlleux.
Disiz (anciennement La Peste) avait obtenu voici une dizaine d'année un tube sympathique (le léger "J'Pète Les Plombs"). Depuis, l'homme d'Evry n'a cessé de papillonner en marge de son activité rapologique, au cinéma notamment, et avoué son envie de changer de crèmerie musicale. Comme son titre semble l'indiquer, "Peter Punk..." serait l'album où Disiz désire exprimer son amour pour les guitares électriques, la batterie, voire les lignes de basses chétives à la Gang Of Four ("Rien Comme Les Autres"). L'ensemble est produit, composé et joué par Diesel, un ancien de KDD. Disiz affirmait vouloir éviter les poncifs du rap à gros riffs ? C'est réussi. On pense ici davantage au Katerine de "Robots Après Tout" qu'à Puff Daddy. Et Disiz dans tout ça ?
Le garçon déploie un flow souple, agile, posé. Quelque part entre MC Solaar (avant sa mue en Jean Roucas du

hip-hop), De La Soul et les spécialistes du talk-over à la française. "Crocodile", très LCD Soundsystem dans l'esprit, ou "Faire La Mer", avec son texte ciselé, semblent les plus réussies. Au vrai, l'ensemble est convaincant. Peut-être pas assez pour crier *"ceci est 'L'Homme A Tête De Chou' de 2010"*, mais suffisant pour exciter les ondes du service public et le jury des prochaines Victoires de la Musique. ✪✪✪
BASILE FARKAS

Comme des chiens

The Jimi Hendrix Experience

"ARE YOU EXPERIENCED"
"AXIS : BOLD AS LOVE"
"ELECTRIC LADYLAND"
"THE FIRST RAYS OF THE NEW RISING SUN"
Experience Hendrix/ Sony Music

On en est à combien de rééditions de ces classiques, à chaque fois dans des versions présumées meilleures que les précédentes ? Quatre ? Cinq ? Impossible de se souvenir... Voici donc, aujourd'hui agrémentés chacun d'un court DVD resituant les conditions d'enregistrement, les quatre CD essentiels du magicien de Seattle. Les deux premiers sont des classiques de rock heavy psychédélique très puissant, tout en comptant quelques

grands moments de délicatesse — ceux qu'on finit souvent par préférer, d'ailleurs — comme "The Wind Cries Mary" ou "Little Wing"... Le troisième est une extravagance psyché-blues sous forme de double album, "Electric Ladyland", qui, malgré quelques longueurs typiques de l'époque, est transpercé de chefs-d'œuvre ("Crosstown Traffic", "All Along The Watchtower"). Le quatrième assemble en un faux album posthume des titres disséminés après sa mort sur différents albums douteux, mais réunit des choses à ne pas manquer ("Room Full Of Mirrors", "Angel", "Dolly Dagger"). Après cela, pour qui en a envie, il reste quatre mille live et d'autres compositions de raretés pas toujours passionnantes.

Buddy Holly

"NOT FADE AWAY – THE COMPLETE STUDIO RECORDINGS AND MORE"
Hip-O Select (import Virgin Megastore)

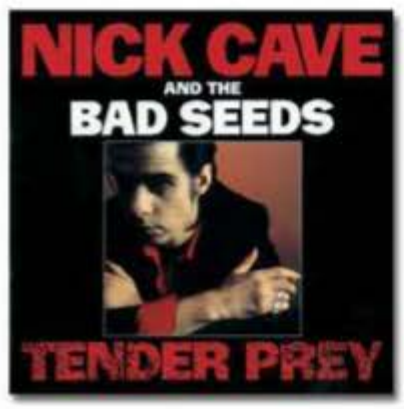
Pour des raisons juridiques a priori impossibles à déboulonner, l'œuvre de Buddy Holly n'avait jamais été correctement rééditée, et jamais dans son intégralité, quand tout Elvis, Cochran, Gene Vincent, Little Richard, Chuck Berry, etc, était disponible depuis des lustres. Aujourd'hui, la Rolls-Royce des labels de rééditions est parvenu à tout remettre à plat, et sort un coffret

réunissant tout ce que l'homme a jamais enregistré. Et quand on dit tout, c'est tout : d'enregistrements quasi-inaudibles réalisés chez lui durant son adolescence aux titres overdubbés exhumés après sa mort, tout y est. Dont de très multiples prises inédites, départs ratés, etc. On ne comprend toujours pas pourquoi les personnes concevant ces coffrets mythiques — l'objet est absolument magnifique, plus proche d'un beau livre que d'un simple coffret — ne pensent que très rarement à réunir les prises alternatives sur des disques à part : en fin de compte, il est à peu près impossible d'écouter ce coffret sans avoir à programmer son lecteur CD, à moins qu'on ait envie d'écouter à la suite cinq versions d'un même morceau. Mais pour le reste, c'est sublime (voir le son de "Heartbeat", entre autres).

Nick Cave & The Bad Seeds

"TENDER PREY", "THE GOOD SON", "HENRY'S DREAM"
Mute/ EMI

Pour les amateurs de Nick Cave, il y a un avant et un après-"Tender Prey"... Avant, ce sont deux albums de blues *beefheartien*, courageux mais difficiles, le somptueux mini-album "Your Funeral... My Trial", et l'un des plus grands albums de reprises jamais enregistrés (qui a miraculeusement échappé au dossier du mois dernier), "Kicking Against The Pricks". L'esprit des Bad Seeds se mettait alors en place tout en dévoilant ses influences (blues d'avant-guerre, country gothique, romantisme kitsch et, naturellement, Elvis Presley, la Bible et la littérature américaine sudiste). Avec "Tender Prey" (1988), on atteint l'équilibre absolu dans la somme des influences des Bad Seeds. Un paradoxe dans la mesure où l'enregistrement, extrêmement chaotique, a été réalisé dans plusieurs pays et autant de studios, et que le Cave était alors dans tous les excès, avec un amour particulier pour l'héroïne l'empêchant souvent de chanter correctement. Le groupe lui-même a souvent répudié ce très grand disque, réunissant certaines des plus grandes compositions du maître : le terrifiant "The Mercy Seat" et sa structure cyclique, dont Johnny Cash allait donner plus tard une fascinante relecture. Ou le merveilleux "Watching Alice", sans oublier "New Morning", "Up Jumped The Devil", ou un bizarrement *bacharachien* mais splendide "Slowly Goes The Night". Après ce chef-d'œuvre à la pochette très chic, Cave, en chute libre, est parti en cure de désintoxication et en est ressorti complètement perdu passant *"sept mois seul à la maison à regarder toutes la journée des films de kung-fu et des slasher movies"*... Il compose un peu au piano, puis découvre le Brésil qu'il adore, y rencontre une femme avec qui il aura un enfant. En conséquence de quoi,



l'album suivant, "The Good Son" (1990), fut un choc pour les fans de la première heure : tout en ballades et cordes à la limite du kitsch, l'album montrait un virage à 180 degrés ouvertement affiché avec le titre ouvrant le bal, "Foi Na Cruz". On aurait tort d'ignorer ce disque réunissant de bien belles choses comme "The Weeping Song", "The Hammer Song" ou "Lucy". Pour le suivant, comme souvent dans l'histoire du rock, Cave a voulu effectuer un retour au rock abrasif de ses débuts, et recruté comme producteur David Briggs (responsable des grands classiques de Neil Young), le tout enregistré à Los Angeles. Le lieu comme l'homme n'ont pas fonctionné avec des Bad Seeds ayant l'habitude de tout faire eux-mêmes et depuis longtemps d'humeur plus berlinoise que californienne. "Henry's Dream" (1992), qui fut un grand succès à sa sortie (1993), reste l'un des deux ou trois moins bons disques du groupe, tournant à la caricature — comme le montre bien "Jack The Ripper" — et assez chiche en bonnes compositions (à l'exception de "Straight To You"). Il faudra attendre un peu pour retrouver la forme. Les trois albums reçoivent le grand traitement Deluxe avec DVD, clips, faces B et remasterisation parfaite.

The Dogs

"TOO MUCH CLASS FOR THE NEIGHBOURHOOD"/ "LEGENDARY LOVERS"/ "SHOUT"
Sony Music

La présentation est au-delà du cheap. Pas la moindre note de pochette, aucun boîtier, trois disques dans des bouts de cartons enfichés dans un autre bout de carton. Il y a quelques années, la même maison de disques avait envisagé de sortir un énorme coffret méga luxueux consacré au meilleur groupe français n'ayant jamais existé toutes périodes confondues. Des problèmes de droits d'abord, l'effondrement du marché du disque ensuite, ont plongé le projet aux oubliettes. A la place de quoi sort ce petit truc. Ce n'est pas très chic, certes, mais la remasterisation est formidable.

Et puis, il s'agit des trois meilleurs albums des Dogs, et ce n'est pas rien. Une vraie gifle... Le groupe avait commencé en trio avec une belle agressivité à tendance punk, et puis, dès l'arrivée d'Antoine Massy-Perrier à la deuxième guitare, une formidable alchimie est née. Dominique Laboubée s'est mis à trouver des mélodies d'une insolente beauté — même ses solos de guitare (voir celui de "Good Morning Do You Love Me" sur "Shout") peuvent être sifflés comme une chanson dans la chanson — et le groupe jouait comme des chiens. La batterie, la basse, les guitares et la production de Vic Maile. On sent, bien sûr, la forte influence des Flamin' Groovies période Chris Wilson, mais les Dogs étaient mille fois meilleurs que les Barracudas qui, eux, avaient carrément hérité du même Wilson. Ainsi naquirent, sur les deux premiers albums de ce coffret, les classiques que sont "Shakin' With Linda", "Wanderin' Robin", "The Most Forgotten French Boy" (où les Byrds semblent citer les Stooges), "Too Much Class For The Neigbourhood", "Home Is Where I Want To Be" comme un nouveau "You Tore Me Down". Sur le deuxième, "Little Johnny Jet", ultime chanson à écouter avant de sortir le soir, "Everything But Love", "I'm Just Losing That Girl" sur son tempo furieux, "Never Come Back". Enfin, sur "Shout", authentique faux live mais vrai bon

album, quelques grandes reprises ("One Way Ticket" des Nerves de Peter Case et Paul Collins), "Shout", "Shop Around", et ce fabuleux "Good Morning Do You Love Me" qui, à chaque écoute, fait un peu plus regretter le très grand Dominique Laboubée, cœur sacré du rock français.

The Triffids

"COME RIDE WITH ME... WIDE OPEN ROAD – THE BEST OF THE TRIFFIDS"
Domino/ Pias

Un coffret de dix CD intitulé "The Best Of"... On se demande où se trouve le moins bon... Ici, donc, l'intégralité de l'œuvre de ce groupe australien que les Bad Seeds adoraient (allant jusqu'à recruter l'un de ses membres à la basse). Le coffret dans son intégralité ne touchera

que les fans les plus obsédés, les autres pouvant se contenter de leurs meilleurs albums ("Born Sandy Devotional", "In The Pines") d'autant qu'ils viennent tous d'être réédités de bien jolie manière, mais c'est tout de même une belle justice rendue au groupe de David McComb, mort en 1999, qui avait su créer une belle musique désertique, entre le Gun Club et les Tindersticks à venir.

Santana

"SUPERNATURAL"
Sony Music

Retour du guitariste le plus ennuyeux du monde, pour la réédition d'un album minable dont, paraît-il, il se serait écoulé 25 millions d'exemplaires depuis sa sortie il y a dix ans. Pour accompagner

les notes très grasses et jamais surprenantes du Carlos, les participations de Everlast, Eagle-Eye Cherry, Lauryn Hill, Eric Clapton période Armani et Dave Matthews. De quoi rêver, en somme.

Pavement

"QUARANTINE THE PAST"
Domino/ Pias

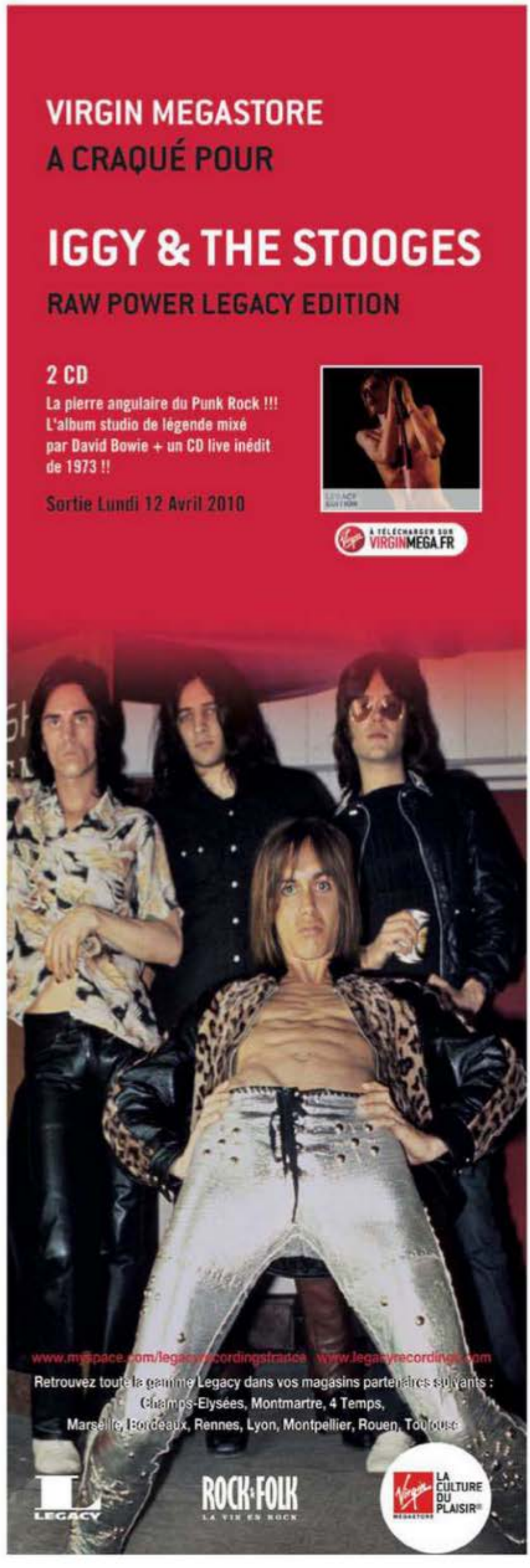
De Pavement, on ne retiendra que les trois premiers albums, "Slanted & Enchanted", "Crooked Rain Crooked Rain" et "Wowee Zowee", grands classiques de ce que le rock indé américain faisait de plus passionnant après la séparation des Pixies. Mélodies impeccables, trouvailles surprenantes, le tout porté haut par la voix divine de Stephen Malkmus, était le refuge idéal

dans lequel pouvaient se blottir tous ceux que le grunge ennuyait à mort. Mais en vérité, même sur ces classiques, il y avait quelques passages bruitistes un peu pénibles, Malkmus répugnant à sortir en pleine lumière son côté pop et se cachant plus volontiers derrière son admiration pour les titres les plus difficiles de ses héros The Fall. D'où l'intérêt de cette très bonne compilation se concentrant sur le meilleur (et trouvant même quelques titres potables extraits des derniers disques assez sinistres). Rien à dire, dès "Gold Soundz", c'est reparti : quel groupe formidable, le temps qu'il aura duré...

"Bless You California"

"MORE EARLY SONGS OF RANDY NEWMAN"
Ace/ Socadisc

Pour ce deuxième volume consacré aux premières compositions du grand Randy reprises par différents interprètes, c'est encore une avalanche de chefs-d'œuvre dont on ne sait se lasser : "Let Me Go" par les Box Tops d'un Alex Chilton stupéfiant, "Snow" par la délicieuse Claudine Longet, "Bless You California" par les Beau Brummels, "Illinois" par les Everly Brothers, "Cowboy" par Nilsson, "Look At Me" par Bobby Darin.

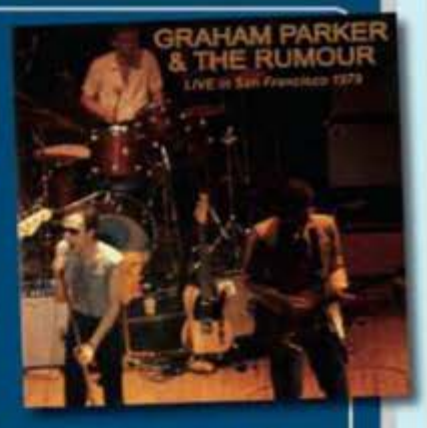


LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Jakob Dylan "Country + Women" Columbia

Quatrième et dernier enfant de Bob, Jakob commence sa carrière musicale avec le groupe Wallflowers et sort son premier album éponyme chez Virgin America en 1992. Il continue aujourd'hui sur sa lancée folk, mais avec un album plus orchestré cette fois, toujours mélancolique mais moins rustique avec l'aide de T Bone Burnett, Marc Ribot, Neko Case et Kelly Hogan.Cet album est un "sleeper" ou bien un "grower". Plusieurs écoutes sont nécessaires pour s'imprégner de l'atmosphère et de la richesse des titres. Ce temps, nécessaire à la découverte de "Country + Women" met surtout en exergue le talent de son compositeur et des musiciens sans oublier l'apport de T Bone Burnett.



Wilson Pickett "Funky Midnight Mover, The Atlantic Studio Recordings 1962-1978" Atlantic / Rhino

jusqu'à présent il fallait se contenter de quelques rééditions albums ou bien de cette double compilation de 1993.Funky Midnight Mover propose donc l'intégralité des enregistrements mono et stéréo interprètés par Wilson Pickett. Il y a tout dans ce coffret testament d'un des plus grands chanteurs de Soul: quelques singles des Falcons, les duos avec Tami Lynn, des titres rares, son album de 1978 mais également et surtout ses grands classiques dans un superbe coffret toilé au format boite 45 tours présenté comme un livre.Résumons : 6 cd, 154 chansons, un livre de 92 pages avec des commentaires de Jerry Wexler, Steve Cropper, une explication titre à titre de Bill Dahl, des photos rares ou inédites (Wilson Pickett et Duane Allman en studio) une belle présentation.Le meilleur témoignage possible de l'incroyable talent de Wilson Pickett et de la consistance de ses interprétations de la fin des années soixante aux Studios Muscle Shoals à la fin des années quatre vingt . philippe£.

en vente dans les magasins
GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Saône • Macon • St Germain en Laye • Orgeval

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Les titres sont moins connus que sur la compilation précédente, mais le résultat est le même : Randy Newman est bien l'un des plus grands songwriters de la musique populaire du vingtième siècle, héritier de Broadway et du Brill Building, qu'il arrange avec un talent inouï, à la sauce pop. Merveilleux, sans même parler des interprétations et des arrangements.

"The Red Bird Story"

Charly (import Virgin Megastore)

Trois CD magiques — manifestement, le vilain label Charly a fait d'énormes progrès en matière de remasterisation — consacrés aux labels Red Bird, Tiger, Daisy et Blue Cat. La maison avait été fondée par les immenses Jerry Leiber et Mike Stoller (Coasters, Elvis, etc) qui en confièrent les clés aux champions du Brill Building, Ellie Greenwich et Jeff Barry, tandis que le génial Shadow Morton produisait tout le bazar. S'ensuivit une série de hits longue comme l'Amazonie, truffés de bruits bizarres (trains, motos, mouettes, accidents de voitures),

souvent mélodramatiques mais aussi très joyeux, réunissant un paquet de gens très doués interprétant des chansons grandioses : Dixie Cups, Shangri-Las, Dee Dee Warwick, Evie Sands ("I Can't Let Go", ce chef-d'œuvre), Linda Jones, Bessie Banks ("Go Now"), les Ad-Libs, etc. On ne compte plus les classiques éternels réalisés pour ce label qui n'avait pour concurrent que le seul Phil Spector. Indispensable.

"Welcome To The Twisted Cabaret"

"VOL 1"
Volvox

Dix-huit titres plus ou moins récents consacrés au genre dit *cabaret*, voire *burlesque*, comme une réinterprétation gothique de la décadence de l'entre-deux guerres. Des Dresden Dolls aux Residents, des Legendary Pink Dots au Maxi Monster Music Show, on voit bien le liant, mais la musique, elle, est rarement mémorable.

James Royal

"THE ESSENTIAL HITS SINGLES AND MORE"
Magic (Virgin Megastore)

Mince, c'est la surprise démente du mois. Ce James Royal dont deux générations n'avaient jamais entendu parler. L'homme est carrément le chaînon manquant entre Chris Farlowe, Tom Jones et les Love Affair. Une voix ahurissante, pour une pop soul blindée de cuivres rutilants et d'enregistrements grandiloquents mais carrément somptueux. Ces titres sixties ("Call My Name"...) auraient dû devenir légendaires. Ils sont oubliés. Les voici avec une remasterisation énorme, comme souvent pour le label français Magic (mais comment fait-il donc ?).

PP Arnold

"THE BEST OF"
Repertoire (import Virgin Megastore)

Il existait des CD mieux fichus (ses deux albums sur un seul disque) et plus jolis, mais le son des précédentes rééditions sur le label Immediate était affreux. Celui de cette compilation est splendide. On redit donc la vénération qu'on a pour *la première dame d'Immediate*, le label d'Andrew Oldham, découverte par Mick Jagger, aimée par Steve Marriott et accompagnée par les Nice. Tout

est superbe, en particulier les époustouflants "Angel Of The Morning", "If You Think You're Groovy", "The First Cut Is The Deepest" et "Would You Believe" du génial Billy Nicholls. Enfin, sa version de "God Only Knows" est à pleurer une nuit entière.

Frank Sinatra

"STRANGERS IN THE NIGHT", "SWING ALONG WITH ME", "SINGS GREAT SONGS FROM GREAT BRITAIN", "RING-A-DING-DING !", "MY WAY", "SINATRA-BASIE", "THE SINATRA FAMILY WISH YOU A MERRY CHRISTMAS"

Reprise/ Universal

Sûr, on est bien loin des chefs-d'œuvre du catalogue Capitol ("In The Wee Small Hours", "A Swingin' Affair", "Come Fly With Me", "Only The Lonely", "Come Dance With Me", etc)… Lorsque Sinatra arrive chez Reprise, au début des années soixante, la flamme de la Voix vacille un peu. Il y restera jusqu'à la fin de la décennie suivante, lorsqu'il devient un ringard absolu. A sauver des rééditions impeccables, "Ring-A-Ding-Ding !" (arrangements de Johnny Mandel), "Sinatra-Basie" (arrangements de Neal Hefti) et "Strangers In The Night" (arrangements de Nelson Riddle), tous combinant classiques jazz et adaptations crooner de tubes pop du moment ("Downtown", par exemple). Les autres ne sont que pour les fans absolus, sachant que le meilleur album

de la période Reprise ("Francis Albert Sinatra & Carlos Antonio Jobim", sorti en 1967) est absent de cette première salve de rééditions.

Lou Johnson

"INCOMPARABLE SOUL VOCALIST"

Kent/ Socadisc

L'équivalent masculin de Dionne Warwick : Lou Johnson était durant les sixties l'un des plus grands interprètes du répertoire de Hal Davidet Burt Bacharach. De la soul doucereuse absolument sublime, sans la moindre aspérité. Sa version de "Walk On By"est d'une rare inventivité.

The Missing Links

"DRIVING YOU INSANE"

Half A Cow (import Virgin Megastore)

Des punks sixties australiens bien plus violents, donc, que les Easybeats. Le groupe était d'une rare sauvagerie et jouait plutôt pas mal… mais n'avait pas les chansons des Easybeats. Les amateurs de furie garage auront néanmoins largement de quoi se réjouir.

"The Decap Sound Compilation"

Nova Express

Quatre groupes produits par le légendaire Kaiser, notre Kim Fowley hexagonal : les Mysterious Speculoos, (We Are Wonderful), The Plastic Invaders et les Hybrids… Garage punk, surf, rockab. Sauvage, sexy, ces gens sont très différents de Julien Doré et Olivia Ruiz. ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Une édition vinyle de cet album vient de s'arracher à 4000 £ sur eBay.

Groupes hard rock, groupes cultes ?

LEAF HOUND

Leaf Hound ou l'archétype du groupe culte. Nombreux sont ceux qui ont, pour diverses raisons, raté le train du succès. On se prend souvent à imaginer ce qu'il se serait passé si le Jeff Beck Group avait pu assurer sa prestation à Woodstock. De même, on peut se demander ce qu'il serait arrivé si "Growers Of Mushrooms" avait été correctement distribué...

Retour en 1968. Pete French et son cousin Mick Halls officient alors dans le Brunning Sunflower Blues Band, médiocre émanation du British Blues Boom et pâle imitation de Fleetwood Mac (par lequel Bob Brunning est passé). Pete French, après un dur apprentissage au sein de divers petits combos, se retrouve dans les Black Cat Bones, autre groupe de blues, par lequel sont passés de futures pointures comme les futurs-Free Paul Kossoff et Simon Kirke, et Rod Price qui fondera bientôt Foghat. Une fois ce dernier parti, Mick Halls est appelé pour tenir la guitare, et les Black Cat Bones se muent en Leaf Hound, prenant un virage heavy ayant pour figures tutélaires Led Zeppelin, Cream et Jimi Hendrix, plutôt que Muddy Waters et Howlin' Wolf.
Sur la foi d'un show que l'on suppose dantesque à Soho, le groupe est signé chez Decca. C'est donc vers la fin 1970 que Leaf Hound entre en studio, pour enregistrer en moins de 11 heures (!) ce qui reste l'un des classiques les plus injustement méconnus du hard rock : "Growers Of Mushrooms". Le disque démarre par un titre d'une violence ultime, à faire passer "Good Times Bad Times" pour une bluette easy-listening : "Freelance Fiend". Les qualités du groupe éclatent dès ce premier morceau : une rythmique répétitive assurée par les frères Brooks (guitare rythmique et basse), une batterie élastique rappelant le jeu de Mitch Mitchell, un solo totalement hendrixien exécuté par Mick Halls, et la voix écorchée de Pete French qui rejoint Rod Stewart et Robert Plant au panthéon des hurleurs magnifiques du hard britannique.
La suite du disque ("Stray", "Stagnant Pool"), riche en riffs assassins cisaillés par le barbare Mick Halls, est du même acabit. Si les influences sont manifestes sur certains morceaux (le dispensable "Growers Of Mushrooms" rappelle Cream, l'excellent "With A Minute To Go" sonne comme du Led Zeppelin de la meilleure engeance), l'ensemble garde encore aujourd'hui cette puissance dévastatrice et lancinante qui en fait un ancêtre du mouvement stoner. Le groupe excelle également sur les titres plus calmes, parfois enluminés d'une guitare acoustique ou d'un orgue. Ainsi la titanesque ballade "Work My Body", au titre évocateur, et ses huit minutes portées par le jeu de basse extraordinairement volubile de Stuart Brooks. Après la tuante "Sawdust Caesar" et son torrent furibond de wah-wah — on croirait presque entendre Ron Asheton — le disque s'achève, laissant l'auditeur complètement sonné.

Malgré ce chef-d'œuvre mineur, les dissensions lézardent le groupe. Les frères Brooks, jadis fondateurs des plus orthodoxes Black Cat Bones, sentent que le bébé leur échappe et s'opposent à la tournure heavy blues prise par la musique. Le groupe d'origine se sépare, avant même que le disque ne soit sorti. Obstinés, French et Halls engagent un nouveau bassiste (Ron Thomas, issu des Heavy Metal Kids) et tournent en Allemagne, mais sans que l'album ne soit annoncé. Dégoûtés par tant de triste injustice, ils jettent l'éponge et French tente de rebondir en essayant d'intégrer Big Bertha, le nouveau groupe que le légendaire batteur Cozy Powell est en train d'assembler. "Growers Of Mushrooms" ne sera finalement publié qu'un an après, fin 1971, sous une amusante pochette verte qui laisse penser que le groupe est amateur desdits champignons — il carburait plutôt à la bière — et, sans promotion aucune, finira rapidement sa course maudite dans les bacs à soldes, devenant une pièce de collection extraordinairement prisée, un exemplaire vinyle s'est vendu 4000 £ sur eBay en décembre 2009.
De la suite de la carrière de Pete French, petit géant du hard des années 70, on retiendra qu'il fut en 1971 chanteur du groupe de Vincent Crane, Atomic Rooster, pour l'album "In Hearing Of", situé à mi-chemin entre hard rock et rock progressif baveux. Remarqué par Tim Bogert et Carmine Appice lors d'une tournée aux Etats-Unis, French remplacera ensuite Rusty Day au sein du mythique Cactus, le temps d'un disque de boogie détendu, "Ot'n'Sweaty" (1972), légèrement dénigré par les fans. La suite se fait malheureusement moins glorieuse : après avoir chanté brièvement pour un anecdotique groupe de funk teuton nommé Randy Pie, French enregistrera un médiocre album solo pour Polydor, malgré tout accompagné par de sérieuses pointures : Brian Robertson, Mick Moody et Kenny Jones. Ce disque, qui marque également les retrouvailles avec Mick Halls, n'aura aucun succès, la faute à une écriture à mille lieux de son volcanique opus de 1971. Rattrapé par la réalité, Pete French finira par délaisser le monde du rock pour devenir charpentier... *End of the game*. Des autres membres de Leaf Hound, seul Stuart Brooks fera à nouveau surface, comme membre des géniaux Pretty Things (autre groupe marqué par la *lose* éternelle), tenant la basse sur l'album "Freeway Madness" (1972), à une période où les Pretties surfent encore sur la vague créatrice de leur chef-d'œuvre "Parachute".
Leaf Hound connaîtra malgré tout une stupéfiante résurrection. Contacté par de jeunes musiciens fous de "Growers Of Mushrooms" — qui a acquis une nouvelle notoriété grâce à un article du magazine Record Collector en 1993, ainsi qu'une réédition CD en 1994 puis en 2005 — Pete French remonte un nouveau Leaf Hound dont il est le seul membre originel, publiant "Unleashed" en 2007. Ce disque à la production trop propre, s'il a ses bons moments ("One Hundred And Five Degrees", la reprise de "Breakthrough" d'Atomic Rooster) peine à faire revivre le souvenir foudroyant de son glorieux ancêtre.
Que retenir de Leaf Hound, au final ? Un disque qui aurait pu concurrencer sérieusement les premiers opus de Led Zeppelin, le "In Rock" de Deep Purple ou le "Fire And Water" de Free. Grâce à un songwriting unique, un son précurseur et une trajectoire maudite, le groupe a fini par se tailler une place dans la légende *alternative* du hard rock du début des années 70, devenant ainsi la référence culte qu'il aurait mérité de devenir quarante ans auparavant. ❑

"Growers Of Mushrooms" a été luxueusement réédité en 2005 par l'excellent label Repertoire, avec son parfaitement remasterisé et bonus tracks

EUROCK ÉENNES DE BELFORT 2010

2 / 3 / 4 JUILLET

★ ★ ★ ♛ ♛ ♛ ♛ ♛

3 JOURS / 5 SCÈNES /
INCLUS CAMPING 4 JOURS
WWW.EUROCKEENNES.FR

JAY Z **CHARLOTTE GAINSBOURG** **MIKA**

THE HIVES **THE XX** **LCD SOUNDSYSTEM**

ROX · TWO DOOR CINEMA CLUB · HINDI ZAHRA & EL TANBURA · AIRBOURNE

SOPHIE HUNGER, PIERS FACCINI, PATRICK WATSON & ORCHESTRE · BB BRUNES · GALLOWS

WE ARE ENFANT TERRIBLE · THE SPECIALS · EMPIRE OF THE SUN · BARONESS

THE BLOODY BEETROOTS DEATH CREW 77 · CONVERGE · PLUS DE 70 GROUPES

Imports

PAR ERIC DELSART

Que se passe-t-il à San Francisco ?

Avec la prise de pouvoir des plateformes de téléchargement légal et la multiplication de boutiques en ligne permettant de commander des disques en quelques clics, les disques obscurs de jadis sont plus accessibles que jamais. Panorama des bons plans du mois.

The Kongsmen
"On Campus"
Soundflat

Que les amateurs de musique cérébrale passent leur chemin. Avec leurs costumes de gorilles et leurs noms de scène idiots (Nat King Kong, Thelonius Monkey, Chango Reinhardt...), les Kongsmen représentent une certaine idée du rock'n'roll, celle d'une musique joyeusement crétine. Comprenant des

ex-membres des Fabulous Ottomans (déjà un groupe au concept fumeux), The Kongsmen est un combo espagnol qui se situe dans la lignée des Monks et des Mummies pour ce qui est de l'état d'esprit garage et du panache vestimentaire. Passionnés de rhythm'n'blues primitif et de rock'n'roll, les Kongsmen — dont le nom fait évidemment référence aux Kingsmen, groupe erratique du début des années 60, auteur de la version la plus célèbre de "Louie Louie" — sont un véritable groupe de frat-rock à l'ancienne. Les morceaux présents sur "On Campus" sont tous des reprises interprétées avec l'énergie et la bouffonnerie qui siéent au genre. Piochant leur répertoire dans tout ce que le rock'n'roll des années 50-60 a commis de plus simiesque, les Kongsmen exhument quelques pépites telles que "The Zoo" de Mickey Lee Lane ou la classieuse "Chimpanzee" de Count Yates avec un enthousiasme communicatif et un sens du fun, fun, fun. Quelques grands noms figurent au programme, comme le "Karate Monkey" de Chubby Checker ou "Monkey's Uncle" popularisé par les Beach Boys. Quelques interprétations réussies de morceaux estampillés Stax ("Can Your Monkey Do The Dog" de Rufus Thomas ou "Monkeying Around" de William Bell) viennent enrichir le disque d'une teinte R&B qui confirme que, derrière leurs masques idiots, se cachent des musiciens de premier ordre. Si les Kongsmen sont, comme ils le fanfaronnent, *"le pire cauchemar de Charlton Heston"*, ils demeurent, pour l'amateur de rock'n'roll déjanté, une source de plaisir intarissable. Un groupe à voir en concert.

The Fresh & Onlys
"August In My Mind"
Captured Tracks

Que se passe-t-il à San Francisco ? Fresh & Onlys et Thee Oh Sees, les deux têtes de file de la scène psychédélique locale, multiplient les sorties d'albums (trois chacun en 2009, si on inclut l'album solo de Tim Cohen, leader des Fresh & Onlys) et semblent se répondre coup pour coup. Cette concurrence amicale serait évidemment anecdotique si les albums qui en résultent n'étaient aussi remarquables. Alors que les Oh Sees viennent de publier un excellent album chez Capture Records, c'est sur ce même label que sort la dernière galette des Fresh & Onlys, un EP de six titres qui compte parmi ce que le groupe a réalisé de meilleur. Sur "August On My Mind", les Fresh & Onlys poursuivent leur mue de groupe garage psychédélique d'inspiration sixties vers un groupe indie au son vaporeux. On retrouve bien sûr ici quelques morceaux dignes du meilleur de la scène anglaise de Ladbroke Grove, comme ce "Diamond In The Dark" qui aurait pu être écrit par les Deviants ou The Misunderstood mais, dans l'ensemble, ce disque surprend par son ambiance caverneuse et l'absence de ces guitares nerveuses qui faisaient l'identité du groupe. A l'origine de ce changement d'orientation, la main de Tim Cohen, cassée, qui a empêché notre homme de jouer de la guitare et l'a poussé à composer au clavier. La six-cordes en retrait, c'est essentiellement sur la rythmique que s'appuie l'écriture, avec plusieurs morceaux menés par une basse mélodique ("Dreaming Easy" qui lorgne vers le *shitgaze* des Vivian Girls, "You're Known To Wander") qui témoignent de la nouvelle dynamique du groupe. Au milieu de ces morceaux à l'esthétique presque new wave, Cohen glisse une superbe ballade mélancolique (le morceau-titre "August In My Mind"). Une mise en bouche idéale avant le troisième album du groupe prévu pour les prochains mois et que certains attendent avec impatience.

Hipbone Slim & The Knee Tremblers
"The Kneeanderthal Sounds Of"
Voodoo Rhythm

Composé de vétérans qui arpentent la scène garage britannique depuis plus de 20 ans — le batteur, Bash Brand, est un allié fidèle du prolifique Billy Childish et de ses innombrables combos

et a notamment joué avec Link Wray — Hipbone Slim & The Knee Tremblers s'est imposé depuis quelques albums comme la meilleure adresse pour les amateurs de country sauvage et de rockabilly au son garage. Fonctionnant en trio batterie/ contrebasse/ guitare, le groupe tire son inspiration du rock'n'roll roots de l'écurie Sun et des pionniers du rock'n'roll (le chanteur Sir Bald possède même une guitare carrée à la Bo Diddley). Si le groupe revendique un côté néanderthalien, sa musique n'a de primitif que sa coloration fifties assumée, car les Knee Tremblers sont des esthètes à l'aise dans tous les genres : jungle-beat à la Bo Diddley ("Eye Of The Storm"), blues façon Chicago ("Hung, Drawn And Quartered"), rock'n'roll digne d'Elvis ("Gonna Give You Everything"), country à la "Rawhide" ("No End In Sight"), ballade mortuaire ("Dig That Grave !"), boogie-woogie avec saxophone ("Dog Leg", "Pie-Ella"), instrumentaux surf-rock ("Camel Neck"). Le talent de ces musiciens est stupéfiant, leur dernier album une franche réussite.

The Moons
"Life On Earth"
Acid Jazz

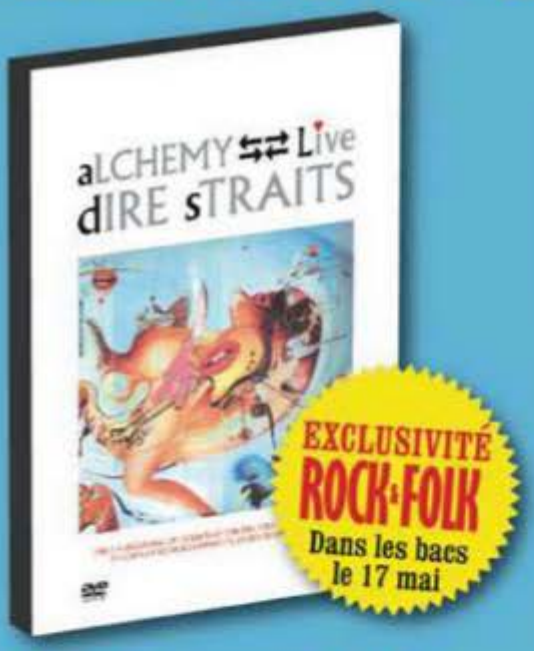
Formés à partir d'anciens membres des On-Offs, quatuor power pop londonien qui, l'espace d'un single, avait fait frémir les bureaux du NME, The Moons tentent avec leur premier album de ressusciter un genre quelque peu délaissé ces dernières années : la pop anglaise dite *de tradition*. Andy Crofts, le leader du groupe qui écrit ici tous les morceaux, s'est fait connaître dans les milieux mod en tenant le clavier dans le groupe de Paul Weller. Adoubés par le modfather qui leur a prêté son studio (et joue même du piano sur un morceau), The Moons proposent, lors des douze morceaux de "Life On Earth", une pop légère, aux influences sixties portées en étendard (Small Faces, Kinks, Beatles) et à l'emballage sonore sophistiqué. Crofts se révèle ici un mélodiste habile capable d'écrire des morceaux pop immédiats dans

une veine proche de The Coral ou The Bees (la parenté frappe sur "Promise Not To Tell" ou "Chinese Whisper" et son refrain gagnant). Doué pour les mélodies primesautières (l'irrésistible single "Don't Go Changing Yourself", "The Ragman"), le groupe brille lorsqu'il se lance dans des morceaux trippants portés par un orgue Hammond ("Torn Between The Two") et emballe lorsqu'il s'aventure en territoire ska ("Nightmare Day" pourrait être un morceau des Specials). Si "Life On Earth" est loin d'être parfait — certains passages sont vraiment poussifs ("Everyday Heroes", "How Long") et trop de mélodies sucrées peuvent lasser — The Moons signent ici un premier album qui présage d'un avenir radieux. Tout groupe possédant à son répertoire une bluette à la mélodie aussi évidente que "Wondering" mérite qu'on y prête l'attention. ❑

ABONNEZ-VOUS A ROCK&FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !



Live at the Hammersmith Apollo, Londres, 1983.

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Pour vous 52€ seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Le DVD Dire Straits « Alchemy Live » ..... 23,15€*

~~88,35€~~

Pour vous 61€ seulement

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 52€ seulement au lieu de 65,20 € soit 20% de réduction

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + le DVD Dire Straits «Alchemy Live» pour 61 € seulement au lieu de 88,35€ soit 40% de réduction

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❒ **Chèque bancaire**

❒ **CCP** Paris 115 915 A 020 N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❒ **CB** : N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

expirant le _ _ 20 _ _

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique : _ _ _

signature et date (obligatoires) :

222P105B

Courriel : .....@.....

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Téléphone :

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2010. Offre valable jusqu'au 31/05/2010 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,10€, les numéros spéciaux pour 6,10 € et le DVD pour 23,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Le Crédit Mutuel donne le LA

13>17 JUILLET 2010

FRANCO FOLIES La Rochelle

BILLETTERIE
francofolies.fr
cultura.com
digitick.com

M
PHOENIX
BB BRUNES
JACQUES DUTRONC
VANESSA PARADIS
ALAIN SOUCHON
FÉFÉ
CHARLOTTE GAINSBOURG
EIFFEL
WAX TAILOR
GAD ELMALEH
PONY PONY RUN RUN
DOMINIQUE A
TÉTÉ
EMILIE SIMON
HINDI ZAHRA
GAËTAN ROUSSEL
DIAM'S ...

PLUS DE 130 CONCERTS

www.francofolies.fr 05 46 50 55 77

En collaboration avec LA CHARENTAISE et avec le soutien de l'ADAMI, la CNV, la PCR, la SACEM

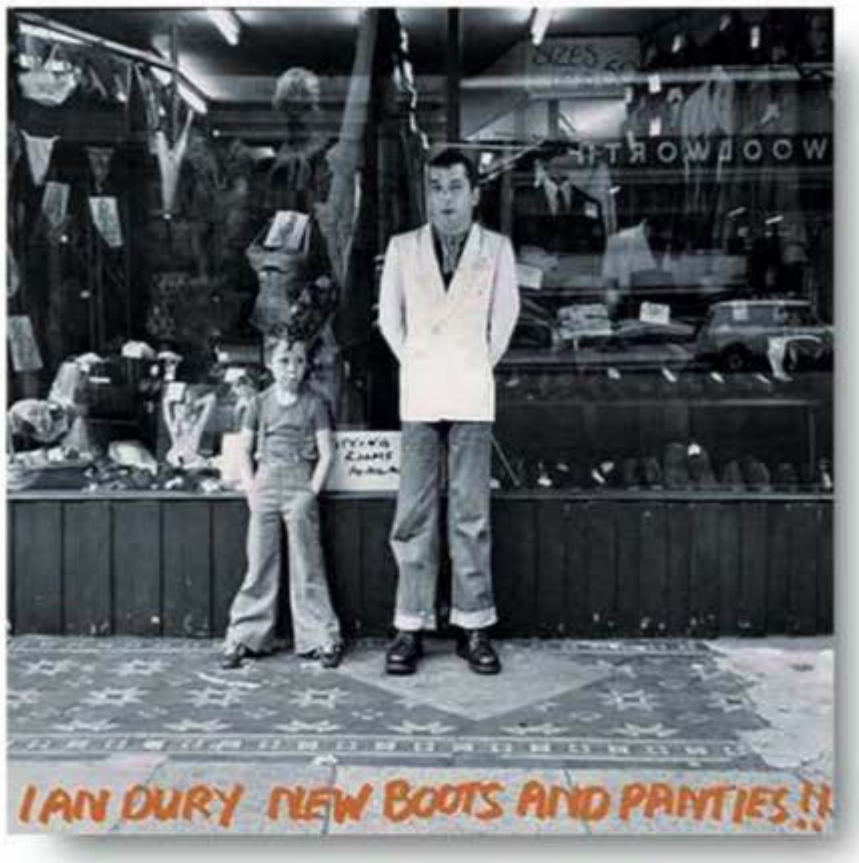
FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 € - RC La Rochelle B7 B 124 - SIRET 341 107 770 00066 - code APE 9334 - LICENCE D'ENTREPRENEUR DU SPECTACLE (1er, 2e et 3e catégories N°144 481, 144 482 et 144 483)

Le Gainsbourg british

IAN DURY

"New Boots And Panties !!" *Stiff*

Première parution septembre 1977



Comment expliquer ? Ce disque totalement oublié et jamais cité nulle part fut sans doute, en 1977, un des albums générationnels les plus importants de l'époque. Et quelle époque !
Publié par Stiff (un label réellement indépendant), produit par personne (aucun nom mentionné dans les crédits), l'album paraît entre le premier Clash et le Sex Pistols. Ce n'est pas un manifeste punk, tant s'en faut.
Agé de 35 ans, Ian Dury est un curieux personnage, un petit bonhomme frappé de polio dans sa jeunesse mais faisant toujours preuve d'un humour de culbuto, jamais à court de réparties ou de bonnes vannes en argot cockney. Car Ian Dury est un Anglais certifié. A l'écoute de son projet, c'est le voyage dans les tréfonds de ce qu'on pourrait oser appeler l'âme britannique.
Tout avait commencé pub rock. Ian Dury chantait avec le groupe Kilburn And The High Roads. Professeur d'art au collège de Canterbury, il avait sorti plusieurs disques bien avant 1977. A la dissolution de Kilburn, Ian Dury se met à composer avec un pianiste-guitariste nommé Chaz Jankel (lui-même ancien du groupe Byzantium).
Une section rythmique est dénichée : ce sera le bassiste Norman Watt-Roy et le batteur Charlie Charles.
Appelés pour finaliser des démos, les deux pros vont passer une après-midi à délirer en studio à Wimbledon. Ils ne repartiront jamais. Charlie Charles : *"Je n'avais tout bonnement jamais entendu un truc aussi dingue que 'Clever Trevor'. Quelques semaines plus tard, on entrait au studio Workhouse et on a simplement assuré le truc, bang, bang, terminé !"*

Un disque à bride abattue qui démarre très fort, organique : *"Réveille-toi et fais-moi l'amour"* est le lubrique cri d'ouverture. Sur un tapis jazzy chelou, pur exemple de cockney funk, la voix de Dury ne ressemble à aucune autre. Trésor national anglais, elle fait la liaison entre Charles Dickens et Cliff Richard.
Le deuxième titre est un des respectueux jamais enregistrés : "Sweet Gene Vincent" raconte les virées sur la plage de Brighton, les rockers mentholés et leurs blousons Lewis Leather. C'est un cri du cœur, l'hommage d'un petit gars bousillé auquel un souvenir de rocker estropié rend force et courage.
Des sentiments vrais, totalement en phase avec l'esthétique *no future* du moment. Et Dury enfonce le clou avec le remarquable "My Old Man", ballade rock dédiée à son géniteur... William Dury, chauffeur de bus et ancien boxeur.
Peu de gens s'étaient autorisés de tels états d'âme, mais voilà, tout le disque fonctionne car Ian Dury apporte au rock de l'heure toute sa culture cockney faite de beuglants, d'argot celte *("he was the dog's bollocks !")*, servi par un gang totalement versatile de musiciens roués et rompus à toutes les finesses jazz.
Sauf que ces gars sont hautement capables de jouer le rock le plus punk et ne vont pas s'en priver. Trait de génie : la fin de l'album est totalement destroy. "Plaistow Patricia" commence par vingt secondes de dédicaces *"arseholes, bastards, fucking cunts and pricks"* (excisées de certaines éditions CD) et se poursuit dans le punk le plus trash. Personne n'avait jamais entendu un bouzin pareil. Du funk au trash ! du rockabe au punk ! Du music-hall de "Billericay Dickie" au boucan le plus énervé. Et le tout, très écrit ! Car Ian Dury cogne les mots, tricote les sens. Observateur, il connaît l'argot des chauffeurs livreurs et aurait pu être le Gainsbourg british. Lui seul pouvait écrire et chanter des trucs comme *"I had a love affair with Nina/ In the back of my Cortina"*.
Sans être strictement un disque punk éthique, "New Boots And Panties" annonce la new wave dans ce qu'elle aura de plus fécond et créatif. Personne n'avait jamais entendu un groupe jazz se branler à cette vitesse ("Blackmail Man"). Certains disques symbolisent une époque à eux seuls. En 1972, il était impossible de pénétrer dans une chambre de lycéen sans trouver "Who's Next" posé non loin du Teppaz. A partir de 1978, le très classe ouvrière "New Boots And Panties" de Ian Dury devient le parfait symbole de l'époque et de ceux qui l'agitent. Mais ce n'est pas terminé ! Claudiquant toujours, en dépit de ses Doc Martens flambant neuves, Dury cachait — en plus — un single parfait dans sa manche. Enregistré quelques semaines avant, le 45 tours "Sex And Drugs And Rock'n'Roll" sera le catalyseur, le single parfait et la bande-annonce du 33 tours, le fétiche qui donne envie d'en entendre plus. Pour la petite histoire : la mélodie de ce titre (immédiatement interdit sur les ondes de la BBC) serait allégrement pompée sur un solo de basse de Charlie Haden sur un album de Ornette Coleman de 1959 ("Change Of Century").
Une tournée *Live Stiff Tour* avec Elvis Costello, Nick Lowe et Wreckless Eric scelle l'affaire et fait en quinze jours de Ian Dury et de ses Blockheads des acteurs majeurs (d'autres hits radio suivront).
Ian Dury devait disparaître en 2000, à l'âge de 57 ans. Acteur — il avait fait 25 films et séries, avec de sympathiques apparitions dans "Pirates" de Polanski, "The Crow", "Judge Dread"... — chanteur, raconteur et bon vivant, il était devenu un des hommes les plus populaires de Grande-Bretagne, quelque chose comme un vieil oncle cockney plein de malice (Lord Durex) dont la télévision ne parvenait pas à se passer. Après sa disparition, un aréopage d'artistes (parmi lesquels Robbie Williams, Paul McCartney, Madness, Sinéad O'Connor) a réenregistré avec les fameux Blockheads l'intégrale de "New Boots And Panties", dans l'ordre. Un acte d'amour unique pour un disque qui ne l'était pas moins. ❑

NOUVEL ALBUM
EVERYONE
29 MARS

EVERYONE

INCLUS
LE SINGLE
REPETITION
+4 TITRES
ACOUSTIQUES

EN CONCERT
A PARIS LE 02 JUIN
BUS PALLADIUM

«JE SOUHAITERAIS ÊTRE POUR THE WILLOWZ CE QUE ANDY WARHOL ÉTAIT POUR THE VELVET UNDERGROUND»
(MICHEL GONDRY)

THE WILLOWZ

ROCK&FOLK

Volume

WWW.MYSPACE.COM/GREENUNITEDMUSIC

Qualité France

par H.M.

Retour de Jack Bon

Le va-et-vient entre maisons de disques et autoproduction s'accentue et l'évolution du marché discographique devrait renforcer cette tendance. Parmi les huit sélectionnés du mois (sur quarante-huit arrivages), deux cas en témoignent : ils ont connu les

Originaire de Montpellier, **Panzerflower** est un nouveau trio adepte d'electro-rock. Son premier essai quatre-titres constitue une pétillante entrée en matière : conçu dans une optique résolument dance, il mixe rythmiques imparables, gros son offensif, utilisation des machines dans une optique rock et chants variés, entre une voix masculine parfois robotique et sa comparse féminine acidulée qui apporte une coloration pop bienvenue *(Panzerflower ✆ 06.83.57.57.74).*

La Goutte Au Nez est née il y a six ans au moment de la prolifération des fanfares festives. Si le premier album de cette formation de huit musiciens met en valeur les quatre cuivres, il fait également la part belle à quatre autres instruments plus surprenants (sousaphone, accordéon, caisse claire et grosse caisse) et aux multiples intervenants (violons, violoncelle, chant et chœurs) qui viennent enrichir un univers musical éclectique et expérimental, entre flambées symphoniques, jazz groovy et rock progressif *("Les Pavés Grondent – Director's Cut", La Saugrenue ✆ 06.35.42.80.30, distribution Anticraft/ Believe).*

Electric Duo réunit Jack Bon, figure du rock hexagonal et ex-leader de Ganafoul dont le boogie-rock rencontra un certain succès dans les années 80, et Eric Delbouys, batteur-percussionniste qui œuvra avec Bernard Lubat et Sandoval. Le premier album résultant de cette collaboration entretient la flamme blues avec un savoir-faire forgé par des années d'expérience mais, loin de se borner à célébrer cette tradition, il a tendance à la bousculer en recourant à l'electro et à un rock caverneux peu éloigné de celui des Cramps *("Low Class Bleus", Blues Cap ✆ 06.07.31.57.64, distribution Mosaic Music).*

Après une première mouture sous forme de duo, **Lucky Clover** (de Paris) est depuis l'an dernier un trio avec deux guitares-chants et une batterie. Le premier disque revendique une optique folk-rock qui privilégie la fraîcheur et la simplicité. Les six morceaux tous anglophones (malgré une pratique linguistique parfois contestable) jouent la carte de la douceur conquérante et de la mélodie délicate, évoluant sur un fil pour affirmer leur grâce ténue *("For Five Years", Lucky Clover ✆ 06.32.14.23.77).*

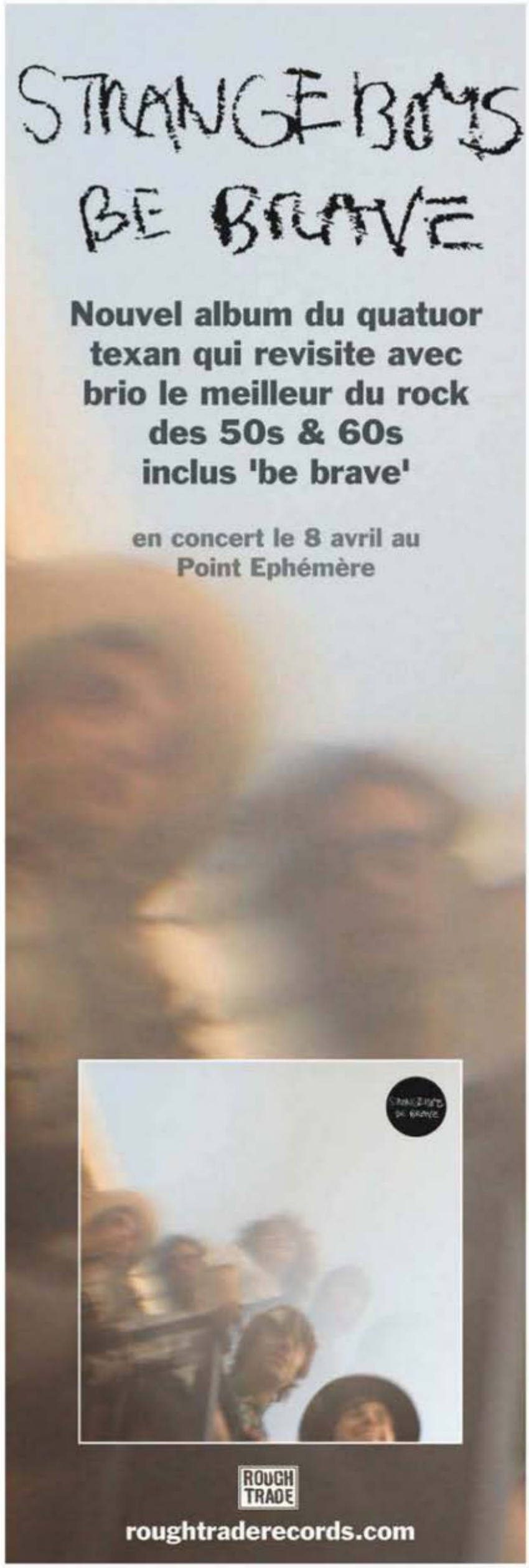
albums pour une major, la promotion, les tournées énergiques, la réputation grandissante mais, comme ils n'ont pas rempli leurs objectifs de vente, ils se retrouvent sans contrat et contraints de recourir à l'autoproduction pour poursuivre leur aventure musicale.

Depuis 2006, le quintette parisien **Eldia** arpente les voies de la pop anglaise et tente d'en retrouver la formule magique. Après trois disques où il se cherchait entre reprises emblématiques et essais plus personnels, son nouvel album étonne par sa fluidité instrumentale et son élégance vocale : bien qu'il s'agisse de compositions originales, les références aux maîtres incontestés du genre (Beatles et Kinks) sont évidentes, totalement assimilées et ouvertement assumées *("Yayaya", Emergence ✆ 01.56.79.50.50, distribution Chrysalis/ Discograph).*

Steve & Heather défendent avec fougue leur passion commune : la country. Il est français, elle est américaine, ils sont ensemble depuis plus de vingt ans et leur nouvel album est une réussite dans le genre. Il faut passer par-dessus une naïveté affichée (la fascination pour les cow-boys) pour pouvoir apprécier l'efficacité de ce duo qui, avec le concours de musiciens de studio réputés, entraîne vers les grands espaces et parvient à entretenir le souvenir de Johnny Cash et June Carter *("Country Party", Steve & Heather ✆ 06.14.96.02.43).*

Il y a dix ans, le sextuor breton **Merzhin** semblait promis à un avenir radieux sauf que, n'ayant pas rempli ses objectifs de vente, il se retrouve aujourd'hui obligé (après quatre albums et quelques centaines de concerts) de repasser par la case autoproduction s'il veut poursuivre sa trajectoire. Et pourtant, ce nouvel essai l'emporte sur les précédents, les influences celtiques et chanson ayant été évacuées au profit d'embardées punk rock, de ballades émouvantes et d'un rock métissé et cuivré *("Plus Loin Vers L'Ouest", Adrénaline Prod ✆ 06.61.72.89.14, distribution L'Autre Distribution).*

Contre vents et marées, Les Ejectés de Limoges, rebaptisés depuis peu **Steff Tej & Ejectés**, défendent depuis plus de vingt ans un mélange tonique de ragga, reggae et rock. Pour leur huitième album (bilingue), tout en entretenant la fibre contestatrice des textes, ils jouent la carte de la séduction en privilégiant un reggae harmonieux et apaisé qui resplendit dans des chansons attachantes et constitue l'affirmation d'un style totalement maîtrisé *("To The Roots", Les Disques Du Tigre ✆ 05.55.11.49.94).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI
PHOTO GEORGE PICKOW

JOSH WHITE

Joshua Daniel White

1914 (Caroline du Sud) – 1969 (New York)

Ce n'est qu'un petit acteur gauche-caviardeux, confortablement meublé sur New York, un de ces paons de Broadway. Il se produisait à Londres avec Big Bill Broonzy, qui l'avait taquiné dans ce club d'Oxford Street. *"Il a du mal avec le blues. Normal, il est du Nord."* Les critiques de jazz le flétrissent comme un neveu de l'oncle Tom. C'était le barde des Roosevelt. La veuve du président le fourre toujours dans ses valises quand elle part en voyage. En Europe, il a joué l'amuse-gueule dans tous les pince-fesses de la haute. Il a serré les francforts du roi Gustav à Stockholm, il lui a même chanté "When The Saints" !

Ça doit faire mal à entendre quand on a, comme lui, payé de sa bête la franchise de sa révolte. Il était né dans un État de la Côte Est, chez ceux qui avaient inventé le folk et qui s'étaient fait une religion du ragtime-blues et de la guitare à douze cordes. Enfant, il a vu son père perdre la raison, rossé par cinq adjoints du shérif et traîné derrière un cheval dans le ghetto de Greenville. Peu après, Josh White conduit des prédicateurs aveugles et sillonne ce pays semi-féodal qu'on appelle le Sud. Il dort dans les champs, dans les écuries, mal nourri, parfois maltraité par l'aveugle qu'il remorque. En Floride, il est battu par des policiers et emprisonné. En Georgie et partout ailleurs dans le Sud, il assiste à des lynchages et des raids du Ku Klux Klan. Adolescent, il accumulait déjà 20 000 bonnes raisons d'exécrer le Sud et de préférer les cabarets de Harlem à n'importe quel arbre à pendus prospérant sous la ligne Mason-Dixon.

L'une de ses chansons les plus connues, "One Meatball" (1945), parle d'un type qui crève de faim. Contestation raciale, sociale, ses professions de foi sont sans ambiguïté à une époque où, à cause d'un refrain, on peut embarquer dans un ascenseur sylvestre à nœud coulant. A cause de pamphlets comme "Uncle Sam Says" (1941), le KKK le condamne à mort par contumace. *"Your place is on the ground. When I fly my airplanes, don't want no Negro 'round !"* Blacklisté en pleine psychose maccarthyste, convoqué par la Commission des activités anti-américaines, asphyxié par le FBI, un interrogatoire après l'autre, il s'expatrie pour quelques années à Londres où il popularise le folk. De toute façon, le Cafe Society où il prenait ses quartiers, décrié comme un foyer de subversion communiste, a dû fermer. Aux Etats-Unis sa carrière d'acteur est brisée, et celle de chanteur, pas loin de l'être.

Son jeu est d'abord marqué par les maîtres mystérieux du Sud-Est (Willie Walker, Blind Blake) ou par ce guitariste texan qu'il conduit et qu'on surnomme *Blind Lemon*. White trouve rapidement son empreinte et l'impose comme la référence obligée du *Piedmont blues*. "Jesus Gonna Make Up My Dying Bed" (1933). C'est un gospel champêtre sur un fantastique fleurage de guitare. C'est également une chanson pop dont les muscadins de la civilisation des loisirs feront leur miel, de Dylan à Led Zeppelin. Les cordes graves donnent la voix intérieure. Les pleins et déliés des aigus, picking et slide, sont brodés sur la voix de l'homme, elle-même claire comme une belle calligraphie. Quoiqu'un peu nasillarde, et le trémolo lapidaire. Le pont relance la mélodie en la faisant rebondir dans les basses, une virgule dynamique que White tracera souvent par la suite. Sa voix débonnaire, à peine si elle s'acidifie dans les blues, se bronze à New York, la notoriété venant. Elle monte en tendresse et prend une emphase désuète, avec ce coup d'estomac dans le swing qui imprime un élan presque parodique aux gospels.

On peut railler le style... un peu oncle Tom justement. On peut toiser White comme un chansonnier qui donne, aux Blancs du Nord et à la bourgeoisie noire, *la sensation du Sud*. Il n'empêche, des titres comme "Evil Hearted Man" (1944) sont des blues superbes et directs. Avec un batteur et un contrebassiste en soutien, Josh White se trouve au carrefour idéal de tous les genres, folk, jazz, gospel, blues, country, une seule pointe de couteau pour chaque saveur et une émulsion d'une douceur insigne. Comme une ballade rockabilly, ou comme cet avatar européen qu'on appellera *skiffle*.

Et le plus étonnant, c'est qu'il aura réalisé l'essentiel de sa carrière avec une main droite miraculée. Il commence à moissonner le succès, quand il se mutile en bricolant dans son atelier (1936). Ou il passe son poing à travers la porte vitrée d'un bar lors d'une baston, va savoir. Il refuse l'amputation, il refuse de chanter sans sa guitare, il met un terme à sa carrière, retourne au ruisseau, exerce des tafs de docker et de groom. Quelques années passent et, incroyable, sa main se réchauffe un soir, pendant une partie de whist. Cette main, White doit tout lui réapprendre et négocier avec les dommages irréparables de l'accident : moins de picking, plus d'accords et de phrases note à note... "When The Saints" chez Gustav, c'était vraiment inexpiable ?

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Notre homme Josh

Cher Erudit...

Au milieu du flot d'infos de la fin 2009, la mort de JAMES GURLEY est passée quasi inaperçue. Il serait donc temps de rendre un hommage mérité à ce guitariste étonnant.

Né le 22 décembre 1939 à Detroit (Michigan), **James Gurley** n'a jamais suivi de formation musicale. Il apprend la guitare seul, chez lui, en écoutant et en répétant inlassablement les disques du bluesman Lightnin' Hopkins, se fiant uniquement à son oreille. Après quatre années d'études pour devenir prêtre, il change d'orientation, se marie et quitte, en 1962, Detroit pour San Francisco. Là, il se produit régulièrement dans le classique circuit des clubs folk et des coffee houses. Un peu plus tard, il fait partie du groupe du banjoïste JP Pickens où il rencontre un autre guitariste Peter Albin avant de se tourner, en 1964, vers l'électricité, comme beaucoup, au moment de la british invasion. On raconte que, pour perfectionner son jeu et vivre en même temps une expérience mystique et légèrement lysergique, il part vivre quelques semaines seul dans le désert avec sa guitare et des disques du saxophoniste John Coltrane dont il tente d'insuffler l'esprit dans son jeu et de reproduire l'intensité.

Fin 1965, par l'intermédiaire du promoteur de concerts Chet Helms, Gurley retrouve Peter Albin (basse et guitare) dans un groupe en gestation, Big Brother & The Holding Company, qui comprend également un autre guitariste et chanteur, Sam Andrew, et un batteur, Chuck Jones. Cette formation commence à tourner dans San Francisco en janvier 1966, mais Big Brother ne prend sa forme définitive qu'après l'arrivée d'un nouveau batteur, Dave Getz, et d'une amie de Chet Helms, originaire du Texas comme lui, Janis Joplin. Peu après l'intégration de la chanteuse, James et Janis s'installent ensemble mais, après l'intervention de la femme du guitariste, leur relation ne dure que quelques semaines. Très populaire à San Francisco, le groupe enregistre pourtant un premier disque pour Mainstream à Detroit, lors d'une tournée : "Big Brother And The Holding Company" (Mainstream US 67) qui ne sortira, contre la volonté du groupe, qu'après une flamboyante et remarquée prestation au festival de Monterey en juin 1967. Ce premier album n'est pas mauvais, dans un style assez proche de Jefferson Airplane, mais la médiocre qualité de l'enregistrement ne rend pas justice à la voix de Janis, ni à la guitare de James, ni à l'énergie que Big Brother peut dégager sur scène.

Tout va changer avec le deuxième album, cette fois-ci sur Columbia, "Cheap Thrills" (Columbia US 68), un des grands disques de l'histoire du rock avec une pochette mémorable signée Robert Crumb, sur laquelle Gurley est représenté en cyclope sanctifié. Si Janis Joplin est hissée d'un coup au rang de superstar, il ne faut pas omettre qu'elle fut bien aidée par l'inspiration et l'implication des autres musiciens, au point qu'elle ne retrouvera jamais, à l'exception de quelques morceaux, un accompagnement aussi propice pour faire éclater son talent. Si Peter Albin, Sam Andrew et James Gurley se partagent les solos de guitare, ceux de ce dernier sont incomparables, dégageant une force et une folie impressionnantes. En particulier, il transcende le "Ball And Chain" de Big Mama Thornton par une série d'interventions sidérantes, à la recherche de la note ultime selon les préceptes de John Coltrane, et totalement psychédéliques. Se remémorant cette période, Barry Melton, guitariste de Country & The Fish, le décrit comme le Youri Gagarine de la guitare psychédélique, le premier homme dans l'espace. Bien entendu, cédant aux sirènes des producteurs, Janis Joplin quitte Big Brother, qui se sépare. Avec le bluesman Nick Gravenites au chant en complément de Sam Andrew, un quatrième guitariste, David Schallock, et James Gurley prenant également en charge la basse, Big Brother And The Holding Company se reforme en 1970 : "Be A Brother" (Columbia US 70), bon album de blues, sans la flamboyance du précédent. Après le départ de Nick Gravenites, qui a formé des duos fameux avec Mike Bloomfield, puis John Cipollina, le groupe est réduit à un quatuor plus des invités. Malheureusement, Gurley doit s'y contenter d'une fonction réductrice de bassiste : "How Hard It Is" (Columbia US 71).
Par la suite, parallèlement aux reformations régulières de Big Brother, James Gurley, participe à divers groupes dont Red Robin & The Worms, Babatunde Olatunji et Muruga Booker Band. Il sort également un disque solo sous le nom de Saint James : "Pipe Dreams" (Big City Records US 99). James Gurley est mort d'un arrêt cardiaque le 20 décembre 2009 à Palm Desert en Californie.

James Gurley, pas encore lecteur de Rock&Folk

Photo Sinclair/Dalle

Cher Erudit, quelle est la différence entre un *coloured vinyl*, un *picture-disc* et un *shaped disc* ?
■ MATHIEU *(courriel)*

Voici trois définitions simples pour ces trois catégories concernant des 33 tours (albums) ou des 45 tours (singles ou EP) vinyle : un ***coloured vinyl,*** c'est un disque dont les sillons sont en couleur au lieu d'être noirs. Un ***picture-disc*** propose une image recouvrant les sillons. Un ***shaped disc*** n'a pas la classique forme arrondie mais peut adopter des présentations en carré, en quinconce ou suivre les contours d'une voiture ou d'un personnage, même si les sillons sont toujours concentrés dans une partie centrale.
L'existence des disques en couleur remontent à 1918. Cette innovation se retrouve dans tous les styles de musique et va perdurer jusqu'à nos jours.
Elle présente toutefois deux défauts majeurs : elle coûte plus cher en fabrication et, très souvent, la qualité du pressage est inférieure et surtout se détériore très vite. D'où la plus grande rareté de ses productions, généralement en tirages limités. Ainsi, des séries de 45 tours colorés consacrés à des formations de doo-wop des années 50-60 peuvent valoir des fortunes. Sont également recherchés, pour des sommes très variables, des pressages couleur de groupes célèbres tels que le rose d' "Animals" de Pink Floyd, le jaune de "Sgt Peppers Lonely Hearts Club Band" des Beatles (même s'il s'agit

d'une réédition française de 1978), même couleur, en plus clair, pour le "Road To Ruin" des Ramones, l'orange du single "King Rocker" de Generation X, le violet du single "Hard Road" de Black Sabbath, le blanc et noir du maxi promo de "Hot Stuff" des Rolling Stones ou le magnifique beige moiré du "Alone Together" de Dave Mason. Comme ce dernier, certains pressages combinent pochette complexe ou d'une forme singulière (*fancy cover)* avec la couleur du vinyle tels que "Ptoof" des Deviants ou le premier album du groupe allemand Faust dévoilant une rondelle transparente derrière une pochette elle-même en transparence avec seulement une radiographie de main.

C'est en 1933 que RCA met en vente le premier picture-disc, un 25 cm du chanteur de country & western Jimmie Rodgers. Depuis, la production, à plus ou moins grande échelle, ne cessera jamais. Là aussi, tous les styles sont abordés, des contes et bandes dessinées pour enfants aux reproductions religieuses saint-sulpiciennes ou aux discours d'Hitler. Il y eut aussi des variantes non pas en vinyle mais en carton, à la durée de vie plus éphémère. A partir des années 70, le développement est spectaculaire, touchant même les disques pirates. On va bien sûr y répertorier des albums et des singles des Rolling Stones, Beatles, Who, Nirvana, Sex Pistols, Led Zeppelin, Jimi Hendrix, etc, englobant pratiquement tous les grands groupes. Mais, là aussi, certains tirages atteignent des sommes astronomiques, toujours en fonction de la faible quantité du pressage original — sauf que, pour les collectionneurs, attention aux contrefaçons — c'est le cas, par exemple, de "The Dark Side Of The Moon" de Pink Floyd, "Jazz" de Queen, "The Kick Inside" de Kate Bush, "Parallel Lines" de Blondie avec Debbie Harry léchant le bord du 33 tours, "Band On The Run" de Paul McCartney & Wings, du maxi d' "Erotica" de Madonna sur lequel on la voit sucer un doigt de pied. Le nombre de picture-discs consacrés à Madonna est par ailleurs assez impressionnant. Quant aux *shaped discs* (disques découpés), habituellement avec des tirages encore plus faibles et rares (le coût en étant encore plus important), ils possèdent à la fois des formes singulières et des couleurs. Leur mise sur le marché est assez récente, datant pour l'essentiel du début des années 80. On sent qu'artistes et maisons de disques, voire bootleggers (pirates), se sont fait plaisir : six versions du 45 tours en forme de téléphone de "La Bombe Humaine" de Téléphone, un des premiers en France ; le badge de Police pour illustrer "Roxanne" ou l'étoile pour "Message In A Bottle" ; Bruce Springsteen debout au-dessus du drapeau américain pour "Cover Me" ou la Cadillac rose de "Dancing In The Dark" ; le soleil inca de "Always The Sun" des Stranglers ; la voiture de ZZ Top pour "Eliminator" ; le vert trèfle irlandais du "Loneliness" de Horslips et bien d'autres encore à dénicher dans les conventions, les brocantes, les rares disquaires encore en activité et, au hasard des navigations, sur internet. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Enter The Void

de Gaspard Noé

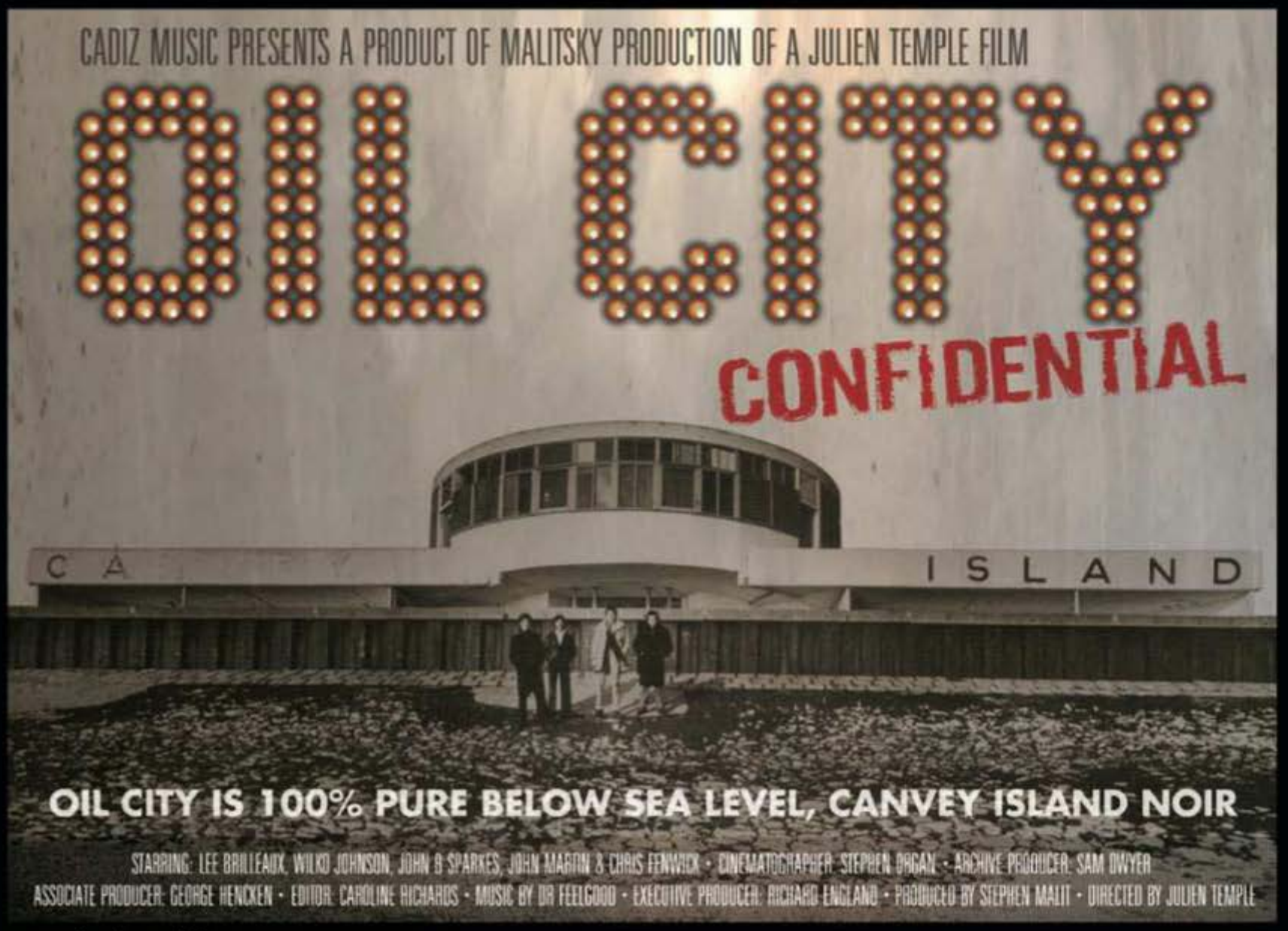
Gaspar Noé fait partie de ces rares metteurs en scène mondiaux qui ont une vision très personnelle et jusqu'au-boutiste du cinéma. S'il tourne peu (un moyen métrage et trois longs métrages en 18 ans), chacun de ses films est un électrochoc total. Voir le diptyque "Carne/ Seul Contre Tous" qui synthétise tous les doutes, les tares et les déviances humaines où esprit revanchard, inceste amoureux et élans suicidaires sont évoqués avec un étrange mélange d'agressivité de voyeurisme. Mais aussi d'amour, de compassion et de mélancolie. Idem pour son "Irréversible", le "2001" du *Rape And Revenge* (sous genre du film de genre) avec le viol le plus cru et le plus traumatisant de l'histoire du cinéma. Navigant entre le cinéma d'exploitation trash tel qu'on le pratiquait dans les années 70 et le constat nihiliste d'une société en but à la violence et au rejet de soi, l'univers de Gaspar Noé — plus punk que rock — est désormais une marque de fabrique admirée par des milliers de spectateurs répartis sur le globe entier. Des fans transis parmi lesquels on compte quelques provocateurs de renom comme Asia Argento, Vincent Gallo ou Marilyn Manson qui ne tarissent pas d'éloges sur le cinéma de Noé, délire expiatoire de nos angoisses existentielles. Avec "Enter The Void" (l'œuvre de sa vie qu'il peaufine depuis près de vingt ans), Noé s'attaque cette fois à un sujet presque tabou : la vie après la mort. Ou, plus exactement, la vie *pendant* la mort. A savoir : que se passe-t-il dans le cerveau d'un mourant, au moment précis où son âme se fait la malle vers un ailleurs inconnu ? Pendant 2 heures 30, Noé offre une réponse très imagée en nous entraînant dans cette mystérieuse frontière qui limite la vie et le trépas, le monde des vivants et celui des morts, l'existence et... le rien. Ou alors le grand tout ! En suivant les pérégrinations urbaines d'Oscar, jeune occidental qui survit en dealant de la drogue dans les rues de Tokyo, Noé embarque le spectateur dans l'arche de ses obsessions : came, night-clubs, sexe désincarné, néons bleu et rouge, bitume, *no future*. Un coup de flingue rédempteur vient mettre un terme à cette longue errance sans lendemain. Là, le film bascule soudainement dans la *Twilight Zone* de l'âme. Oscar, touché par une balle, se meurt. Son cœur vacille tandis que son esprit, sorti de son corps, plane dans la ville pour une dernière tournée. Son âme se faufile partout en brisant les obstacles, le temps et l'espace, pour aller errer une dernière fois auprès des vivants et des morts : ses amis, ses parents tragiquement disparus dans un accident de voiture, ses compagnons de la nuit et — surtout — sa sœur paumée dans Tokyo à qui il a juré enfant un amour éternel. Les douleurs et les bonheurs d'un passé révolu se mêlent en boucle à un présent imparfait et un futur mystérieux. Comme si les rêves, les cauchemars, la naissance et la mort n'étaient, au fond, qu'une seule et même entité... Sur l'écran, le délire psychédélique est ultime. Gaspar Noé utilisant à bon escient les effets numériques barrés (plus innovants que ceux d' "Avatar" avec tout le respect qu'on doit à James Cameron) pour retranscrire au plus près les effets de la *Near Death Experience* tel que des millions de personnes l'auraient vécue à travers le monde depuis la crucifixion du petit barbu. Le film réussit même l'exploit d'annihiler sa propre durée. Comme s'il s'étalait sur deux secondes ou un million d'années. Cette expérience sensorielle cinématographique — quand elle est pleinement ressentie par le spectateur — provoque alors d'étranges sensations. Entre l'enivrement pour le meilleur et la peur du vide pour le pire. S'il fallait faire une comparaison, on pourrait citer le "Eraserhead5" de David Lynch dont chaque image semblait, là aussi, sortir de la tête de son concepteur pour atterrir directement sur l'écran de la salle sans avoir été enregistré sur pellicule ou support vidéo. Plus qu'une expérience cinématographique, "Enter The Void" est une expérience tout court. Comme si on avait bu 10 000 rhums en fumant 100 000 joints. Et, surtout, comme si on mourait sans fin *(en salles le 5 mai)*... ❑

Planete Aurora Présente

PROJECTION EN AVANT PREMIERE

en France du nouveau film de Julien Temple

Dr Feelgood's story



suivie d'un concert

WILKO JOHNSON

avec

Norman Watt-Roy & Dylan Howe

LA CIGALE

le 4 MAI 2010 à 19h

120 Boulevard de Rochechouart
75018 Paris
info 01 49 25 81 75
reservation :
www.fnac.com
www.ticketnet.fr
www.digitick.com

Planète Aurora · CADIZ MUSIC · ROCK&FOLK

Tata trauma

Mammuth

Mammuth

Quand ils ne *grôlandisent* pas sur Canal +, Gustave Kervern et Benoît Delépine tournent des films pour le cinéma. Pas des potacheries grassement populaires post-"Camping", mais de petites comédies sociales à l'humour engagé. Voir leurs précédents longs ("Aaltra", "Avida" et "Louise Michel") qui évoquent aussi bien les peintures de Dalí et le surréalisme belge que les vieilles pages de Hara-Kiri et les délires éthyliques de Kaurismaki. De légères références qui ne les ont pas empêchés de créer leur propre style. Que ce soit dans le filmage (plans séquences, plans fixes), le ton (drôle, anar) ou l'ambiance (mélancolique, désenchantée). Dans leur formidable "Mammuth", road-movie joyeusement triste (et inversement), ils offrent au légendaire Depardieu un presque contre-emploi. Un retraité de 120 kilos doté d'un cœur gros comme ça et d'une chevelure à la Lady Godiva, partant sur les routes de France sur sa moto cabossée. Son but : retrouver ses anciens employeurs pour récupérer des papiers Assedic à la con qui lui assureront sa petite retraite de merde. En chemin, *Mammuth* (c'est son surnom) va faire quelques rencontres étranges. Dont quelques invités parmi lesquels Benoît Poelvoorde en concurrent, Anna Mouglalis en fausse handicapée ou Siné en viticulteur... Et, surtout, Isabelle Adjani en amour perdu qu'on n'avait pas vue aussi belle et émouvante sur un écran depuis au moins trente ans. Avec leur univers bardé de gueules cassées par la vie, de poésie du quotidien, de constat amer d'une société de plus en plus déshumanisée et d'apartés oniriques permettant de garder les pieds sur terre, Kervern et Delépine font désormais parties du haut de panier du cinéma français. De vrais auteurs, quoi *(en salles le 21 avril)*.

L'Epine Dans Le Cœur

Michel Gondry (réputé dans le monde entier pour ses pubs novatrices, ses clips zazous et ses films poétiques) a réalisé un documentaire... sur sa tante ! Une certaine Suzette, octogénaire charismatique au regard lumineux, qui officia comme institutrice dans les Cévennes entre 1952 et 1986. Fasciné par sa seconde maman, le cinéaste l'a suivie sur cinq ans (à raison de petits coups de filmage par-ci, par-là) tout en la questionnant sur son parcours de vie. Gondry laisse donc son univers surréaliste en sourdine — ici, pas d'ours en peluche géant comme dans les clips de Björk, ni de mémoire amoureuse partant en vrille comme "Eternal Sunshine Of The Spotless Mind" — pour se concentrer sur le vécu. Et à force d'interroger sa tata, Gondry fait ressurgir quelques traumas du passé. Les quelques non-dits enfouis et les regrets cachés faisant bifurquer "L'Epine Dans Le Cœur" vers l'exercice de style psychologique puissant, séquences et plans étant soigneusement dosés pour ne pas verser dans le voyeurisme outrancier ou la tranche de vie absconse. Le film fonctionne d'autant mieux que l'on reconnaît la patte Gondry. A savoir sa fascination absolue pour la nostalgie diffuse, le temps qui passe et les saisons qui s'égrènent. Touchant et sensible malgré son côté presque anecdotique, "L'Epine Dans Le Cœur" est, mine de rien, du cinéma universel *(en salles le 21 avril)*.

L'Epine Dans Le Cœur

L'Elite De Brooklyn

Au beau milieu d'une filmographie bâtarde remplie de films d'action efficaces mais amidonnés ("Un Tueur Pour Cible", "The Shooter") et de films d'aventure sans point de vue ("Les Larmes Du Soleil", "Le Roi Arthur"), le réalisateur afro-américain Antoine Fuqua avait pourtant signé une hallucination totale : "Training Day". Un polar urbain teigneux qui annonçait le nihilisme des séries télé d'aujourd'hui (genre "The Shield"). Annoncé — à coups de ouï-dire et de bandes annonces prometteuses — comme étant son nouveau "Training Day", "L'Elite De Brooklyn" déçoit un brin. On y suit, en parallèle, le parcours de trois flics de Brooklyn : un quinquagénaire désabusé par son métier et proche de la retraite (Richard Gere), un trentenaire flippé qui n'arrive pas à joindre les deux bouts (Ethan Hawke) et un quadra énervé infiltré chez des trafiquants de drogue (Don Cheadle). Trois hommes qui vont devoir braver leurs problèmes personnels tout en faisant face à des flics corrompus et des truands aux codes d'honneur ambigus. Même si les acteurs s'impliquent admirablement dans leurs rôles, même si la noirceur ambiante fonctionne à la façon des polars de James Gray et même si le happy end obligatoire (gangrène du cinéma américain actuel) est ici annihilé, "L'Elite De Brooklyn" insiste un peu trop sur la psyché torturée de ses protagonistes qui semblent tous porter le poids du monde sur leurs épaules. Trop de noirceur tue la noirceur et la compassion que l'on peut ressentir pour ces personnages laminés par la vie finit peu à peu par s'effilocher.

L'Elite De Brooklyn

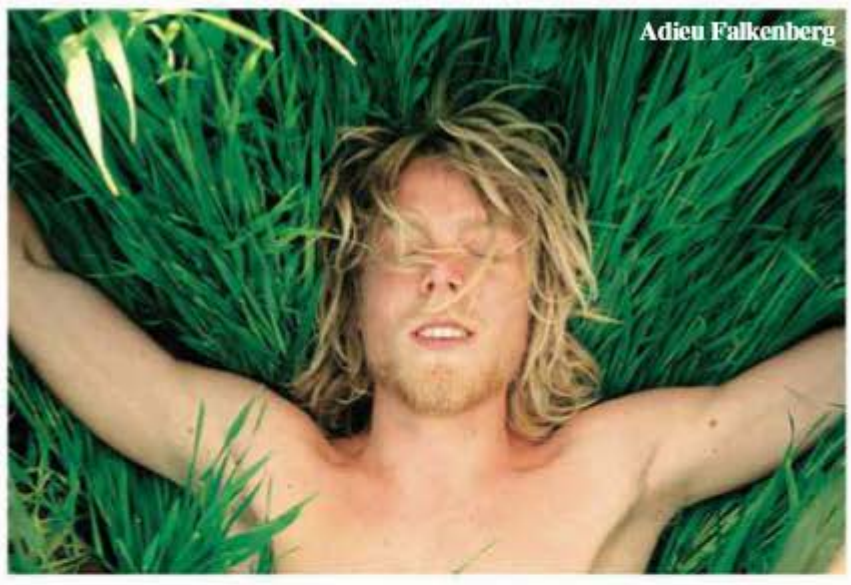
N'est pas Sidney Lumet qui veut ! Pour que "L'Elite De Brooklyn" soit plus ciselé, il aurait probablement fallu l'étirer en longueur. Par exemple sur deux ou trois saisons d'une série télé, histoire que les faits, les actes et les gestes prennent enfin toutes leurs dimensions émotionnelles *(en salles le 5 mai)*.

Ames En Stock

Un comédien new-yorkais dépressif décide de retrouver la sérénité en remplaçant son âme par celle d'un autre.

Adieu Falkenberg

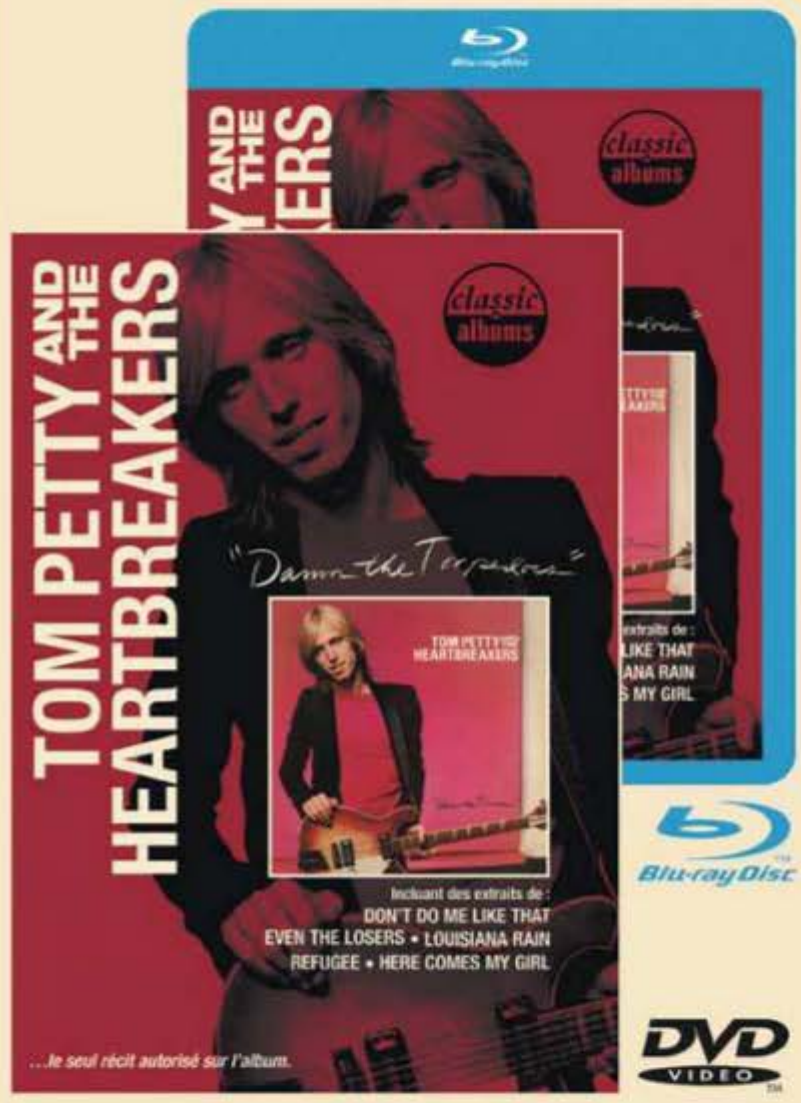
Le cinéma suédois est généralement apprécié pour ses *ingmarbergmaneries* et ses pornos soft revigorant des années 70. Mais sorti du "Septième Sceau" et des "Expériences Sexuelles De Flossie", les films continuent d'exister au pays d'Abba et de Björn Borg. Voir "Adieu Falkenberg" de Jesper Ganslandt, comédie dramatiquo-nostalgique sur le temps qui passe inexorablement et les regrets d'une jeunesse que l'on croyait éternelle. Vu les propos du réalisateur dans le dossier de presse *("Je crois aux histoires dont le moteur est l'émotion, par rapport à la construction des personnages et à l'intrigue")* on devine qu' "Adieu Falkenberg" a plus à voir avec le cinéma libertaire et semi improvisé des films de la Nouvelle Vague



S'ensuivent des galères et des complications de toutes sortes dont il n'avait même pas idée. Une histoire originale qui peut se voir comme un mix de Woody Allen (mais sans sa névrose comique) de Michel Gondry (mais sans ses apartés poétiques) et de Spike Jonze (mais sans la folie dévastatrice de son "Dans La Peau de John Malkovich"). Si le délire est minimaliste par rapport au sujet, quelques idées dingos surgissent néanmoins de temps à autre (comme ce cabinet d'extraction des âmes où le protagoniste se fait prélever la sienne). La metteuse en scène Sophie Barthes, malgré ses bonnes intentions, ne jongle pas vraiment de manière enjouée avec la métaphore psychanalytique, l'humour absurde de certaines situations ou l'ampleur analytique de son propre moi. Comme si "Ames En Stock" stagnait en équilibre sur son pitch sympa. Néanmoins, le film réussit à fasciner grâce au talent de Paul Giamati, excellent second rôle du cinéma américain, qui parvient à faire passer émotions et sourires en interprétant un ersatz troublé de lui-même *(en salles le 5 mai)*.

(les premiers Chabrol et Godard par exemple) qu'avec les exploits héroïques de ce garnement bigleux de Harry Potter. Sur fond d'une mélancolie ambiante un poil appuyée, on y suit le dernier été de cinq amis d'enfance un peu glandeurs (équivalent scandinave des "Vitelloni" de Fellini) qui, confrontés à leur passé qui s'envole et à un avenir incertain, errent dans la petite station balnéaire où ils ont grandis. En se focalisant sur l'émotion plutôt que sur l'action, sur l'ambiance plutôt que sur le scénario, le réalisateur réussit — mine de rien — à faire de son trip passéiste une petite ode sincère et sensitive à l'amitié *(en salles le 12 mai)*. ❑

Le making-of officiel
de l'album culte de
TOM PETTY
& THE HEARTBREAKERS
Classic Album
Damn The Torpedoes



Interviews des membres du groupe, images d'archives, anecdotes, extraits de concerts... découvrez tous les secrets d'enregistrement de ce classic album !

Déjà disponible

naïve vision: ROCK&FOLK GUITAR PART eagle vision

DVD cinéma

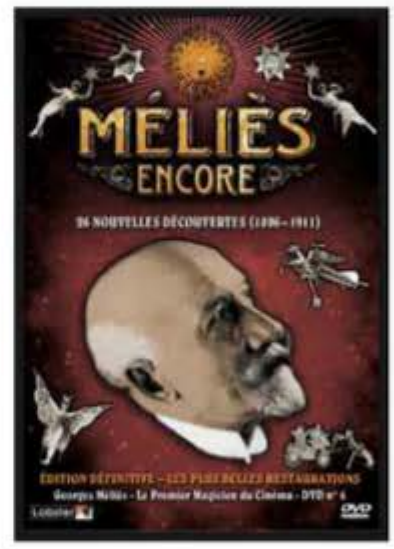
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Cultissime

Shuttle

Cartel

Parmi les kilotonnes de films sortant directement en DVD, on trouve pas mal de daubes. Mais également quelques surprises sorties d'on ne sait où. Comme "Shuttle", road movie flippant et étouffant réalisé par un inconnu (un certain Edward Anderson, aucun film jusque-là) et interprété par des seconds couteaux de série télé (la mignonnette Peyton List aperçue dans "Mad Men", l'inquiétant Tony Curran, repéré dans "The Mentalist"). "Shuttle", tout malingre qu'il soit dans son budget et tout sobre qu'il soit dans son histoire, réussit pourtant à tenir en haleine. Pour une simple raison : on ne sait jamais ce qu'il va se passer dans la seconde qui suit. En l'occurrence, la destinée tragique de quatre jeunes yankees empruntant un minibus pour retourner à Los Angeles après un voyage dans les Caraïbes. Or, gros souci pour eux, le chauffeur s'avère être un psychopathe total qui les prend vite en otage pour les emmener vers une destination inconnue avec, au cours de ce voyage ultra tendu, quelques tentatives d'évasion foireuses, des accès de violence sèches post-Peckinpah et des coups de théâtre auxquels on ne s'attend guère. Notamment dans la dernière bobine, froidement nihiliste, qui renvoie à une vision totalement désespérée du monde. Le réalisateur soigne impeccablement son huis clos étouffant à bord du van en confrontant les kidnappés à leur agresseur, comme Mario Bava l'avait si bien réussi il y a trente-six ans avec son dernier film, "Cani Arrabbiati". "Shuttle" est donc un bon film de genre qui, pour une fois, est fidèle à l'argument : *Il existe un enfer sur terre... il va vous y conduire !*



Méliès Encore

Lobster Films

Il y a quelques mois, nous indiquions dans cette rubrique la sortie d'un coffret monstrueux (173 films) consacré à Georges Méliès, l'inventeur de la grammaire cinématographique et des effets spéciaux. Sans lui, les avatars bleutés de James Cameron, les dinosaures patauds de Steven Spielberg et les robots têtes à claques de George Lucas n'existeraient probablement pas. Or Lobster Films, petite boîte spécialisée dans la recherche et la restauration de vieux films muets, avait laissé dans ce coffret un espace libre pour y glisser un nouveau DVD Méliès désormais disponible. Dans "Méliès Encore" on a donc droit à 26 nouveaux films que le *Magicien de Montreuil* réalisa entre 1896 et 1911. Des pelloches retrouvées dans les cinémathèques du monde entier comme "Le Vitrail Diabolique" chopé en Australie, "Le Baquet De Messmer" récupéré en République tchèque, "20 000 Lieues Sous Les Mers" extirpé d'Italie, "Le Manoir Du Diable" déterré en Nouvelle-Zélande, ou encore "François Premier Et Triboulet" exhumé de Russie. Des mini-films à la poésie vintage ultra craquante et qui rappelle le temps où les sous-marins et les décors lunaires étaient fabriqués en carton et en papier découpés, où certains films étaient coloriés à la main image par image, où les squelettes, anges, jolies nymphettes et autres dansaient des ballets d'amour et de mort et où l'absence de parole accentuait encore plus cette étrange impression de rêve ambiant. Découvrir aujourd'hui les films de Georges Méliès, c'est plonger directement dans le fondement du cinéma qui, toujours sous l'influence de ce cinéaste novateur, méritera son statut de septième art.

Out Of The Blue

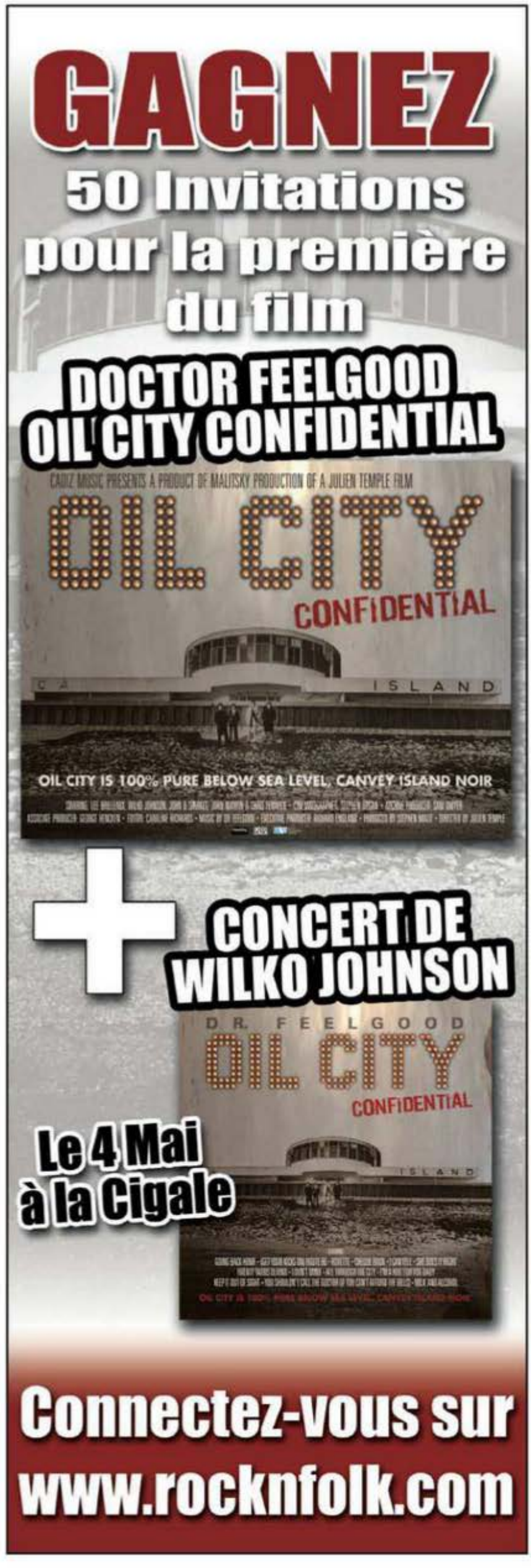
Bach Films

Au moment où ces lignes sont écrites, Dennis Hopper, égérie des sixties, est en phase terminale d'un cancer de la prostate. L'homme qui changea la face cinématographique de l'Amérique en réalisant et jouant dans le cultissime "Easy Rider", l'acteur aux 150 rôles, le bad-guy le plus apprécié des cinéphiles, signa également d'autres films beaucoup moins connus. Comme "Out Of The Blue" daté de 1980, époque où il tentait encore de se débarrasser de ses démons (alcool, drogue) qui firent de lui le paria le plus charismatique de Hollywood. Hopper y suit le parcours chaotique d'une fille de quinze ans (la formidable Linda Munz, oubliée depuis) qui tente de survivre entre un père alcolo (Hopper lui-même) et une mère accro à la came. Une ado brûlée tôt par la vie, qui fume des pétards en boucle, s'amuse à bousculer une pom pom girl dans la rue en souriant en coin, histoire d'assumer son esprit frondeur, et qui lâche à tout bout de champ des phrases désespérées. Du style : *"Tout le monde m'a quittée : mon père, Johnny Rotten, Sid Vicious et maintenant le King."* Comme si sa rock attitude (sa seule raison de vivre) s'était également fait la malle. Sur des ballades mélancoliques de Neil Young et sur fond d'autres dialogues nihilistes *("Tu vois, mieux vaut crever que de perdre de son éclat").* "Out Of The Blue" traîne un drôle de charme sur fond de fin d'illusions et d'utopies fanées. Où l'errance sans but devient une raison d'être par défaut. Où l'esprit Woodstock s'apprête à laisser définitivement sa place à une Amérique guerrière et conservatrice. *Ne crève pas, Dennis, ne crève pas !*

Devil In Miss Jones

Wild Side

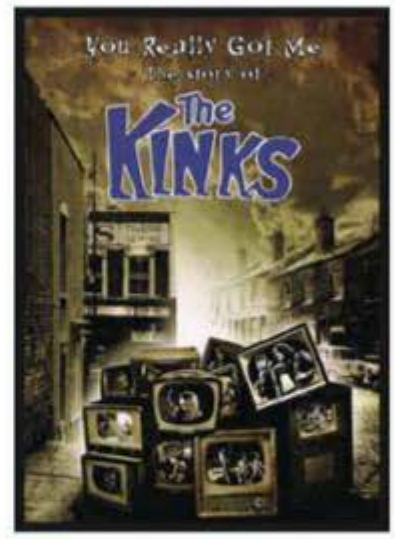
"Devil In Miss Jones" est le premier porno américain à avoir été distribué dans les cinémas de France. Le 17 septembre 1975 pour être précis, soit trois mois et demi avant que la sinistre loi X ne cantonne le genre dans les salles spécialisées. Tourné en 1973, ce hard mythique s'avérait déjà hors norme en son temps. Par son sujet (après s'être ouvert les veines dans sa baignoire, une femme vierge connaît les plaisirs du sexe ultime avant la damnation éternelle), par la présence charismatique de son actrice principale au visage anodin mais au tempérament de feu (la dénommée Georgina Spelvin, 37 ans à l'époque) et, surtout, par un traitement totalement cinématographique, que ce soit dans le judicieux choix des plans, l'enchaînement des séquences ou dans son ambiance mortifère et mélancolique où la mort et les pénétrations sont intimement mêlées. Comme le précise Stéphane Bourgoin dans le livre "Le Cinéma X" (Editions de la Musardine) : *" 'Devil In Miss Jones' fait preuve d'intelligence par son scénario, sans pour autant tricher avec l'amateur de sensations fortes."* Derrière la caméra, le créateur du porno américain, Gérard Damiano, à qui l'on doit quelques classiques du genre (de "Gorge Profonde" à "Story Of Joanna"), ose les références littéraires (Sade mais aussi "Huis Clos" de Jean-Paul Sartre) tout en donnant un ton très étrange à ces images aussi cauchemardesques qu'érotico-bandulatoires. Pouvait-il se douter que, près de 37 ans plus tard, des images de son film seraient incorporées dans un clip de Massive Attack ("Paradise Circus") où Georgina Spelvin, 73 ans, se confesse en toute bonhomie sur son passé de hardeuse culte ? ❑



Aucun gros plan

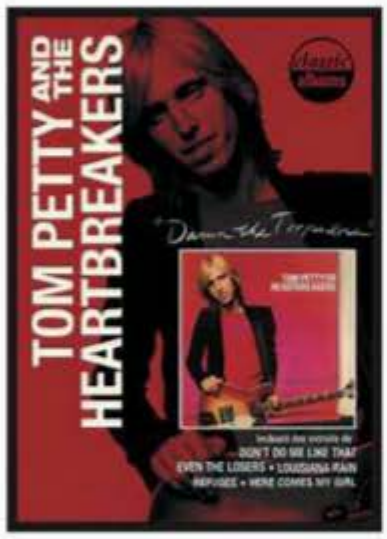
Michael Jackson
"This Is It"
Sony Pictures

This Is It ? **Hum, façon de parler. Au moment où on écrit ces lignes, tandis que le film des répétitions de la série de *"concerts qui n'auront jamais eu lieu"* paraît en Blu-ray (et DVD), l'affirmation laisse plus que jamais dubitatif. Certes, la poussière d'étoiles est un peu retombée depuis que le présumé Roi de la pop a quitté ce monde pour un autre, pas forcément pire. Mais, logiquement et légitimement, les polémiques diverses et variées continuent de battre leur plein à propos de Michael Jackson. De qui il était vraiment. De sa vie. De sa carrière. Intimement liées ? Qui sait...? Qu'on se le dise, on ne connaîtra jamais sa vérité. Et le drame est qu'on s'en cogne. Tant d'images volées, tant de photos retouchées, tant de séquences floues ont été exhibées depuis qu'il n'enregistrait plus, que la fiction avait depuis longtemps annihilé la réalité et banalisé le parcours de cet extraordinaire *performer* dont les médias, financiers divers, et mêmes ses fans, ont tous contribué à faire un freak de moins en moins chic. Le mensonge fait vendre, c'est bien connu. La presse, people mais pas seulement, AEG qui a mis la résidence avortée sur pied et manigancé le film bien avant que MJ tire sa révérence, Kenny Ortega, réalisateur de ce "This Is It" présenté comme un lot de consolation mais qui s'est avéré source d'intérêts très compensatoires, Sony (Columbia Pictures) et une partie de la famille sont bien placés pour savoir puisqu'ils en croquent. A belles dents dans le fruit immonde. Avant même la diffusion du film fin octobre 2009, des milliers de fans ont fait campagne (via le site This Is Not It notamment) pour dénoncer l'exploitation de Michael Jackson par AEG. Dix concerts prévus à l'O2 de Londres devenus cinquante. La fragilité de sa santé au moment des répétitions à Los Angeles. Les médicaments qu'on le forçait, prétendument, à ingurgiter. Ortega le faisant manger de la bouillie à la petite cuillère entre deux pas de danse. Et d'autres horreurs supposées, bouclées à jamais (?) au fond du coffre qui contient la centaine d'heures d'images dont Ortega n'a gardé que les meilleurs moments. Car que voit-on vraiment dans "This Is It" ? Du grand Jackson. Purement et simplement. Ce qu'il était et sera resté presque jusqu'au bout dès que la musique faisait vibrer son corps et ses cordes vocales. Un artiste dans toute sa fragilité et sa splendeur. Franchement, inutile de se voiler la face : ce type était passablement dérangé et cette rubrique et la vie sont bien trop courtes pour qu'on tente de comprendre pourquoi et à quel point. Chez lui, c'est certain, la présomption d'innocence et la conviction de culpabilité se mêlaient intimement, un peu comme le noir et le blanc après qu'on les a convaincus de virer au gris. Mais lorsqu'il chantait et dansait, ce beau diable était *up there*, là-haut. OK, les prises de voix qu'on entend dans certaines scènes de "This Is It" n'ont pas été effectuées au moment où Michael Jackson les a dansées. Et pour cause. Chaque chanson du film est un composite de différents jours de répétition, et c'est le chant qui assure la continuité. Mais c'est lui qu'on entend sur la bande et non un vulgaire choriste. De même, c'est bien lui qu'on voit à l'écran et pas un double. Alors qu'il est presque certain qu'un sosie — pourquoi pas une armée...? — a été mis à contribution pour les passages du spectacle (et des nouveaux clips tournés pour être diffusés sur les écrans) les plus dangereux, ou fignoler des réglages de lumière, c'est bien MJ qui danse ici et accomplit, à la perfection (même s'il dit ne pas se donner à fond), ses routines qui sidèrent tout ce qui tient debout (généralement dans le même sabot) depuis le début des années 80. *Entertainer* jusqu'au bout des doigts de ses gants pailletés, Michael était un chewing-gum vivant dont les muscles secs claquaient au rythme d'un répertoire divin lorsqu'on ne le limitait qu'aux grandes lignes ("Wanna Be Startin' Something", "Billie Jean", "Thriller", "I Just Can't Stop Loving You", "Man In The Mirror"...). Dans "This Is It", le nier frise la bêtise, certaines séquences sont à couper le souffle. A condition, bien sûr, de considérer que le chant, la danse et la mise en scène constituent les fondations d'un bon show à l'américaine. Et donc, quelque part, le film de Kenny *High School Musical* Ortega remplit sa fonction : montrer ce qui pouvait l'être des préparatifs d'une série de concerts morte dans l'œuf, et alimenter la pompe à fric huilée en permanence par les avocats de The Michael Jackson Company. Pourtant, "This Is It" n'est pas qu'une grosse machine. Finalement, ses imperfections servent Michael Jackson bien mieux qu'un film de concert à sa gloire. La dizaine de fois où il intervient dans "This Is It", avançant ses arguments d'une voix fluette mais ferme, il parvient à toucher et émouvoir en dépit du contexte et de l'artillerie très lourde déployée autour de lui (musiciens, choristes, danseurs, tous passés en revue dans les bonus). Les rares instants où la caméra glisse, d'assez près, sur son visage encore plus ravagé sans lunettes Aviator — il n'y a aucun gros plan de Michael Jackson pendant les presque deux heures que dure le film — ses deux yeux tristes se plantent dans ceux du spectateur. Comme deux dards dans l'iris. Deux piqûres pour dire qu'il était déjà trop tard.**



The Kinks
"You Really Got Me"
ABC/ Voiceprint

Jouons franco : ceux qui ignorent tout des Kinks ne seront pas beaucoup plus avancés après avoir visionné ce DVD. En effet, ses presque quatre-vingt-dix minutes ne brillent pas par leur pertinence biographique et on en apprend finalement davantage sur le groupe des frères Davies en lisant le texte imprimé à l'intérieur du boîtier. En revanche, on peut remercier ABC d'avoir compilé ces séquences plutôt craquantes dans lesquelles les Kinks, à travers les âges et les genres, s'en donnent à cœur joie. Car leurs origines remontent au début des années 60, et Ray Davies, jusqu'à preuve du contraire, est toujours en activité. Quant aux genres donc, et à entendre la voix off qui sert de fil rouge à ce patchwork d'images, ils les auraient tous inventés. C'est exagéré mais, ce qui est vrai en revanche, c'est que les chansons les plus nerveuses du quatuor, au même titre que celles des Yardbirds par exemple, ont inspiré de nombreux pionniers du hard rock et les punks les plus lettrés. Ce n'est pas Doherty qui démentira. On voyage donc ici des années 60 aux années 90, et les chansons, d'origines télévisuelles diverses, sont ponctuées de quelques interventions des musiciens. La plupart d'entre elles ne sont pas livrées dans leur intégralité, mais "The Story Of The Kinks" mentionne les principales ("Till The End Of The Day", "You Really Got Me", "Waterloo Sunset", "Ordinary People", "Sleepwalker"...), et même "Death Of A Clown", un carton en single de Dave Davies. Alors que les rumeurs concernant une reformation du groupe vont très bon train en ce début 2010, ce DVD disponible dans les bonnes crémeries (et via www.voiceprint.co.uk) permettra aux anciens de se remémorer l'essentiel d'un groupe majeur, et de fouetter les sangs des gamins, ces petits veinards.

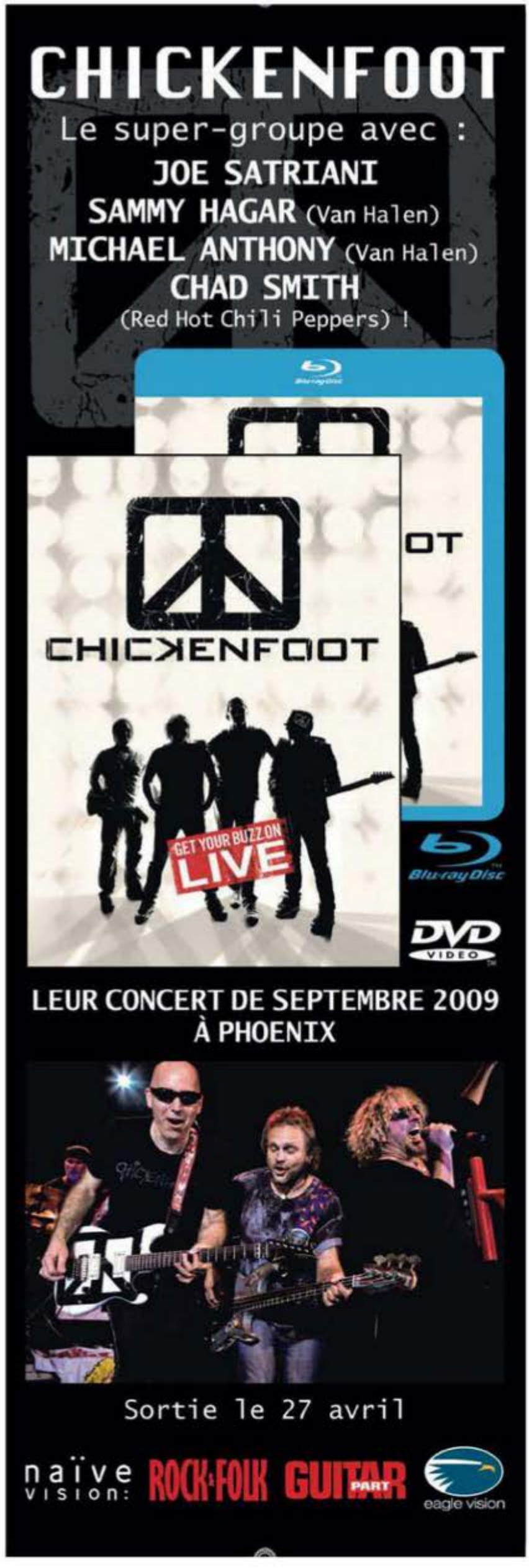


Tom Petty And The Heartbreakers

"Damn The Torpedoes"

Eagle/ Naïve

A première vue, consacrer une double chronique à un DVD de Tom Petty et ses Heartbreakers (également disponible en Blu-ray), après qu'on leur a ouvert, il y a deux numéros, nos pages centrales pour une story suscitée par une récente anthologie live, ressemble à une fixette. La lubie du moment. Eh bien, il n'en est rien. La raison qui pousse à noircir encore du papier pour le rocker américain et sa clique est que ce nouveau volume de la série *Classic Albums*, maintes fois vantée dans ces pages, est exceptionnel. Digne, presque au hasard, de celui qui relate l'enregistrement de "Transformer" de Lou Reed, un autre must de cette collection qu'à l'heure où la musique en images présentée sur une rondelle argentée est victime d'un vertigineux déclin — ce mois, la rubrique a reçu, en tout et pour tout, trois DVD, dont un (pas celui-là) quémandé, et un de Spandau Ballet dont on a choisi de ne pas parler — Eagle a le courage et l'audace de maintenir en vie. Car ici, il n'est pas question de vieilles VHS recyclées, de concerts d'autrefois remasterisés à la hâte avec un vague bonus au cul. Dans la série *Classic Albums*, Nick de Grunwald et Martin R Smith produisent de véritables documentaires sur l'enregistrement d'albums mythiques du rock ou de la soul (le numéro consacré à "Songs In The Key Of Life", de Stevie Wonder, est également merveilleux). Pour cela, ils sollicitent les musiciens des groupes concernés, font réagir ceux qui les ont inspirés, quelques stars plus jeunes dont l'éclat serait moins vif si elles n'avaient pas été biberonnées aux albums en question, et demandent leur avis à de vrais journalistes de rock, anglo-saxons donc, dont on connaît la plume mais pas le visage. Bien sûr, tout cela à un coût et est donc en voie de disparition. Comme formidablement racontés ici par les intéressés, Tom Petty et Jimmy Iovine, producteur de "Damn The Torpedoes" en tête, ce troisième album est un disque crucial dans la carrière du singer-songwriter et son groupe puisque, tout simplement, il a failli ne jamais voir le jour. Ce n'est qu'au bout de tractations qui en auraient débouté plus d'un, et après s'être libéré d'un contrat scélérat, événements rocambolesques relatés au détour des vers de "Don't Do Me Like That", "Refugee", "Even The Losers" ou "Shadow Of A Doubt", qu'il est finalement sorti, en novembre 1979. Autant qu'à la qualité des chansons composées par Petty avec l'aide de son fidèle lieutenant Mike Campbell à la guitare, c'est à la facture du son façonné par Iovine *("à l'encontre de tout ce qui se faisait à Los Angeles à l'époque")* que le disque doit d'avoir traversé les décennies sans encombre, sonnant plus frais que jamais. Bien sûr, le mystère des guitares *carillonnantes* qui doivent tellement à celles des Byrds et des Beatles, celui de cette batterie, énorme pour la fin des années 70, et le secret d'arrangements distillés par un groupe et un producteur totalement au service de la musique du chef ne sont pas tous révélés. Mais quel bonheur de voir ces éternels gamins ouvrir les pistes pour s'enthousiasmer à propos des arpèges de "Louisiana Rain", de l'insolence à peine contenue de "Here Comes My Girl" ou de la partie de piano de "What Are You Doing With My Life" piquée, de l'aveu de Benmont Tench, à Roxy Music ! Si en 2010, quelque chose est intact dans le rock, c'est le bonheur que procure le fait de (re)partir à sa découverte. Les rééditions des albums de Jimi Hendrix, de "Raw Power" ou ce DVD abondent dans ce sens. Comme un tsunami dans un bénitier. ❑



PAR HUGUES CORNIERE

Zippo

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Bientôt 80 ans et plus de 400 millions d'exemplaires écoulés... Guère promus en ces temps de loi Évin, les cliquetis métalliques du célèbre *briquet-tempête* résonnent toutefois encore couramment autour de nous.

Au début de la Première Guerre mondiale, à Bradford, au nord-ouest de la Pennsylvanie, George G Blaisdell (1895-1978) vient de reprendre l'entreprise familiale de métallurgie. Homme d'affaires dans l'âme, il revend la petite société dès 1920 et se lance dans l'industrie pétrolière — avec succès jusqu'à la crise de 1929. La légende veut qu'au cours d'une soirée dansante du début des années 30, Blaisdell sort s'en griller une et tombe sur un ami qui éprouve des difficultés avec un infâme briquet à essence dont il ne parvient pas à ouvrir le capuchon. Sur-le-champ, Blaisdell décide de créer son propre briquet. Celui-ci doit être élégant, robuste, petit et bon marché. Pour mener à bien son nouveau projet, Blaisdell loue une boutique pour 10 dollars par mois et commence à mettre au point son briquet. Utilisant les techniques disponibles à l'époque : un tube de laiton soudé aux extrémités puis chromé, une plaque anti-vent protégeant la mèche et, surtout, une charnière entre le capot et le corps du briquet qui permet de l'utiliser d'une seule main, Blaisdell parvient à obtenir un prix de vente inférieur à 2 dollars (1,95 $). Reste à trouver un nom. L'idée va venir d'une autre célèbre société de Pennsylvanie, Talon Company, qui vient de mettre au point une nouvelle fermeture à glissière — qui équipera notamment les Perfecto des frères Schott — dénommée *Zipper*. Trouvant que ce nom sonne bien, Blaisdell crée la Zippo Manufacturing Company. Le tout premier modèle voit le jour en 1932 et, bien que celui-ci soit plus haut que les modèles ultérieurs d'environ 6 mm et que les coins soient à angle droit, son aspect général est globalement le même qu'aujourd'hui. L'année suivante, la hauteur est réduite et apparaissent quatre lignes diagonales ornant les extrémités haute et basse du briquet. Ce qui va faire du Zippo un objet de collection si recherché par les collectionneurs, c'est l'idée développée à partir de 1935 par Blaisdell de le transformer en support publicitaire en le personnalisant pour des sociétés, des régiments, des associations, des clubs de base-ball, etc. En 1938, les coins du briquet sont arrondis et cette enveloppe extérieure devient définitive. À l'instar des Ray-Ban de Bausch & Lomb, le Zippo va bénéficier d'un énorme coup depouce grâce à l'armée américaine qui en équipe tous ses soldats, marins et aviateurs. Lors de la Seconde Guerre mondiale, ceux-ci vont contribuer à créer la réputation du petit briquet bien au-delà des frontières américaines. La production de l'usine de Bradford passe le million d'exemplaires en 1942 et les dix millions cinq ans plus tard, notamment grâce aux commandes militaires. À partir de 1955, des modèles de luxe en plaqué or, argent ou or massif sont produits et l'année suivante apparaît le modèle *Slim*, plus étroit avec un capot arrondi, plutôt destiné à la clientèle féminine.
En 1960, les 100 millions de Zippo sont atteints. Puis au début des années 60, commence la guerre du Vietnam et c'est reparti pour une opération promotionnelle qui durera jusqu'à la chute de Saigon en avril 1975, une unité de gravure étant même spécialement détachée sur place pour la personnalisation des briquets des GIs.
En 1973, Bob Marley sort son fameux "Catch A Fire" sous pochette Zippo...
Depuis sa création, le Zippo est garanti à vie et le fabricant s'engage à réparer ou à changer gracieusement le mécanisme, le boîtier ainsi que toute autre pièce défectueuse quel que soit son état. Ouvert en 1997, le musée célébrant la star locale à Bradford expose ainsi des briquets irréparables (écrasé par un bulldozer, explosé par une balle, broyé par une moissonneuse, etc) mais dont les propriétaires ont reçu un nouvel exemplaire flambant neuf. En 1987, le premier modèle à l'effigie du King Elvis voit le jour et depuis 1992, la marque sort chaque année un modèle commémoratif à tirage très limité présenté dans un coffret métallique qui fait la joie des aficionados. Seul refus de la marque : commercialiser des Zippo ornés de têtes de mort. Serge Gainsbourg (qui lui aussi vouait un culte aux objets) avait toujours un Zippo sur lui — *cf* la célébrissime scène du billet de 500 francs. Comme tous les films de Tarantino, le projet de Joann Sfar est d'ailleurs ponctué de bout en bout des fameux clics d'ouverture et de fermeture du capot chromé... ❑

Pour en savoir plus : www.zippo.fr, www.zippo-addict.com

Combien ça coûtait ?

En 1969 (prix neuf) :
Modèle de base : 50 FF (7,62 euros)
SMIG mensuel brut en 1969 = 83 euros

Combien ça coûte ?

En 2010 (prix neuf) :
Modèle de base : 39 euros
Modèle coloré : 49 euros
Modèles spéciaux : de 55 à 250 euros
SMIC mensuel brut en 2010 =
1 490 euros (pour 169 heures)
1 337 euros (pour 151 heures)

Un briquet Zippo standard, fabriqué en septembre 1996.
Photo H Cornière, coll. part.

VILLE de SIX-FOURS LES-PLAGES

La Ville de Six-Fours présente

LES VOIX DU GAOU

17 AU 29 JUILLET 2010

SUD CONCERTS

1707 **SKUNK ANANSIE** ★ **THE BLACK BOX REVELATION**

1807 **RENAN LUCE** ★ **TOM FRAGER & GWAYAV'** ★ **CLARIKA**

2107 **CHRISTOPHE MAE** ★ **AMANDINE BOURGEOIS**

★ **MIKE IBRAHIM**

2207 **-M-** ★ **GUESTS**

2307 **CAPLETON** ★ **TOOTS & THE MAYTALS**

★ **JULIAN MARLEY**

2407 **PONY PONY RUN RUN** ★ **WAX TAILOR**

★ **DIVING WITH ANDY** ★ **SOMA**

2507 **PINK MARTINI** ★ **FREDRIKA STAHL**

★ **JOSEPH LEON**

2707 **SIMPLE MINDS** ★ **ROGER HODGSON**

★ **EIFFEL** ★ **PUGGY**

2807 **PHOENIX** ★ **BABYSHAMBLES**

★ **METRONOMY** ★ **SKIP THE USE**

2907 **BOB SINCLAR**

★ **JOACHIM GARRAUD** ★ **BIG ALI**

★ **JAY SEBAG**

Conception graphique : www.jl-crea.com

www.voixdugaou.fr - 04 94 34 93 50

M6 fnac.com ROCK&FOLK Coca-Cola KIA KIA TOULON epo festival RTL2 LE SON POP-ROCK

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

Acteur et spectateur

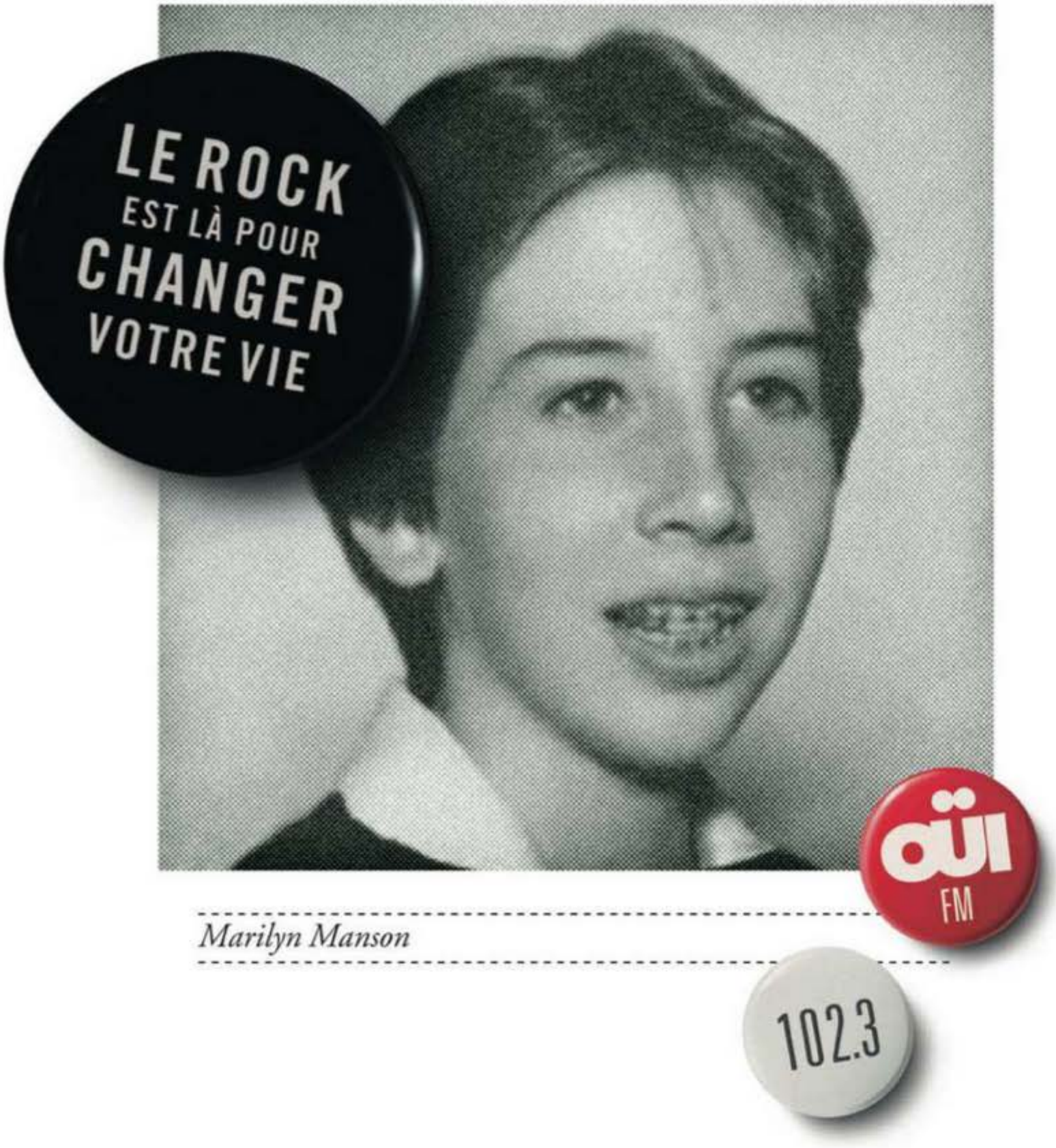
Les amateurs de destruction massive et de guerre virtuelle de haute volée sont aux anges : EA vient enfin de balancer **"BATTLEFIELD BAD COMPANY 2"**, pour Xbox360, PS3 et PC. Le premier volet, tout en violence et virtuosité, avait enchanté les soldats à manette. Cette suite très prometteuse et donc très attendue, avant même d'être disponible, avait déjà frappé fort en détournant le nouveau slogan de l'armée française. *"Devenez* plus *que vous-même !"* scandaient les affiches promotionnelles. Malin. Magnifique d'efficacité et de sauvagerie, ce FPS reprend les recettes de son grand frère, c'est-à-dire campagne mondiale avec une latitude totale, un choix d'armes et de véhicules proprement renversant et une sensation de réalisme à tomber. Au départ, un scénario qui ressuscite l'esprit de la guerre froide. L'Oncle Sam redoute une attaque russe. Il lance donc dans la bataille ses meilleures troupes. La vérité, comme d'habitude dans "Bad Company", va très vite se révéler bien plus complexe que prévue. Cette plongée au cœur de combats impitoyables n'affiche, encore une fois, que des qualités. Seul (minuscule) regret au compteur : la mission solo s'avère particulièrement frustrante, n'offrant que quelques heures d'aventure. Cependant le mode en ligne comble cette lacune sans problème. Sans doute le FPS de 2010.

Toujours au rayon *conflit*, impossible de passer à côté de **"NAPOLEON : TOTAL WAR"**, pour PC uniquement. Eric Zemmour en rêvait, Sega l'a fait. Ce sixième tome de la série "Total War" se propose donc de revivre les plus grandes campagnes du petit empereur français. Russie, Italie, Egypte, Waterloo, le joueur conquérant tentera de remporter des victoires décisives en mêlant stratégie et vision, tactique et audace. Il s'agit de bien gérer ses troupes, étudier les terrains, deviner les intentions de l'ennemi pour, au final, réinventer l'histoire. Il existe d'ailleurs la possibilité de se glisser également dans la peau d'un général adverse. Vertigineux et obligatoire.

Chez Sony pour PS3, **"HEAVY RAIN"** était attendu au tournant. On l'annonçait comme le jeu qui allait imposer une nouvelle donne du côté du virtuel. L'histoire est carrément glauque : le héros, Ethan Mars, a tout perdu : sa fierté, son envie de vivre, sa virilité... Mais les agissements sordides d'un tueur en série, qui massacre des enfants en les noyant, va le pousser à réagir. A moins qu'Ethan ne soit le tueur en série... Suspense ! Durant une soixantaine de chapitres, on suit le parcours de 4 personnages principaux qui tentent d'élucider cette terrible affaire. "Heavy Rain" est un vrai ovni, le joueur ayant souvent l'impression d'être à la fois acteur et spectateur. Ce mélange d'enquête et de contemplation, servi par des décors splendides de froideur, offre une odyssée visuelle déroutante et captivante. Une expérience unique, proche d'un film, qui marque l'esprit pour longtemps.

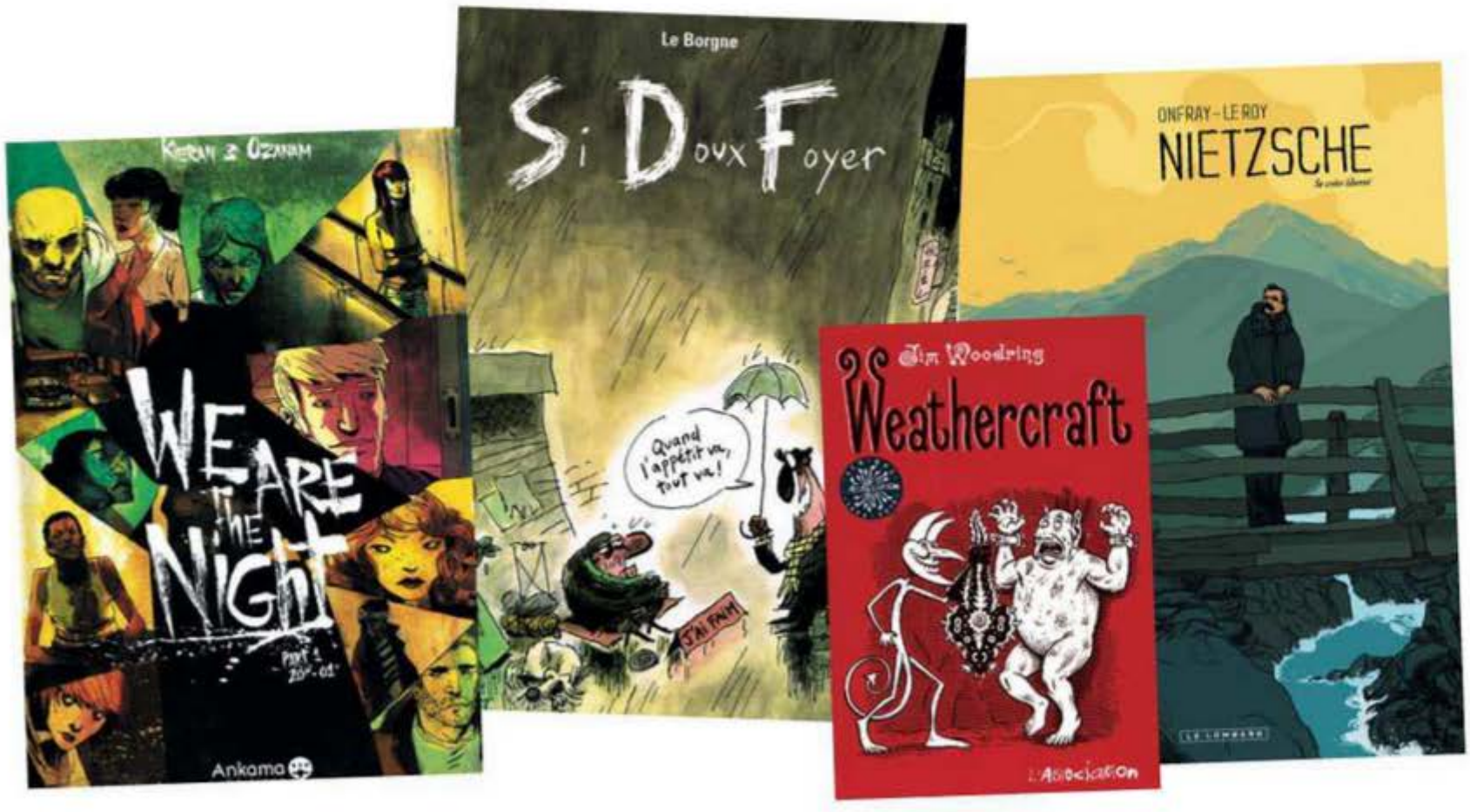
Sega balance simultanément deux titres qui ravivent un passé ludique glorieux. Tout d'abord **"ALIENS VERSUS PREDATOR"**, pour Xbox360, PS3 et PC, un FPS bien bourrin où il est possible d'incarner, au choix, la méchante créature chère à Sigourney Weaver, le prédateur sanguinaire culte ou un marine. Basique, cruel et immersif, cette déclinaison sans paillettes contentera les guerriers nocturnes qui préfèrent l'action au scénario. Dans l'espace, personne ne les entendra crier mais leurs voisins risquent de vivre plusieurs nuits agitées... Et puis, dans un style plus coloré et accueillant, **"SONIC ET SEGA ALL-STARS RACING"**, pour tous supports, comme son nom l'indique, dévoile des courses motorisées avec, au volant d'une voiture, d'une moto, d'un avion ou d'un camion, 19 des plus grandes figures de l'écurie Sega. En gros, un Mario Kart sans Mario. Pas grave. Avec ses 24 compétitions, son mode multi-joueurs offrant la possibilité de s'affronter en ligne jusqu'à 8 candidats, le plaisir et les rires sont tout de même au rendez-vous.

Enfin, chez Konami, pour Wii, PS2 et PSP, **"SILENT HILL : SHATTERED MEMORIES"**, réussit le pari d'honorer sans fausse note son légendaire aïeul. Harry Mason n'est pas du genre chanceux : il provoque un accident de voiture pendant lequel sa fille disparaît. Circonstance aggravante : tout cela arrive au beau milieu de la ville de Silent Hill. Le papa en panique va partir à la recherche de sa progéniture, croisant des habitants solidaires comme des créatures inquiétantes qui semblent vouloir l'empêcher de progresser. L'ambiance est bien sûr mystérieuse à souhait. Avant de tomber dans une terreur sourde. Ici, on a préféré, aux affrontements, la dissimulation et la fuite, augmentant encore cette impression d'horreur. Au final, une aventure glaciale et traumatisante qui tient toutes ses promesses. On s'incline. ❑



Ouï*fm* dans toute la France. Retrouvez les fréquences sur ouifm.fr et l'application sur votre iPhone.

Nietzsche, la BD



"We Are The Night" (Ankama) dessiné par Kieran et imaginé par Ozanam est ce qu'on appelle un polar choral... Heu... C'est quoi un polar choral ? Un exercice de style qui vient du cinéma et sert à désigner une histoire où nombre de personnages interviennent sans forcément avoir un lien direct entre eux. Pour faire court, "Pulp Fiction" de Tarantino et, surtout, le génial "Magnolia" de Paul Thomas Anderson sont des films à ranger dans cette catégorie. En ce qui nous concerne, "We Are The Night" réalise l'exploit de faire cohabiter pas moins de dix-neuf personnages distincts et cela sur un espace temps de seulement quelques heures. Alors qu'on pourrait s'attendre à une rapide indigestion de nouvelles têtes à quasiment chaque page, la lecture de ce polar très noir reste relativement prenante d'un bout à l'autre. Cependant, le parti pris des auteurs de scinder l'histoire en deux tomes risque de déranger les lecteurs les moins patients. Hors ce petit détail, "We Are The Night" est tout à fait le genre de BD qui supporte l'écoute à haut volume du "LAMF" des Heartbreakers pendant la lecture.

Dans la (presque) lignée des fils et petits-fils de Reiser, le dessinateur Le Borgne maîtrise parfaitement l'art du crobar expressif qui sait si bien rendre fou les adeptes de ligne claire. Evidemment, comme tous les adeptes du grand disparu, il sait aussi aborder les sujets sensibles avec tout le cynisme et le mauvais goût (apparent) qui font aussi hurler d'indignation tous les partisans du politiquement correct que le royaume du 9e art peut compter. Eh bien, que ces gens se rassurent, dès qu'ils auront ouvert **"Si Doux Foyer"** (Fluide Glacial) qui narre les tribulations de *sans domicile fixe* sur le mode galéjade, ils auront toutes les raisons du monde de pousser quelques cris d'orfraie. Avec sa succession de petits personnages bucoliques prenant la dureté de la vie comme elle vient, Le Borgne ose suggérer qu'il est encore possible d'avoir de l'humour une fois que l'on a tout perdu. Les lecteurs ayant encore les moyens d'avoir un toit sur leur chaumière espèrent d'arrache-pied qu'il a raison.

Jim Woodring est un personnage atypique dans le monde de la BD américaine. Petit, il avait des hallucinations. Grand, il était alcoolique et éboueur — les deux à temps plein. Plus tard et en parfait autodidacte, il devient créateur de comics et rencontre le succès en contant ses déboires sur la planche à dessins. Woodring est un inclassable qui a réussi à transposer ses visions cauchemardesques en une sorte de BD muette complètement expressionniste. Avec **"Weathercraft"** (l'Association) qui raconte les aventures de l'homme-porc, les adeptes d'un croisement improbable entre Jérôme Bosch et Edvard Munch risquent d'en avoir pour leur argent tant Woodring pousse le psychédélisme pictural à onze sur l'échelle de Crumb.

Si Friedrich Nietzsche (1844-1900) avait été un rocker plutôt qu'un philosophe, il aurait certainement été un mélange sublime entre Sid Vicious, Darby Crash, John Lennon et, tant qu'on y est, Jimi Hendrix. En gros, un équilibre parfait entre le profond et le superficiel dès que le commun des mortels découvre le sens du mot nihilisme qui est, il faut bien le reconnaître la marque de fabrique de Nietzsche. Sachant cela, et en admettant que le rocker moyen lit peu, la nouvelle d'une adaptation BD de la vie du philosophe a secoué ceux qui préfèrent le petit croquis à la dure loi du long discours. C'est donc avec intérêt qu'est arrivé **"Nietzsche – Se Créer Liberté"** (Le Lombard), lourd pavé de 128 pages dessinées par un jeune touche-à-tout nommé Maximilien Le Roy sur un scénario (jadis destiné au cinéma) écrit par le philosophe français Michel Onfray, grand spécialiste du sujet. Eh bien, après digestion de l'engin et sans vouloir parodier l'original, si le lecteur de cette BD doit commencer par le haïr avant de l'aimer, le duo Le Roy-Onfray a parfaitement réussi son coup tellement le résultat aurait pu s'appeler *"Nietzsche Pour Les Nuls"*. Mais ne soyons pas entièrement négatif, ce livre est une telle accumulation de clichés qu'il faudrait être vraiment de mauvaise foi pour ne pas lui prédire une superbe carrière au rayon photographie de n'importe quel magasin. ❑

Le gros plan du Géant

Ça y est ! La culture vient d'illuminer l'apprenti sur la dure route menant à la connaissance absolue. En France et depuis quelques années déjà, on désigne désormais l'œuvre d'un auteur francophone inspiré par le manga, le manhua ou le manhwa sous l'appellation d'origine incontrôlée franga (ou aussi manfra). Nous voilà rassurés et passons maintenant à un petit franga bien sympathique qui intéressera plus particulièrement les gothiques amateurs d'espaces souterrains bien glauques, humides et obscurs. L'engin s'appelle "Catacombes – Tome 1" (Pika-Senpai) et son géniteur, Vald, entraîne résolument le lecteur dans un univers entre thriller et fantastique sur fond de groupes gothiques qui n'ont pas peur de déclencher des éboulements à défaut de passer à la télé (excepté à la rubrique faits divers...). Au final, une BD qui incitera le lecteur à un peu d'aventure en sous-sol (à condition de posséder une bonne lampe torche).

CONCERTS GRATUITS

RICARD S.A LIVE MUSIC

BB BRUNES

V.V. BROWN

www.ricardsa-livemusic.com

27 MAI : DIJON
2 JUIN : CAEN
4 JUIN : AMIENS
8 JUIN : BORDEAUX

12 JUIN : MONTPELLIER
15 JUIN : MARSEILLE
16 JUIN : GRENOBLE

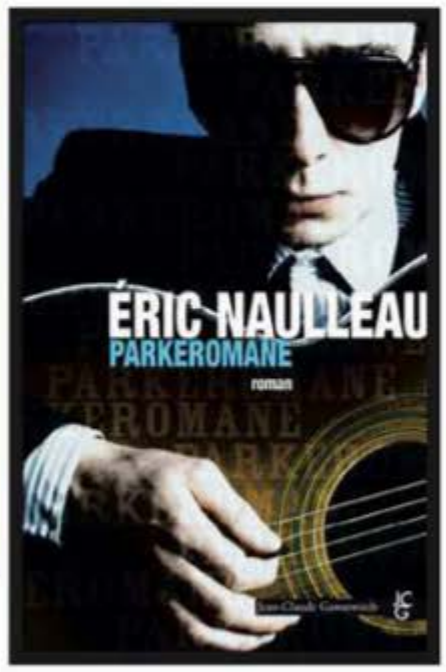
Virgin RADIO

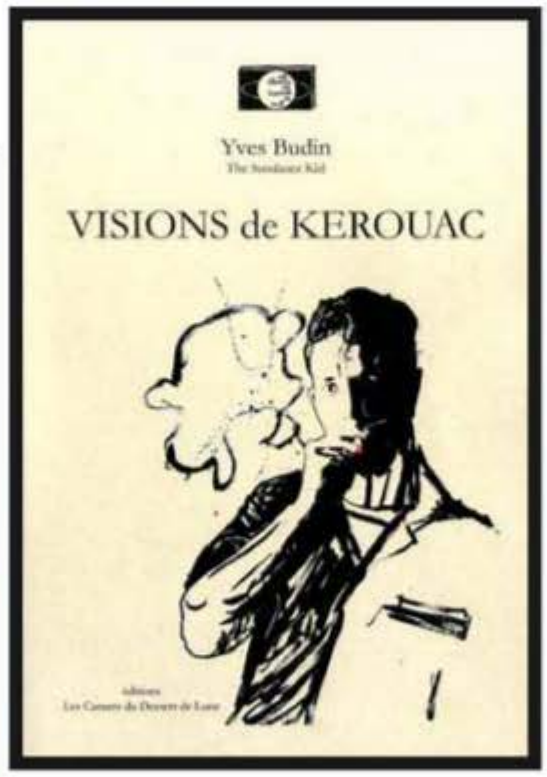
GROUPE SOUMÈRE

DEEZER

ZIMBALAM

Mi-minet





Rock'n'Roll
TOM STOPPARD
Actes Sud - Papiers

Assurément l'essence même du rock tient encore et toujours à ses origines rebelles et à son histoire troublée et ni le star system ni les majors ni les tournées mondiales dans des stades géants n'ont fait totalement disparaître cette irréductible particularité qui fait à peu de frais la fierté des fans. Le truc qu'on oublie vite, enfants gâtés de l'Ouest que nous sommes, c'est à quel point le rock naissant apparaissait alors comme le produit dénaturé d'un Occident pervers aux autorités de l'Est socialistes mais pas débiles, qui en avaient capté direct l'immense pouvoir d'attraction et en privèrent plus ou moins une génération entière. Symbole de révolte et grand rassembleur de jeunes en mal d'opposition, le rock interdit devint alors également l'emblème ultime des rêveurs de liberté. Le grand dramaturge Tom Stoppard, né en Tchécoslovaquie mais élevé en Grande-Bretagne, a choisi la musique tout naturellement comme fil conducteur de sa pièce "Rock'n'Roll" qui raconte, entre Cambridge et Prague, l'itinéraire tourmenté d'un jeune tchèque piégé dans les errances peu démocratiques de son pays. Etudiant en Angleterre quand les chars russes entrent à Prague, il choisit de revenir chez lui pour sauver sa mère et le socialisme. Embarqué avec ses disques pour seuls bagages et repères dans tous les affres que connut alors la Tchécoslovaquie pendant que son mentor anglais mène tranquillement sa vie confortable de marxiste convaincu mais professeur à Cambridge. De Syd Barrett aux Rolling Stones, de 1968 à 1990, la pièce, par délicates ellipses et touches subtiles, retrace les années de plomb et de silence imposées à la jeunesse, et le désintérêt du héros pour toute autre chose que le rock ne l'empêchera pas de connaître aussi le pire de ce régime-là. Ce conte sentimental autant que récit passionné sur le marxisme, l'amitié et le rock, à l'ombre bienveillante d'un Syd Barrett en dieu Pan, rappelle heureusement ces temps anciens où, à tort ou à raison, certains espéraient encore changer le monde.

Parkeromane
ERIC NAULLEAU
Jean-Claude Gawsewitch

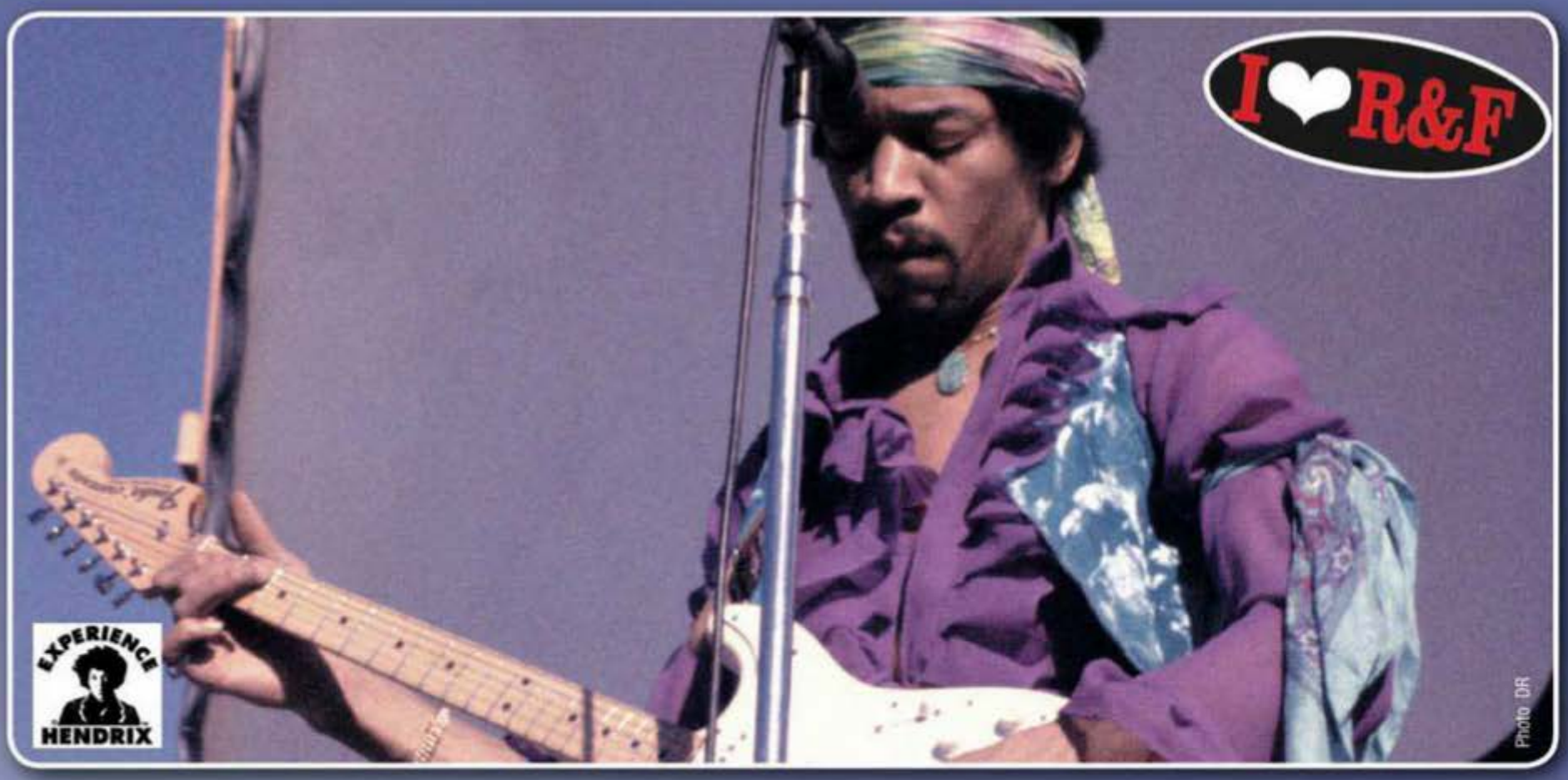
Avant d'être le chroniqueur scandaleux et rentre-dedans que nous connaissons, Eric Naulleau cultivait déjà une face plus obscure et discrète, un aspect de sa personnalité ô combien plus trouble mais, est-il besoin de le préciser, plus sympathique à nos yeux. Car sous des dehors bourrus voire *ursidéens*, le cruel — enfin, avec les hommes et les moches — journaliste cache soigneusement un cœur de mi-minet et un attachement très sentimental, voire proche de l'idolâtrie, pour son messie, son prophète personnel, Graham Parker. Frappé en pleine jeunesse par un coup de foudre indélébile, Naulleau ne se contente pas d'adorer de loin son idole mais le suit année après année, de concerts en concerts, d'albums en CD et jamais son amour ne s'est mieux porté qu'en ces années de relatif oubli et de discrets gigs. Naulleau picore ici dans ses nombreux souvenirs de fan pour tenter d'en radiographier le squelette et la chair : la rencontre, la cristallisation, l'attente, la passion muette, les rares moments d'extase et de communions d'âme, tout est ici raconté, comme dans un roman sentimental à l'exceptionnelle bande-son. Car il ne faut pas oublier le seul véritable héros de ce récit, le grand Graham Parker lui-même, fantastique auteur de chansons, brillant compositeur et performer, écrivain de talent — édité par Naulleau — icône discrète à l'aura intact et au solide mojo dont la carrière a connu quelques hauts mérités et de longs bas inexplicables sinon par la farouche indépendance du monsieur et son congénital non-conformisme. Et même s'il annonçait, dès 1980, qu'il ne fallait pas compter sur lui pour remplir nos *"empty lives"*, Naulleau n'en a pas tenu compte et n'a cessé, depuis, sa folle mission prosélyte. Intermédiaire du Maître, il lui laisse aussi concrètement ici la parole dans des explications de textes et contextes qui constituent la seconde partie du livre, super cherry sur le cake, et qui sont autant de précieux indices sur la piste du grand et méconnu Parker.

Visions de Kerouac
YVES BUDIN
Les Carnets du Dessert de Lune

S'il est un homme qui pourrait à lui seul résumer toute l'histoire culturelle américaine du XXe siècle, c'est bien Kerouac qui, physiquement et symboliquement, en explora le cœur et les limites. Ecrivain culte s'il en est, précurseur absolu de toutes les aspirations, tant morales que spirituelles de sa génération, ce routard avant l'heure, drogué, alcoolique, libertaire et bisexuel cristallisait l'âme de la contre-culture, et son immense célébrité littéraire n'a cessé d'augmenter depuis sa disparition prématurée en 1969. Yves Budin a choisi de raconter la vie du mythe dans un original roman graphique aux textes et dessins vifs ou sombres, en clichés rapides ou croquis subtils. L'artiste, illustrateur de jazz inspiré, réussit ici son pari de bio très visuelle et rend un hommage singulier et poétique au clochard céleste. ❑

TOP TEN LIVRES ROCK
(source Virgin Megastore)

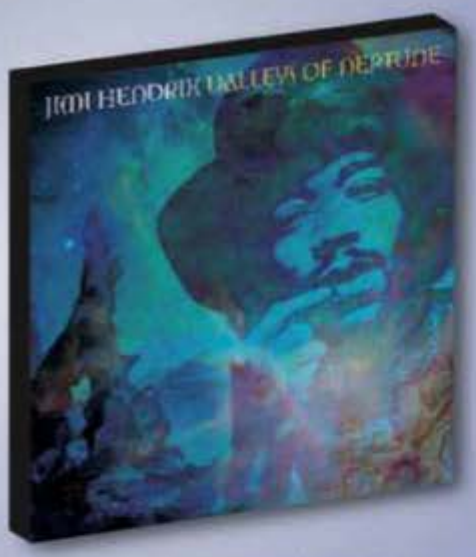
01 ★ "Face B", AKHENATON *(Don Quichotte)*
02 ★ "Gainsbourg", GILLES VERLANT *(Le Livre De Poche)*
03 ★ "Pensées, Provocs & Autres Volutes",
SERGE GAINSBOURG *(Le Livre De Poche)*
04 ★ "Jackson", COLLECTIF *(Taschen)*
05 ★ "Martha Argerich L'Enfant Et Les Sortilèges",
OLIVIER BELLAMY *(Buchet-Chastel)*
06 ★ "L'Intégrale Beatles : Les Secrets De Toutes Leurs Chansons",
STEVE TURNER *(Presse De La Cité/ Omnibus)*
07 ★ "Rock'n'Roll - La Discothèque Rock Idéale",
PHILIPPE MANOEUVRE *(Albin Michel)*
08 ★ "Batterie Pour Les Nuls", JEFF STRONG *(First)*
09 ★ "The Clash", JEAN-PHILIPPE GONOT *(Castor Astral)*
10 ★ "1001 Albums Qu'il Faut Avoir Ecoutés Dans Sa Vie",
ROBERT DIMERY *(Flammarion)*



ABONNEZ-VOUS A ROCK&FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !



Les archives du voodoo child

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Pour vous 52€ seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Le CD Jimi Hendrix «Valleys Of Neptune» ..... 21,15€*

~~86,35€~~

Pour vous 61€ seulement

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 52€ seulement au lieu de 65,20 € soit 20% de réduction

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + le CD Album de Jimi Hendrix «Valleys Of Neptune» pour 61 € seulement au lieu de 86,35€ soit 29% de réduction

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❑ **Chèque bancaire**

❑ **CCP** Paris 115 915 A 020 N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❑ **CB** : N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

expirant le _ _ 20 _ _

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique : _ _ _

signature et date (obligatoires) :

222P105C

Courriel : .....@.....

Nom :

Prénom :

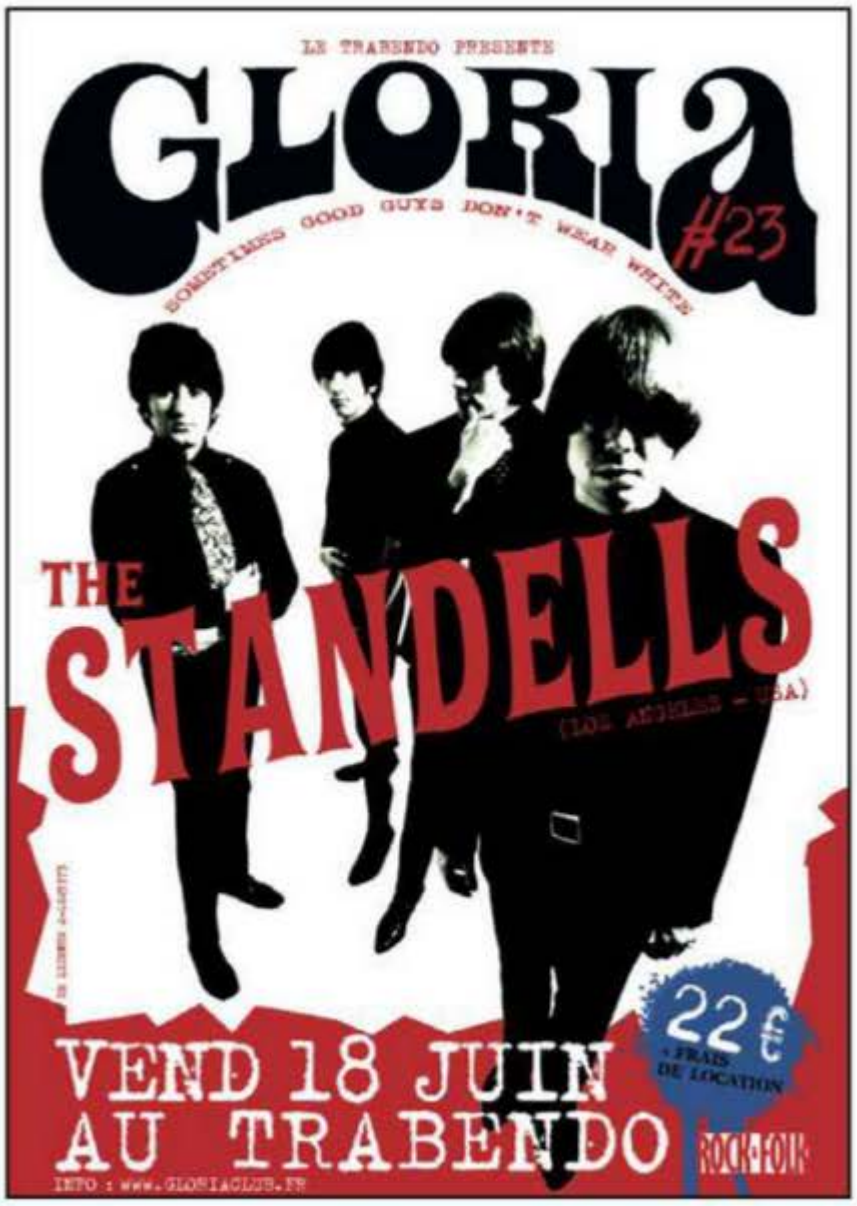
Adresse :

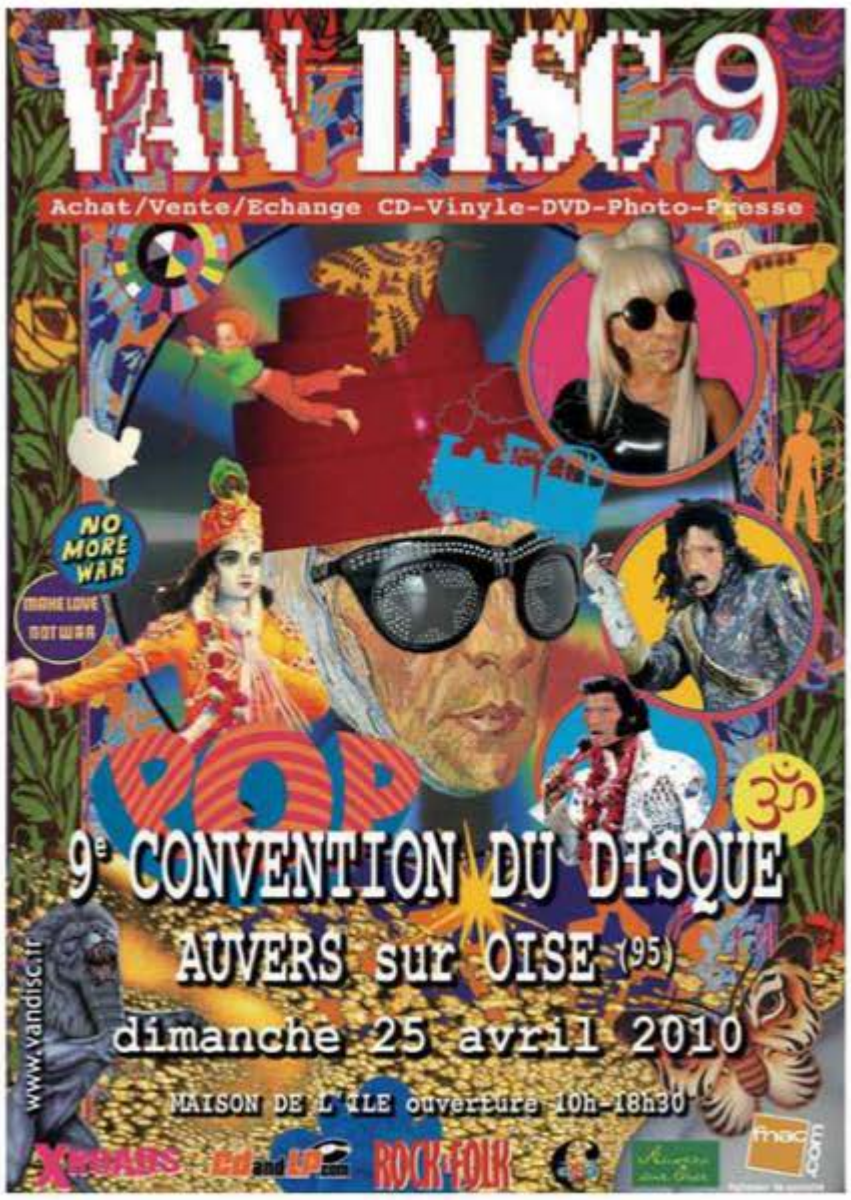
CP :

Ville :

Téléphone : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2010. Offre valable jusqu'au 31/05/2010 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,10€, les numéros spéciaux pour 6,10 € et le CD pour 21,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑





Absolutely live

The Soft Pack

4 mars, Nouveau Casino (Paris)

Ouvrant devant un public peu réceptif, les Parisians ont agréablement surpris par leurs morceaux punk emballants et leur mise en place carrée. Un set néanmoins gâché par la sortie de Stevan qui, jetant sa guitare au sol, s'est vautré dans un cliché de rock star destroy sans que personne ne soit dupe. Dans la foulée, The Soft Pack a laissé son rock'n'roll tendu parler pour lui, dans une attitude no bullshit tranchant assez avec la première partie. Les morceaux de son premier EP ("Right And Wrong", "Extinction"), encore meilleurs sur scène, ont succédé aux tubes en devenir de l'album ("Answer To Yourself", "C'Mon"). Sobre et efficace.

ERIC DELSART

Jon Spencer

Photo Marion Ruszniewski

Thee Vicars

6 mars, La Boule Noire (Paris)

Nouvelles terreurs de la scène garage britannique, les jeunes Vicars ont proposé dans le cadre des immanquables soirées Gloria un concert à la hauteur de leur réputation. Après une mise en route tranquille proposée par les Wailin' Yeahs — dont deux membres font partie des Vicars — le quatuor de Bury St Edmunds s'est lancé dans son rhythm'n'blues à la sauce "Nuggets", avec un enthousiasme et une fraîcheur évoquant Standells, Downliner Sect et autres héros sixties. Le concert a fait la part belle aux morceaux du nouvel album ("The Beat", "Feel So Good") et à quelques reprises attendues mais jubilatoires ("Strychnine", un superbe "You Really Got Me" et le "Wild Man" des Tamrons).

ERIC DELSART

Heavy Trash

20 mars, La Maroquinerie (Paris)

Jon Spencer avait déjà fait le coup avec son Blues Explosion : un très bon concert de début de tournée suivi, quelques mois plus tard, d'une tuerie d'où l'on ressort rincé, incapable de donner un avis plus éclairé que *"waou"*. Ce soir, le tandem Jon Spencer-Matt Verta-Ray tricote en parfaite harmonie musicale son rock'n'roll teinté de country et de blues. La section rythmique nerveuse (la même qu'en octobre au Trabendo) produit le parfait cocktail entre créatif et primitif. Et surtout, Spencer se lâche, improvise, pratique l'autodérision, lit un faux message de fan chantant ses louanges ou se frotte contre un autre qui frise l'apoplexie. On ose à peine imaginer ce que ces maniaques enchaînant les titres sans un break réserveront lors de leur prochain passage, histoire de frapper plus fort. Une douche au Napalm, peut-être ?

ISABELLE CHELLEY

Suicidal Tendencies

18 mars, Elysée Montmartre (Paris)

Après une première partie musclée parfaitement assurée par les stoners limousins de 7 Weeks, le gang de Mike Muir ouvre le feu avec le rouleau-compresseur "You Can't Bring Me Down", hymne dont le groupe livre, hélas, une version plutôt hésitante. Heureusement, les choses rentrent dans l'ordre dès le troisième titre, la vieillerie "War Inside My Head" exécutée avec toute la brutalité qu'on est en droit d'attendre de ces pionniers du hardcore dont Dee Dee Ramone chantait les louanges. Mike Muir (seul membre d'origine) et ses acolytes balancent un set très proche du concert donné au même endroit fin 2008, soit 75 minutes de classiques skatepunk comme "Possessed To Skate", "Subliminal", "I Saw Your Mommy" et le superbe "How Will I Laugh Tomorrow". Le grand professionnel devant l'Eternel qu'est Muir galvanise comme toujours le public, qu'il rend amok pendant "Send Me Your Money" et surtout le "Pledge Your Allegiance" final qui donne lieu à une invasion de scène exceptionnellement jubilatoire.

OLIVIER RICHARD

Eddie And The Hot Rods

20 mars, La Boule Noire (Paris)

"Je tiens à dédicacer ce show à Little Bob Story. Because I just love that guy." Le décor est planté dès le début du concert par Barrie Masters, immarcescible chanteur des Hot Rods, 35 ans sur la route, 35 centaines de shows marqués au fer rouge du pub rock, et toujours la même énergie juvénile malgré des rides certaines. Maquillé comme un droog d' "Orange Mécanique", Dipster bastonne des lignes de basse d'une simplicité démoniaque tandis que Simon Bowley maltraite ses fûts. Les deux guitaristes Richard et Chris débitent les mélodies des hymnes punk du catalogue : "Teenage Depression", "Quit This Town", "Life On The Line", "Do Anything You Wanna Do". Moment d'émotion : la remise d'un disque d'or symbolique au chanteur, mémoire vivante de l'ère punk. Belle soirée, belle longévité.

OLIVIER CACHIN

Waou

Airbourne

26 mars, Le Zénith (Paris)

Après un Trabendo exceptionnel pour le premier album, c'est dans un petit Zénith relativement garni que les Australiens fous déboulent. Malgré une douzaine de Marshall à fond les gamelles, le quatuor peine à faire décoller le show à force d'avoir été trop gentil avec son public français — demander aux fans d'intervenir dans une setlist de concert est un exercice qui peut s'avérer parfois périlleux... Ce soir, c'est chose faite avec une série de titres qu'il aurait mieux valu ne pas aborder en public. Hormis ce léger détail, le gang des frères O'Keefe est toujours aussi énergique dès qu'il s'agit de concurrencer les pois sauteurs mexicains. C'est donc une salle à demi satisfaite qui regagne ses pénates tandis que l'autre moitié se précipite sur les forums pour tenter de trouver une explication à la présence des Prostitutes en lever de rideau. Au final, c'est le gang punk de la banlieue parisienne qui semble avoir réussi le parfait hold-up publicitaire de la soirée.

GEANT VERT

Tangerine Dream

28 mars, Olympia (Paris)

Des dinosaures de l'ère planante un dimanche à 18 heures, 40 ans après leurs débuts. On prend des risques en allant voir Tangerine Dream dont seul le leader Edgar Froese, vieux chaman à la casquette de cow-boy, était dans la formation originale. Deux splendides blondes assurent claviers et percussions en arrière-plan, tandis qu'Edgar s'entoure d'un guitariste et d'un programmateur en première ligne. Les projections défilent sur un écran, les compositions transe et ambient se succèdent pendant trois heures de concert avec entracte. Quand Froese se saisit d'une six-cordes électrique pour le rappel, le synthétique se teinte de rock progressif, et le pari est gagné : le sachem de l'électronique teutonne cartonne encore. Inespéré.

OLIVIER CACHIN

Airbourne

Photo Tger

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

AVRIL

★20 AVRIL

Field Music & High Places (Point Ephémère) ● **Laura Gibson & Port O'Brien** (Flèche d'Or) ● **Kylesa, Shrinebuilder & Dark Castle** (Maroquinerie) ● **Midlake** (Bataclan) ● **Mos Def & Jay Electronica** (Cabaret Sauvage) ● **TMCN, Bring Your Sista' & Yes Eduardo** (Scène Bastille) ● **Twin Twin & Sur Le Ring** (3 Baudets)

★ 21 AVRIL

Abigoba, Erik Truffaz & Mademoiselle China (China Moses) (Nouveau Casino) ● **Basia Bulat** (Café de la Danse) ● **Cercueil & EDH** (International) ● **Curry and Coco, Stereopleasure & DJ Wallace** (Point Ephémère) ● **Newton Faulkner** (Maroquinerie) ● **Laetikét, Maltès & Don Varenn** (Scène Bastille) ● **Malmonde, Brokencandys & the Chickties** (OPA) ● **Lou Reed's Metal Machine Trio** (Cigale)

★ 22 AVRIL

Cataclysm Box (El Chiquito) ● **Debmaster, Kit & Catriona Irving** (International) ● **Everything Everything, Ellie Goulding & Tubelord** (Maroquinerie) ● **Fool's Gold & Mat Hilde** (Bellevilloise) ● **Joyce Jonathan** (Café de la Danse) ● **Don McLean** (Cigale) ● **Masternova, the Portalis & Ultrazeen** (OPA) ● **Mimüniz, the Real Fake MC & Andy Kayes** (Scène Bastille) ● **OneRepublic** (Nouveau Casino) ● **Lou Rhodes & Luis Francesco Arena** (Flèche d'Or) ● **Thee Silver Mount Zion Memorial** (Alhambra) ● **This Is The Hello Monster !** (3 Baudets) ● **Ziveli Okestar, les Princes Chameaux & Noktambules** (Java)

★ 23 AVRIL

Attack Attack! MC Lars & Zebrahead (Glaz'Art) ● **Bionik & Ras Mac Bean** (Scène Bastille) ● **Bouncing Souls, Rentokill & Thump** (Bellevilloise) ● **Caribou & Gold Panda** (Point Ephémère) ● **Chain and the Gang & the Intelligence** (Maroquinerie) ● **Gachette Of The Mastiff, Loki Starfish, Shiko Shiko & Dag Rox** (International) ● **Kamera Obscura & Native Nothing** (Java) ● **Los Chicros, Esben & the Witch** (Flèche d'Or) ● **Milow** (Cigale) ● **Netik** (Bellevilloise) ● **Recoil** (Bus Palladium) ● **John Scofield** (New Morning) ● **69 dB, Crystal Distortion, Bad Girlz, Interlope, Niveau Zéro & Tambour Battant** (Elysée Montmartre, 23 h 59) ● **Stoned Popes & la Gouaille** (OPA)

★ 24 AVRIL

AK 47, Buzz Fuzz, DJ Paul aka Paul Elstak, Ybrid, MC Rtsier, Distortion, DJ Paul, Kill 'Em All, Lord Sinister, Micropoint, Nosferatu & Speedloader (Elysée Montmartre, 23 h 59) ● **Kells & Ellyose** (Boule Noire) ● **Concrete Knives & Misty Socks** (International) ● **Dondolo & los Chicros** (Flèche d'Or) ● **Large Professor & Bobmo** (Nouveau Casino) ● **Alice Lewis & Holly Miranda** (Point Ephémère) ● **Meï Teï Shô, Kenny Man & DJ Science** (Glaz'Art, 23 h 59)

★ 25 AVRIL

Carla Bley & Uri Cane (salle Pleyel) ● **Dirty Marianne & Hemdji** (Scène Bastille)

★ 26 AVRIL

Crystal Castles (Nouveau Casino) ● **Dum Dum Boys, Opéra Mort & Musique pour les Plantes des Dieux** (salle Olympe-de-Gouges 15 rue Merlin XI[e]) ● **Kinky Yukky Yuppy, Nude & Stereolive** (International) ● **Lostprophets** (Bataclan) ● **Mika** (Bercy, *complet*) ● **UK Subs, Real McKenzies, the Restarts & Panik LTDC** (Pena Festayre) ● **Fred Wesley and the New JB's** (Cabaret Sauvage)

★ 27 AVRIL

Brian Jonestown Massacre & the Rockandys (Bataclan) ● **Chapel Club, Jr Cigar & Luis Francesco Arena** (Scopitone) ● **Demi Mondaine, Jan Dark & Oto Spooky** (International) ● **Errors & Bear In Heaven** (Point Ephémère) ● **Evelyn And Evelyn Neville, Amanda Palmer, Jason Webley & Sxip Shirey** (Européen) ● **Ghostone** (Réservoir) ● **Lightspeed Champion** (Café de la Danse) ● **Mika** (Bercy) ● **Têté** (Cigale) ● **Twin Twin, In The Club & Octobug** (Batofar)

★ 28 AVRIL

John Butler Trio & Robert Francis (Zénith) ● **Despised Icon, Winds Of Plague, the Warriors, 50 Lions & Parkway Drive** (Glaz'Art, 18 h 30) ● **Dollhouse & Dex Romweber Duo** (Scopitone) ● **Efterklang & Heather Woods Broderick** (Nouveau Casino) ● **Hook and the Twin** (Flèche d'Or) ● **K's Choice** (Bataclan) ● **Ma Valise & Santa Macairo Orkestar** (Maroquinerie) ● **Nada Surf** (Trabendo) ● **Gaëtan Roussel** (Cigale) ● **We Were Evergreen, Xanthine & Stereo Clouds** (OPA)

★ 29 AVRIL

Louis De Lights, Natas Loves You & the Mantis (Maroquinerie) ● **Editors** (Olympia) ● **The Features & Eagle Seagull** (Flèche d'Or) ● **Ilis** (Bus Palladium) ● **Marina and the Diamonds** (Divan du Monde) ● **Eli Paperboy Reed & the True Loves** (Nouveau Casino) ● **Riff Raff & the Last** (International) ● **She And Him** (Alhambra) ● **69 Days Of Static, NLF 3 & Rien** (Elysée Montmartre) ● **These New Puritans** (Point Ephémère) ● **This Is The Hello Monster !** (3 Baudets)

★ 30 AVRIL

Asia (Casino de Paris) ● **Beat Assailant et Rock&Junior** (Bataclan) ● **Beat Torrent, Jo Machin, Sorry Daddy, Beaujean & Parov Stelar** (Glaz'Art, 23 h) ● **Dinner At The Thompson's, Georgie Anne Muldrow, Dudley Perkin aka Declaime, Wildchild, Godfathers Of Funk Fela & Afro Funk** (Belleviloise) ● **Alex Masi & Manu Livertout Band** (Scène Bastille) ● **Peggypeg & Kiusa** (OPA) ● **Rastamytho & Wake Up Sound** (Java) ● **Tunng & Erland and the Carnival** (Maroquinerie)

MAI

★ 1[er] MAI

Café Crème & Mister Lovebucket (International) ● **Pravda & My Park** (Flèche d'Or) ● **Technolimit** (Bus Palladium)

★ 2 MAI

Dead Meadow (Maroquinerie)

★ 3 MAI

General Elektriks (Olympia) ● **Le Prince Miiaou & Minor Majority** (Café de la Danse) ● **Tindersticks** (Bataclan) ● **Rufus Wainwright** (théâtre Mogador)

★ 4 MAI

Benjamin Biolay (Casino de Paris) ● **Brandi Carlile** (Réservoir) ● **Luke Haines** (Maroquinerie) ● **Nena** (Bataclan) ● **Bibi Tanga & the Selenites** (New Morning) ● **UFO & American Dog** (Trabendo)

★ 5 MAI

Brokencyde & Jeffree Star (Glaz'Art) ● **Exist Trace** (Nouveau Casino) ● **Hey Hey My My & Kid Bombardos** (Maroquinerie) ● **Oxmo Puccino** (Cigale) ● **Revolver** (Bataclan) ● **Sophia S'en Mêle & Prohom** (Scène Bastille)

★ 6 MAI

Katel (Nouveau Casino) ● **Pamela Hute** (Boule Noire) ● **Third Eye Blind** (Elysée Montmartre) ● **Andre Williams & the Goldstars** (Bus Palladium)

★ 7 MAI

Angus & Julia (Café de la Danse) ● **Benjamin Biolay** (Casino de Paris) ● **Bolt Thrower, Dew-Scented, Rotting Christ & Trepalium** (Trabendo) ● **Graham Day and the Gaolers** (Boule Noire) ● **Naive New Beaters** (Cigale) ● **Pavement & the National** (Zénith)

★ 8 MAI

Benjamin Biolay (Casino de Paris) ● **Block Buster & IdioSynCrazy aka ISC & Perséide** (Scène Bastille) ● **Film Noir** (Flèche d'Or) ● **LCD Soundsystem** (Bataclan) ● **Ian Scott** (Café de la Danse) ● **Young Michelin, the Wake, Tod Brownies & Cosensation** (Point Ephémère)

★ 9 MAI

LCD Soundsystem (Bataclan) ● **Pennywise & A Wilhelm Scream** (Trabendo)

★ 10 MAI

Bonobo with **Full Live Band** feat. **Andreya Triana** (Elysée Montmartre) ● **Delphic** (Maroquinerie) ● **Male Bonding** (Point Ephémère) ● **Gil Scott-Heron** (New Morning) ● **Emmanuelle Seigner** (Palace)

★ 11 MAI

Black Diamond Heavies (Boule Noire) ● **Mayer Hawthorne & the County** (Trabendo) ● **Java** (Bataclan) ● **Lonely Drifter Karen** (Européen) ● **My Little Cheap Dictaphone** (Café de la Danse) ● **Owl City & A Fine Frenzy** (Elysée Montmartre) ● **Sorel** (Nouveau Casino) ● **George Sound & As de Trèfle** (New Morning)

★ 12 MAI

A Place To Bury Strangers (Trabendo) ● **Wayne Beckford** (Alhambra) ● **Black Rebel Motorcycle Club** (Bataclan) ● **Milk Coffee & Sugar** (Nouveau Casino) ● **Nadeah** (Boule Noire) ● **Hawksley Workman** (Maroquinerie)

★ 13 MAI

Ash (Point Ephémère) ● **Deerhunter** (Maroquinerie) ● **Eyes Set To Kill, I Am Ghost, Confide & Lower Than Atlantis** (Glaz'Art) ● **Jim Jones Revue & David Carroll** (Nouveau Casino) ● **La Roux** (Olympia) ● **New Young Poney Club & Theophilus London** (Flèche d'Or) ● **RJD2** (Trabendo)

★ 14 MAI

Arkan, Suidakra & Orphaned Land (Nouveau Casino) ● **Les Berthes** (OPA) ● **Madness & les Wampas** (Zénith) ● **Midnight Juggernauts** (Maroquinerie) ● **Wovenhand** (La Machine, 22 h)

★ 15 MAI

John McLaughlin & the 4th Dimension et Etienne Mbappé (salle Pleyel) ● **The Ruby Suns** (Point Ephémère) ● **Train** (Bataclan)

★ 16 MAI

Flatiners & Foolish (Pena Festayre) ● **My Own Private Alaska** (Nouveau Casino) ● **Wildbirds & Peacedrums** (Café de la Danse)

★ 17 MAI

Chew Lips (Point Ephémère) ● **Disiz Peter Punk** (Maroquinerie) ● **Hole** (Bataclan) ● **Karcius, the Last Embrace & the Black Noodle Project** (Scène Bastille) ● **Unkle** (Elysée Montmartre)

★ 18 MAI

Avi Buffalo (Réservoir) ● **Bill Deraime & Mystic Zebra** (Cabaret Sauvage) ● **Flow** (3 Baudets) ● **Gentleman & the Evolution** (Bataclan) ● **Gogol Bordello** (Elysée Montmartre) ● **The Lanskies** (Flèche d'Or) ● **Sia** (Olympia) ● **Stereotypical Working Class** (Nouveau Casino) ● **Trans Am** (Maroquinerie)

★ 19 MAI

Cécile Hercule (Boule Noire) ● **Juliette Lewis & the Licks** (Flèche d'Or) ● **Liars & Fol Chen** (Maroquinerie) ● **Térez Montcalm** (Hôtel Lutétia) ● **No Means No** (Glaz'Art) ● **Transatlantic** (Elysée Montmartre) ● **Scorpions & Karelia** (Olympia) ● **Paul Weller** (Bataclan)

★ 20 MAI

Black Eyed Peas (Bercy, *complet*) ● **Dum Dum Girls & Seabear** (Point Ephémère) ● **Juliette Lewis & the Licks** (Flèche d'Or) ● **M** (Olympia) ● **Nathalie Merchant** (Alhambra) ● **Smile** (Sentier Des Halles) ● **Something A La Mode** (Nouveau Casino) ● **We Are Wolves, Warpaint & Surfer Blood** (Maroquinerie)

PREVISIONS PARIS

M : 21 au 29/5 et 2 au 5/6 (Olympia), 9 au 12/6 (Zénith), **Eric Clapton & Steve Winwood :** 25/5 (Bercy), **Gossip :** 25 et 26/5 (Zénith, *complet*), **the Heptones :** 30/5 (Elysée Montmartre), **Air :** 1[er], 3 et 4/6 (cité de la Musique) et 6/6 (salle Pleyel), **Jacques Dutronc :** 1[er] au 5/6 (Palais des Sports), **Black Eyed Peas :** 4 et 5/6 (Bercy, *complet*), **Jarvis Cocker :** 4/6 (Cité de la Musique), **Them Crooked Vultures :** 8/6 (Zénith), **Mark Knopfler :** 9/6 (Bercy), **Slade :** 10/6 (Bobino), **Muse :** 11 et 12/6 (Stade de France, *complet*), **AC/DC :** 18/6 (Stade de France), **Jackson Browne & David Lindley :** 18/6 (Casino de Paris), **the Standells :** 18/6 (Trabendo), **Chris Isaak :** 19/6 (Grand Rex), **NTM :** 19/6 (Parc des Princes), **Norah Jones :** 24 au 26/6 (Olympia), **Green Day :** 26/6 (Parc des Princes), **Indochine :** 26/6 (Stade de France, *complet*), **Willie Nelson :** 26/6 (Olympia), **Aerosmith :** 29/6 (Bercy), **Peter Doherty :** 7/7 (Cité de la Musique), **Iggy Pop & the Stooges :** 7/7 (Olympia), **Slayer :** 7/7 (Bataclan), **Divine Comedy :** 8/7 (salle Pleyel), **Al Green :** 9/7 (Olympia), **Crosby, Stills & Nash :** 12 et 13/7 (Olympia), **U2 :** 18/9 (Stade de France), **A-Ha :** 12/10 (Zénith), **Deep Purple :** 10/11 (Zénith), **BB Brunes :** 24/11 (Olympia)

Province

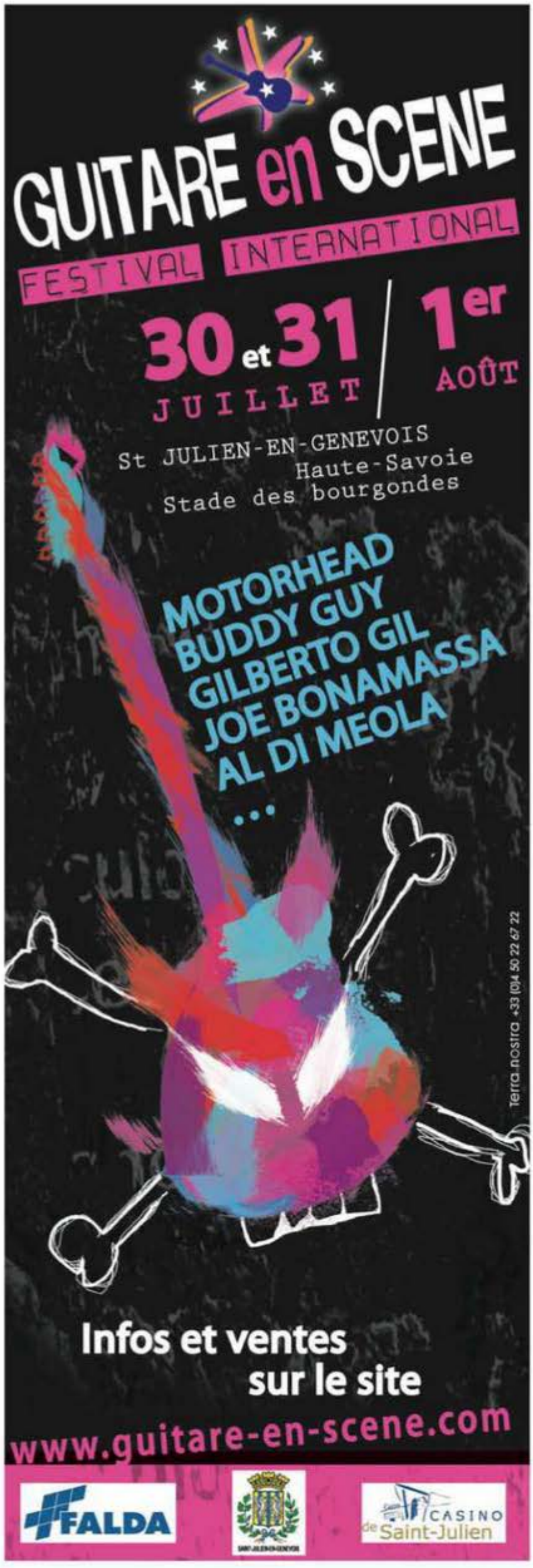
AVRIL

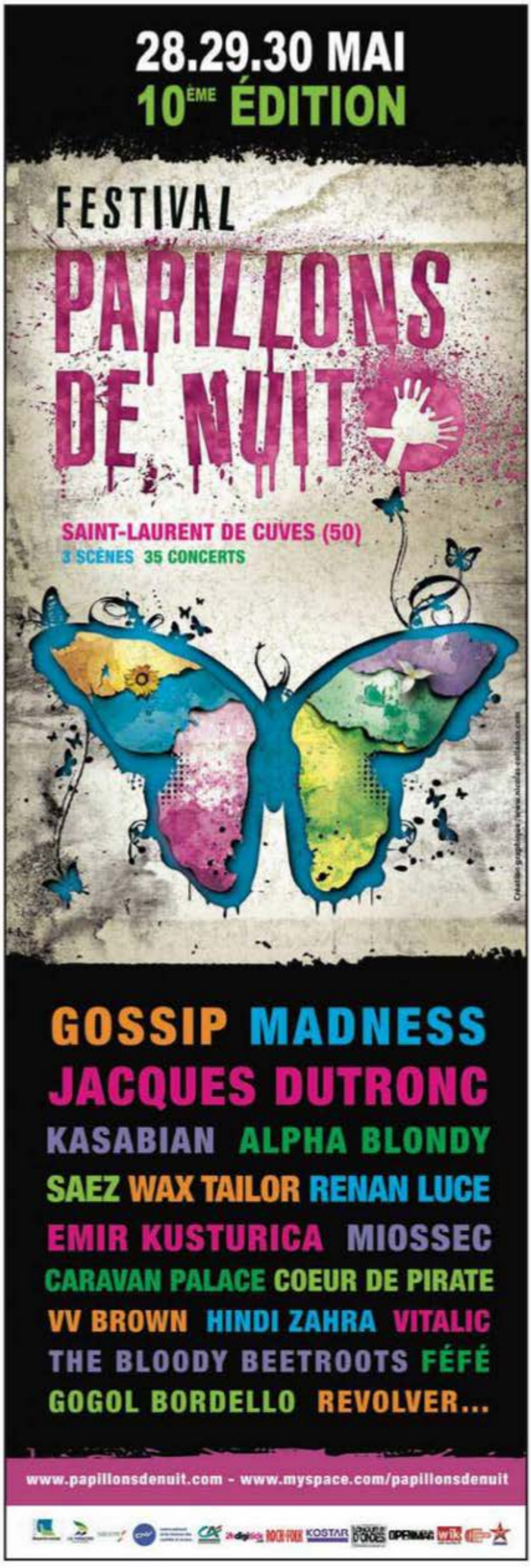
Aborted, Rotten Sound, the Red Chord & Those Who Lie Beneath : 23, Evreux (Abordage) • 28, Luynes (Korigan) ● **Absynthe Minded :** 30, Marseille (Poste à Galène) ● **Agnostic Front & Inside Project :** 20, Montbéliard (Atelier des Moles) ● **Alcantara & Blackout :** 27, Mondeville (lycée Jules-Verne) ● **Ashura, Como Muertos & Worn-Out :** 30, Amiens (Lune des Pirates) ● **Atlantys :** 24, Brebières (salle des fêtes) ● **Natacha Atlas & Trilok Gurtu :** 23, Grande-Synthe (palais du littoral) ● **Balbino Medellin :** 22, Cermont-Ferrand (Coop de Mai) • 23, Lyon (palais de la mutualité) ● **Bazbaz :** 29, Orléans (Astrolabe) • 30, Notre-Dame-de-Gravenchon (Arcade – avec Mary*) ● **The Belmondos :** 24, Grenoble (O Brother Café) • 25, Chambéry (Brin d'Zinc) • 29, La Rochelle (Un Autre Monde) • 30, Bordeaux (El Chico) ● **Ben l'Oncle Soul & Bazbaz :** 27, Angers (Chabada) • 29, Orléans (Astrolabe) ● **Benjamin Biolay :** 23, Poitiers (Confort Moderne) • 29, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 30, Cosne-sur-Loire (salle des fêtes) ● **Scott H Biram :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place – avec the Dirty Farmers) • 24, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 27, La Rochelle (Java des Paluches) • 28, Angers (Chabada) • 30, Opwijk (B, Nijdrop – avec Bjorn Berge) ● **The Black Box Revelation :** 20, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) • 21, Liège (B, Escalier) • 24, Le Havre (Cabaret Electric – avec la Bonne, la Brute & le Truand) • 27, Gand (B, Vooruit) • 28, Louvain (B, Het Depot) ● **Carla Bley :** 28, Thonon-les-Bains (maison des arts) • 29, St-Brieuc (Passerelle) • 30, Bouguenais (centre culturel) ● **Alpha Blondy, Pierpoljak & Danakil :** 23, Chambéry (Phare) ● **Bobmo, Das Glow & DJ Orgasmic :** 29, Dijon (Chat Noir) ● **Bernie Bonvoisin :** 21, Verviers (B, Spirit Of 66) • 22, Lille (Splendid) • 23, Cléon (Traverse) • 30, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● **Brain Damage & the Grooving One Soul :** 23, Arles (Cargo de Nuit) ● **Brian Jonestown Massacre & the Rockandys :** 20, Villeurbanne (CCO) • 21, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 22, Ramonville (Bikini) • 23, Barcelone (E, Apolo) • 24, Bordeaux (Galerie Tatry) • 25, Nantes (Olympic) • 28, Lille (Aéronef) ● **Burning Dust & Lucky :** 25, Ledinghem (american cars 62) ● **John Butler Trio & Robert Francis :** 30, Nantes (Trocardière) ● **La Canaille :** 24, Grand-Couronne (Avant-Scène) ● **Caribou :** 22, Bruxelles (B, Beursschouwburg) • 24, Lausanne (CH, Romandie) ● **Casey :** 23, Rennes (Antipode) ● **Cataclysm Box:** 30, Lyon (Grrrnd Zero) ● **Charlie :** 24, Epernon (salle des Prairiales) • 30, Tréqueux (Bleu Pluriel – avec Barcella) ● **Jeanne Cherhal & French Cowboy :** 24, Reims (Cartonnerie) ● **Chinese Man :** 20, Annecy (Brise-Glace – avec Léon Roubignol) • 22, Bizanos (espace D.Balavoine – avec Beat Torrent) • 23, La Teste-de-Buch (salle P.Cravey – avec Dreego & Ital Ray Birth) • 24, St-Avé (Echonova – avec Pulpalicious, Ody-C & DJ Moule) • 29, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche – avec Shantel & Bucovina Club Orkestar) • 30, Feyzin (Epicerie Moderne – avec Scratch Bandit Crew) ● **Cocorosie :** 30, Rouen (salle Ste-Croix-des-Pelletiers) ● **Crystal Castles :** 24, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Curry and Coco, DJ Wallace, Flairs & TV Glory :** 23, Tourcoing (Grand Mix) ● **Dark Moor, Ellipsis, Lonewolf, Amonsethis & Big Balls :** 23, Grenoble (Ampérage) ● **Despised Icon, l'Esprit du Clan, As They Burn & Temesta :** 21, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Paul Di'Anno :** 29, Billère (Ampli – avec Boneshaker) • 30, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs – avec Heavylution) ● **Dinner At The Thompson's & Raashan Ahmad :** 29, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● **Disiz Peter Punk :** 30, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Dollhouse :** 29, Nantes (scène Michelet) • 30, Orléans (Astrolabe – avec Andre Williams & Chewbacca All Stars) ● **Drugstore Spiders :** 23, Caen (El Camino) ● **Jacques Dutronc :** 20, Dunkerque (Kursaal) • 21, Beauvais (Elispace) • 22, Amiens (Zénith) • 23, Douai (Gayant expo) • 24, Lille (Zénith) • 27, Caen (Zénith) • 28, Rouen (Zénith) • 29, Orléans (Zénith) ● **Dying Fetus, Beaneath The Massacre, Origin, Revocation & Man Must Die :** 24, Savigny-le-Temple (Empreinte) • 25, Rennes (Ubu) • 26, Gand (B, Minus One) ● **Editors :** 26, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Efterklang :** 29, Tourcoing (Grand Mix) ● **The Eight Killers :** 29, Chambray-lès-Tours (salle Y.Renault) ● **Electronicat, Chien Mouillé & Bloody :** 22, Marseille (Embobineuse) ● **Error :** 26, Colmar (Kraken) • 28, Dijon (Vapeur) • 29, Evreux (Abordage) ● **Piers Faccini et François & the Atlas Mountains :** 22, Hyères (théâtre Denis)

● **The Features :** 25, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Féloche :** 30, Beauvais (Ouvre-Boîte) ● **Ghedalia Tazartes, Scott Taylor, Kala Iunatic Projec OCR, Dra I Snöret Och Doren Garup & Buchinger's Boot :** 23, Marseille (Embobineuse) ● **Micky Green :** 23, Montfavet (salle des fêtes – avec Lyre Le Temps) • 24, Ramonville (Bikini) • 29, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Hey Hey My My & Waterlillies :** 30, Nîmes (théâtre de l'Odéon) ● **Jacques Higelin :** 24, Gap (Quattro) • 30, Bressuire (Bocapole) ● **Iamx :** 21, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Ilis :** 24, Dijon (Sebar) ● **Java :** 29, Rouen (Hangar 23) • 30, Nantes (Olympic) ● **Jil Is Lucky :** 27, Toulouse (Rex – avec Kid Bombardos) • 28, Marseille (Poste à Galène) • 29, Montpellier (Rockstore – avec You And You) • 30, Lyon (Ninkasi – avec Minor Majority) ● **Jim Murple Memorial :** 22, Rennes (Mondo Bizarro) • 23, Ménéac (site du tertre Mérot) • 24, Poinconnet (Asphodèle) • 30, Toulon (Oméga Live) ● **Juan Rozoff :** 30, Arles (Cargo de Nuit) ● **K's Choice :** 21, Luxembourg (L, Rockhal) • 23, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **Katel :** 20, Strasbourg (Café des Anges) • 21, Nancy (Quai Son) • 22, Nancy (Cococabana) • 23, St-Etienne (Assomoir) • 24, Grenoble (Bobine) ● **Pat Kebra, Forest & Buster Bazar :** 24, Montreuil-sous-Bois (Piccolo) ● **Kid Bombardos :** 23, Rézé (MJC – avec Skip The Use) • 24, Angoulême (Nef – avec Zak Laughed) • 27, Toulouse (Rex – avec Jil Is Lucky) ● **Killing Joke :** 20, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Kokusyoku Sumire, le Chapelier Fou & Nosfell :** 24, Agen (Florida) ● **Lauter :** 23, Hyères (église anglicane) ● **Alice Lewis & Holly Miranda :** 25, Tourcoing (Grand Mix) ● **Lightning Champion :** 28, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Lilea Narrative & le Chapelier Fou :** 22, St-Ouen (Mains d'Œuvres) ● **Emily Loizeau :** 22, Tournai (B, maison de la culture) • 23, Luxembourg (L, Den Atelier) • 29, Valet (Champilambart) ● **Lonely Drifter Karen :** 27, Marseille (Poste à Galène) ● **Steve Lukather :** 21, Tours (Bateau Ivre) • 24, Vauréal (Forum – avec Aymeric Silvert's Band) ● **Luke :** 21, Montpellier (Rockstore) • 22, Marseille (espace Julien) • 23, Ramonville (Bikini) • 24, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **La Maison Tellier :** 23, Annecy (Brise-Glace – avec Marianne Lilah & Louise) • 24, Marseille (Poste à Galène) ● **Malted Milk :** 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 23, Le Thor (Sonograf') ● **Marvin & Errors :** 26, Colmar (Grillen) ● **John McLaughlin & the 4th Dimension :** 22, Nice (conservatoire) ● **Don McLean :** 21, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Pat McManus Band :** 22, Bastia • 23 et 24, Monaco (Moods) ● **Midlake :** 21, Reims (Cartonnerie) • 22, Strasbourg (Laiterie) • 23, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) • 24, Hyères (auditorium du casino – avec Mumford & Sons) ● **Mika :** 23, Marseille (Dôme) • 24, Lyon (halle T.Garnier) • 29, Nantes (Zénith) • 30, Toulouse (Zénith) ● **Mos Def :** 22, Lausanne (CH, D Club) ● **Mustang & Revolver :** 23, Agen (Florida) ● **Nada Surf :** 21, Lausanne (CH, D Club) ● **Naive New Beaters :** 24, Arles (Cargo de Nuit) • 30, St-Etienne (Fil – avec Boogers & Dandy Freaks) ● **Nena :** 29, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Nick & the Mirrors et the Leisure Society :** 23, Hyères (théâtre Denis) ● **Nosfell, le Chapelier Fou & Kokusyoku Sumire :** 24, Agen (Florida) ● **Le Peuple de l'Herbe :** 21, Niort (Loup Blanc) • 23, Strasbourg (Laiterie) ● **Pierpoljak :** 23, Annecy (Arcadium) ● **Pigalle :** 24, Andel (chapiteau) • 29, Niort (Loup Blanc – avec Nicolas Jules) • 30, Cognac (anciens abattoirs) ● **Plastiscines :** 29, Le Petit-Quevilly (Exo 7) • 30, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes – avec Hyperclean, la Casa & Yosh) ● **Poni Hoax :** 29, Strasbourg (Laiterie) ● **The Prodigy :** 20, Toulouse (Zénith) ● **Oxmo Puccino :** 22, La Teste-de-Buch (salle P.Cravey) • 30, Le Mans (Oasis) ● **Pulpalicious, Daryl Corn Flexx, le Catcheur et la Pute (Pro7 & Ektik) :** 23, Dijon (Vapeur) ● **Quintessence Of Versatility & Reject Yourself :** 22, Rézé (Barakason) ● **The Rabeats :** 23, Le Grand Quevilly (théâtre C.Dulin) • 29, Amnéville (Galaxy) • 30, Dôle (Commanderie) ● **Radikal Satan, the Wild Classical Music Ensemble, Mr. Labrador & Signor Loyal :** 30, Marseille (Embobineuse) ● **Raised Fist, Caliban & Shinken :** 26, Grenoble (Ampérage) ● **Red Cardell :** 23, Brest (Cabaret Vauban) • 24, Monts (espace J.Cocteau) ● **Eli Paperboy Reed & the True Loves :** 30, Lille (Aéronef) ● **Lou Reed :** 22, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **The Residents :** 27, Caen (Cargo) • 28, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Revolver :** 22, Perpignan (El Mediator – avec Diving With Andy) • 23, Agen (Florida – avec Mustang) • 24, Biarritz (Atabal) ● **Sherman Robertson & Dan-O-Sonic Blues Trio :** 23, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Rock&Junior, Paco Volume & Wave Machine :** 21, Strasbourg (Laiterie) ● **The Rodeo, Hey Hey My My & Midlake :** 22, Strasbourg (Laiterie) ● **Gaëtan Roussel :** 20, Ramonville (Bikini) • 22, Lyon (Transbordeur) • 23, Montpellier (Rockstore) • 24, Perpignan (El Mediator) ● **Sepultura :** 23, St-Malo (Omnibus) • 24, Magny-le-Hongre (File 7) • 26, Arlon (B, hall polyvalent) ● **Shakaponk :** 30, Terville (112) ● **65 Days Of Static :** 23, Toulouse (Kéo) • 27, Liège (B, caserne Fonck – avec Toman) • 28, Strasbourg (Laiterie – avec Toman) • 29, Reims (Cartonnerie – avec Kong King Of New Groove) ● **Skuds and Panic People :** 23, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Slug :** 30, Poligny (moulin de Brainans) ● **Spectre, Sensational & Bloody :** 26, Marseille (Embobineuse) ● **Stuntman & Mouth of The Architect :** 24, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Subversivos, Devotos & Phalanges Métalliques :** 29, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Success & Marvin Hood :** 23, Béthune (le Poche) ● **Bibi Tanga & the Selenites et Fool's Gold :** 23, Beauvais (Ouvre-Boîte) ● **Tara King Th. :** 21, Besançon (Passagers du Zinc) ● **Rod Taylor & Positive Roots Band, Big Red & DJ Haze :** 30, Castres (Bolegason) ● **Tété :** 21, Ramonville (Bikini) • 22, Montpellier (Rockstore) • 23, Marseille (espace Julien) • 29, Le Mans (Oasis) • 30, Angers (Chabada – avec Benouzy) ● **This Is Texas, Kokusyoku Sumire, Lavigna & Miss Loyal :** 27, Marseille (Embobineuse) ● **Topos, Katawumpus & Pop Vox :** 27, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Tunng :** 21, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Turnsteack & Nathaniel Isaac Smog :** 20, Amiens (Lune des Pirates) ● **TV Ghost :** 27, Bordeaux (Saint Ex) • 28, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 29, Perpignan (El Mediator) ● **TV Ghost, the Kokomo's & Elvis Leaderprice :** 28, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Urban Swing Soundsystem :** 28, Alençon (Luciole) ● **Whyzdom & Lferya :** 24, Le Locle (CH, Rock Ness) ● **Yodelice & Declan De Barra :** 30, Châteaubriant (théâtre de verre) ● **You and You & Hindi Zahra :** 23, Vauréal (Forum)

MAI

Alcantara : 7, Caen (lycée Ste-Ursule) • 12, Giel-Courteilles (plein air) ● **American Dog :** 2, Verviers (B, Spirit Of 66) • 5, Savigny-le-Temple (Empreinte – avec Pleasure Addiction & Xyz) • 7, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) • 8, Montbéliard (Atelier des Moles) ● **Arcahuetas :** 20, Arnage (centre J.Brel) ● **Arkan, Orphaned Land & Suidakra :** 11, Strasbourg (Laiterie) ● **Arno :** 18, Rouen (MJC Rive Gauche) • 19, Pleurtuit (espace Delta) ● **Balkan Beat Box :** 13, Bulligny (plein air) • 14, Brétignolles-sur-Mer (plein air) • 17, Caen (Cargo) ● **Beat Assailant :** 8, Ségré (parc expo) • 15, Cahors (Dock – avec Syncopéra) ● **The Belmondos :** 1er, Toulouse (Pavillon Sauvage) • 20, Montpellier (Red Turtle) ● **Ben l'Oncle Soul :** 4, Riorges (salle du grand marais) • 8, Nantes (chapiteau – avec Mariama) • 12, Vauréal (Forum – avec Urban Grio & Zhakee) ● **Binary Audio Misfits & Programme :** 15, Brest (Carène Club) ● **Benjamin Biolay :** 6, Lille (Aéronef) • 20, Nancy (Autre Canal) ● **Scott H.Biram, Popa Chubby & Roland :** 2, Leffinge (B, De Zwerver) ● **Black Bomb A & Ultra Vomit :** 1er, Mulhouse (Noumatrouff) ● **The Black Box Revelation :** 17, Amiens (Lune des pirates) • 18, Angers (Chabada) • 19, Mérignac (Krakatoa) • 20, Limoges (Fourmi) ● **Black Rebel Motorcycle Club :** 11, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 14, Bruxelles (B, chapiteau Botanique) • 19, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Alpha Blondy, Fanga & Nneka :** 12, La Seyne-sur-Mer (esplanade marine) ● **Bonobo :** 7, Marseille (Nomad' Café) • 9, Nice (théâtre L.Ventura) • 16, Bruxelles (B, chapiteau Botanique) ● **Brain Damage :** 6, St-Jean-de-Védas (Victoire 2 – avec Double Nelson) • 7, Figeac (espace F.Mitterrand) • 8, Ceauce (salle polyvalente – avec Danakil, Macka B & John Brown's Body) ● **Brand New Heavies & Billy Gaz Station :** 7, La Rochelle (salle du chantier des Francos) ● **Brian Jonestown Massacre & the Rockandys :** 2, Duedingen (CH, Tonverein Bad Bonn) ● **Buckaroos, Marco Di Maggio, Fatals Picards, les Tambours du Bronx & Truckers :** 15, Perrigny-sur-l'Ognon (circuit la Cognée) ● **Bug :** 14, Marseille (Embobineuse) ● **Bukowski & Lula Fortune :** 8, Courdimanche (site de Mirapolis) ● **Burning Dust :** 9, Audes (Tatanka Buffalo à Chignat) ● **John Butler Trio & Robert Francis :** 1er, Lille (Zénith) ● **Casey :** 1er, Creil (Grange à Musique) • 7, Le Havre (Cabaret Electric) • 12, Strasbourg (Laiterie – avec R.JD2) • 13, Bruxelles (B, Rotonde) • 20, Ramonville (Bikini) ● **Cataclysm Box :** 1er, Chadron (Le Pakebot) • 11, Lille (Yéti Bar) • 12, Lille (Bloom's Café) • 13, Lille (Bloom's Café) • 14, Lille (Le Comedia) • 15, Lille (Le Salsero) • 16, Lille (Le Salsero) ● **Le Chapelier Fou :** 5, Nantes (Olympic – avec la Maison Tellier) • 20, Rennes (Ubu Club – avec Dan Le Sac vs Scroobius Pip) ● **Jeanne Cherhal :** 5, Ramonville (Bikini) • 6, Bordeaux (Rock School Barbey) • 7, Boucau (centre P.V. Couturier) • 8, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) • 12, Thonex (CH, salle des fêtes) • 13, St-Etienne (Magic Mirrors) ● **Chinese Man & Tha Trickaz :** 1er, Béziers (Zinga Zanga) ● **Christophe :** 6, Porte-lès-Valence (Train Théâtre) • 10, Bâle (CH, grand casino) • 12, Bourgoin-Jallieu (théâtre J.Vilar) ● **Popa Chubby :** 1er, Arlon (B, Entrepôt) • 2, Leffinge (B, De Zwerver) ● **Crazy Animals & Quasiment Neuf :** 18, Amiens (Lune des Pirates) ● **De La Soul :** 7, Nice (théâtre de verdure – avec Hocus Pocus) • 8, Six-Fours-les-Plages (espace culturel) • 13, Bulligny (plein air) ● **Paul Di'Anno :** 6, Larnod (Cylindre – avec Black Horizon) • 7, Vauréal (Forum – avec Waltari) • 8, Dommarien (Niche – avec Kazan) ● **Dirty Velvet, Outer Heaven, Dysilencia & Christ Is Cheese :** 7, Brest (Carène) ● **Dollhouse :** 1er, Mont-de-Marsan (théâtre Péglé) ● **Double Nelson :** 1er, Dommarien (Niche) • 5, Marseille (Embobineuse) • 6, St-Jean-de-Védas (Victoire 2 – avec Brain Damage) ●





Jacques Dutronc : 4, Bordeaux (patinoire Mériadeck) • 5, Nantes (Zénith) • 6, Rennes (Liberté) • 7, Reims (parc expos) • 8, Troyes (parc expos) • 11, Montauban (Eurythmie) • 20, Lille (Zénith) ● **Efterklang :** 1er, Pau (Centrifugeuse) • 15, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **Exist Trace :** 6, Lyon (Ninkasi) ● **The Exploited & Al and the Blackcats :** 8, Le Cateau-Cambrésis (marché aux bestiaux) • 11, Lyon (salle du Kao) • 12, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 16, St-Nazaire (MP) • 20, Hasselt (B, Music O Drom) ● **La Fanfare en Pétard & les Touffes Krétiennes :** 7, Ivry-sur-Seine (Hangar) ● **Film Noir :** 1er, Rouen (MJC Rive Gauche) ● **FM Belfast & Curry and Coco :** 12, Amiens (Lune des Pirates) ● **General Elektriks & Juan Rozoff :** 1er, Milhaud (salle des fêtes) ● **Gentleman :** 13, Bulligny (plein air) • 15, La Seyne-sur-Mer (esplanade marine) ● **Alexis Gideon :** 10, Montpellier (Baloard – avec Testicule Billy Bandana) • 11, Marseille (Embobineuse) • 19, Allonnes (V and B) ● **Gogol Bordello :** 19, Ramonville (Bikini) ● **Micky Green :** 9, Bruxelles (B, Cirque Royal) • 10, Nantes (Olympic) • 11, Rennes (Etage) • 12, Mérignac (Krakatoa) • 18, Lyon (Transbordeur) • 20, Marseille (espace Julien) ● **Mayer Hawthorne & the County :** 7, Mulhouse (Noumatrouff) • 8, Nantes (Olympic) • 10, Lille (Aéronef) • 12, Lyon (Marché Gare) • 13, Marseille (espace Julien) ● **Hex Dispensers & Happy Killer :** 11, Perpignan (El Mediator) ● **Jacques Higelin :** 7, Bordeaux (casino) • 14, Clermont-sur-Oise (salle A.Pommery) ● **Hocus Pocus :** 7, Nice (théâtre de verdure) • 8, Carcassonne (Cité) • 13, Bulligny (plein air) • 14, St-Etienne (Magic Mirrors) • 15, Brétignolles-sur-Mer (plein air) • 19, Chambray-lès-Tours (salle Y.Renault) • 20, Massy (centre culturel) ● **Irritones & the Adicts :** 11, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Java :** 7, St-Avertin (Atrium) • 15, Montauban (Magic Découvertes) • 18, Riorges (salle du grand marais) ● **Jil Is Lucky & Minor Majority :** 6, Nantes (Olympic – avec Julien Pras) • 7, Tourcoing (Grand Mix) ● **Jim Jones Revue & Dead As A Dodo :** 11, Nancy (Autre Canal) ● **John Brown's Body :** 7, Figeac (espace F.Mitterrand) • 8, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) • 9, Cholet (Bar'Ouf) • 13, Châteauneuf-de-Gadagne (Akwaba – avec the Skatalites) • 14, Besançon (campus de la Bouloie) ● **Kap Bambino :** 13, Lyon (Ninkasi) ● **Katel :** 19, Lyon (Tostaki) • 22, Marseille (Lounge) • 27, Lille (Rumeur) • 29, Guingamp (Galopin) ● **Alicia Keys :** 4, Marseille (Dôme) ● **Kiemsa :** 5, Angers (Chabada – avec l'Esprit du Clan & Mamagreyo) • 7, Ste-Croix-Volvestre (Art'Cade) • 8, St-Jean-de-Védas (Secret Place – avec Psychogun) ● **Kim Novak :** 18, Roeze-sur-Sarthe (garage Martin) ● **Kipling :** 8, Albertville (Totem) ● **Kocani Orkestar :** 5, Amiens (théâtre) • 11, Fouesnant (Archipel) • 12, Queven (les Arcs) • 13, Poullaouen (salle polyvalente) ● **Konono N°1 :** 2, Tourcoing (Grand Mix) • 5, Anvers (B, De Roma) • 6, Evreux (Abordage) • 18, Pau (Ampli) • 20, St-Nazaire (MP) ● **Kyrie Kristmanson :** 20, Châtenay-Malabry (Pédiluve) ● **The Lanskies :** 8, St-Lô (Normandy) • 20, Caen (Cargo) ● **LCD Soundsystem :** 7, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Nigel Lewis and the Zorchmen & the Brain Eaters :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Liars & Foi Chen :** 15, Lyon (Marché Gare) • 16, Lausanne (CH, Romandie) • 18, Strasbourg (Laiterie) ● **Lonely Drifter Karen :** 13, Bruxelles (B, Culture Museum) ● **The Lords Of Altamont :** 5, St-Jean-de-Védas (Secret Place – avec Gut-Scrapers & Mouse'n'Men) • 7, Dijon (Vapeur) ● **Loudblast & Eyeless :** 7, Ris-Orangis (Plan) ● **Ma Valise :** 7, Rochetrejoux (chapiteau) • 8, Rézé (Barakason) • 19, Angers (Fnac) • 20, Nantes (Fnac) ● **Malted Milk, Black Chantilly & New Voice Generation :** 15, Meillard (centre d'élevage de l'Allier) ● **Marvin :** 1er, Lille (Malterie – avec Ed Wood Jr.) • 19, Le Havre (Cabaret Electric – avec Grrzzz & Shape Your Kill) • 20, Amiens (Briqueterie – avec JF Vrod, Koudlam, J.Dentremont & the Name) ● **John McLaughlin & the 4th Dimension :** 3, Thonex (CH, salle des fêtes) • 4, Luxembourg (L, Den Atelier) • 14, Coutances (salle M.Hélié) ● **Mein Sohn William, Aluk Todolo & Kill The Trill :** 15, Marseille (Embobineuse) ● **Nathalie Merchant :** 10, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Mickey 3D & Cécile Hercule :** 5, Auxerre (Silex) • 6, Alençon (Luciole) • 12, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) • 15, Mérignac (Krakatoa) ● **Milow :** 17, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 18, Nantes (Olympic) • 19, Bordeaux (Rock School Barbey) ● **Miss Li & the Rural Alberta Advantage :** 7, Laval (6 par 4) ● **Térez Montcalm & Ndidi Onukwulu :** 14, Meillard (centre d'élevage de l'Allier) ● **Mountain Men & Tommy Castro Band :** 11, Coutances (salle M.Hélié) ● **Mouth Of The Architect & Hacride :** 8, Dunkerque (4 Ecluses) ● **Jean-Louis Murat :** 14, Guyancourt (Batterie- avec Elliot) • 21, Barentin (théâtre Montdory) ● **Mustang :** 12, Lille (Péniche) • 13, Amiens (Lune des Pirates – avec Powersolo) • 14, Annecy (Brise-Glace – avec Bikini Machine) • 15, St-Etienne (Magic Mirrors) ● **My Little Cheap Dictaphone :** 7, Liège (B, caserne Fonck) • 8, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **My Own Private Alaska :** 12, Ramonville (Bikini – avec From Monument To Masses & Hiroshima Mon Amour) • 13, St-Ave (Echonova – avec From Monument To Masses & Microfilm) • 14, Creil (Grange à Musique) • 15, Sannois (EMB – avec From Monument To Masses) • 17, Nantes (Ferrailleur) • 19, Metz (Chapelle – avec Ikebana & Magyar Posse) • 20, Lyon (Clason) ● **Naive New Beaters :** 8, Vernier (CH, plein air) • 15, Arradon (chapiteau) ● **Nena :** 5, Strasbourg (salle Erasme) ● **Nightingales :** 7, Amiens (Mégacité) ● **No Mad ? :** 12, Bourg-lès-Valence (théâtre le Rhône) ● **No Means No :** 15, Belfort (Poudrière) • 20, Lille (Aéronef – avec the Pack A.D) ● **Oddateee :** 3, Marseille (Embobineuse) • 4, Toulouse (Cri de la Mouette – avec MC Monsieur) • 7, Orléans (Astrolabe – avec Ben Sharpa) ● **Mélanie Pain :** 7, Sotteville-lès-Rouen (Trianon) • 14, Toulouse (Rex – avec Phoebe Killdeer and the Short Straws) • 19, Angers (Chabada – avec Phoebe Killdeer and the Short Straws) ● **Maceo Parker :** 11, Rouen (Hangar 23) • 12, St-Avé (Echonova) • 13, Rennes (Etage) • 14, La Rochelle (espace Encan) • 15, Brest (Carène) ● **Pennywise :** 4, Istres (Usine) • 8, Ramonville (Bikini – avec A Wilhem Scream & Strike Anywhere) ● **Le Peuple de l'Herbe :** 8, Bruxelles (B, chapiteau) • 9, Vauréal (Forum – avec Thierry Arnold) • 12, Bordeaux (Rock School Barbey) • 13, Rennes (Insa) ● **Pigalle :** 7, Clermont-Ferrand (place du 1er Mai) • 8, Sauveterre (festival) • 14, Montauban (Magic Découvertes) ● **A Place To Bury Strangers :** 11, Toulouse (Rex) • 14, Lyon (Marché Gare) • 15, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Angie Plamer :** 17, Voivres (Babar Tabac) ● **Plastiscines :** 7, Port-Barcares (plein air) • 13, Bergerac (Rocksane – avec les Révolteens) ● **Pneu :** 6, Marseille (Embobineuse – avec Shield Your Eyes) • 14, Evreux (Abordage) ● **Anli Pollicino :** 12, Wattrelos (Boite à Musique) • 13, Colmar (Grillen) • 18, Clermont-Ferrand (centre C.Claudel) • 19, Lyon (Lyon's Hall) • 20, Marseille (Baby) ● **Oxmo Puccino & Koumekiam :** 7, Lyon (Transbordeur) ● **The Rabeats :** 1er, Grenoble (Summum) • 6, Bonchamp-lès-Laval (centre culturel) ● **Red Cardell :** 7, Vannes (palais des arts) ● **RJD2 :** 11, Lille (Aéronef) • 12, Strasbourg (Laiterie – avec Casey) • 14, Bruxelles (B, Rotonde) ● **Max Romeo :** 15, Bulligny (plein air) • 17, Beauvais (Ouvre-Boîte) • 18, Villeurbanne (CCO) ● **Gaëtan Roussel :** 4, Strasbourg (Laiterie) • 5, Luxembourg (L, Rockhal) • 6, Nancy (Autre Canal) • 7, Lille (Aéronef – avec Bieber) • 11, Bruxelles (B, Cirque Royal) • 12, Dijon (Vapeur) • 13, Montpellier (Rockstore) • 15, Six-Fours-les-Plages (espace culturel) • 20, Mérignac (Krakatoa) ● **Secret Chiefs 3 & Fat 32 :** 18, Mâcon (Cave à Musique) • 19, Nancy (Autre Canal) ● **Emmanuelle Seigner :** 4, Ramonville (Bikini) • 5, Bordeaux (théâtre Fémina) • 6, Nantes (salle P.Fort) • 9, Bruxelles (B, Cirque Royal) • 19, Lille (Splendid) ● **Serafine :** 7, Orléans (Cinéma des Carmes) ● **Sexy Sushi :** 7, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche – avec Rafale & Tepr) • 15, Bulligny (plein air) • 17, Bruxelles (B, Orangerie) • 20, Le Havre (Cabaret Electric – avec Turzi) ● **Sia :** 15, Lille (Aéronef) • 16, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Sinsemilia :** 14, Juvigny (salle polyvalente) • 15, Clermont-sur-Oise (salle A.Pommery) ● **The Skatalites :** 4, Louvain (B, Het Depot) • 6, Rouen (Hangar 23 – avec Gilzène & the Blue Light Mento Band) • 13, Châteauneuf-de-Gadagne (Akwaba – avec John Brown's Body) • 14, Besançon (campus de la Bouloie) ● **Sly & Robbie et Bitty McLean :** 9, Ris-Orangis (Plan) • 13, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Taxi Gang) • 16, Sannois (EMB) • 19, Nantes (Olympic) • 20, Le Mans (Oasis – avec Danakil) ● **Smooth :** 1er, Châteaulin (Run Ar Puns) • 7, Arles (Cargo de Nuit) ● **Soma :** 11, Dijon (Vapeur – avec Royal Spleen) • 12, Juvigny (salle polyvalente) ● **Stereotypical Working Class :** 5, Annecy (Brise-Glace – avec Tanguero) • 13, Grenoble (Ampérage – avec Silt) • 14, Notre-Dame-de-Gravenchon (Arcade) • 28, St-Etienne (Assomoir) ● **Bibi Tanga & the Selenites :** 14, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Têté :** 6, Mérignac (Krakatoa) • 8, Ségré (parc expos) • 12, Nancy (Autre Canal) • 14, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Thee Oh Sees & the Magnetix :** 19, Toulouse (Rex) ● **Third Eye Blind :** 5, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **This Is The Hello Monster ! :** 19 et 20, Nantes (Lieu Unique) ● **Tindersticks :** 2, Orléans (Astrolabe – avec 49 Swimming Pools) • 4, Lausanne (CH, Docks) • 13, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **Trans Am :** 8, Bruxelles (B, Rotonde) • 14, Lille (Aéronef) • 15, Lyon (Marché Gare) ● **Transatlantic :** 10, Luxembourg (L, Rockhal) • 15, Lyon (Transbordeur) • 18, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **UFO :** 1er, Charleroi (B, Coliseum) ● **Ultra Vomit, Charly Fiasco & l'Opium du Peuple :** 20, Castres (Bolegason) ● **Wax Tailor :** 6, Angoulême (Nef) • 7, Tarbes (Gespe) • 11, Mérignac (Krakatoa) • 12, Lorient (Cosmao) ● **Monster Mike Welch :** 11, Coutances (Magic Mirrors) ● **Whyzdom, Ivalys & Damaged Voices:** 14, Luynes (Korigan) ● **Andre Williams & the Goldstars :** 1er, Roubaix (Cave aux Poètes) • 2, Lessines (B, chapiteau) • 7, Evreux (Abordage) • 10, Perpignan (El Mediator) • 11, Billère (Ampli) • 12, Cavaillon (Grenier à Sons) ● **Hawksley Workman :** 11, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Wovenhand & Olafur Arnalds :** 12, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Wreckless Eric & Amy Rigby, Vanneman Company, Vegas & DJ Pété Bullé :** 9, Périgueux (centre de communication) ● **X Makeena, Wax Tailor & Iota :** 12, Lorient (Cosmao) ● **Zu, Trunks, Güz II & Roland Bafius :** 12, Rennes (Antipode)

Festivals

■ **Les Artefacts :** 21 au 24/4, Strasbourg (Laiterie – avec le **21** : Wave Machines, Paco Volume et Rock & Junior – le **22** : Midlake, Mumford & Sons, Hey Hey My My & the Rodeo – le **23** : le Peuple de l'Herbe, Molécule, Pulpalicious & Disiz Peter Punk) www.festival.artefact.org

■ **Festin Musik :** 22 au 24/4, Cléon (centre culturel – avec le **22** : Imperial Kikiristan & Mabreuch – le **23** : Bikini Machine, Nyum & Narrow Terence – le **24** : André Minvielle, Imperial Kikiristan & Tafta) www.lefestinmusik.com

■ **Andel'lr :** 23 et 24/4, Andel (chapiteau – avec le **23** : Che Sudaka, 8°6 Crew & Electrobugz – le **24** : De Poil, Dirtyphonics, Percubaba, Pigalle & Success) www.andelir.chez-alice.fr

■ **Groezrock :** 23 et 24/4, Meerhout (B, plein air – avec le **23** : A Skylit Drive, Agnostic Front, Born From Pain, Fake Problems, Hatebreed, Save The Day, Alesana, the Swellers, Haste Of Day, Banner Pilot, This Is Hell, More & the Real McKenzies – le **24** : Ali, Bad Religion, Bouncing Souls, Dance Gavin Dance, Despised Icon, Goo Clean Fun, H2O, Mustard Plug, Parkway Drive, Pennywise, Strike Anywhere, Sum 41, the Aggrolites, Defeater Stick To Your Guns, 50 Lions, Asking Alexandria, In Fear And Faith, Winds Of Plague, The Friday Night Boys, Rise And Fall, MC Lars & Zebrahead) www.groezrock.be

■ **Les Âmes Rock :** 26/4, Crémieu (salle des fêtes – avec Frog Bog, ZepSet, Anatol, Roswell Farm & Nar 6)

■ **Les Aralunaires :** 26/4 au 3/5, Arlon (B, divers Lieux – avec le **26** : Sepultura – le **27** : the Nits – le **28** : Miossec & Street Dogs – **LE** 29 : Miam Monster Miam, Didier Super – le **30** : les Petits Pilous & Ultra Vomit – le **1er** : Popa Chubby – le **2** : Puggy – le **3** : Sophia) www.aralunaires.be

■ **Kill Your Pop :** 28/4 au 2/5, Dijon (divers lieux – avec le **28** : Zombie Zombie, Chain and the Gang, Errors & Josh T.Pearson – le **29** : Thos Henley, Tunng, Gablé, High Places, A Sunny Day In Glasgow & Death In Plain – le **30** : Thomas Mery, D.I.R.T.Y., Poni Hoax, Elektrisk Gonner, Egadz & DJ Pain – le **1er** : Sabotage & Friends Selector, Koudlam, Pulpalicious, One MPC and Two Dj's, Diktats & Galactic Classics – le **2** : This Is The Kit, Morning Star et Eliote & the Ritournelles) www.killyourpop.blogsopt.com

■ **Rock d'Orléans :** 30/4, Orléans (Astrolabe – avec Andre Williams & the Goldstars, Dollhouse, Dex Romweber Duo, Chewbacca All Stars, Chilldogs, Jet Boys)

■ **Schmoul 2010 :** 30/4 et 1er/5, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes – avec le **30** : Shaking, Hy, Ghost Brothers Big Band & Cool Klepsclean, la Casa, Plasticines & Yosh – le **1er** : 7 Questions, Lu-Gna, Papier Tigre, the Wankin' Noodles & X-Makeena) www.schmoulbrouk.com

■ **Delirium Fest :** 1er/5, Châlons-en-Champagne (Contrepoint, 15 h – avec Sinister, the Arrs, Pure Inc., Klaws, Petroiska Larma, Embrace Your Punishment & Distortflesh) www.dtprod.com

■ **Roots & Roses :** 2/5, Lessines (B, chapiteaux, 11 h – avec Jon Allen, King Automatic, Hell's Kitchen, Andre Williams, the Experimental Tropic Blues Band, the Black Box Revelation, the Paladins, Dick Dale, Fred Lani & Superslinger, Scott H.Biram, Slin Cessna's Auto Club, Steven De Bruyn, Tony Gyselinck & Roland) www.rootsandroses.be

■ **Inox :** 6 au 9/5, Toulouse (la Dune – avec le **6** : Martin Solveig, Laidback Luke, Bart B More, Crookers, Zombie Nation & Surkin – le **7** : David Guetta, Afrojack, Teo Moss, Chris Liebing, Sino Live ! Technasia & Dosem, Monika Kruse – le **8** : Dubfire, Joachim Garraud & Chuckie – le **9** : Antoine Clamaran & Arno Cost) www.ladune.com

■ **Chapiteuf :** 7 et 8/5, Carcassonne (Cité - avec le **7** : Beat Assailant, Hilight Tribe, Iam, Shakaponk, Rambalh & Tété – le **8** : Che Sudaka, Cobson, Emir Kusturica & the No Smoking Orchestra, General Elektriks, Hocus Pocus, Karimouche & Missill) www.chapiteuf.com

■ **Roots dans la Vallée :** 7/5, Figeac (chapiteau – avec Brain Damage, Danakil, Macka B & John Brown's Body)

■ **Nuits Botaniques :** 7 au 17/5, Bruxelles (B, divers lieux – avec le **7** : We Have Band, Piano Club, Tanlines, Fagget Fairys, Paul Kalkbrenner, Shameboy, Archie Bronson Outfit, Joy, Murde, Ballake Sissoko, Ludovico Einaudi, Vincent Ségal, – le **8** : Wood Pigeon, Stornoway, le Peuple de l'Herbe, Skip The Use, Trans Am, Cloé du Trèfle, la Fiancée, Dez Mona, My Little Cheap Dictaphone & the Irrepressibles – le **9** : Jean-Louis Murat, Scout Niblett, Madensuyu, Emmanuelle Seigner, Micky Green, Revolver & Gablé – le **10** : Hole, David Bartholomé, Hallo Kosmo, Loïc Bo, Guy Van Nueten, Stéphanie Crayencour, Dez Mona, Guy Van Nueten, Syd Matters, the Tellers, Hallo Kosmo, Lucy Lucy, Arnaud Fleurent Didier, Gaëtan Roussel, Samir Barris, Eté 67, Malibu Stacy & Nele – le **12** : Gil Scott-Heron, Seabar, Sunny Day In Glasgow, Deerhunter, the Dodos, Raz Ohara and the Odd Orchestra, Male Bonding, Dum Dum Girls, Is What?, Teophilus London, Lucy Love & Speech Debelle – le **13** : Casey, Gogol Bordello, Cibelle, Lonely Drifter Karen, Tindersticks, Black Lips and King Khan and BBQ presents Almighty Defenders – le **14** : Dan San, Isbells, Tété, Féloche, RJD2, Joanna Newsom, Roy Harper & Black Rebel Motorcycle Club – le **15** : Hatcha, Rusko, Wiley, Absynthe Minded, Wave Machines, Lyenn, Cold Cave, the Chap, Maximilian Hecker, Cocorosie & Efterklang – le **16** : Bonobo, the Courteeners, the Field, Gold Panda, Bachelorette, Brigitte Fontaine, Arthur H, Wolf Parade, Surfer Blood & Warpaint – le **17** : Jamie Lidell, Little Dragon, Baloji, Amazigh K (Kateb), the Drums, Sexy Sushi, Vismets & Richard Hawley) www.botanique.be

■ **Rolling Saône :** 7 et 8/5, Gray (halle Sauzay – avec le **7** : Benja, Flow, La Jarry, My Dog Ate My Homework, No One Is Innocent, Tom Frager & Zenzile – le **8** : Archimède, Buridane, Clara Yucatan, Eiffel, Michael Jones, Somadaya, Tefeo & Yves Jamait) www.rolling-saone.fr

■ **Shake It Easy :** 7 et 8/5, Ségré (parc expos – avec le **7** : Pony Pony Run Run, Skip The Use, Success & Yuksek – le **8** : Beat Assailant, Danakil, Maniacx, Pulpalicious & Tété) www.festi-music.com

■ **Nuits Sonores :** 12 au 16/5, Lyon (divers lieux – avec le **12** : Arandel, Krispaglia, Spitzer, Alban, Booka Shade, Eedlo, Glass Candy, Hot Chip, Jesse Rosse, Jim Jones Revue, Joris Voorn, Laurent Caligaris aka My Genome, Mayer Hawthorne & the County, Mensch, Oxia, Paul Kalkbrenner, Pedro Bucarello, Prins Thomas, the Almighty Defenders, Thee Oh Sees, Vitalic & X Ray Vision – le **13** : DJ Ivan Smagghe, Jennifer Cardini, Optimo, Pilooski, Pepperpot, Plastic Bertmann, Marko Furstenberg, Minimanimal, D'Jamency, DJ Electrosex, Soulshot Dan, Vincent aka Veenz, Daruca, Nekes, Djedjotronic, Nasser, Rafale, Scratch Massive, Tsugi Team, Nickel Pressing, Al Tourettes, Ohmwerk, Alienhearts, Aphte Punk, Huoratron, Kap Bambino, Noob, Tofie, Cheveu, Electroboy 80, the Intelligence, Ace Ventura, Jérôme Pacman, Petit Ange, Birdy Nam Nam, Dactylo, Elisa Do Brasil, Herné Ak, Shlomi Aber, Frother & PH Neutre- le **14** : Etienne Jaumet, Pedro Winter aka Busy P, A Place To Bury Strangers, Ben Klock, Doctor Flake, Jamie Lidell, Laurent Garnier, Matthew Herbert, Pedro Winter aka Busy P, the Chap, the Go ! Team, the Juan MacLean, the Raveonettes, Todd Terje, Unkle & Yuksek – le **15** : Danny Krivit, François K, Joe Claussell, 2 Many Dj's, Agoria, Claude Vonstroke, Dixon, DJ Chloé, Liars, Lindstrom, Noone, NITH Synthesis, Paral-El, Skndr, (Shanker Besbes), Trans Am, Uffie, Zombie Zombie – le **16** : Clara Moto, Francesco Tristano & the Residents) www.nuits-sonores.com

■ **Rock'n Solex :** 12 au 16/5, Rennes (campus Beaulieu – avec le **12** : Al Lcar Zu, Bihannig Tra, Ampouailh & Linadenn – le **13** : Lyse, FM Belfast, General Elektriks, le Peuple de l'Herbe & Kanka – le **14** : Belleruche, Bonobo Live, De La Soul, We Have Band & DJ Pone – le **15** : Montgomery, Maniacx, Pendulum DJ set, Kavinsky & MC Verse) www.rocknsolex.fr

■ **Thunderfest :** 13 au 15/5, Carrières-sous-Poissy (plein air – avec le **13** : Diogene Theory, Hacride, Holophonics, Kleszcz, Livarkahil, Nightcreepers, Om Mani, Interria, Eryn Non Dae, Equilibrium, Synthetic Waterfall & Twage – le **14** : Krepuscule, Black Curtains, Lethal Mind, Benighted Soul, Darkness Dynamite, Delain, Markize, Seita, Kielwater, Dereden, Bad In, Niflheim, Desert Orange & Soulmaker – le **15** : Betraying The Martyrs, Abstinenz, Cadaveres, Corpse Division, Shiryu, Zemia, Anamnesia, Memphis Belle, Doyle, Dreadful Silence, Enhancer, God Damn, Henker & Xtrunk) www.thunderfest.fr

■ **La Septième Vague :** 14 et 15/5, Brétignolles-sur-Mer (plein air – avec le **14** : Balkan Beat Box, Buena Vista Social Club, Cabadzi, Danakil & Vitalic – le **15** : Brodinski, Ebony Bones, Hocus Pocus & Nneka) www.7vague.com

■ **Blues Rules :** 15 et 16/5, Crissier (CH, château – avec le **15** : Black Diamond Heavies, Dave Arcari, Hell's Kitchen, Honkey Finger, Jim Murple Memorial, Scissormen, T Rogers, Red Mouth, Franck Hoier, Blue Mother Tupelo, the Watchmaking Metropolis Orchestra, Reid Paley & Wes Mackey – le **16** : Guitar Fucker, Jim Murple Memorial, Lubos Bena & Matej Ptaszek, Mama Rosin, Reverend Tom Frost, Shake It Like A Caveman, T. Rogers, Veronica Sbergia, Wonkey Man, Ian Thomas, & Yom From Mars) www.dubruitaubalcon-music.com

■ **Sonore :** 20 au 22/5, Brest (Carène – avec le **20** : Bérangère Maximin, Fred Frith & Noberto Lobo – le **21** : Cluster, Francisco Lopez, Agnel/Desmarchelier & Trans Am – le **22** : Ghedalia Tazartes, Jac Berrocal, Peter Brozmann, Big Po & Ninh/Kraus/Harvitz) www.penn-ar-jazz.com

■ **Art Rock :** 20 au 23/5, St-Brieuc (Forum, Passerelle & place Poulain-Corbion – avec le **20** : Lucy Love, Oh No No & Air – le **21** : Revolver, the Low Frequency In Stereo, Vitalic, Konono n°1, Ghinzu, Band Of Skulls, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads & Olivia Ruiz – le **22** : Caravan Palace, White Rabbits, Rachid Taha, Miss Platnum, Elysian Fields, Dean & Britta, the Heavy & Peter Doherty – le **23** : Gaëtan Roussel, Bibi Tanga & the Selenites, the Go ! Team, Novak 3D Disco & Jacques Dutronc) www.artrock.org

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/05-30/06*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/04 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

Petites Annonces

Divers

◆ **A vendre RnF & Best (+ou- 1972 - 1994). Liste/Dem. monica.oleffe@gmail.com Pris a discuter. Enlèvement à Bruxelles.**

Video

◆ CINEMAVIE filme vos concerts et crée vos DVD (que vou spourrez revendre). Travail en multicaméras. Prix attractifs Tél. 06 28 35 30 50 www.cinemavie.com sebastien@cinemavie.com

Vente disques d'occasion

◆ Vends CD rock 8 euros. Liste à catlutz@hotmail.fr. 1300 CD dispo

Cours de musique

◆ Pro donne cours de guitare hard-rock-blues ts niv, solf impro, techn med. Premier rendez-vous gratuit. Contacter François, tél. 01.77.99.20.39 ou 06.60.08.77.87.

◆ 33T, 45T, 60'S, 70'S. bon état, prix sympas. Liste : 1T.Guéler, 15 rue Eugène Pichon 64110 JURANCON

◆ Cours de guitare 20 €H. Débutants bienvenus ! Tél. 0143438258

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 € Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

Vente matériel d'occasion

◆ Vend GIBSON ES125 1300 € Strato warmoth/Clapton 1100 . Peavey delta blues 550 . Tél. 0684106976

◆ **Vend Strato US Highway One état neuf 600 . Tél. : 0671869730**

◆ VEND CUBE 20 X Roland + télécom - Prix intéressant - Tél. 0676312063

Studio d'enregistrement

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 € Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

◆ studioalaville.com : 4 musi live. Batt, enr, mix, maste. 50 €h Tél. 0149236396

Studio de répétition

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

◆ POLYMUSIQUE Studios répétitions équipés 7J/7 + loc. sono. RER NANTERRE VILLE Tél. 0147218755

Messages musiciens

◆ Guitariste influencé par le rock 60's/70's (K. Richard, P. Townshend, Big Star, T. Rex, N. Y. Dolls...) cherche chanteur digne de ce nom, bassiste, batteur pour former un groupe aux projets sérieux. Tél. 0699808005

◆ Wind Walkers, groupe Biterrois (34), cherche un batteur ! Assez bon niveau demandé. Influences : Izia, The Virgins, The Libertines... Nous avons l'intention de nous produire sur scène. Si toi intéressé, moi appeler !!! Tél. 0643509669

◆ du rock, du funk, du blues et des mélanges de styles. Guitariste, 22 ans, e, Idf, bon niveau, cherche musicos pour bien s'amuser :-) glynnkevin_75@hotmail.com

◆ Chanteuse 30 ans, Paris, cherche guitariste compositeur niveau avancé textes français / Rock / Electro / Nirvana / Iggy Pop / Marilyn Manson / Rodolphe / Burger / The Cranberries / Bjork. n56@gmx.fr

◆ Guitariste de 17 ans recherche batteur et guitariste sur Caen (dans le Calvados), pour former un groupe pop/rock garage. Influences : Beatles, Second Sex, BB Brunes, Clash, Ramones, Velvet Underground, Strokes... Tél. 0679714174

◆ Chnateuse de 26 ans; Angers, cherche groupe rock (au sens large) au complet pour compos et live (expérience de 6 ans en groupe et pas mal de prestations live). Je recherche un groupe qui ne débute pas et sérieux / motivé. Pas de voiture. lecamegeraldine@gmail.com

◆ Chanteur guitariste cherche musiciens dispo - Batteur - Bassiste. Expérience et inspiration demandée. Rock'n'roll, rythm and Blues. Tél. 0616016695

◆ Batteur cherche orchestre blues rock. Tél. 0142437558

◆ Hey, je suis une guitariste, chanteuse de 15 ans (je compose aussi). Je cherche d'autres musiciens de mon âge, pour monter un groupe plutôt rock (ou autre, ouverte à tout) sur Paris. Influences très électriques. Tél. 0635187246

◆ Salut !!! Guitariste de 15 ans recherche batteur et bassiste pour former un groupe. Influence diverse allant du Hendrix aau Airbourne et passant par les Stones ! Voilà contactez moi par mail : new__york20@hotmail.fr

◆ Salut, je suis clavier sur Paris, j'ai 28 ans et je cherche un projet de groupe sérieux infl. Beatles, Who, Bowie, Neil Young, Radiohead, Mogwai... Le but est de s'investir et porter le projet avec passion ! A bientôt ! Tél. 0661577862

◆ Groupe rock influences Joy Division, Smashing Pumpki,gs, Pink Floyd, New order cherche chanteur/euse & guitariste & clavier pour jouer leur 1er album live. Tél. 0679723040. www.myspace.com/onelifeband

◆ Auteur / Interprète cherche compositeur (influence Eddy Mitchell) sur Nice Tél. 0493834247 pour monter groupe etc

◆ Groupe power pop / Indie / rock moyenne d'âge 20 ans cherche batteur pour compo sur Aix en Provence et alentours. Possibilités enregistrement et concert. Tél. 0643094427

◆ Recherche chanteur pop rock bassiste region Montargis Gien Tél. 02 38 92 63 47 ou 02 38 92 51 74. Merci à R&F

◆ Guitare/ Chant cherche bassiste et batteur bon niveau pour répét', concerts... Influences : White Stripes, Sonic Youth, Velvet Underground, Nirvana, The Dandy Warhols, BRMC, The Warlocks, Samuel James, Pixies, etc... Tél. 0650780974

◆ Chanteuse influences pop electro folk rock hip hop indé punk world recherche dj/groupe pour créer l'album du siècle ou un truc bien. Projets concrets (conquête du marché mondial et limousine avec jacuzzi intégré) chanez-o@hotmail.fr

◆ Groupe de métal Hidden Spirit cherche son bassiste son bassiste sur Strasbourg. http://www.myspace.com/hiddenspiritofficial Tél. 0685893602

◆ Chnateuse + bassiste + guitariste recharchent batteur agé de 17 à 18 ans à Lyon. Influences larges : Indie : Artic Monkeys, The Libertines, The Strokes mais aussi rock 60's + pop. Tél. 0659075494 ou cassfluoado@hotmail.fr

◆ Guitariste et chanteuse cherche guitariste bassiste batteur, région Auvergne. Tél. 0650960796

"HEY HEY MY MY, ROCK'N'ROLL WILL NEVER DIE"

PLUS DE BRUIT

35, rue de la Rochefoucauld 75009 Paris
Tél : 01 49 70 08 70
Métro Pigalle ou St Georges
Du mardi au samedi - 13H à 19H
ACHAT - VENTE
33 trs - 45 trs - CD - DVD musicaux
Rock tous styles, toutes époques

◆ Pop That Shit,, Groupe Folk-Rock recherchent batteur sur Perpignan (66). Influences : Dylan, J. Cash, Gainsbourg, Saez, Noir Desir (...) Concerts : Rues & Bars. jlensois@hotmail.fr

◆ Heavy Bug groupe rock sur Troyes recherceh batteur bon niveau. Influences : Pink Floyd, Deep Purple, Black Crowes, Led Zep. Tél. 0615275983

◆ Cherche guitariste avec 2/3 ans d'expérience entre 12 et 14 ans pour jouer en groupe. Tél. 0645358522 ou paulolavoiture@hotmail.fr

◆ Anthony, 19 ans, guitariste compositeur, cherche à intégrer groupe esprit AC/DC ou jazz manouche étudie toute proposition disponible - bonnes dispositions pour le chant ; (1 an école ATLA Paris) Tél. 0603541415

◆ ELVINCE groupe rock à Mantes la Jolie (78). Batt, Bass, sax et chant cherchent un guitariste. www.myspace.com/elvince. Tél. 0687039406

◆ Le groupe Source Return, power trio rock sur Beauvais, recherche une chanteuse pour chanter ces textes en Anglais, sur nos musiques avons dates de concerts et album en projet groupe visible sur My Space.com/sourcereturn. Tél. 0680361879

◆ Groupe de brutal death signé, en préparation de son prochain album, cherche un bassiste pour intégrer la formation. Pour un échantillon de notre musique, rendez-vous sur www.myspace.com/psychobolia.com. Tél. 0665002354

◆ Guitariste cherche groupe d'environs 12/15 ans dans le 56. Rock. Influences : Thin Lizzy / Nirvana / Stones / Queen / Who / Gunsnroses et bien d'autres. Me contacter par mail : hugo.durand@live.fr

◆ Pianiste (Korg) cherche chnateur (anglais parfaitement maîtrisé) pour duo korg-boîte à rytme-chnat, à Paris uniquement. Influences : Kraftwerk, Suicide, Can, Neu!, Turzi. Tél. 0608511072 / junior_humbert@hotmail.fr

AMERICAN SCHOOL OF MODERN MUSIC

PRE-INSCRIPTIONS: 1er AVRIL - 12 JUIN
Documentation et fiche d'inscription:
117 rue de la Croix Nivert 75015 Paris
Tel: 0145311607 - Email: info@asmm.fr
Site Internet: www.asmm.fr

SAXOPHONE: RICK MARGITZA, PHIL HILFIKER
GUITARE: FRANCOIS FICHU, BERNARD VIDAL
PIANO: CHRISTOPHER CULPO
BASSE & CONTREBASSE: PETER GIRON
BATTERIE: TONY SABA

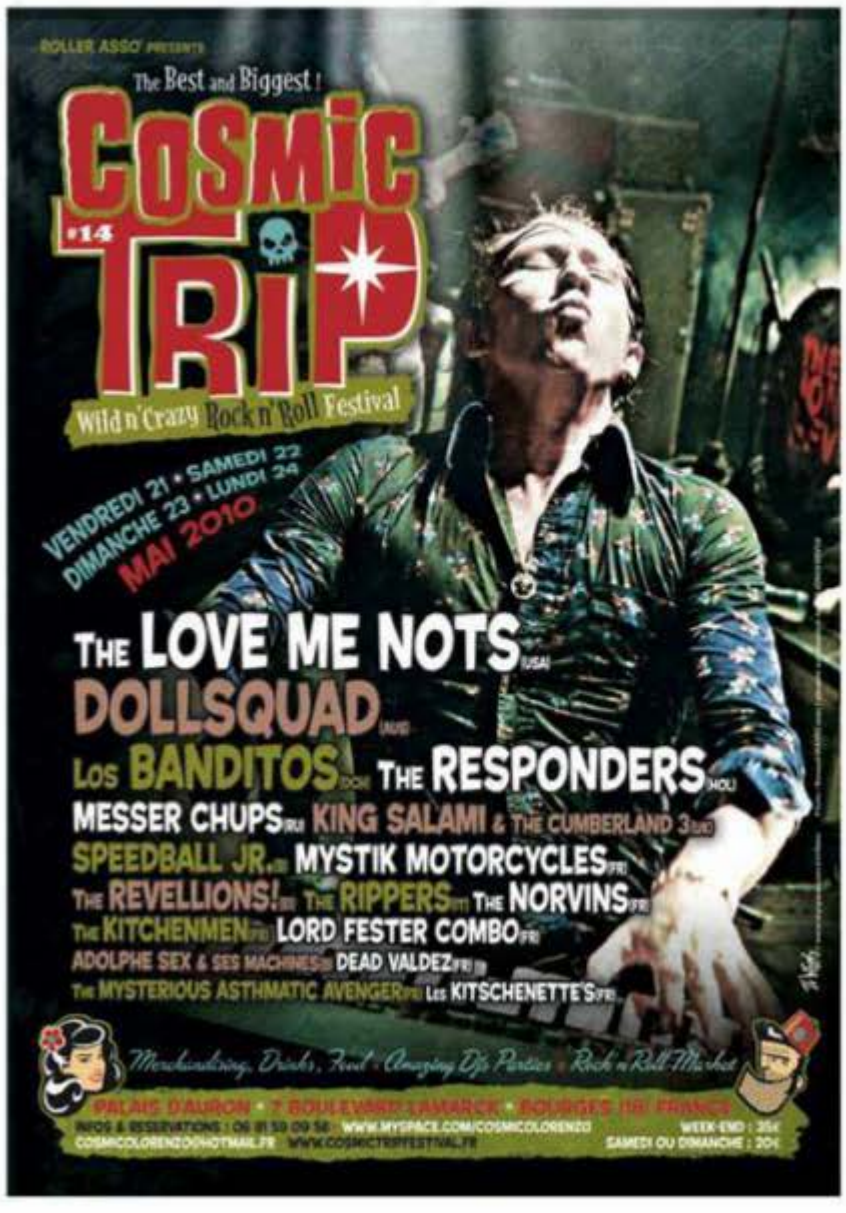
PAUL ÉMILE VINYLS

100 % DISQUES VINYLES

Disquaire Eclectique

Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti

Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE



Prochaine parution : 18 mai 2010
vos annonces doivent nous parvenir par courrier ou par e-mail avant le : 4 mai 2010

CONTACT PETITES ANNONCES : Laetitia Lallemand
Tél. : 01 41 40 33 00 - Mail : laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

Petites Annonces ROCK&FOLK

La date limite de réception de votre annonce est fixée avant le 1er du mois pour parution le 15 de chaque mois.
Aucun texte ne pourra être modifié ou annulé après enregistrement à nos bureaux.

Pour tout renseignement concernant les modules (32e, 16e, 8e, 1/4 ... de page), contacter : **Laetitia Lallemand**
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr
Tél : 01 41 40 33 00

TARIFS AU 1er JANVIER 2010
- **Particuliers :** 10 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces) **Texte en gras :** + 11 €
- **Professionnels :** 14 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces) **Texte en gras :** + 20 €

Rubriques

- ❒ Vente matériel d'occasion
- ❒ Vente disques d'occasion
- ❒ Vidéo
- ❒ Stages
- ❒ Cours de musique
- ❒ Studios d'enregistrement
- ❒ Studios de répétition
- ❒ Associations
- ❒ Demandes d'emploi
- ❒ Réalisation/ production/promotion
- ❒ Offres d'emploi
- ❒ Divers
- ❒ Messages musiciens*

(GRATUITS)

* Sous réserve de disponibilités.

Bulletin d'insertion à retourner à : ROCK&FOLK - Service Petites Annonces - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex
❒ Je joins mon règlement à l'ordre des EDITIONS LARIVIÈRE par : ❒ CCP PARIS N° 1 159 15A020 ❒ chèque bancaire ❒ mandat lettre ❒ CB

NOM ET PRENOM DU TITULAIRE : .....
ADRESSE : ..... *CODE POSTAL :* .....
VILLE : ..... *SIGNATURE :*

N° DE CARTE : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ *EXPIRE LE :* ☐☐ ☐☐ *CLE (3 derniers chiffres au dos de la carte) :* ☐☐☐

tour de france à la voile 2010

SAISON 3

Rock on the beach

26-29 JUIN
DUNKERQUE

29 JUIN-
1ER JUILLET
CALAIS

02-04 JUILLET
DIEPPE

05-07 JUILLET
PLENEUF-
VAL-ANDRE

09-11 JUILLET
LORIENT

12-14 JUILLET
TALMONT
SAINT-HILAIRE

15-17
JUILLET
ROYAN

18-20
JUILLET
PORT-
CAMARGUES

21-22 JUILLET
MARSEILLE

23-25 JUILLET
LA SEYNE-SUR-MER

ROCK&FOLK et LE TOUR DE FRANCE À LA VOILE
vous proposent de vous produire SUR SCÈNE
et DANS VOTRE REGION, dans l'une des 10 villes-étapes
de la tournée *Rock on the beach*

Choisissez votre ville-étape et renvoyez votre maquette avant le 30 avril 2010 à :

TOUR DE FRANCE À LA VOILE - TOURNÉE ROCK&FOLK "ROCK ON THE BEACH"
12 RUE MOZART, 92587 CLICHY CEDEX // www.tourvoile.fr

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	LADY ANTEBELLUM	"Need You Now"	Capitol Nashville
02	Marvin Sapp	"Here I Am"	Verity
03	Ludacris	"Battle Of The Sexes"	Def Jam
04	Various Artists	"The Edge"	Razor & Tie
05	Lady Gaga	"The Fame"	Interscope
06	Sade	"Soldier Of Love"	Epic
07	Jimi Hendrix	"Valleys Of Neptune"	Sony Music
08	Black Eyed Peas	"The END"	Interscope
09	Gorillaz	"Plastic Beach"	Virgin
10	Justin Bieber	"My World"	Island

Classement au 03 avril 2010

VIRGIN MEGASTORE

Top Pop - Rock

Mars 2010

LA CULTURE DU PLAISIR®

01	SADE	"Soldier Of Love"	Epic
02	Michael Jackson	"This Is It"	Sony Music
03	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
04	Jimi Hendrix	"Valleys Of Neptune"	Sony Music
05	Massive Attack	"Heligoland"	EMI
06	Muse	"The Resistance"	Warner
07	Lily Allen	"It's Not Me It's You"	EMI
08	Johansson & Yorn	"Break Up"	Warner
09	Mika	"The Boy Who Knew Too Much"	Universal
10	Yodelice	"Tree Of Life"	Warner
11	Phoenix	"Wolfgang Amadeus Phoenix"	Pias
12	Madonna	"Sticky & Sweet"	Warner
13	Hindi Zahra	"Handmade"	EMI
14	Coldplay	"Viva La Vida"	EMI
15	Peter Gabriel	"Scratch My Back"	EMI
16	Ben Harper	"White Lies For Dark Times"	EMI
17	Them Crooked Vultures	"Them Crooked Vultures"	Sony Music
18	Charlie Winston	"Hobo"	Pias
19	Depeche Mode	"Sounds Of The Universe"	EMI
20	Micky Green	"Honky Tonk"	Universal

VIRGIN MEGASTORE

Top Imports

Mars 2010

LA CULTURE DU PLAISIR®

01	MUMFORD & SONS	"Sigh No More"	
02	Black Rebel Motorcycle Club	"Beat At The Devil's Tattoo"	
03	Simon Harper	"Simon Harper"	
04	Great American Taxi	"Reckless Habits"	
05	Deadstring Brothers	"Sao Paulo"	
06	Diane Birch	"Bible Belt"	
07	Selena Gomez	"Kiss & Tell"	
08	Bad Company	"Hard Rock Live"	
09	Who	"Greatest Hits"	
10	Pretenders	"Live In London"	

cover story

Mai 1970 — Mai 1980 — Mai 1990 — Mai 2000

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	BOYZONE	"Brother"	Polydor
02	Lady Gaga	"The Fame"	Interscope
03	Justin Bieber	"My World"	Def Jam
04	Glee Cast Glee	"The Music Season One Vol 2"	Epic
05	Florence And The Machine	"Lungs"	Island
06	Paolo Nutini	"Sunny Side Up"	Atlantic
07	Glee Cast Glee	"The Music Season One Vol 1"	Epic
08	Alicia Keys	"The Element Of Freedom"	J
09	Mumford & Sons	"Sigh No More"	Island
10	Free & Bad Company	"The Very Best Of"	Rhino

Classement au 04 avril 2010

COLLEGE RADIO US

(source Billboard)

01	ALICE IN CHAINS	"Your Decision"	Virgin
02	Muse	"Uprising"	Warner
03	Rise Against	"Savior"	DGC
04	Three Days Grace	"Break"	Jive
05	Phoenix	"1901"	Glass Note
06	Chevelle	"Letter From A Thief"	Epic
07	Weezer	"(If You're Wondering If I Want You To)"	DGC
08	Slipknot	"Snuff"	Roadrunner
09	Muse	"Resistance"	Warner
10	Breaking Benjamin	"I Will Not Bow"	Hollywood

Classement au 03 avril 2010

STARTER 30

Top Pop Rock

Mars 2010

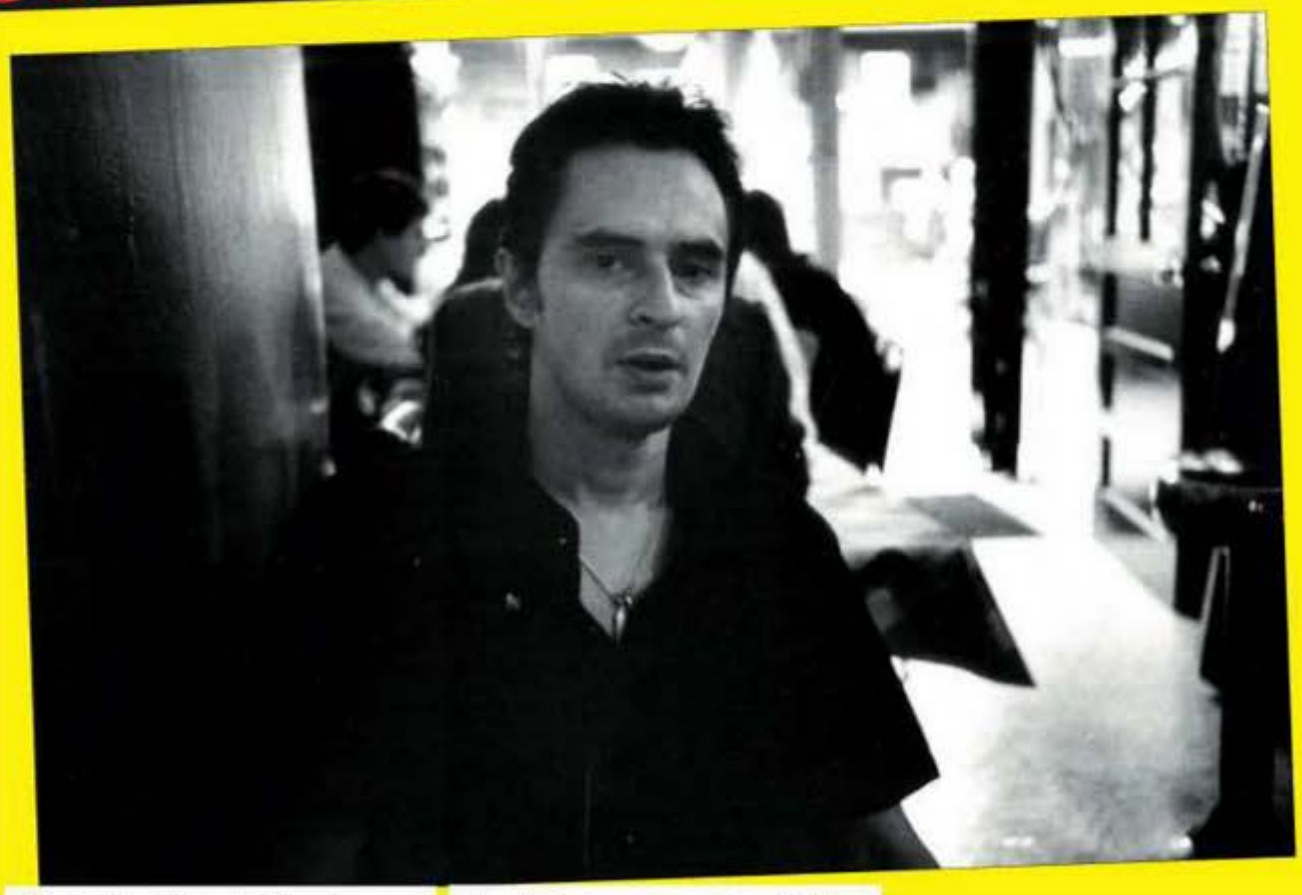
STARTER la culture en réseau

01	SADE	"Soldier Of Love"	Epic
02	Stacey Kent	"Raconte-Moi..."	EMI
03	Muse	"The Resistance"	Warner
04	Mika	"The Boy Who Knew Too Much"	Universal
05	Scorpions	"Sting In The Tail"	Sony Music
06	Cœur De Pirate	"Cœur De Pirate"	Universal
07	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
08	Amy MacDonald	"A Curious Thing"	Universal
09	M	"Mister Mystère"	Universal
10	Jimi Hendrix	"Valleys Of Neptune"	Sony Music
11	Youssou N'Dour	"Dakar-Kingston"	Universal
12	Gossip	"Music For Men"	Sony Music
13	Jacques Higelin	"Coup De Foudre"	EMI
14	Michael Jackson	"This Is It"	Sony Music
15	Hocus Pocus	"16 Pièces"	Universal
16	Massive Attack	"Heligoland"	EMI
17	Benjamin Biolay	"La Superbe"	Naive
18	Olivia Ruiz	"Miss Meteores"	Universal
19	Izia	"Izia"	Universal
20	White Stripes	"Under Great White Northern Lights"	Naive
21	Airbourne	"No Guts, No Glory"	Warner
22	Peter Gabriel	"Scratch My Back"	EMI
23	Revolver	"Music For A While"	EMI
24	Depeche Mode	"Sounds Of The Universe"	EMI
25	Tom McRae	"The Alphabet Of Hurricanes"	Pias
26	Johansson & Yorn	"Break Up"	Warner
27	Manu Katche	"Third Round"	Universal
28	Green Day	"21st Century Breakdown"	Warner
29	Phoenix	"Wolfgang Amadeus Phoenix"	Pias
30	Norah Jones	"The Fall"	EMI

Doctor Z

Manifeste Rock'n'Roll
à l'usage des jeunes générations

01 CLASH CITY ROCKERS



LE CLASH EST EN VILLE.
2 septembre 1982. Le Village est en effervescence, je passe voir Bob Bleeker. Bob a sa boutique (un Open Market new-yorkais, *collectors shop* : Bob est un personnage qui connaît tout le monde, de Lou Reed aux Clash, un vrai ami que j'aime, au caractère difficile, un peu mon moi US). On va déjeuner chez ses parents dans le New Jersey. On *cruise* en voiture vers la banlieue de New York City. Super, il fait beau. Les parents de Bob, vrai cliché new-yorkais, la mère juive, son père flic à la retraite. L'appartement est un musée dédié aux Marx Brothers, on l'a compris. Le père, fan de Groucho, n'arrête pas les *jokes*. J'adore cet humour juif. Retour à New York City, le soleil brille. C'est le début de l'*indian summer*. Coup de fil de Joe ou Kosmo, on est sur la liste VIP. *See ya* demain, on ira en caisse avec Bob après un ride en décapotable. Arrivés backstage, on tombe sur Futura qui a nos pass. On s'installe sur l'estrade VIP. Le ciel est ombrageux. Le combat rock des Clash est une déflagration. Le Manhattan Pier surchauffe "Rock The Casbah". Les éclairs grondent au loin dans un paysage apocalyptique. Il se met à pleuvoir des trombes d'eau, on est sur l'estrade en pleine bourrasque. La scène new-yorkaise trempée de Lisa Robinson à Bob Gruen (pas de protection sur les gradins VIP qui, peu à peu, se vident), le show devient magique avec Allen Ginsberg sur scène qui chante un mantra. La scène est mystico beat. Pluie battante les Clash dans cette électrique apothéose continuent la performance, finissant par un époustouflant "White Riot" éclairé par les éclairs blancs de l'orage déferlant. On se réfugie, Phil Marcadé et moi backstage. C'est le défilé classique. Elvis Costello habite à New York City, vient voir les boys. On reste une petite heure, puis je pars à l'hôtel avec le groupe. Je passe quelques minutes dans la chambre de Daisy et Mick J. On fume un spliff puis Raymond vient nous chercher. Je suis déjà stoned. Prêt pour une *Clash New York City Night*. La pluie s'est arrêtée. On dérive dans la nuit glaciale, de la Danceteria, au Peppermint Lounge. Joe *Taxi Driver* Strummer s'occupe de tout le monde. C'est lui qui commande, qui paye les verres. Il adore cela, être le chef en charge. *Total control*. Pour une fois, je me laisse entraîner dans la virée — il faut dire que Mister Roddhes ne laisse pas beaucoup de blé aux boys — d'ailleurs on bouge en cabs, moi avec Daisy, Mick, et Allen G, Paul, Pearl H et Raymond Joe, Kosmo, autre Terry Chimes (il me manque, Topper) qui s'esquivera quelque temps après. Ray reste protecteur. Il faut dire que Ray est balaise, rassurant, n'a pas besoin de se battre, il impressionne seulement ceux qui peuvent être agressifs. Paul et Pearl Harbour, couple idéal de la soirée. On monte au dernier étage pour l'endroit chill-out. C'est alors que j'ai une longue conversation avec Allen qui parle couramment français, très intéressé par le fait que je sois né en Afrique du Nord, comme il le dit lui-même. *"Alors tu es pied noir ?"* On parle aussi de Jean-Jacques Lebel, de Paris, des différents mouvements parisiens Mandala, de nos amis communs, car il a vécu à Paris à cette époque. Un des types les plus brillants, intelligents que j'ai connu, Allen G. Souvent interrompu par de jeunes garçons groupies ou ex d'Allen qui d'ailleurs ne s'en préoccupe guère. Il est dans le mouvement. Ce soir c'est *Clash City Rockers*, rien d'autre, les fans se succèdent. Nick, Daisy et moi, chacun en taxi par trois, cela fait une drôle d'expédition dans les rues de la Big Apple. Combien on est ? Ray est en charge avec Kosmo. On a besoin de quatre cabs, on se retrouve à la fin de la nuit dans un *dinner* (l'Empire, qui est un wagon de train argenté), on mange. La conversation continue avec Allen, il est bien six heures du matin. La fatigue aidant, c'est le moment de la séparation, un dernier café chez Allen (Stuyvesant Street) qui me dédicace alors son dernier single "Birdbrain"/ "Sue Your Parents With The Gluons". Tout d'un coup je m'aperçois que je n'ai plus mon Minox (photo). *Shit !* où l'ai-je perdu ? *Fuck !* Cette nuit a été superbe, cet appareil photo auquel je tiens tant me prends la tête. J'appelle Raymond à l'hôtel, ils ne sont pas encore couchés. Je prend un cab, passe voir Mick et Daisy, pensant avoir égaré l'appareil dans leur chambre. Ils sont éclatés, ne me voient même pas, ils baisent dans la salle de bain, je ne trouve rien, repars, sors de l'hôtel un peu flippé, je hèle un cab pour retourner à East Broadway, chez Phil qui ne m'attend plus. C'est alors que je baisse les yeux et retrouve devant l'hôtel dans le caniveau mon Minox. Euréka ! *Next days*, ils partent à Montréal et Toronto. Deux jours après, dans mon avion, pour la vieille Europe. Bilan. ★

HARLEY-DAVIDSON

PRÉSENTE

EURO FESTIVAL

UN FESTIVAL MUSICAL ET MOTOS À NE PAS MANQUER SUR LA CÔTE D'AZUR

GRIMAUD, GOLFE DE ST-TROPEZ DU 6 AU 9 MAI 2010

CONCERTS SUR 3 SCÈNES • ESSAIS DE LA NOUVELLE GAMME • BIKE SHOW • CONCESSIONNAIRES HARLEY-DAVIDSON
EXPOSANTS • RESTAURATION LES PIEDS DANS LE SABLE • NIGHT CLUB

POUR PLUS D'INFORMATIONS. CONSULTEZ NOTRE SITE

WWW.HARLEY-DAVIDSON.FR/EUROFESTIVAL

© H-D 2010. Harley, Harley-Davidson et le Bar & Shield sont des marques déposées par H-D Michigan LLC

Grimaud · Riviera Villages · Golfe de Saint-Tropez · Cavalaire sur mer · La Croix Valmer · Pierre & Vacances · Golfe de Saint-Tropez Pays des Maures · Sainte-Maxime · Ville de Cogolin · Ville de Gassin

Y and Co. · Commune de Ramatuelle · Mag Frejus · Harley-Davidson Insurance Services · Harley-Davidson Finance · Harley-Davidson Warranty Services · Harley-Davidson Collection · Saint-Tropez

www.volkswagen.fr

Groupe VOLKSWAGEN France s.a. - R.C. Soissons B 602 025 538 - M

Scirocco. Il marque les esprits.

Série limitée 'Sport & Style'.

Depuis combien de temps n'avez-vous pas éprouvé une pure sensation automobile ?
Scirocco 'Sport & Style' est un concentré de design et d'énergie. Des lignes nerveuses, un toit panoramique de série, des sièges sports recouverts de tissu Alcantara et le meilleur des motorisations Volkswagen essence turbo à injection directe TSI et TDI jusqu'à 170 ch. Sans oublier les jantes alliage 18" comme détail ultime pour signer une machine à émotions. Au risque qu'il soit presque impossible, quand on l'a essayé, de tourner la page.

Gamme Scirocco à partir de 22 470 €*

Das Auto.

Volkswagen recommande Castrol

Cycle mixte / urbain / extra-urbain du Scirocco 'Sport & Style' 1.4 TSI 160 BVM6 (l/100 km) : 6,6 / 8,7 / 5,4. Emission de CO_2 (g/km) : 154. Consommations mixtes / urbaines / extra-urbaines de la gamme Scirocco (l/100 km) : 5,1 à 8,1 / 6,6 à 11,3 / 4,2 à 6,3. Emissions de CO_2 (g/km) : de 134 à 189. * Prix TTC conseillé au tarif du 01/12/09 mis à jour au 01/03/10 du Scirocco TSI 122 BVM6. **Modèle présenté :** Série limitée 'Sport & Style' 1.4 TSI 160 BVM6, au prix conseillé au tarif du 01/12/09 mis à jour au 01/03/10 de **26 761 € TTC** incluant l'option jantes Lugano 19" (à 921 € TTC). Série 'Sport & Style' limitée à 1500 exemplaires, réservée aux particuliers, valable pour toute commande à compter du 01/03/10 en France métropolitaine chez les Concessionnaires Volkswagen participants, non cumulable avec toute autre offre en cours. **Das Auto : La Voiture.**